L'Algérie et son patrimoine

Ahmed Koumas
Chéhrazade Nafa

Dessins français du XIX[e] siècle



Éditions du patrimoine

Alors que la notion de patrimoine était encore peu partagée en métropole, dès 1830 des architectes allèrent inventorier les richesses de l'Algérie.

Deux fonds importants relatifs à ces campagnes dormaient depuis dans des bibliothèques françaises : de nombreux relevés et dessins aquarellés d'Edmond Duthoit et d'Albert Ballu, à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, et sept albums d'Adolphe Delamare, à la Sorbonne. C'est à partir de leur redécouverte que les auteurs du présent ouvrage, eux-mêmes architectes et enseignants-chercheurs, originaires d'Algérie, resituent cette autre dimension du fait colonial et soulignent la naissance d'une conscience patrimoniale.





ISBN : 2-85822-753-5

prix public : 49 €

monum, Éditions du patri

L'Algérie et son patrimoine

Dessins français du XIXe siècle

monum, Éditions du patrimoine

Remerciements

Nous tenons à exprimer nos remerciements à Jean-Pierre Duport, Alexandre Métro et Mireille Grubert pour l'aide qu'ils nous ont apporté.

Nous remercions Jean-Daniel Pariset pour les conseils et les orientations qui ont enrichi nos investigations et ont alimenté nos réflexions tout au long de nos recherches.

Toute notre gratitude et nos remerciements à Philippe Duboy pour ses encouragements, son soutien et ses précieux conseils.

Nous tenons à témoigner notre reconnaissance à Dominique Seridji et Denis Picard.

Un remerciement particulier à Cécile Niesseron et Maryse Hubert, pour leur patience et leur dévouement, sans oublier Hervé Degand du service photographique du Centre des monuments nationaux et Guillaume Rosier.

Nous remercions également toutes les institutions qui nous ont accueillis et ont mis à notre disposition les documents nécessaires à notre recherche :

– la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine,
– la bibliothèque de la Sorbonne,
– la Bibliothèque nationale de France,
– les Archives nationales,
– la bibliothèque de l'Institut de France,
– le Centre des archives d'outre-mer à Aix-en-Provence,
– le Service historique de l'armée de terre à Vincennes,
– le musée d'Orsay,
– le musée du Louvre,
– le musée national des Châteaux de Versailles et du Trianon.

Que toutes les personnes qui se sont associées de près ou de loin dans la discussion, la préparation du texte et la recherche des matériaux trouvent ici notre vive reconnaissance.

Nous tenons particulièrement à exprimer nos remerciements à Niad et Camélia pour la patience, la compréhension et le soutien qu'ils nous ont témoigné tout au long de ce travail.

Sommaire

Les sociétés occidentales constituent des configurations qui, articulées à une conscience valorisante de l'Histoire, se définissent dynamiquement et accueillent, en les convertissant à elles-mêmes, tout ce que, dans leur mouvement d'expansion, elles peuvent accaparer. Au nom de l'universel auquel elles identifient leurs valeurs, elles tentent d'imposer, sous le nom de civilisation, leurs propres systèmes, conceptions et croyances. Extraverties et prédatrices, de telles sociétés n'en ramènent pas moins ce qu'elles accaparent aux structures sous-jacentes qui les règlent. Quant à l'art, après une période de refus de tout ce qui ne relevait pas de l'idéal gréco-latin (censé être sa source vive et singulière), la civilisation occidentale accueille, en elle, les produits de tous les temps, de tous les peuples. Elle diffuse en même temps, sur toute la planète, des œuvres ou des modèles, certes fortement diversifiés, mais unifiés par des conceptions esthétiques lui appartenant en propre.

Jean Laude : «Lecture ethnologique de l'Art» in *Les Sciences humaines et l'œuvre d'art,* ouvrage collectif de C. Backes, P. Bourdieu, M. Dufrenne, P. Gorsen, G. Lascault, J. Laude, L. Marin et B. Teyssèdre, Bruxelles, La Connaissance, Paris, Weber, 1970.



Ruines à Oued Morris, au sud de Constantine
dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle sur papier épais de A. Delamare,
Inscriptions de l'Algérie, t. IV, pl. 313, Paris, BS.

Introduction

Les origines de l'architecture et les fondements mêmes de la civilisation ont toujours suscité un débat critique chez les savants. Débat qui trouva tout son intérêt lors des expéditions scientifiques, avec l'observation, l'étude, la représentation, la description et l'analyse des sites, monuments et objets. Dans ce contexte, l'outil principal d'acquisition et de communication des connaissances fut le dessin, sous ses différentes formes. On peut classer en quatre catégories cet instrument de lecture et d'interprétation : les dessins des traités d'architecture, qui s'appuient sur des relevés techniques respectant les critères de proportion, de rapport et de conformité à la réalité ; les dessins de voyageurs, souvent idéalisés et imprécis, qui adoptent une structure romantique à la Piranèse et sont parfois fondés uniquement sur des récits, mais qui donnent de l'époque une certaine vision, loin d'être négligeable ; les dessins d'assemblage, de restitution et d'interprétation, efficaces pour l'analyse et la vérification des hypothèses ; et enfin les dessins « prix de Rome », relevés et dessins d'interprétation idéale, d'une très grande minutie, qui véhiculent des informations et des renseignements précieux et diversement exploitables. Ces quatre familles de représentation ont forgé la tradition du dessin et lui ont permis d'atteindre un degré de précision et d'intérêt inégalé. Même si, de nos jours, la place accordée à cette technique est moindre, aussi bien dans les écoles spécialisées qu'au sein des structures de production, et ce, au profit de l'image et du dessin assisté par ordinateur (DAO), le dessin reste un instrument indispensable des sciences et des arts, un moyen d'expression et de communication sans pareil. Il s'est avéré, en tout cas, un outil de représentation et de documentation privilégié pour transmettre les impressions, les observations, les travaux et les résultats des missions d'exploration du XIXe siècle. Grâce à ses qualités spécifiques, le dessin a su transformer le passé en une source vive du savoir.

Au XIXe siècle, les « défenseurs du patrimoine[1] » se mobilisèrent et se dressèrent contre les ennemis de l'art par le recours à la littérature, véritable arme de sensibilisation ; le dessin et l'illustration, outils venus compléter le discours, la poésie et la description des monuments, leur apportèrent une efficacité maximale. Ce sont les dessins qui ont éclairé les découvertes faites en Egypte et en Morée et qui ont favorisé l'évolution des arts et de la science. Ce sont eux encore qui ont ressuscité l'art et le savoir-faire d'une culture alors oubliée en Algérie et méconnue du monde occidental. Ces documents uniques, d'une immense valeur, nous offrent l'occasion, aujourd'hui, de découvrir deux structures fondamentales de la culture française d'outre-mer au XIXe siècle : l'une composée par des officiers du génie militaire et des architectes qui, par la description et le dessin, surent exhumer et mettre en lumière un patrimoine archéologique et architectural inestimable, jusqu'alors totalement ignoré ; l'autre marquée par une administration reposant tout d'abord sur une base militaire, relayée ensuite par une institution civile. L'administration militaire fut utilisée comme « instrument » pour assurer la logistique et garantir la sécurité des explorateurs. Elle tendait vers un double objectif : la conquête du territoire et la découverte scientifique de tout ce que renfermait ce territoire. Quant à l'administration civile, à la faveur du changement de statut de la colonie, elle se vit confier la tâche de gérer et de coordonner les équipes en place.

Les premières représentations de l'Algérie, réalisées à partir du XVIe siècle par les géographes, les consuls et les voyageurs, incluaient bon nombre de cartes, de dessins et de croquis. Après la conquête, l'administration française, consciente de la richesse du patrimoine algérien, organisa des voyages d'exploration des sites et monuments antiques, dans le cadre de missions scientifiques sur le modèle de celles d'Egypte et de Morée. De leur côté, l'Ecole d'Athènes, puis celle de Rome, envoyèrent certains de leurs pensionnaires en Algérie, pour

[...]ndre Lenoir, le baron Taylor, le docteur Carvallo, Arcisse de [...], Guizot, Vitet, Mérimée, Hugo, Chateaubriand qui, au len[...] de la Révolution, s'opposèrent à la furie iconoclaste des [...]eurs des monuments français.

relever les ruines et réaliser des dessins à la mine rehaussés à l'aquarelle. Enfin, la tradition du voyage, fondée sur l'envie de connaître et de faire connaître la région visitée, permit la découverte de vestiges et de sites encore inexploités et contribua à la connaissance du pays.

Notre travail s'appuie sur la réserve scientifique inestimable que constitue le nombre impressionnant de relevés et de dessins originaux d'architectes, réalisés à la fin du XIX[e] siècle en Algérie et conservés, pour l'essentiel, à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine à Paris. Nous avons également centré notre recherche sur les fonds rassemblant les dessins originaux du capitaine d'artillerie Adolphe-Hedwige-Alphonse Delamare, conservés au cabinet du



Djemila, arc de triomphe, dessin original à la mine de plomb et encre de Chine noire et diluée de A. Ravoisié, recueil de dessins originaux, s. d., t. I, pl. 36, Paris, BnF.

Livre ancien à la bibliothèque de la Sorbonne, de l'architecte Amable-Bonaventure Ravoisié, conservés au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, et enfin des architectes des Monuments historiques Edmond Duthoit et Albert Ballu, et de leurs collaborateurs, conservés à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

Par ailleurs, la consultation des travaux de recherche de Bernard Lepetit, de Monique Dondin-Payre, ainsi que les thèses de Denise Brahimi, de Nadia Bayle et de Nabila Oulebsir nous ont été d'un apport et d'un éclairage précieux tant par la qualité que par la précision des informations qu'ils contiennent.

Plan du soubassement et des dépendances de la mosquée Sidi Boumediene, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.

A travers ces témoignages, nous suivrons l'évolution de trois démarches : la première, émanant d'un polytechnicien, officier du génie militaire, Adolphe Delamare (1793-1861), qui participa à la mission d'exploration de l'Algérie dès 1839 ; la deuxième, celle d'un architecte, ancien membre de l'expédition de Morée et membre de la commission d'exploration scientifique de l'Algérie, Amable Ravoisié (1801-1870), qui partit en exploration, lui aussi, en 1839 ; et enfin, plus tardivement, celle d'un architecte des Monuments historiques, ancien collaborateur d'Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, Edmond Duthoit (1837-1889). Tous trois utilisèrent des techniques de représentation différentes mais poursuivirent le même objectif : la connaissance scientifique. C'est sur la base de ces travaux, complétés plus tard par les recherches d'Albert Ballu (1849-1939), successeur de Duthoit au poste d'architecte en chef des Monuments historiques, et de Stéphane-Charles-Emile Gsell (1864-1932), archéologue, que s'est constitué l'essentiel de la connaissance du patrimoine algérien au XIXe siècle.

Les explorations scientifiques



Les descriptions et dessins de l'Antiquité au XIXe siècle en Algérie :

réserve scientifique des missions d'exploration

Jusqu'au Moyen Age, l'Afrique du Nord était demeurée, du moins pour l'essentiel, totalement méconnue de l'Europe. Même si des caravanes avaient traversé le Sahara et s'étaient aventurées jusqu'en Afrique septentrionale, les récits rapportés par les voyageurs étaient peu exploitables et ne permettaient pas aux géographes d'établir de véritables cartes de cette région.

L'Antiquité ne nous a légué que peu de textes décrivant cette contrée, parfois avec une grande précision. Ainsi, certains auteurs rapportent qu'à l'époque romaine – du IIe au Ve siècle après J.-C. – le territoire algérien conquis par les Romains s'étendait de Tlemcen à Bône (aujourd'hui Annaba), correspondant à la Numidie et à la Maurétanie Césarienne qui débordait sur l'Afrique proconsulaire[2]. Quelques rares descriptions de villes figurent dans les livres de Pline, les *Tables manuelles* de Ptolémée, l'*Itinéraire* d'Antonin et la *Géographie* de Strabon, ouvrages qui dépeignent par ailleurs avec minutie toutes les provinces romaines d'Afrique du Nord. Cependant, l'exposé le plus ancien sur les villes de la Maurétanie Césarienne se trouve chez Strabon[3].

L'Algérie est très peu évoquée entre le IXe et le XVIe siècle, mais largement décrite après le XVIe, au moment où le pays, très convoité, fait l'objet de grandes expéditions militaires.

Parmi les premiers voyageurs et géographes arabes qui ont laissé des relations de leurs périples, on peut citer Ibn Hawqal qui visita Alger à la fin du Xe siècle[4], al-Bakrī et al-Idrīsī qui décrivirent – le premier à la fin du Xe et le second à la fin du XIe siècle – les ruines d'*Icosium*, ville



Carte de la Méditerranée et de la mer Noire dite « Carte pisane », manuscrit sur parchemin datant de la fin du XIIIe siècle, Paris, BnF, Cartes et plans.

Le plan d'Alger et ses faubourgs,
gravé en couleurs, par Georg Braun et Frans Horrenberg vers 1572, coll. part.

romaine située à l'emplacement d'Alger, ou encore Ibn Khaldoun qui exposa la situation du pays dans ses ouvrages *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* et *Discours sur l'histoire universelle (Muqaddima).* Ibn Battuta, quant à lui, découvrit Alger quelques décennies avant Ibn Khaldoun et donna également des informations sur cette ville. Il existe aussi des descriptions fondées principalement sur des récits de caravaniers mais ces textes, dénués d'analyse objective et scientifique, sont trop peu fiables pour qu'on les cite.

Sur le plan de la cartographie, la carte pisane du XIIIe siècle (1275-1300) est considérée comme l'une des premières à représenter l'Algérie[5]. La carte marine de Juan Della Cosa, en 1500, montre en détail l'Algérie et son littoral. Puis, en 1563, une série de cartes et de plans détaillés de plusieurs villes, ports et forts algériens furent soigneusement dessinés pour préparer l'expédition de Charles Quint[6].

C'est au XVIe siècle que la connaissance du Maghreb commence à évoluer, avec les récits de Léon l'Africain. Ce grand géographe arabe, du nom d'al-Hasan ibn Muhammad āl-Fasī, né en Espagne et élevé à Fès, baptisé sous le nom de Giovanni Leo par le pape Léon X durant sa captivité, puis redevenu musulman après la mort de son protecteur, visita Alger pour la première fois en 1518, lors d'un voyage de Fès à Tunis. Il élabora un exposé détaillé d'Alger, de ses remparts et de ses monuments, précisant d'ailleurs que les remparts de la ville avaient été rebâtis avec des pierres provenant de Tamenfust, une ancienne ville romaine située à l'est d'Alger. En 1526, il publia une *Description de l'Afrique, tierce partie du monde*, chez Jean Temporal à Lyon en 1556[7].

Louis Marmol (Luis del Marmol y Carvajal), historien et voyageur espagnol, parcourut quant à lui toute la Barbarie jusqu'en Egypte et écrivit une *Description générale de l'Afrique*, éditée à Grenade en 1573, traduite plus tard en français par Nicolas Perrot d'Ablancourt en 1667[8]. Francesco Lanfreducci et Gian Ottone Bosio, deux Italiens membres de l'ordre de Malte, produisirent en 1587 un manuscrit, *Costa e Discorsi di Barbaria* (« *rapport maritime, militaire et politique sur la côte d'Afrique, depuis le Nil jusqu'à Cherchell* »), accompagné

2 Fray Diego de Haedo, « Topographie et histoire générale d'Alger », traduit de l'espagnol par le docteur Monnereau et Adrien Berbrugger, *Revue africaine*, n° 14, 1870 ; Albert Devoulx, « Alger, étude archéologique et topographique sur cette ville aux époques romaines (Icosium), arabe (Djézaïr Beni Mez'renna) et turque (El Djézaïr) », *Revue africaine*, n° 112, 1875.

3 Abd el-Hadi Ben Mansour, *Alger XVIe-XVIIe siècle, journal de Jean-Baptiste Gramaye, évêque d'Afrique*, Paris, Cerf, 1998.

4 Ibn Hawqal, « Extraits relatifs à la Berbérie », traduction de Slane, *Journal asiatique*, 3e série, XIII.

5 Cette carte est conservée à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Ge B 1118.

6 Cartes conservées aux archives de Simancas, en Espagne, voir l'ouvrage de Mikel De Epalza et Juan Bta Vilar, *Planos y mapas hispanicos de argelia, siglos XVI-XVIII* [Plans et cartes hispaniques de l'Algérie, XVIe-XVIIIe siècles], Madrid, 1988.

7 *Historial description de l'Afrique* par G. B. Ramusio, 1550, *Description de l'Afrique premièrement en langue arabesque, puis en toscane ; et à présent mise en français* [par Jean Temporal], Lyon, 1556.

8 *L'Afrique de Marmol*, publication Paris, L. Billaine, 1667, trad. Nicolas Perrot d'Ablancourt.

d'estampes de plans de villes et donnant d'innombrables détails sur les cités qu'ils avaient visitées.

Au début du XVIIe siècle Diego de Haëdo, abbé de Fromesta, relata dans un ouvrage paru à Valladolid en 1612 et intitulé *Topographia e historia general de Argel*[9] le récit de sa captivité, entre 1578 et 1581. Ce document précieux comporte une description topographique détaillée d'Alger et de ses monuments. De même, l'évêque Jean-Baptiste Gramaye, capturé en 1619 par les corsaires algériens, rédigea à son retour le récit de son séjour de quelques mois à Alger, sous les titres *Diarium rerum Argelae gestarum ab anno MDCXIX* et *Africae illustratae libri decem*. Dans son second ouvrage, il nous renseigne de manière précise et détaillée sur les différentes constructions de la ville, l'histoire de la Barbarie et la situation d'Alger au début du siècle[10]. Par ailleurs, le père Pierre Dan, supérieur de l'ordre de la Trinité et de la Rédemption des captifs de Fontainebleau, envoyé à Alger pour racheter des esclaves chrétiens prisonniers à Alger, publia ses Mémoires en 1637. On y trouve quelques descriptions de sites architecturaux et de villes de la régence d'Alger, complétées par un ouvrage édité la même année chez Pierre Rocolet, libraire et imprimeur du roi à Paris, intitulé *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*. En 1668 Olfert Dapper, un médecin hollandais qui avait séjourné en Afrique, réalisa plusieurs cartes de la Barbarie et fit part de ses observations dans *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes les parties, leurs rivières, leurs villes et leurs habitations, leurs plantes et leurs animaux...*, ouvrage publié à Amsterdam et traduit en français en 1686[11]. L'Espagne, de son côté, produisit un nombre considérable de plans très détaillés de plusieurs villes côtières au XVIIe et au XVIIIe siècle[12].

Au XVIIe siècle, les descriptions des villes, et notamment d'Alger, se font plus précises et plus détaillées, les sites antiques sont évoqués avec davantage de force et de conviction. Il faut noter cependant que, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, beaucoup de textes reprennent des récits antérieurs, avec des variations qui n'apportent guère d'informations nouvelles et exploitables. Seuls les écrits des savants et des érudits présentent un intérêt notable.

Le XVIIIe siècle voit se développer une approche plus objective et plus scientifique du récit de voyage, même si beaucoup de descriptions révèlent encore un regard teinté d'exotisme et de romantisme.

Parmi les rares géographes et naturalistes qui ont traversé le Maghreb au XVIIIe siècle et rapporté des descriptions objectives des villes de la Barbarie, il faut citer des personnages importants, comme Jean-André Peyssonnel (1694-1759) en 1724 et 1725[13], l'Anglais Thomas Shaw[14], professeur à Oxford, entre 1710 et 1732 et René-Louiche Desfontaines (1750-1833) en 1785. Desfontaines, membre de l'Académie des sciences et professeur de botanique au Jardin du roi, inclut dans sa relation de voyage, publiée par Adolphe-Jules-César-Auguste Dureau de La Malle, quelques remarques sur la géographie, les antiquités et les mœurs du pays. Thomas Shaw, qui parcourut le pays d'ouest en est et résida une douzaine d'années à Alger, note lui aussi dans son célèbre livre la présence des vestiges « qui gisent çà et là ». Les ouvrages de ces trois hommes de science ont été les sources les plus exploitées, après la conquête d'Alger en 1830, par les explorateurs dont la mission principale consistait à étudier, fouiller et dessiner les vestiges antiques. L'architecte Amable Ravoisié et le capitaine Adolphe Delamare s'y réfèrent constamment. Le livre de Thomas Shaw, plus scientifique que ceux de Peyssonnel et de Desfontaines, ou encore de l'abbé

9 *Topographie et histoire générale d'Alger*, trad. de l'espagnol par Dr Monnereau et Adrien Berbrugger, présentation de Jocelyne Daklia, [Saint-Denis], Bouchène, coll. « Bibliothèque d'histoire du Maghreb », 1998. Texte extrait de *Revue africaine*, 1870 et 1871.

10 Abd el-Hadi Ben Mansour, *Alger XVIe-XVIIe siècle, journal de Jean-Baptiste Gramaye, évêque d'Afrique, op. cit.*

11 Nouvelle éd. Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, coll. « Archives africaines », 1974.

12 495 cartes et plans ont été répertoriés aux archives de Simancas en 1988 par Mikel De Epalza et Juan Bta Vilar.

13 Jean-André Peyssonnel, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du Roi en 1724 et 1725*, publiée par Dureau de La Malle, Paris, Gide, 2 vol., 1838. Peyssonnel est envoyé sur les côtes de Barbarie pour y faire des observations sur l'histoire naturelle. Nouvelle éd. (reprod. en fac-similé) : *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes de Lucette Valensi, Paris, La Découverte, coll. « [Re]découverte. Littérature et voyages », 2001.

14 Thomas Shaw, *Voyages de M. Shaw M. D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, dont la 1re édition en anglais remonte à 1738, traduit en français aux éditions J. Neaume à La Haye en 1743. Le docteur Shaw voyagea dans les régences de Tunisie, d'Alger, en Syrie, Egypte et Arabie Pétrée. Son ouvrage fut traduit par Jacques W. Mac Carthy en 1830 sous le titre *Voyage dans la régence d'Alger*, Paris, Marlin, 1830. Une nouvelle édition de la partie concernant l'Algérie par Bouslama a paru en 1980, à Tunis.


Les cinq colonnes du capitole de Timgad,
dessin du baron James Bruce vers 1795, contrecollé sur la planche composée par E. Duthoit, Paris, MAP.


Arc de triomphe de Timgad,
dessin du baron James Bruce vers 1795, contrecollé sur la planche composée par E. Duthoit, Paris, MAP.

Jean-Louis Poiret (1794-1834), fournit des indications très précises sur les sites qu'il a visités[15]. Peyssonnel, lui aussi passionné par l'Antiquité, releva plusieurs inscriptions et tenta même de dessiner quelques-uns des édifices qu'il avait décrits.

Outre qu'ils dévoilent un pays exotique et fort peu connu, certains récits ou croquis du XVIIIe siècle font déjà état d'un paysage très varié et d'une campagne parsemée de ruines antiques. Quelques voyageurs qui s'intéressaient à l'architecture civile de l'époque ottomane en donnèrent une description complète. L'architecture ottomane des grandes demeures et des maisons à patio ainsi que la structure des villas et des rues d'Alger furent minutieusement rapportées et détaillées par Jean-Michel Venture de Paradis (1739-1799)[16], spécialiste de la langue berbère, et le docteur Shaw, et avant eux par le père Dan. Jusque-là, on ne connaissait que les récits, les cartes générales ou les plans de forts militaires à l'usage des expéditions. Le paysage et les vues de villes avec des ruines n'étaient pas figurés.

Les seuls dessins connus représentant des ruines de Timgad au XVIIIe siècle nous viennent du baron James Bruce (1730-1794), consul anglais à Alger. C'est l'un des rares à avoir représenté vers 1765 l'arc de triomphe et les cinq colonnes du capitole de Timgad, ancienne *Thamugadi* ou *Thamugas*, avant que celles-ci ne s'écroulent lors d'un tremblement de terre[17]. Il laissa aussi quelques dessins et croquis des ruines de Lambèse (aujourd'hui Tazoult). L'abbé Jean-Louis Poiret qui vécut dans la région frontalière avec la Tunisie, s'engagea dans la recherche et la description des voies romaines et des restes antiques encore en état dans cette partie de l'Algérie.

15 Abbé Poiret, *Voyage en Barbarie, ou lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 et 1786*, Paris, J.-B.-F. Née de La Rochelle, 2 vol., 1789.

16 Jean-Michel Venture de Paradis, *Alger au XVIIIe siècle*, édité par E. Fagnan, Alger, A. Jourdan, 1898.

17 Il est mentionné, dans le procès-verbal de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (AIBL) du 3 mars 1837, que les dessins de Bruce qui étaient déposés dans le cabinet du roi d'Angleterre George III ont été transportés au British Museum. Ils ont été ensuite publiés en 1877 par Playfair. Dans l'introduction du récit de son voyage en Nubie et en Abyssinie, Bruce fait une description de la Barbarie. Il fit réaliser de nombreux dessins des monuments antiques qu'il rencontra.


Attaque de Constantine en octobre 1837,
crayon noir avec rehauts de blanc sur papier d'Horace Vernet, Paris, musée du Louvre.

Bien que des progrès aient été réalisés au XVIIIe siècle sur le plan de l'observation objective, c'est seulement au XIXe siècle, à l'occasion des explorations, que prévalut la préoccupation scientifique, avec le désir de découvrir et de faire connaître par des publications ces régions méconnues. Il s'agissait d'apporter un éclairage sur l'histoire, la géographie, la minéralogie, la géologie, la zoologie, la botanique, l'ethnographie, en somme sur tous les aspects de la Barbarie. Les résultats de ces recherches méthodiques et organisées étaient ensuite synthétisés, édités et diffusés. Malgré leur volonté de faire œuvre scientifique, certains auteurs ne manquaient pas de rajouter une note personnelle, parfois marquée de leurs préjugés ou de leurs appréhensions face à ce pays mystérieux.

Des savants ou des artistes, français et étrangers, des administrateurs ou des écrivains publièrent des dessins évoquant paysages, vues, palais, mosquées, scènes de la vie quotidienne. Parmi les scientifiques, le premier géographe du roi dès 1828 et le chevalier Tapie, officier supérieur du corps royal des ingénieurs géographes, chargé d'établir la carte des régences d'Alger et de Tunis, se rendirent sur place ; ou encore l'abbé Bargès, missionnaire, orientaliste et professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris, publia un *Aperçu historique sur l'Eglise d'Afrique en général, et en particulier sur l'Eglise épiscopale de Tlemcen*, monographie sur l'architecture musulmane de Tlemcen. Parmi ces passionnés, deux lithographes, Emile-Aubert Lessore (1805-1876) et William Wyld (1806-1889), de passage dans la régence d'Alger en 1833, exprimèrent leur vision romantique du pays dans un recueil édité en 1835[18]. En 1838, puis 1839, Adolphe Otth publia un recueil de vingt-neuf planches in-folio, lithographies exécutées pendant son voyage à Alger[19]. Adrien Berbrugger (1801-1869), installé à Alger depuis 1834 et conservateur du musée de la ville, regroupa les vues et croquis de l'ensemble des édifices, monuments et personnages, dans trois tomes volumineux édités en 1843 sous le titre *Algérie historique, pittoresque et monumentale* aux éditions J. Delahaye à Paris.

Des hommes de lettres[20], des peintres et des musiciens séjournèrent en Algérie parmi lesquels Théophile Gautier, Alexandre Dumas, les frères Goncourt, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, Eugène Delacroix, Théodore Chassériau, Isabelle Eberhardt, ou encore Pierre Loti.

Pour ne citer que quelques exemples, Théophile Gautier accompagna Bugeaud lors de ses opérations militaires en 1845 et publia, chez Hetzel et dans le journal *La Presse*, ses impressions dans plusieurs articles sur Alger, Boufarik, Blida, en Kabylie et Constantine notamment, mais l'éditeur Hetzel n'obtint jamais le roman « orientaliste » qu'il attendait. De même, Eugène Fromentin arriva à Alger en 1846 avec l'intention de s'aventurer dans le désert en passant par Biskra, Djelfa et Laghouat. Venu découvrir l'Afrique sur les traces de Delacroix, Fromentin visita quelques villes du centre du pays avant de se diriger vers le sud. Ses voyages en Algérie lui inspirèrent plusieurs toiles et deux ouvrages, *Un été dans le Sahara* et *Une année dans le Sahel*. Cette même année 1846, Alexandre Dumas débarqua à Alger, chargé d'une mission gouvernementale : écrire deux ou trois volumes sur ce magnifique pays afin de l'exalter aux yeux de la métropole. Il fut suivi en 1858 par Gustave Flaubert, et en 1861 par Alphonse Daudet sur les conseils d'Edmond de Goncourt qui lui avait vanté la beauté magique du pays. Charles et Edmond de Goncourt avaient d'ailleurs publié en 1848 dans le journal *L'Eclair* les dessins et commentaires de leurs voyages à Alger.

Il convient de souligner l'influence que ces hommes ont exercée, à travers leurs récits, sur le développement des voyages à cette époque. Leurs écrits vantaient la beauté sauvage, le climat et la lumière éclatante de cette nouvelle terre ; ils attirèrent d'autres voyageurs et favorisèrent l'installation de futurs colons.



Intérieur d'école arabe à Constantine,
aquarelle et mine de plomb de Théodore Chassériau, 1
Paris, musée du Louvre, département des Arts graphi

18 Emile-Aubert Lessore et William Wyld, *Voyage pittoresque dans la régence d'Alger*, Paris, C. Motte, 1835. Reprod. en fac-similé : Paris, Jardin de Flore, 1979.

19 Adolphe Otth, *Esquisses africaines, dessinées pendant un voyage à Alger et lithographiées par Adolphe Otth*, Berne, Impr. de Haller, 1838.

20 A titre d'exemple voir les textes d'Alphonse Daudet, Pierre Loti, Guy de Maupassant, François Coppée, Emile Masqueray, etc. parus dans *Algérie artistique et pittoresque*. Documents d'art et d'histoire, archéologie, mœurs et coutumes indigènes, excursions et voyages, nouvelles et contes, revue publiée à Alger par J. Gervaix-Courtellemont & Cie, Alger, 1890-1893.

La prise d'Alger

Le contexte des expéditions

Dès le XVIe siècle l'Afrique du Nord, et particulièrement l'Algérie, en raison de sa situation stratégique en Méditerranée, fut un objet de convoitise pour les pays européens. Charles Quint, entre autres, envoya en 1543 dans l'est de l'Algérie une expédition qu'il avait préparée suffisamment longtemps à l'avance en faisant établir des plans des côtes, des villes et des forts de plusieurs cités. Pour ne citer qu'Alger, qui depuis plusieurs siècles bravait les Etats les plus puissants de la chrétienté, cette ville fut bombardée périodiquement par les Anglais, les Français et les Hollandais au XVIIe siècle, par les Danois et les Espagnols au XVIIIe siècle, et de nouveau par les Anglais au début du XIXe siècle, lors d'un bombardement mémorable conduit par Lord Exmouth et Van Cappellen en 1816.

La France, très intéressée par la conquête de l'Afrique du Nord, avait élaboré plusieurs plans d'attaque depuis le XVIIe siècle et finit par mettre sur pied au XIXe une stratégie mûrement réfléchie et planifiée, dès 1808, par Napoléon Ier qui chargea le commandant du génie Boutin, agent secret, d'une reconnaissance générale d'Alger et de ses environs, ainsi que de la réalisation d'un plan de la ville. Après plusieurs tentatives non couronnées de succès, le débarquement des troupes françaises à Sidi-Ferruch (aujourd'hui Sidi Fredj), à quelques kilomètres à l'ouest d'Alger, n'eut finalement lieu que le 14 juin 1830, sous le règne de Charles X : à partir de la capitulation d'Alger (5 juillet), l'Algérie sera considérée comme la première et la plus importante colonie conquise par la France au XIXe siècle. Le territoire occupé conserva son nom de « régence d'Alger » jusqu'en 1834, date où cette dénomination fut remplacée par la création d'un gouvernement général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. Cette ordonnance royale



Siège et prise d'Alger, le 4 juillet 1830,
aquarelle de Théodore Jung,
Vincennes, SHAT.

du 22 juillet 1834 plaçait le pays sous le régime des ordonnances et régissait le commandement général et la haute administration. Le nom officiel d'« Algérie » ne fut donné qu'en 1837[21].

L'occupation et les premières explorations

La prise d'Alger fut accompagnée d'une entreprise de propagande par l'image. Depuis le XVIe siècle, c'était la coutume de représenter les hauts faits militaires à la gloire du roi mais ce qui est nouveau, c'est la représentation de l'adversaire et le territoire de la conquête. C'est ainsi que des témoignages visuels, pris sur le vif, des villes occupées et des combats menés par l'armée française ont été réalisés, essentiellement entre 1830 et 1837 et poursuivis jusqu'en 1857 sous la responsabilité du général baron Pelet, directeur du Dépôt de la guerre. Les dessins et les croquis des militaires, s'ils représentaient surtout des batailles, mentionnaient aussi les monuments et les vestiges romains. Ces dessins, pour la plupart peu connus, sont conservés dans la collection du ministère de la Défense. Ils étaient le plus souvent accompagnés de descriptions et de mémoires, et servaient de documents de base pour les artistes chargés de les finir à l'aquarelle dans les ateliers du Dépôt de la guerre. Le format des œuvres achevées, le point de vue utilisé, la dimension et la place des personnages obéissaient à des principes stricts, déterminés par l'ingénieur géographe en chef Martinel. Les tableaux devaient ensuite rejoindre la collection de la galerie des Batailles au château de Versailles. Parmi les artistes choisis, Marie-François-Félix Théodore Jung (1803-1865), copiste et peintre, exécuta entre 1830 et 1860 un grand nombre d'aquarelles sur l'Algérie, recréant l'atmosphère du pays et reconstituant les combats, sans s'être jamais rendu dans la région. Il a systématiquement copié les dessins de Ferdinand de Trelo, officier chargé de renseigner l'état-major et auteur

21 Les plus anciennes transcriptions, selon René Lespès, sont apparues sur les cartes pisanes, génoises ou catalanes du XIIIe, des navigateurs échangeant des relations commerciales avec Alger, qui reçut de multiples appellations au cours des siècles, selon l'adaptation qu'en firent les Espagnols, les Italiens, les Anglais, les Allemands ou les Français : Argel, Algiers, Algier, ou finalement Alger.



Vue de la ville d'Alger à partir de la darse,
plume et lavis brun de Théodore Jung, Vincennes, SHAT.



Première attaque de Constantine dans la nuit du 23 au 24 novembre 1836,
aquarelle de Théodore Jung,
Vincennes, SHAT.

de plusieurs croquis et dessins très détaillés, réalisés à Alger et ses environs en 1831 et 1832. De même, Gaspar Gobaut reconstitua des scènes de bataille d'après les renseignements très précis qui lui avaient été fournis sur les opérations militaires, ajoutant une touche pittoresque aux monuments et aux paysages. Ces œuvres, qui retracent la conquête, constituent une collection évaluée à deux cents dessins et trente aquarelles de grande qualité[22].

Entre 1838 et 1842, le peintre Horace Vernet (considéré comme l'un des peintres officiels de la conquête) réalisa quatorze peintures des hauts faits militaires, à la demande du roi, pour la galerie de Constantine au château de Versailles. Plus tard, en 1853, Eugène Fromentin, après un séjour de plusieurs mois aux environs d'Alger, fut chargé par la direction des Beaux-Arts d'exécuter, pour le compte du gouvernement, un tableau dont le sujet devait s'inspirer des opérations de guerre.

22. Isabelle Bouler, *L'Algérie romantique des officiers de l'armée française, 1830-1837 : 33 dessins de la collection du ministère de la Défense*, Paris, SHAT, 1994.



Combat de Médéa, le 25 juin 1835, aquarelle de Théodore Jung. Vincennes, SHAT.

La mission scientifique

A part quelques commandes officielles et ponctuelles, ordonnées par les gouvernements européens pour la préparation des expéditions militaires du XVIe au XIXe siècle, certains voyageurs avaient entrepris de diffuser, par des publications personnelles, la connaissance des pays visités. Précédant la mission d'exploration scientifique en Algérie, deux opérations importantes furent menées par la France, avec pour objectif de ressusciter « les savoirs antiques »[23] et de compléter la description du monde et la connaissance du passé. Ce sont les « missions d'exploration scientifique » d'Egypte et de Morée, organisées sous Napoléon Ier pour l'Egypte et sous Charles X pour la Grèce. La première débuta dès 1798 – la *Description de l'Egypte* paraît à partir de 1809 –, la seconde eut lieu en 1831 et les résultats des travaux d'investigations archéologiques furent publiés en 1833[24].

Ces expéditions se concrétisèrent par la mise en place d'une véritable organisation de missions scientifiques, menées par des savants et des académiciens au service des sciences et des arts mais aussi de la guerre. La connaissance du passé acquise lors de ces explorations devait permettre d'élucider les fondements et les origines de la civilisation romaine et de la colonisation des pays concernés. Outre l'Egypte et la Grèce, des missions d'exploration scientifique furent organisées en Algérie, puis en Macédoine, au Mexique et en Indochine. Bernard Lepetit explique que, contrairement à l'expédition de Grèce, où l'armée n'apporta qu'un soutien logistique aux explorateurs, en Egypte et en Algérie l'exploration se déroula sous la protection et avec la collaboration étroite des militaires, pour des raisons évidentes de sécurité[25].

23 Bernard Lepetit, « Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur les modalités d'articulation », in *L'invention scientifique de la Méditerranée : Egypte, Morée, Algérie*, sous la direction de Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit, Daniel Nordman, Maroula Sinarellis, Paris, EHESS, 1998.

24 *Description de l'Egypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française*, Paris, Impr. impériale, puis Impr. royale, 1809-1822, et Amable Ravoisié et Achille Poirot, architectes, Félix Trézel, peintre d'histoire, Frédéric de Gournay, littérateur, *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique*, mesurées, dessinées, recueillies et publiées par Abel Blouet, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, directeur de la section d'architecture et de sculpture de l'expédition scientifique de Morée, publié à Paris chez Firmin-Didot Frères, libraires, 1831-1833.

25 Bernard Lepetit, *op. cit.*

Les campagnes d'Egypte et de Morée

Bernard Lepetit nous donne une bonne idée du contexte dans lequel ces expéditions se sont déroulées. Cependant une brève rétrospective historique s'avère nécessaire pour introduire les missions d'exploration scientifique en Algérie.

La seule différence entre les missions d'Egypte et de Morée, fondées l'une et l'autre sur une alliance militaro-scientifique, réside dans le rôle occupé par l'armée : lors des expéditions de la première, les recherches, les déplacements, les fouilles et les relevés étaient réalisés par des équipes scientifiques placées sous la protection des militaires et bénéficiant de leur concours, alors que pour la mission de la seconde, les scientifiques agissaient de manière plutôt autonome et « l'armée n'apportait qu'un soutien logistique ». Les objectifs militaires étaient présentés selon un angle différent : l'occupation en Egypte, la libération et la protection en Morée.

En raison de son passé glorieux, l'Egypte a toujours été un champ d'observation et d'étude pour les savants, et le théâtre de grandes découvertes, apportant une somme de connaissances considérable aux chercheurs du monde entier. Par le biais de l'Académie du Caire, l'Egypte allait s'ouvrir encore davantage à la science et à la recherche.

En vertu d'une structure administrative nouvelle, une observation attentive et rigoureuse du pays, dont les monuments furent mesurés et dessinés avec une précision complétée par une description minutieuse et fidèle, était exigée. De même que des plans topographiques d'implantation et de situation des villes anciennes furent établis. Les recherches, souvent encadrées et dirigées par les ingénieurs et les officiers du génie français, portèrent sur tout ce qui pouvait renseigner sur la connaissance physique, politique, naturelle et monumentale de l'Egypte. Les dessins couvraient aussi bien la période de l'Antiquité que celle relative à l'Egypte moderne, et les publications comportaient une multitude d'informations : levés topographiques, vues pittoresques, dimensions des monuments, détails des ornements, état des ruines, procédés de construction et nature des matériaux employés.

Les ouvrages publiés pour présenter les résultats des recherches étaient le fruit d'une étroite col-

laboration entre les hommes de sciences et les officiers. Ils forment une véritable encyclopédie de l'art, qui regroupe : des plans généraux et des levés topographiques ; des vues de l'état des monuments à l'époque ; des plans particuliers, des coupes et des élévations des édifices ; des détails d'architecture ; des bas-reliefs, des peintures, des sculptures et des ornements, complétés parfois par des vues perspectives restaurées ou des restitutions.

Lors de l'expédition de Morée, la coopération des officiers de l'armée et des ingénieurs avait également un double objectif : constater l'état des ruines et en tracer une image fidèle, indispensable pour le progrès de la science, mais aussi rendre son indépendance à la Grèce. La mission consistait à rechercher les monuments, pour les examiner, les mesurer et les reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude.

La mission scientifique en Algérie

Objectifs de la mission d'exploration

La commission scientifique de l'Algérie, instaurée en 1837, constituée en 1839 et devenue effective en 1840, déployait de grands champs d'investigation et de recherche dans tous les domaines de la connaissance du pays : la géographie, la topographie, la géologie, l'hydrographie, la marine, la météorologie, la zoologie, la botanique, la médecine, l'industrie, ainsi que l'ethnologie, la linguistique, l'histoire, l'architecture et l'archéologie.

Les premiers militaires installés en Algérie révèlent, dans les rapports et les correspondances qu'ils adressent au ministère de la Guerre, ainsi que dans leurs carnets de croquis personnels, une contrée méconnue, étonnante, dont les richesses vont très vite susciter la curiosité.

La collecte des objets et documents servant la connaissance et utiles à la colonie

La prise de Constantine, l'antique *Cirta*, en 1837, révéla la richesse de la région en monuments romains encore en l'état. Elle ouvrit la voie à l'investigation, à la récolte et au pillage d'objets antiques ou de documents d'époque arabes ou ottomans de tout genre. Par l'acquisition, ou tout simplement la dépossession, les explorateurs et les officiers français purent obtenir des documents anciens, rares, sur l'histoire de l'Algérie, ou des objets destinés à servir leurs recherches. L'exemple d'Adrien Berbrugger, ancien élève de l'Ecole des chartes, qui rejoint l'Algérie comme secrétaire du maréchal Clauzel dès 1834, est révélateur. Berbrugger (fondateur de la bibliothèque d'Alger en 1835 et du musée d'Alger en 1838) intègre en 1837 l'expédition de Constantine dirigée par le général Valée, qui remplace Damrémont tué pendant le siège, et le duc d'Orléans. Chargé d'une exploration archéologique, tout en suivant les colonnes militaires, il a surtout pour tâche, lors de son passage dans les différentes provinces, de récolter par acquisition tous les objets d'art et les manuscrits et de les répertorier. Il obtient à cet effet une autorisation spéciale de l'intendant civil Fresson : « J'autorise Berbrugger, bibliothécaire d'Alger, à suivre l'expédition et à consacrer jusqu'à concurrence de mille écus à l'acquisition de manuscrits et objets qu'il pourrait rassembler. » En entreprenant l'expédition de Constantine, le général Damrémont prend la décision de créer une commission au sein de l'armée, avec pour mission « d'explorer, dans le double intérêt de la science et des arts, le pays traversé par l'armée, de recueillir les manuscrits, les inscriptions, les objets d'art et d'Antiquité qui pourront être découverts, de les mettre en ordre et d'en rendre compte par des mémoires[26] ». C'est ainsi que Berbrugger rédigea un « rapport archéologique sur la province de Constantine » largement illustré de croquis et de dessins cotés[27].

Lors de cette expédition de Constantine, surnommée « l'expédition des Portes de Fer »[28] le duc d'Orléans, peu de temps avant la mission d'exploration scientifique, envisageait, en dehors de ses prérogatives militaires, de conduire une mission archéologique, en quelque sorte indépendante. Il voulait établir une documentation riche en dessins et en descriptions, fondée sur la reconnaissance des lieux, l'observation des monuments et la vérification des textes laissés par les voyageurs des siècles précédents. Pour accomplir cette mission, il fit appel à un peintre d'histoire connu également pour ses tableaux d'architecture et de paysages, Adrien Dauzats (1804-1868)[29].

26 Centre des archives d'outre-mer (CAOM), F 80/1590 et 1596.
27 CAOM F 80/1733.
28 « L'expédition des Portes de Fer » est largement développée dans la thèse de N. Oulebsir, *La Construction du patrimoine en Algérie de la conquête au centenaire*, EHESS, 2000.
29 Les dessins que Dauzats réalisa sur l'Algérie furent publiés dans l'ouvrage de Charles Nodier, *Journal de l'expédition des Portes de Fer*, Paris, Imprimerie royale, 1844.

Bataille menant, le duc recherchait, déjà, les traces des voies et des établissements romains[30]. La tâche qu'il avait confiée à Dauzats annonçait l'exploration scientifique structurée et organisée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et devançait, en fait, l'itinéraire que suivrait Amable Ravoisié quelques mois plus tard. Lors de cette même expédition, dans la région de Djemila (l'antique *Cuicul*), non loin de Constantine, le duc remarqua et admira l'arc de triomphe, le majestueux théâtre, le temple et bien d'autres vestiges qui témoignaient d'une époque glorieuse. Subjugué par la beauté de l'arc de triomphe, à la gloire de Caracalla, il désirait le démonter pour le transférer à Paris[31], en hommage à «l'armée d'Afrique en France». Il sollicita le roi, son père Louis-Philippe, dans une missive par laquelle il espérait obtenir son consentement : « Je ne puis prononcer, Sire, le nom de Djemila, sans vous soumettre un vœu que j'ai formé en campant avec l'armée au milieu des ruines de cette ville, et qui, ici, a été accueilli par un sentiment trop unanime pour que je ne sois pas autorisé à vous l'adresser. Je demanderais que l'arc de triomphe de Djemila, le plus complet des monuments romains que nous avons visités en Afrique, fût démonté, pierre par pierre, et transporté à Paris, comme consécration et trophée de notre conquête de l'Algérie[32]. » Le duc de Dalmatie, ministre de la Guerre, autorisa et confia l'enlèvement et l'envoi en France de l'arc de triomphe à Amable Ravoisié, mais les difficultés rencontrées dans l'exécution de cette tâche laissèrent le temps au maréchal Valée, fermement opposé à cette initiative, de contrecarrer l'opération et de l'ajourner.

Contexte de la création des commissions d'exploration scientifique

La découverte fortuite de vestiges antiques aux environs d'Alger, dès le début de l'occupation en 1831, par le capitaine d'état-major Claude-Antoine Rozet, attaché à la section topographique de l'armée d'Afrique, suscite un intérêt scientifique chez lui. Il lance un appel à la recherche et à l'exploration, qui sera d'ailleurs entendu, dans une lettre datée du 4 septembre 1831 qu'il adresse au président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Paris : « À la pointe même du petit port, se trouvent les ruines d'une antique cité, dont il ne reste que des pans de murs à fleur de terre et trois citernes oblongues, construites avec un ciment extrêmement dur [...]. Il existe un petit aqueduc assez bien conservé et dont la direction indique qu'il venait aboutir dans la ville. Ces restes de l'Antiquité n'ont aucun rapport avec les constructions romaines dont nous avons de forts beaux morceaux au cap Matifou [aujourd'hui Bordj el-Bahri], dans l'ancienne *Rustorium* : là où tout porte le cachet de la grandeur des Romains ; la manière dont les pierres sont taillées, le ciment, la distribution intérieure des maisons, une ancienne jetée et, enfin, des mosaïques et des débris de poteries étrusques annoncent le passage des maîtres du monde[33] ».



Les « Portes de Fer » le 28 octobre 1839,
aquarelle d'Adrien Dauzats.
Versailles, musée national des Châteaux de Versailles et du Trianon.

30 Il souligne que l'étude du système d'occupation des Romains serait d'une grande utilité : «Ce n'est qu'en marchant sur leurs traces que nous donnerons une haute importance à notre magnifique conquête», in Charles Nodier, *op. cit.*

31 Denise Brahimi, *Voyageurs français du XVIIIe siècle en Barbarie*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1976.

32 Partie de la lettre adressée en 1839 par le duc d'Orléans au roi de France, extraite du volume *Beaux-Arts, architecture et sculpture*, concernant Djemila, de l'ouvrage d'Amable Ravoisié, paru au sein de l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique*, Paris, Firmin-Didot, 3 t. en 2 vol., 1846-1851.

33 Correspondances, 1831, note 6, Archives de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (AIBL). Ces travaux de recherche seront clôturés par la publication des ouvrages *Voyage dans la Régence d'Alger* en 1833 et *Algérie* qu'il publie avec la collaboration du capitaine du génie Ernest Carette en 1850.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres est informée très tôt des premières découvertes, et les ministres de la Guerre et de l'Instruction publique sollicitent bientôt officiellement la collaboration de cette institution pour diriger ou organiser des recherches et des fouilles, dans la perspective de mieux connaître le pays conquis et, ainsi, de le gouverner durablement.

Par ailleurs, à cette époque, l'Académie effectuait des travaux sur l'Empire romain et son implantation dans les pays du Levant et de l'Asie Mineure. Il fallait compléter ces recherches par l'étude de l'ensemble des territoires colonisés par les Romains : l'Algérie offrait donc un nouveau domaine d'investigation pour la compréhension des causes de la prospérité et de la décadence de l'Empire romain.

Le 11 mars 1833, le ministre du Commerce adresse au baron Walckenaer, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une lettre demandant l'avis des membres de l'institution sur une pièce tumulaire trouvée à Hippone. L'archéologue, Adolphe Dureau de La Malle, comprenant l'intérêt de la question, communique alors à l'Académie, dont il fait partie, une notice envoyée par Charles Félix-Marie Texier, architecte attaché à l'administration de Bône[34], notice dans laquelle ce dernier donne des détails sur divers fragments qu'il y a découverts et indique qu'il a cru reconnaître l'emplacement de la ville antique d'*Hippo Regius* ou *Hippo Regia Colonia*, l'actuelle Annaba. L'Académie suggère au gouvernement d'autoriser des fouilles sur ce site, afin d'éclairer l'histoire de la région.

L'avantage de mieux connaître l'Algérie, ancienne colonie romaine, devenait de plus en plus évident. Aussi, pour vérifier les hypothèses de Texier, en novembre de la même année, le ministre de la Guerre invite l'Académie à « s'occuper d'un travail qui aurait pour objet de rédiger une bonne géographie de la Mauritanie et une histoire de la colonisation de cette contrée sous la domination romaine[35] ». Définissant clairement ses objectifs scientifiques, l'Académie nomme une première commission de trois membres, composée d'Adolphe Dureau de La Malle, du baron Charles-Athanase Walckenaer et d'Edmé-François Jomard. Au même moment une autre lettre, émanant du ministère de l'Instruction publique, demande à l'Académie de « s'occuper des recherches historiques relatives à la civilisation antique de la partie qui occupe aujourd'hui l'Etat d'Alger, et la colonisation romaine de cette contrée[36] ».

Devant cette nouvelle requête, et face à l'ampleur de la tâche, Walckenaer, dans son rapport, propose de restreindre les travaux à la régence d'Alger ou à l'ancienne Numidie[37]. Il indique les axes de travail et insiste sur la nécessité d'analyser les textes et les récits qui retracent l'histoire du pays : « Ce qu'il importe avant tout, c'est de réunir le plus de descriptions géographiques ou topographiques, le plus de voyages, le plus d'itinéraires de long cours écrits par les natifs et par les conducteurs de caravanes, puis par leurs moyens dresser une carte du pays que l'on étendra aussi loin que faire se pourra dans les contrées adjacentes, dans les montagnes et au-delà des montagnes et dans le grand désert et jusqu'où enfin des notions positives et comparées pourront la porter. » Walckenaer précise : « Il s'agit de réunir systématiquement et chronologiquement les textes de tous les auteurs grecs, latins et arabes qui sont relatifs à l'histoire et à la géographie de la régence d'Alger ou de la Numidie, de les publier, revus, corrigés, traduits et commentés, d'en résumer les faits importants relatifs à l'histoire, la colonisation et aux institutions[38]. »

Il souligne aussi la nécessité d'étudier le présent, et pas seulement le passé : « Sans doute pour la conquête, pour la colonisation, les Romains peuvent nous fournir de grandes et utiles leçons ; mais pour en profiter il est nécessaire, avant tout, de connaître le pays et les peuples auxquels on doit en faire l'application. C'est donc à cette étude qu'on doit d'abord se livrer. Il faut par la comparaison des langues et des dialectes déterminer, autant qu'il

34 Archives AIBL, folio Z 201. Texier est chargé d'une mission spéciale par le ministère de l'Instruction publique, dans le Levant et l'Asie Mineure, pour rechercher les monuments antiques qui subsistent encore dans cette partie du monde. Correspondant de l'Institut de France dès 1834, il devient membre libre de l'AIBL en 1856.

35 Archives de l'AIBL, registre de procès-verbaux, 1829 à 1833, in-folio Z 201.

36 Archives AIBL, *ibid.*

37 Le nom de Numidie correspondait à une partie seulement de la régence d'Alger car le royaume de Numidie, dans ses limites antiques, était subdivisé en trois provinces : la Maurétanie Césarienne, la Maurétanie Sitifienne et la Numidie qui s'étendait à la région de Constantine.

38 Archives AIBL, minutes de procès-verbaux et rapports, E 341, séance du 27 décembre 1833, rapport soumis au ministre de la Guerre en janvier 1834.

sera possible, les différentes races d'hommes qui habitent actuellement la régence d'Alger, leur nombre, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs opinions religieuses, leur origine, leurs traditions, leurs littératures si elles en ont. Il faut que les orientalistes puisent dans les auteurs les plus récents les notions les plus certaines et les plus propres à verser la lumière sur tous ces objets d'une importance vitale pour le gouvernement et pour la prospérité et la bonne administration du pays. »

Signé conjointement par Walckenaer, rapporteur de la commission, Dureau de La Malle, Jomard, Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, Joseph Naudet, Désiré Raoul-Rochette, ce rapport recommande de compléter les recherches par une étude de l'histoire et de la géographie de la régence d'Alger au cours des différentes dominations qu'elle a subies, que ce soit celle des Romains, des Vandales, des Arabes ou des Turcs. Le rapport propose la création d'une nouvelle commission de cinq membres, chargés d'étudier la géographie antique de la Numidie et la géographie moderne de la régence d'Alger, la conquête et la domination des Arabes et celle des Turcs, les dialectes en usage, l'ethnologie, le commerce, les institutions et les usages, l'inventaire des monuments publics et des antiquités, les voies antiques, les ponts, les aqueducs, les ruines de villes ou d'édifices, les médailles grecques, puniques, romaines.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres décide alors de renforcer la première commission, en intégrant dans la nouvelle équipe Etienne-Marc Quatremère, orientaliste chargé de la période islamique, et l'helléniste Charles-Benoît Hase, qui devra fournir un plan de travail à proposer au ministre de la Guerre. Estimant nécessaire de connaître aussi l'histoire et la géographie du pays sous les Carthaginois, domination antérieure à celle des Romains dans cette même région, Walckenaer communique quelques ouvrages anciens à étudier et n'hésite pas à demander la constitution d'une autre commission pour travailler sur cette tranche de l'histoire et ses implications[39].

Des rapports provenant de sources diverses continuaient à témoigner de l'intérêt qu'il y avait à engager des recherches archéologiques dans la province de Constantine et la régence d'Alger, deux régions particulièrement riches en vestiges romains. Pendant ce temps, les correspondances circulaient entre le ministère de la Guerre et l'Académie des inscriptions et belles-lettres[40]. Cette effervescence préludait, en réalité, à la création de la commission scientifique de l'Algérie.

Ainsi dès 1833, les bases d'une véritable expédition étaient lancées par l'Académie, sous l'impulsion de Walckenaer, érudit éclairé qui définit les méthodes à mettre en place et la marche à suivre pour une connaissance approfondie de l'histoire et de la géographie de la régence d'Alger.

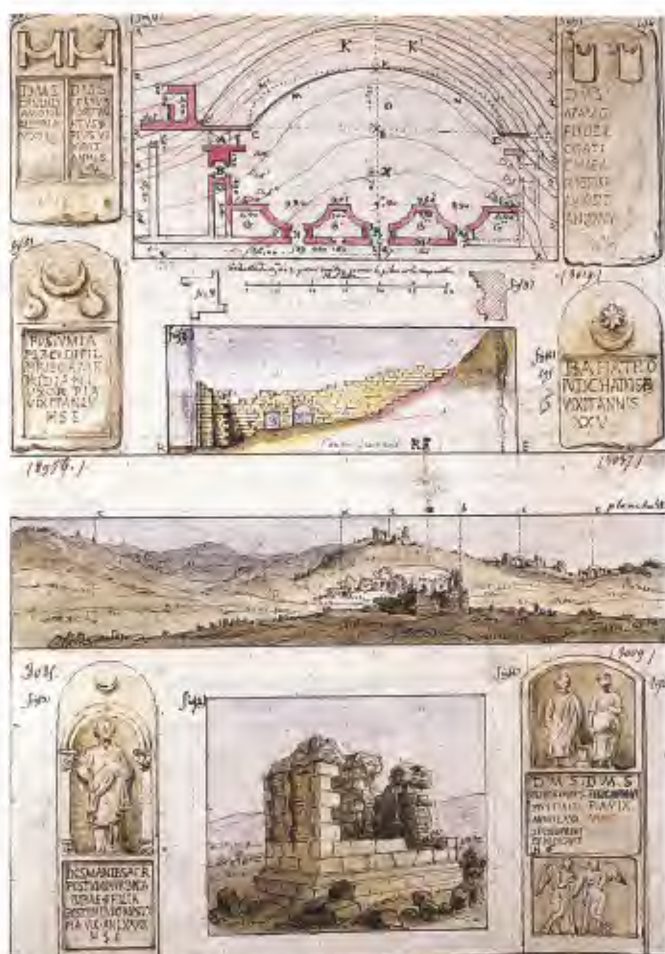
Création de la commission scientifique de l'Algérie

La première commission d'exploration de l'Algérie, dénommée « commission scientifique de l'Algérie », est instaurée conjointement par les ministères de la Guerre et de l'Instruction publique en 1837, et s'inscrit dans la logique historique des expéditions d'Egypte et de Morée. Louis-Philippe, suivant l'exemple de Napoléon, fait mener de front l'expédition militaire et l'exploration scientifique. Une fois les membres nommés, les orientations et les directives déterminées, les tâches réparties, les itinéraires fixés, le rôle de la commission consistait à coordonner les travaux et à juger de la qualité des résultats. Elle avait aussi pour objectif de récupérer les travaux épars déjà entrepris par certains officiers passionnés d'archéologie, et souvent dépourvus de toute méthode scientifique. A ce propos, la correspondance adressée par le chef du 1er bureau au ministre de la Guerre en date du 14 août 1837, approuvant l'institution d'une « commission chargée des recherches scientifiques », précise[41] : « Jusqu'ici l'établissement en Afrique, basé sur la conquête presque exclusivement militaire, n'a guère permis de s'occuper des intérêts de la science. Des instructions partielles et détachées ont bien prescrit quelques recherches, mais ces recherches ont toujours manqué d'ensemble car on avait négligé de les rattacher à un centre commun. Les seules qui ont produit quelques résultats sont celles des officiers d'état-major et elles n'ont trait qu'à une seule partie de

39 Voir le rapport de Désiré Raoul-Rochette et Charles-Benoît Hase en 1838, archives AIBL, mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1831-1838, t. XII, p. 135-181.
40 CAOM, fonds ministériel F-80/1590.
41 *Ibidem.*

la science. Mais les officiers d'état-major ne savaient suppléer qu'imparfaitement à la connaissance de ce patrimoine [...].

« C'est dans ce but qu'on essaie de créer une commission d'honneur spécialement chargée de rechercher et de réunir tout ce qui peut intéresser la science et les arts [...], à l'instar de l'Institut d'Egypte, mais sur une échelle plus petite et proportionnée à l'importance relative au pays à parcourir. Elle aurait pour mission spéciale, d'après les instructions qui seraient concertées avec les académies des sciences et des inscriptions et belles-lettres, de s'occuper de toute la question concernant la topographie, la géographie déterminée par l'astronomie, la géologie, la botanique, la minéralogie, l'archéologie et l'architecture. »



Dessin dont le graphisme et la mise en pages sont probablement d'Ernest Carette, encre de Chine et aquarelle de A. Delamare.
Inscriptions..., t. IV, pl. 313. Paris, BS.

Sans tarder, le ministre de la Guerre prévient le maréchal Valée, gouverneur de l'Algérie, de la création de la commission : « A partir du 14 août 1837, on a arrêté comme principe qu'une commission d'hommes spéciaux sera envoyée dans l'Algérie pour rechercher et réunir tout ce qui peut intéresser les sciences et les arts. [...] Comme il fallait préalablement déterminer la nature et l'objet des explorations auxquelles la commission devra se livrer, on demanda l'assistance de deux des corps savants : l'Académie des sciences et l'Académie des inscriptions et belles-lettres, afin de fixer les instructions et d'établir un projet d'itinéraire. »

Deux anciens membres de la commission de Morée sont désignés à la tête de la commission d'Algérie : Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, colonel d'état-major, nommé président, et Amable Ravoisié, architecte. Ce dernier, pressenti comme archéologue pour diriger les fouilles et élaborer le relevé des monuments antiques, sera finalement nommé dans la section d'architecture. La décision ministérielle du 14 août 1837, qui institue officiellement la « commission chargée de recherche et d'exploration scientifiques en Algérie », fournit la liste de ses membres : Bory de Saint-Vincent, chef de la commission ; Pellissier de Reynaud, chef d'escadron au 9e régiment de chasseurs : histoire moderne, mœurs et institutions ; Puillon-Boblaye, capitaine d'état-major et chef du service topographique : géographie et physique, avec Deneveu et Pricot Saint-Marie, officiers d'état-major du génie ; Baccuet, capitaine au 10e régiment de cuirassiers : dessin paysager ; Carette, officier : géographie ancienne et archéologie ; Levaillant, officier du génie : zoologie ; Durrieu de Maisonneuve, officier du génie : botanique ; Guyon, chirurgien principal, officier de santé en chef de l'armée d'Afrique : médecine et physiologie ; Deshayes : zoologie ; Ravergie : minéralogie ; Barrau : botanique ; Lucas : zoologie ; Berbrugger : archéologie ; Enfantin : ethnographie, histoire, mœurs et institutions ; Bove : agriculture ; Vaillant : dessin d'histoire naturelle ; Morelet : dessins, vues, costumes, portraits ; Ravoisié : architecture. Enfin, Adolphe Delamare, capitaine d'artillerie, est admis en tant qu'adjoint en dessin.

Cette même année, le ministre de la Guerre réitère le souhait d'« étudier le système de colonisation adopté par les Romains en Afrique ; quels



Plan général de Medjez-Amar, Hammam-Meskhoutine et Announa, signalant la topographie, les routes, les cours d'eau, et l'emplacement des ruines et des constructions, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.

furent les résultats économiques de la domination sur cette contrée, quelle en fut l'influence sur la population indigène, pour quelles causes elle prit fin ». La demande est très claire. Il s'agit, par le biais de l'expédition scientifique, de comprendre *comment les Romains ont conquis l'Afrique du* Nord et quelles stratégies ils ont utilisées pour rester aussi longtemps. L'armée française met donc à la disposition des académiciens et des savants, non seulement les moyens logistiques, mais aussi et surtout les moyens humains pour assurer les recherches.

En 1841, la liste des membres de la commission scientifique de l'Algérie se voit rallongée ; elle compte désormais dix-huit membres titulaires, quatre membres adjoints et trois membres attachés. Elle est en grande majorité constituée de militaires, officiers spécialisés dans les différents domaines de la science. L'exploration des monuments antiques de l'Algérie, ancienne province romaine, est confiée à l'architecte Amable Ravoisié, qui a pour mission non seulement d'observer, explorer, relever, dessiner les ruines antiques, mais aussi d'exhumer les vestiges ensevelis, en effectuant des fouilles systématiques dans les régions et les lieux décrits par les voyageurs qui ont visité l'Algérie au cours des siècles précédents.

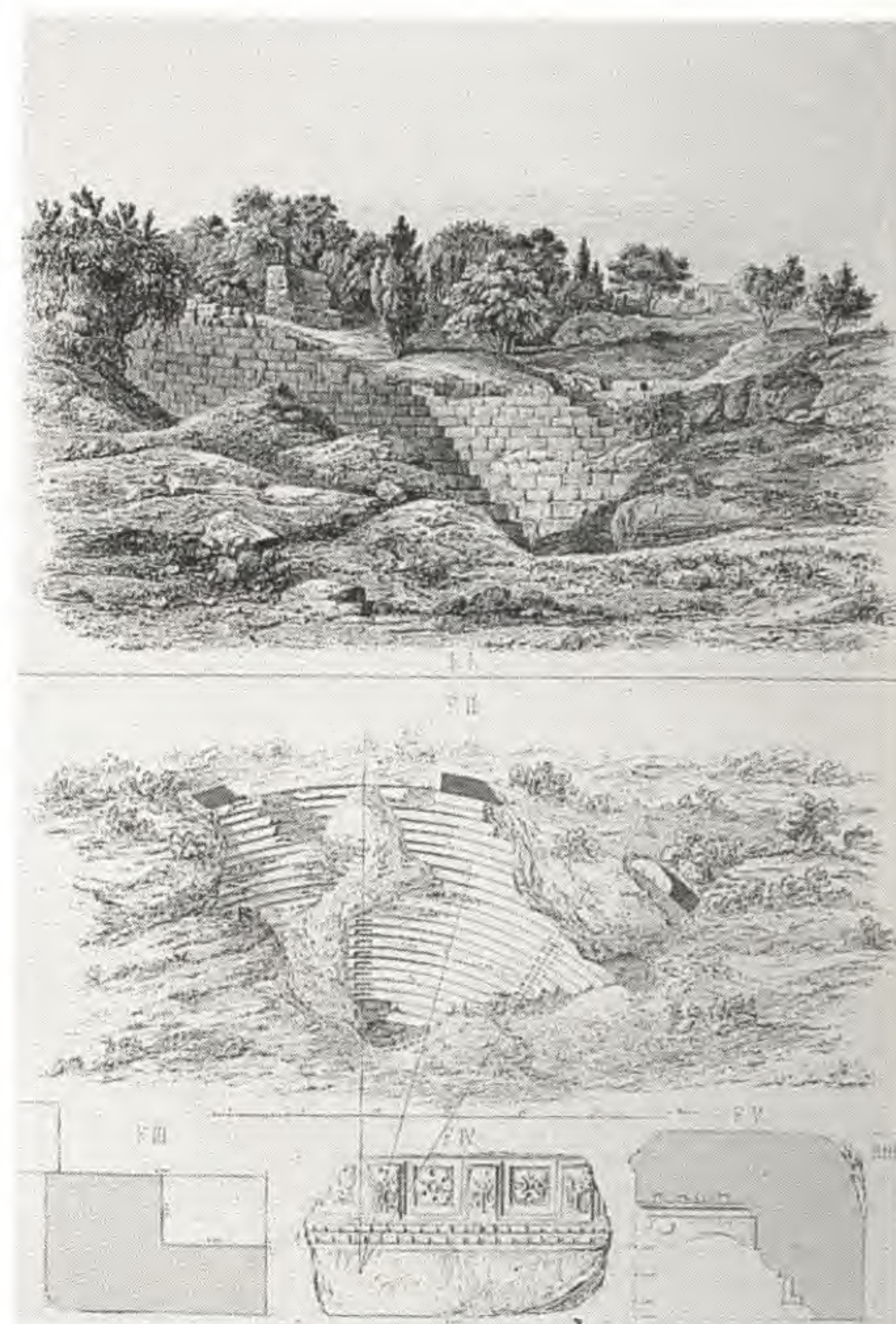
Suivant les colonnes de l'armée dans leur progression sur le territoire algérien, les membres de la commission scientifique profitaient de la sécurité militaire pour visiter et explorer les lieux et pour réaliser, chacun dans sa spécialité, les dessins et les descriptions de leurs sujets, des sites et des monuments antiques. Souvent établis dans des camps de toile pendant plusieurs semaines, toujours sous la protection de l'armée, ils opéraient dans des conditions de vie et de travail particulièrement rudes.

Amable Ravoisié exploita largement les récits de voyages et toute la littérature ancienne, les livres de Pline, de Strabon et de Tite-Live, utiles pour la recherche de l'emplacement des établissements romains et pour la vérification des données décrites. Bory de Saint-Vincent, président de la commission, proposa en février 1842 de mettre à la disposition de l'ensemble des explorateurs, pour le département de la Guerre, certains ouvrages utiles à la connaissance générale de l'Algérie. Il s'agissait de documents comme *Expédition scientifique de Morée*, ouvrage de Ravoisié et Bory de Saint-Vincent, la « Géographie » de Danville, le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* sous la direction de Bory de Saint-Vincent, *Iconographie du règne animal de Georges Cuvier... avec un texte descriptif mis au courant de la science...* de Félix-Edouard Guérin-Méneville, le « Systema plantarum » de Sprengel et, concernant l'architecture et l'archéologie, les récits les plus importants du XVIII[e] siècle, ceux du docteur Thomas Shaw, de Peyssonnel et Desfontaines.

Des ouvrages traitant des matières sur lesquelles devaient porter les différentes recherches furent remis aux explorateurs, en fonction de leurs intérêts et de leurs domaines d'investigation respectifs.

Intérêt de la mission du point de vue artistique et scientifique

Le but de la commission était, dans un premier temps, de rechercher, de relever et de dessiner



Vue, perspective et détails du théâtre romain de Cherchell, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.



Vue perspective de la galerie d'un palais d'époque ottomane à Constantine, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.



Vue perspective de la porte double à Bône, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.

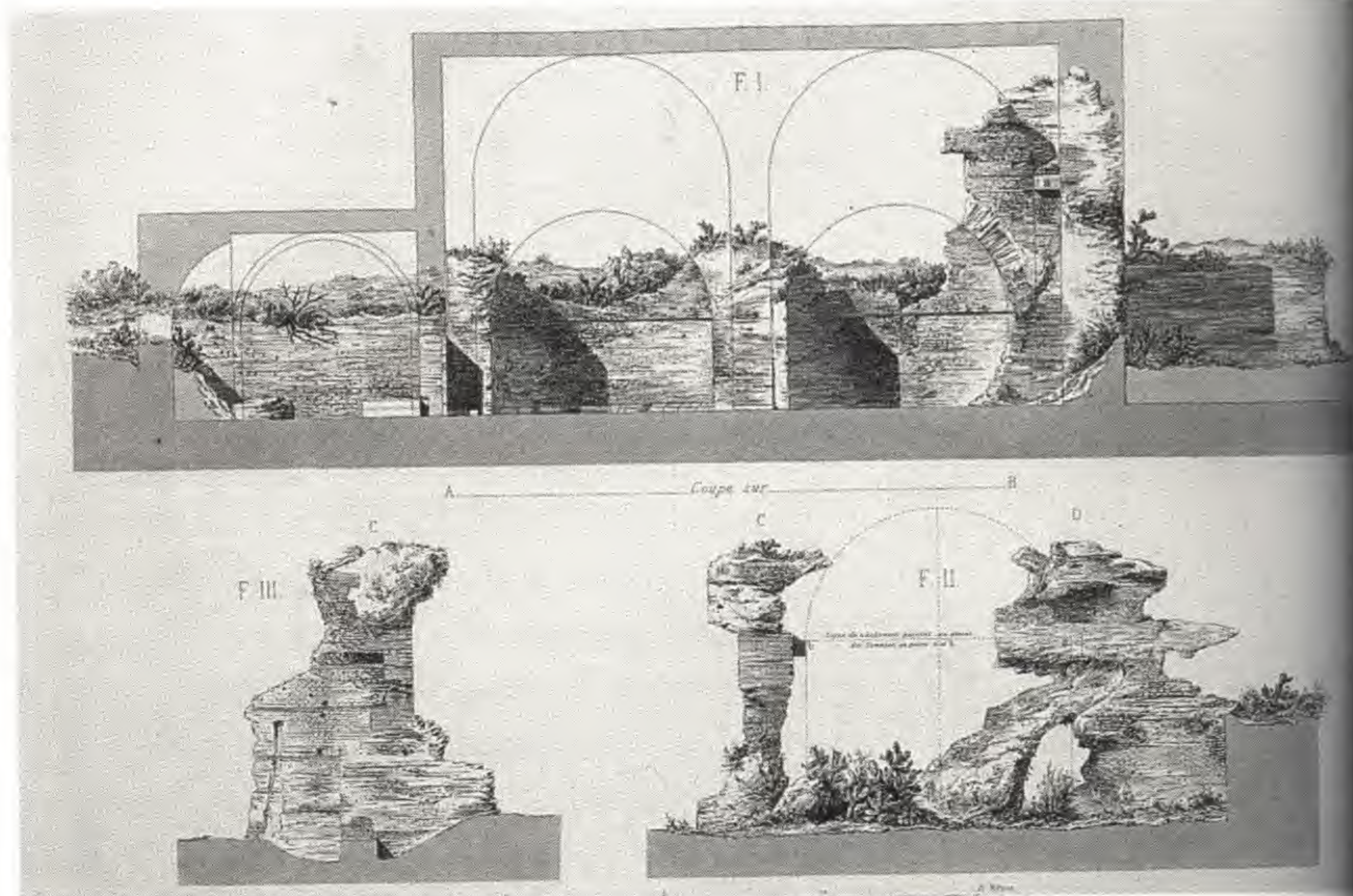
avec la plus grande précision les monuments antiques du pays. Mais, outre la connaissance des antiquités, il fallait obtenir des informations rigoureusement scientifiques qui devaient permettre de repérer, d'inventorier et de dresser, avec la collaboration des officiers de l'état-major et les ingénieurs géographes de l'armée de terre et de la marine, la cartographie de l'Algérie avec les routes existantes, et les voies antiques. La topographie des sites explorés devait figurer avec l'indication très précise des vestiges d'époque romaine. Telles étaient les recommandations de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui désirait obtenir une compréhension globale de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie de l'Afrique septentrionale[42].

L'ensemble des données ainsi recueillies devait être examiné, mesuré, décrit et analysé avec le plus grand soin, afin de servir les intérêts de la science et de l'armée. Ce travail, qui ne devait concerner dans un premier temps que la période de l'Antiquité romaine, fut ensuite élargi à l'époque médiévale, marquée par la splendeur de l'art arabe. Au début de la mission, quelques édifices civils et religieux représentatifs de la civilisation arabe et ottomane furent observés, relevés et dessinés. Il s'agissait de procéder à plusieurs niveaux de lecture, en allant du fragment au détail d'architecture, du monument à la cité, de la ville au territoire, afin de saisir les modes de vie et les procédés de

42 Ces souhaits faisaient suite à la demande du ministre de la Guerre pour établir « une bonne géographie de la Mauritanie sous la civilisation antique et une histoire de la colonisation des Romains dans cette contrée », voir Archives AIBL, rapport de Walkenear séance du 6 décembre 1833.



**itution de la porte double à partir du relevé détaillé de l'élévation et du plan.
es les pierres manquantes sont précisément dessinées.
in gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.**



**Restitution des thermes romains de Cherchell.
La forme de l'ensemble et la hauteur des voûtes sont interprétées.
Dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.**



Plan général de Bône et ses environs situant la position de la ville romaine d'Hippone. Dessin gravé de A. Ravoisié. Paris, MAP.

construction, les stratégies d'implantation et les conditions d'accès.

Dès 1830, bien avant l'instauration de la commission scientifique de l'Algérie, les ingénieurs du génie avaient été chargés de tous les travaux en vue de la construction de routes, de la transformation des villes ou de la création de nouveaux centres.

Avec les travaux de la commission scientifique, la France allait disposer des résultats des recherches et, par conséquent, des éléments nécessaires à l'évolution des sciences et des arts. Dans le domaine de l'architecture et de l'archéologie, deux figures majeures marquent la période de 1840 à 1845 en Algérie : Amable Ravoisié et Adolphe Delamare. Tous deux ont accumulé, chacun selon ses compétences et ses goûts, une masse considérable de relevés, dessins et autres documents utiles à la connaissance du patrimoine. Leurs travaux s'apparentent, puisqu'ils partageaient un intérêt et un attachement communs pour les sites romains qu'ils exploraient à la même époque et au sein de la même commission. Pourtant, leurs itinéraires se sont croisés sans jamais se rencontrer. La délimitation du domaine de chacun causa d'ailleurs quelques difficultés à la commission.

L'expédition conduite par Ravoisié dura près de trois ans, de 1840 à 1842. Premier architecte envoyé en mission par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour relever les monuments antiques de l'Algérie, il s'intéressait tout naturellement à l'archéologie. Non seulement il représentait avec précision les monuments en ruine, mais il proposait aussi des « restaurations » selon des hypothèses de restitution. Quant à Delamare, dont l'exploration s'étendit sur plus de cinq années, il releva systématiquement, avec beaucoup de scrupule et de ferveur, tous les vestiges archéologiques qui se trouvaient sur son parcours.

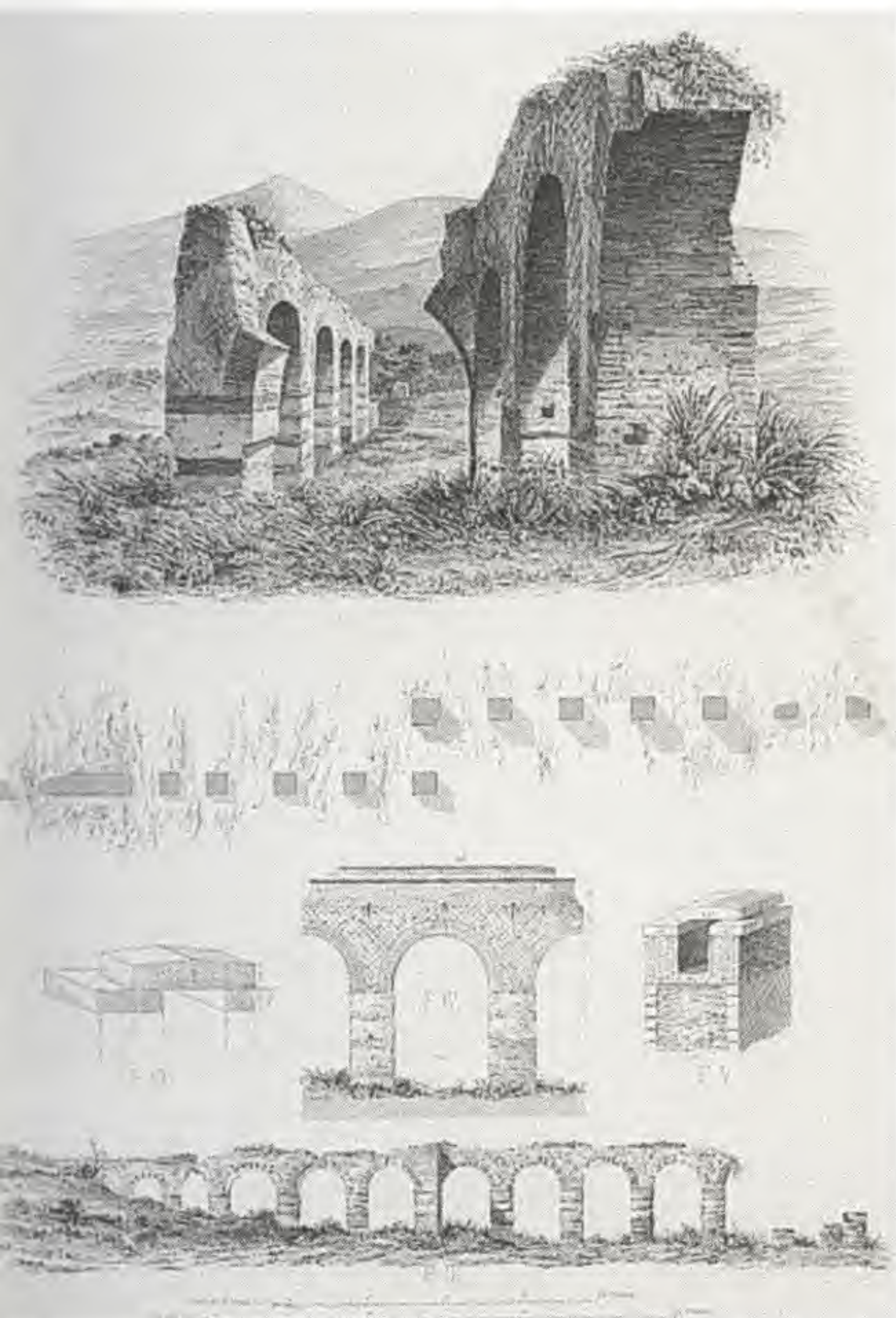
Les trois volumes publiés consacrés aux travaux de Ravoisié[43] possèdent une valeur inestimable du point de vue artistique et historique. Les planches, précédées de longues descriptions de chaque site, sont composées de manière rigoureuse et scientifique ; les détails essentiels sont exécutés à grande échelle et contribuent à la lecture de l'édifice, lui-même très clairement présenté. Le recueil des travaux de Delamare, qui abonde en antiquités, présente les plans et élévations à petite échelle, par rapport aux fragments archéologiques auxquels il accorde une plus grande importance. L'intérêt de cet ouvrage est purement archéologique. De ce point de vue, il constitue une source essentielle pour la connaissance des antiquités de l'Algérie, dont beaucoup ont disparu aujourd'hui.

Afin d'inscrire les travaux de la commission scientifique de l'Algérie à l'instar de ceux des expéditions d'Egypte et de Morée, une commission avait été créée en avril 1842 pour diriger les travaux de publication. Avaient été nommés dans cette commission : le baron Charles-Athanase Walckenaer, Charles-Benoît Hase et Adolphe J. C. A. Dureau de La Malle, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour juger et sélectionner les travaux dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie ; Hippolyte Le Bas, Tardieu et Horace Vernet, de l'Académie des beaux-arts, pour les travaux concernant l'architecture, la peinture et la gravure. Les trois sections retenues pour la publication de l'ensemble des travaux étaient : les Sciences historiques, les Sciences physiques et les Beaux-Arts.

De retour en métropole en 1843, les explorateurs devaient mettre au propre et rédiger tous leurs travaux, et ce, jusqu'en 1849, date prévue pour la publication. Mais, en raison des difficultés que traversait alors la commission, la parution des ouvrages fut considérablement retardée. Une série de huit volumes, regroupant et reproduisant tous les extraits, rapports et résumés de toutes les missions d'exploration scientifique adressés au ministre, fut finalement publiée, entre 1850 et 1859, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, puis dans la *Revue des sociétés savantes de la France et de l'étranger* de 1856 à 1863. Les *Archives des missions scientifiques et littéraires* entreprirent la publication des deux dernières séries : la deuxième, composée de sept volumes, de 1864 à 1872, et la troisième, composée de quinze volumes, de 1872 à 1889. La troisième série, complétée en annexe par des arrêtés classés par ordre chronologique, comportait une table des matières, une table analytique des matières, une table alphabétique des auteurs, la table chronologique des documents et, enfin, la table des cartes, dessins et planches.

43 Amable Ravoisié, *Beaux-Arts, architecture et sculpture*, paru au sein de l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique*, Paris, Firmin-Didot, 3 t. en 2 vol., 1846-1851.

Les dessins d'Amable Ravoisié



Vue perspective, plan, élévation et détails constructifs de l'aqueduc romain d'Hippone, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.

Amable Ravoisié fut sollicité, en sa qualité d'ancien membre de la commission scientifique de Morée, en remplacement de Léon Vaudoyer, antérieurement pressenti mais occupé à d'autres charges. L'expérience dans les territoires étrangers et les compétences acquises en Morée en 1829 le rendaient précieux pour cette nouvelle mission scientifique. Architecte, ancien élève des Beaux-Arts, dont la formation fut assurée dans les ateliers de Pierre-Jules Delespine et d'Abel Blouet, tous deux Grands Prix de Rome, Ravoisié jouissait d'une solide réputation au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il fut chargé de la discipline « architecture » au sein de la mission d'exploration scientifique en Algérie durant laquelle il réalisa un nombre très important de dessins : plans, coupes, élévations, détails, relevés d'inscriptions tumulaires, dessins de sculptures et autres vestiges, tous d'un intérêt scientifique indéniable. Beaucoup de ces dessins furent gravés et rassemblés dans le célèbre ouvrage *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842. Beaux-Arts, architecture et sculpture,* publié entre 1846 et 1851 par les éditions des frères Firmin Didot à Paris.

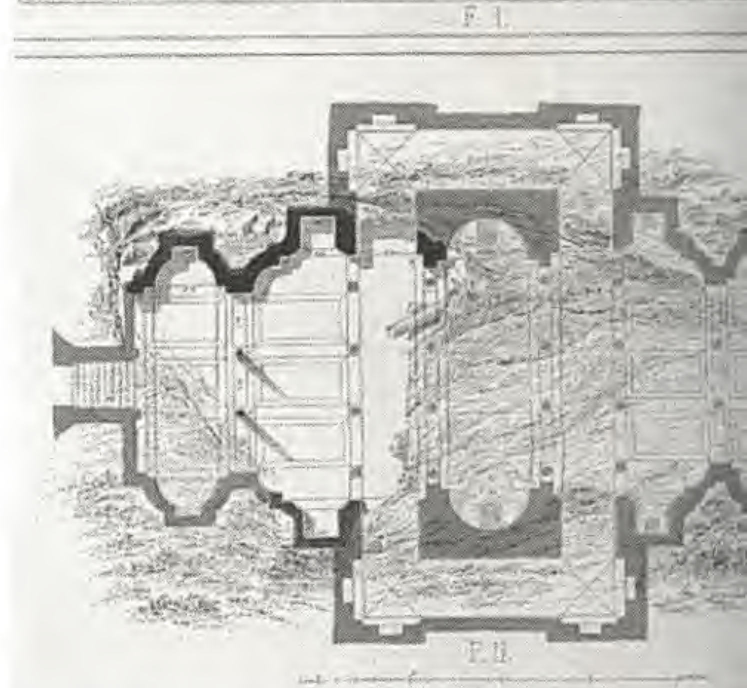
Comme il le soulignait dans le texte introductif de son ouvrage : « Aucun architecte jusqu'à présent n'avait entrepris d'exhumer du sol africain, par des fouilles multiples, les nombreuses ruines qui s'y trouvent encore ensevelies dans le cadre d'une exploration scientifique. »

Itinéraire

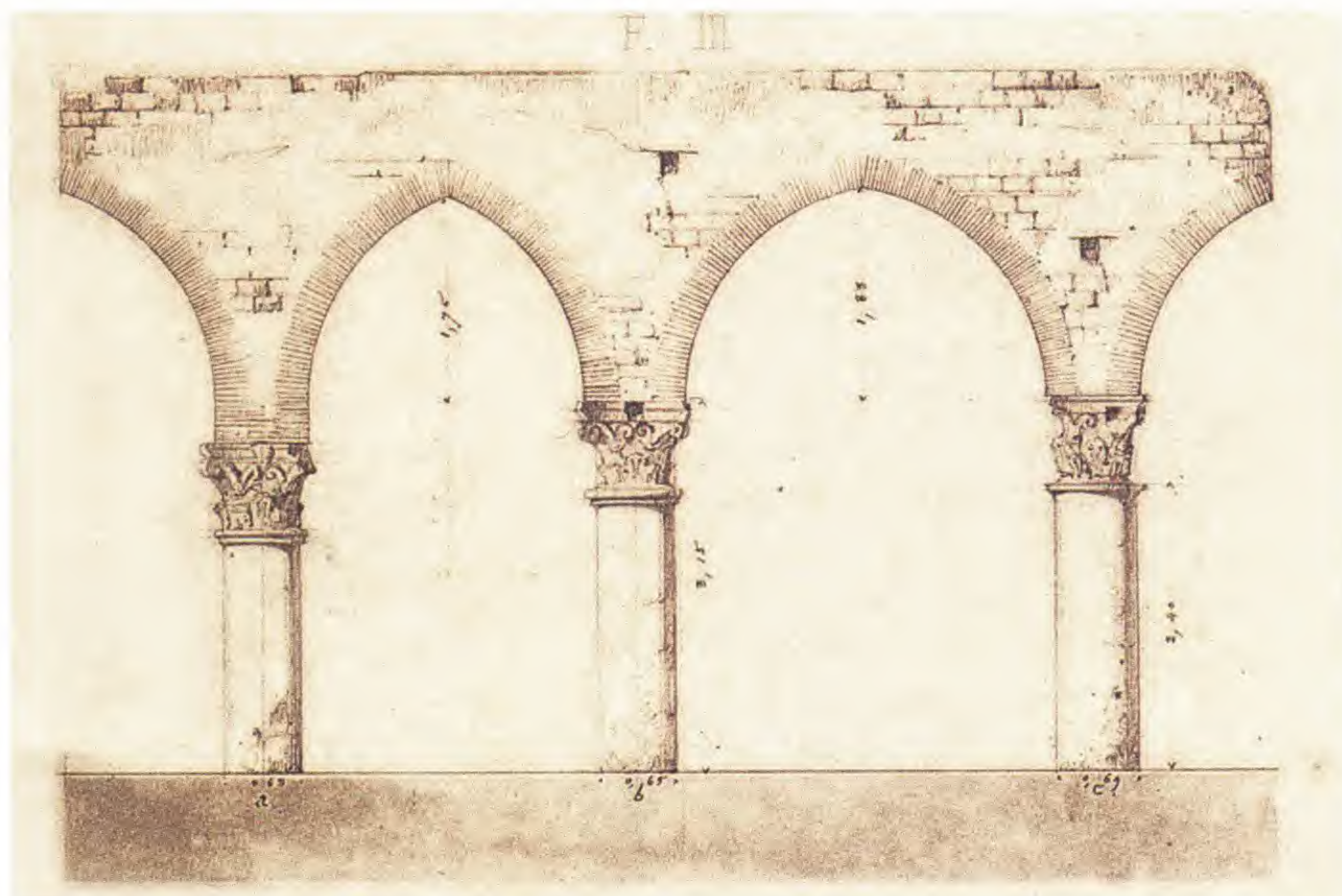
Ravoisié, après avoir prévu de se déplacer d'ouest en est, finit par choisir l'itinéraire suivi par le duc d'Orléans lors de « l'expédition des Portes de Fer » deux mois auparavant. Il se dirige donc vers les sites d'implantation des centres urbains de l'Antiquité, dans la province de Constantine, antique *Cirta,* dont les richesses archéologiques étaient souvent évoquées dans les livres de Pline, Tite-Live ou Strabon et les textes des auteurs arabes des xe et xie siècles. Richesses maintes fois décrites dans les descriptions des voyageurs modernes, tels Peyssonnel et le docteur Shaw. Il cite, dans son ouvrage, un extrait de Tite-Live[44] sur la ville de Constantine : « Au temps de Syphax, Cirta était une des capitales de Numidie et [...] son roi y avait un palais » ou encore Strabon[45] qui désigne Cirta « comme ayant été bien fortifiée par la nature et magnifiquement ornée de toutes sortes d'édifices

44 Tite-Live, *Histoire de Rome,* livre XXX, p. 12.
45 Strabon, *Géographie.*





Vue et plan d'un édifice romain à Djemila. La lecture du plan restitue les parties man[...] aux vestiges existants pour donner une ap[...] globale du plan de l'édifice. Dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.



Détail d'architecture à Mila, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Vue, élévations et inscription du rempart de la citadelle de Guelma. Les élévations mettent en évidence la hauteur réelle des parties ensevelies. Dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.

et d'embellissements de toutes natures, qu'elle doit principalement à Micipsa, qui y fit venir une colonie grecque ». Ravoisié, en tant qu'architecte, compte bien vérifier sur place ces informations, sachant tout de même que les textes du XVIIIe étaient écrits par des « naturalistes, médecins, hommes instruits et distingués, sans doute, dans les sciences qu'ils cultivaient, mais pas un seul n'a pu apporter l'autorité du savoir spécial dans les recherches archéologiques ou artistiques auxquelles il s'est livré », et que souvent les traductions étaient trop imprécises pour être exploitées.

Outre sa formation d'architecte, Amable Ravoisié avait une vocation d'archéologue et d'historien. Pour mieux comprendre l'Antiquité, il applique non seulement les méthodes apprises à l'Ecole des beaux-arts, mais il aborde également l'étude de cette période par la connaissance des textes anciens ou modernes. Il évoque d'ailleurs régulièrement les auteurs qui lui servent de référence et confronte leurs écrits dans un esprit de comparaison et de vérification. Tout en reconnaissant et en appréciant l'utilité cognitive de ces ouvrages, Ravoisié déplore néanmoins l'absence d'illustrations[46] : « De tous les voyageurs qui jusqu'ici ont publié des travaux sur l'Afrique septentrionale, il ne s'en est pas trouvé un seul qui fût peintre, archéologue, ou même architecte », et regrette que « les monuments n'[aient] été reproduits par des levés exacts, par des dessins fidèles, ni éclairés par une description aussi minutieuse que celle qui sera donnée dans cet ouvrage, et que la protection des armées françaises pouvait rendre possible », ou encore que « les anciennes enceintes de villes, les ponts, leurs fortifications n'ont point été soumis à un tracé géométrique ».

La mission d'exploration confiée à Ravoisié dans le domaine de l'architecture débute fin 1839 et se termine en 1842, à l'issue de deux années et demie de travaux intensifs de recherche et d'investigation sur le sol algérien. Grâce à l'exploitation des trois volumes de Ravoisié, aux correspondances et rapports conservés aux archives de l'AIBL et aux précisions apportées sur son itinéraire par N. Oulebsir dans sa thèse, le parcours et le séjour de l'architecte en Algérie est bien connu. En effet, l'expédition de l'architecte est fragmentée en plusieurs voyages, interrompus par de courts séjours à Paris dont il profite pour mettre au propre ses relevés[47].

46 Seul le baron James Bruce avait produit quelques dessins, très peu connus, au XVIIIe siècle.

47 Voir l'article de Nabila Oulebsir, « Rome ou la Méditerranée ? Les relevés d'architecture d'Amable Ravoisié en Algérie, 1840-1842 », dans *L'Invention scientifique de la Méditerranée, Égypte, Morée, Algérie, op. cit.*



Carte de l'Afrique romaine extraite d'*Algérie antique*, par Louis Leschi, 1952.

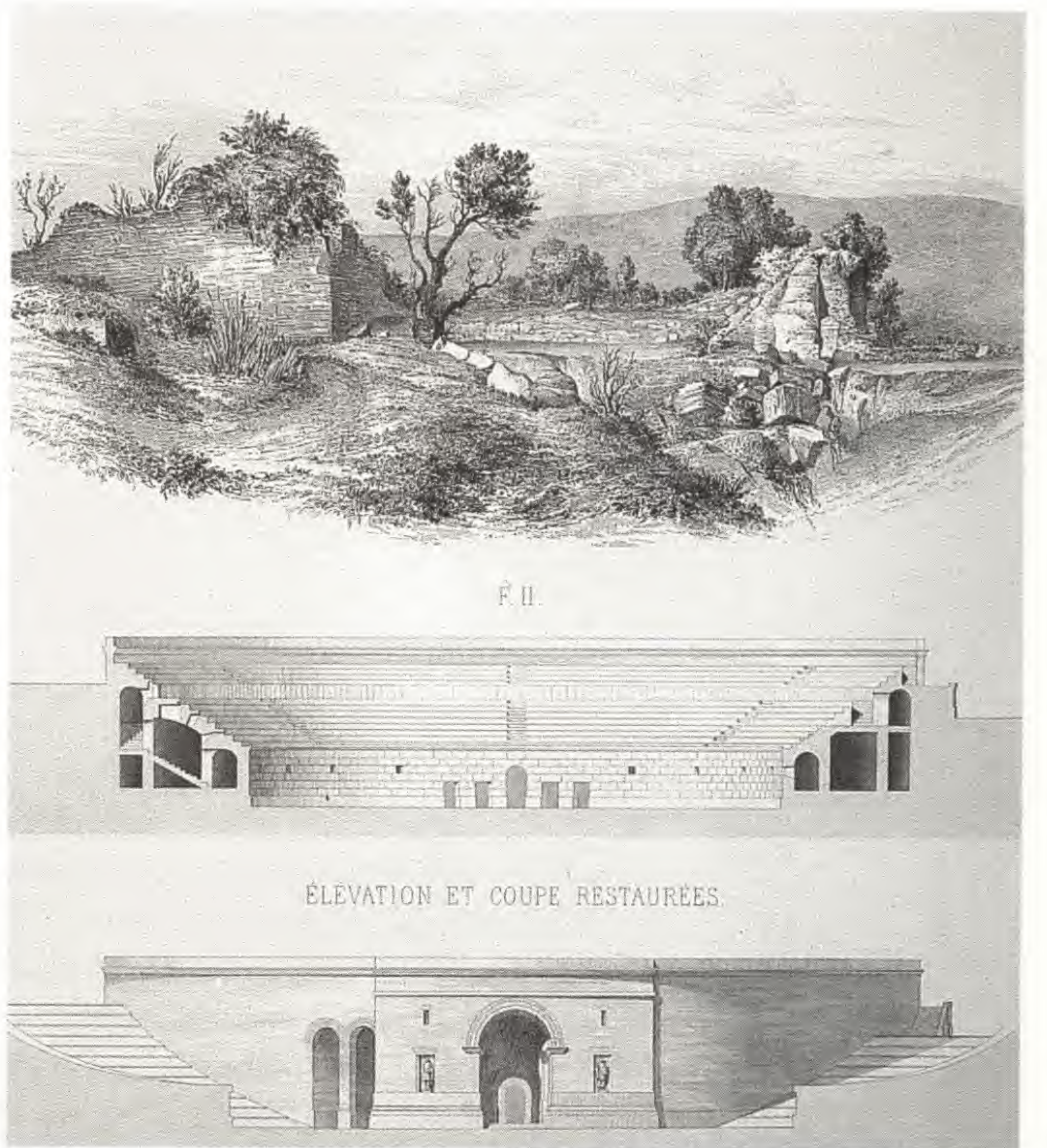
Débarqué à Alger en décembre 1839, Ravoisié prend donc un premier contact avec l'Algérie en passant près de trois mois à Alger, l'antique *Icosium*, avant de visiter Bougie (aujourd'hui Béjaïa), autrefois *Saldis Colonia*, et il entame ses premiers relevés de monuments antiques à Stora et Philippeville, l'ancienne *Rusicade* et l'actuelle Skikda. Dans cette dernière ville, il découvre l'amphithéâtre romain qu'il relève minutieusement et pour lequel il propose une restauration idéale d'après une hypothèse de restitution. Tout en étudiant avec soin l'ancien tracé de la voie romaine qui mène de Philippeville à Constantine, il redessine et positionne les vestiges qu'il repère.



Vue des ruines de l'amphithéâtre romain de Philippeville, dissimulées dans la végétation. Dessin de A. Ravoisié, Paris, MAP.

Sitôt parvenu dans cette cité, Ravoisié procède au relevé d'un grand nombre de monuments romains en ruine : l'arc de triomphe, les ponts, les temples, les aqueducs ainsi qu'une multitude d'inscriptions.

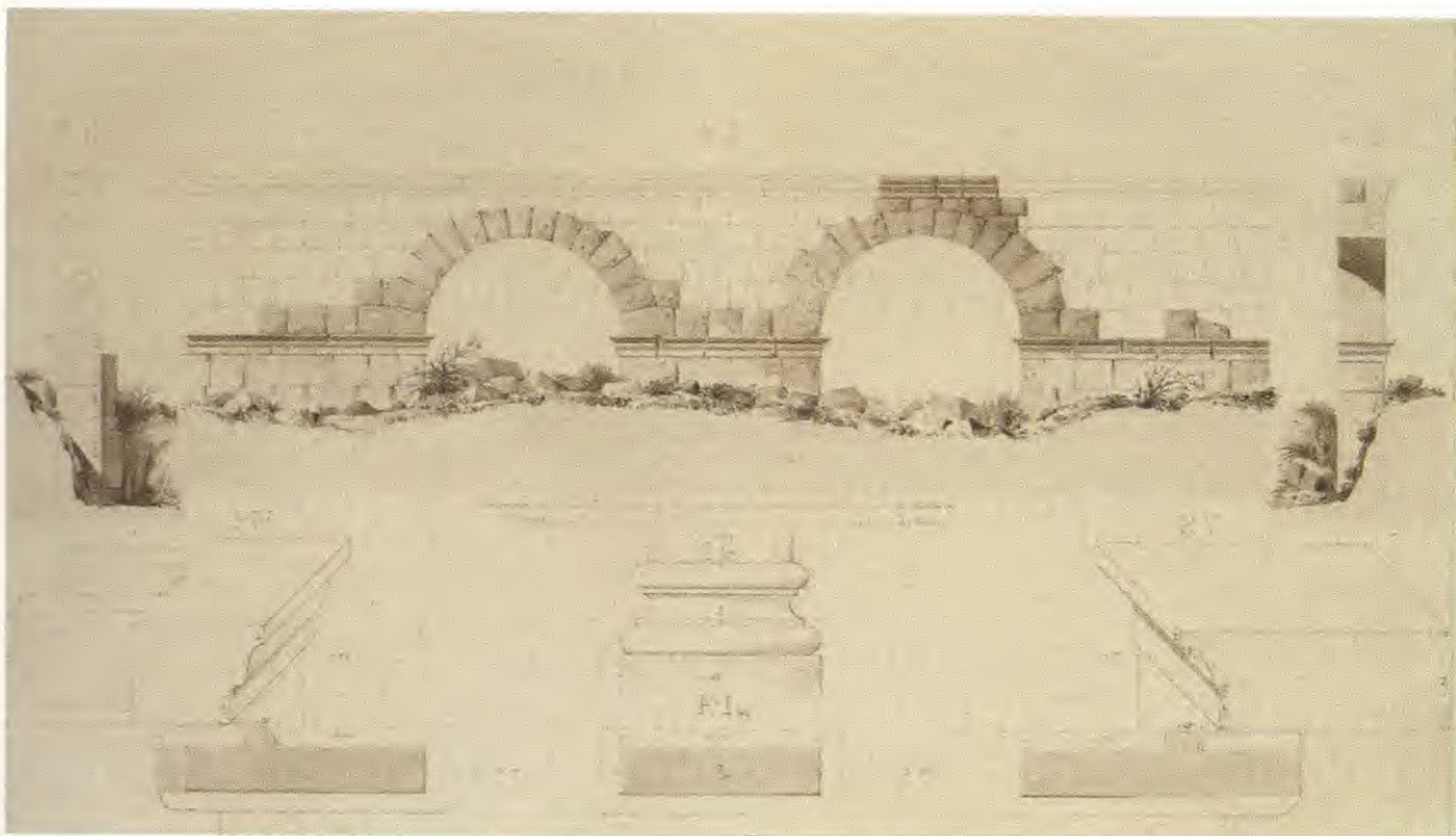
Après Mila, il fixe à la mine de plomb et magnifie les monuments majeurs de Djemila, rejoint Sétif à la fin du mois d'août 1840, puis retourne en France pour mettre au point ses minutes de relevés, ses croquis et ses dessins. De retour en Algérie, il complète son exploration de la région est en visitant, fouillant, mesurant et reproduisant les ruines de Souma, Kseur-Madjouba, Kseur-Mafouna, Announa où il remarque et mesure la porte double, l'arc de triomphe, la porte isolée et d'autres vestiges, puis visite les bains romains et les thermes de Guelma (antique *Calama*) et de Hammam-Meskhoutine, rejoint la ville antique d'Hippone, puis Bône où il dessine l'aqueduc romain, en passant par Medjez-Amar.



Vue des ruines et élévation de restitution idéale de l'amphithéâtre romain de Philippeville. Dessin de A. Ravoisié. Paris, MAP.

A Alger, il découvre l'architecture prestigieuse des palais d'époque ottomane et relève l'ancien palais de la fille du Dey, Dar Azziza, reconverti en archevêché, et la petite mosquée Ketchaoua avant sa transformation radicale en cathédrale catholique. Il prospecte la côte, visite Cherchell, l'ancienne ville romaine de *Césarée*, où il découvre le port romain, le théâtre, les thermes et l'hippodrome. A l'ouest, dans la province d'Oran, il parcourt Mostaganem, Matemore et Mazagran, avant de se diriger vers Tlemcen en traversant Arzew et Oran (en arabe Wahran), où il trace soigneusement les plans, coupes et élévations de la grande mosquée et de la mosquée Sidi El-Haouary, avec les décors de leurs minarets respectifs. Preuve que Ravoisié, s'il se concentre surtout sur les établissements romains, s'intéresse aussi aux monuments arabes et turcs.

Appliquant les directives et les recommandations que lui a données la commission, Ravoisié s'occupe davantage des édifices antiques encore détectables dans leurs formes originelles que des inscriptions épigraphiques, qu'il relève cependant avec beaucoup de soin et de rigueur. Face à l'action



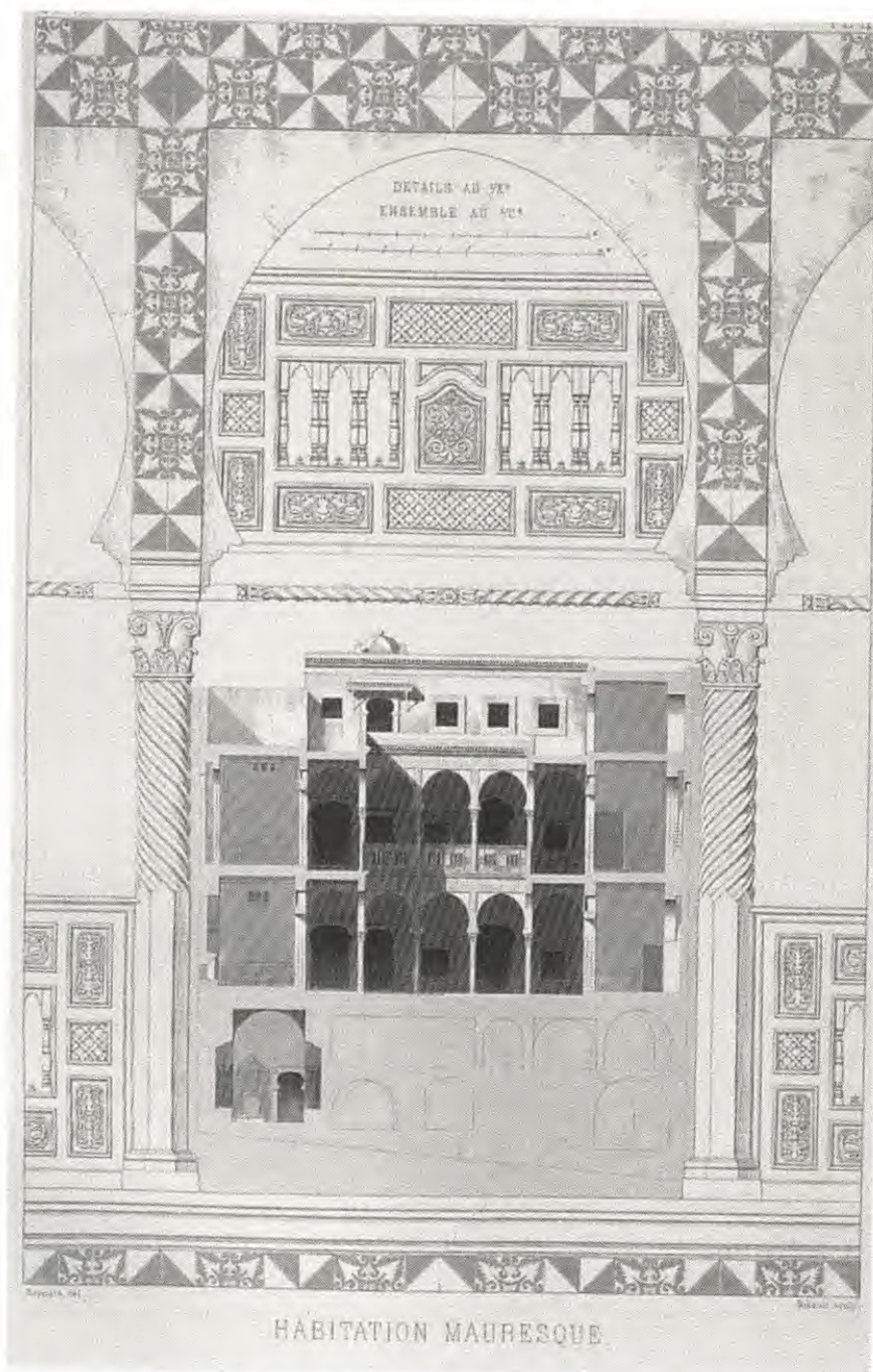
Coupes, élévations, détails, Announa. Ravoisié propose une restitution de l'état d'origine. Dessin original, à la mine de plomb avec des rehauts d'aquarelle de A. Ravoisié. Paris, BnF, Est.

dévastatrice des militaires, qui démolissent ou pillent les sites romains dans le but de récupérer les blocs de pierre qui seront réutilisés pour édifier les nouvelles constructions publiques, Ravoisié s'efforce de devancer les troupes afin de relever et documenter les monuments les plus importants avant leur disparition. La commission avait décidé de commencer ses travaux d'exploration architecturale et archéologique sur les sites occupés par les troupes et dans les «lieux habités» par l'armée. Amable Ravoisié souligne à ce propos dans l'introduction de son ouvrage : «Les mêmes raisons qui ont engagé à commencer les opérations exploratoires dans les lieux habités par l'armée et ouverts à la population européenne faisaient un devoir d'apporter le même empressement à l'étude des édifices construits par les architectes indigènes et de constater la situation et le caractère de l'art barbaresque, avant que ces édifices, engloutis dans le naufrage général, aient subi les conséquences inévitables de la révolution qui s'opère dans cette contrée, et qui en modifie profondément les mœurs et les institutions.» Il s'insurge contre la furie destructrice de l'armée et veut extraire au plus vite le suc de tout ce qui pourrait être utile à la connaissance du passé. En architecte averti, il sélectionne les monuments majeurs des cités disparues. Il déplore le démontage de certains édifices romains et s'efforce d'en relever les plus remarquables avant le passage des militaires.

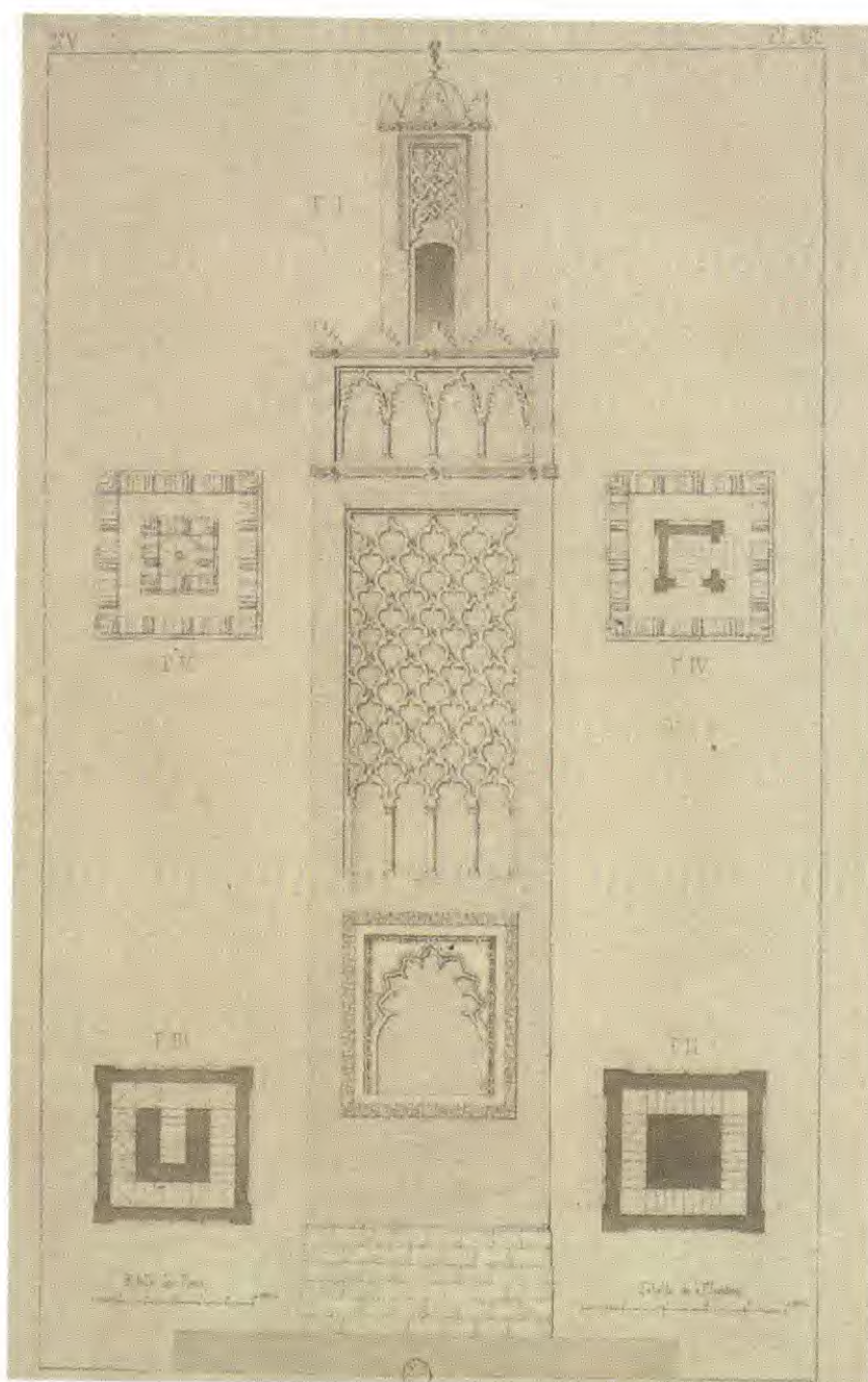
Saisissant immédiatement la richesse du patrimoine existant sur le sol algérien, Amable Ravoisié consacre ses efforts à rassembler les pièces de ce gigantesque puzzle pour recomposer les ruines éparses des grandes cités romaines. Il est le premier à proposer, dès 1840, l'élaboration d'un inventaire des monuments antiques et arabes de l'Algérie, bien avant l'instauration de la commission



Vue perspective de la petite mosquée de Sidi El-Haouary à Oran, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.



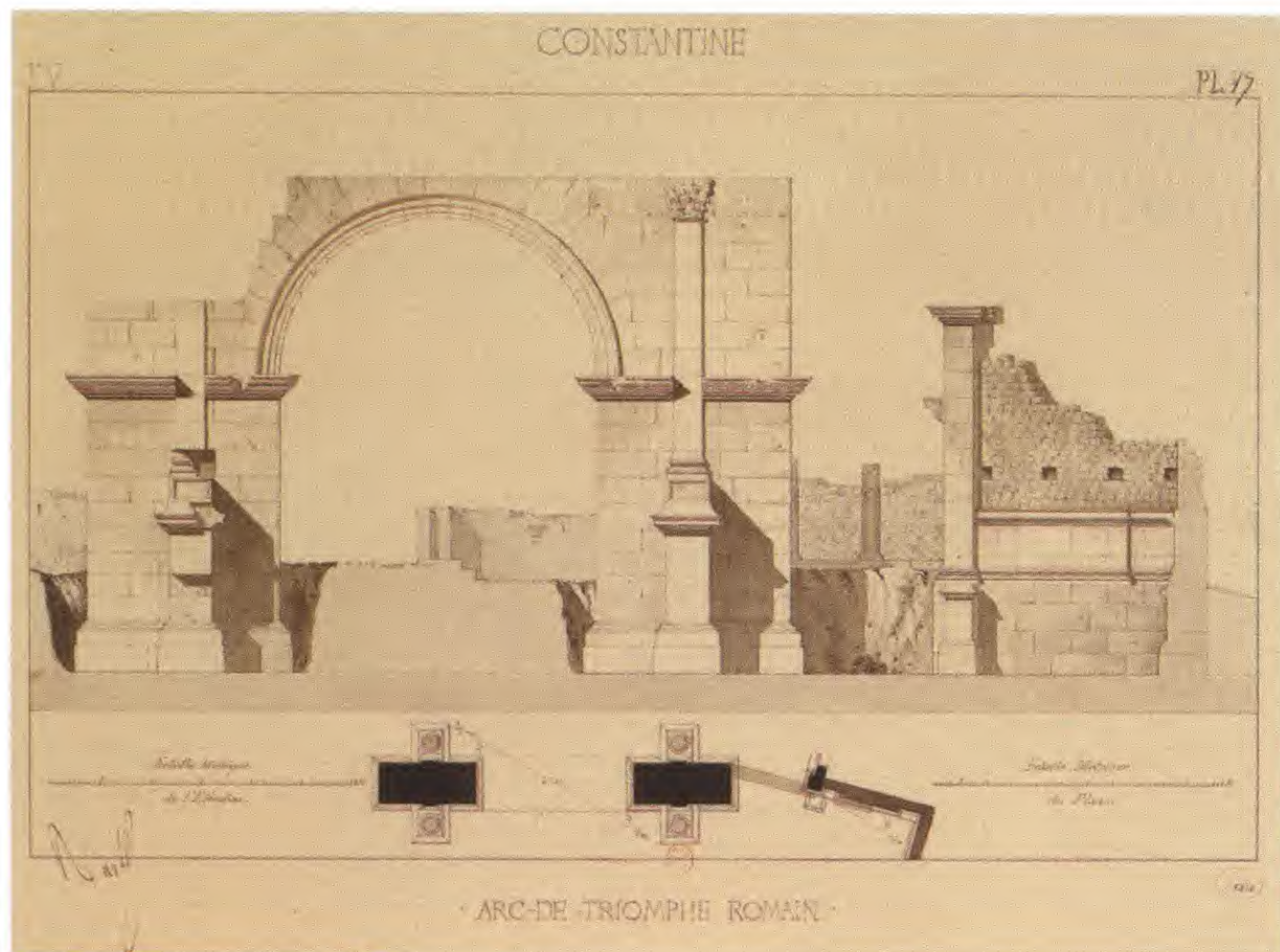
Travée de la galerie d'un palais d'époque ottomane à Alger. La composition de la planche inclut le détail de balustrade dans l'arcature et la coupe de l'édifice entre les colonnes torsadées, dessin gravé de A. Ravoisié, Paris, MAP.



Relevé du plan des différents niveaux et de l'élévation d'un minaret à Oran, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.

d'Inventaire des richesses d'art, qui ne sera instituée officiellement qu'en 1878.

Les dessins, originaux ou gravés, d'Amable Ravoisié constituent les premiers témoignages d'un type de représentation exceptionnel, élaboré en Algérie dans la première moitié du XIXe siècle. Par leur qualité, ils se révèlent d'un très grand intérêt pour l'étude et la connaissance du patrimoine archéologique et architectural de ce pays. Outre leur valeur inestimable sur le plan scientifique et culturel, ces documents nous éclairent aussi sur le processus mis en œuvre pour leur élaboration. A l'époque des grands débats européens sur la prise en charge et la conservation du patrimoine, au moment où l'on cherchait à mettre en place une politique scientifique de conservation et où les architectes n'avaient pas encore un rôle bien défini dans ce domaine, Amable Ravoisié semble avoir opté pour une position qui tend à retrouver l'unité stylistique des monuments. Sa démarche reposait sur un objectif principal : la recomposition des parties manquantes grâce à une opération de restitution. Ses dessins apportent des réponses aux nombreuses questions concernant les facteurs à l'origine de l'édification de ces témoins archéologiques et architecturaux : influences, stratégies, modes d'implantation et de construction.

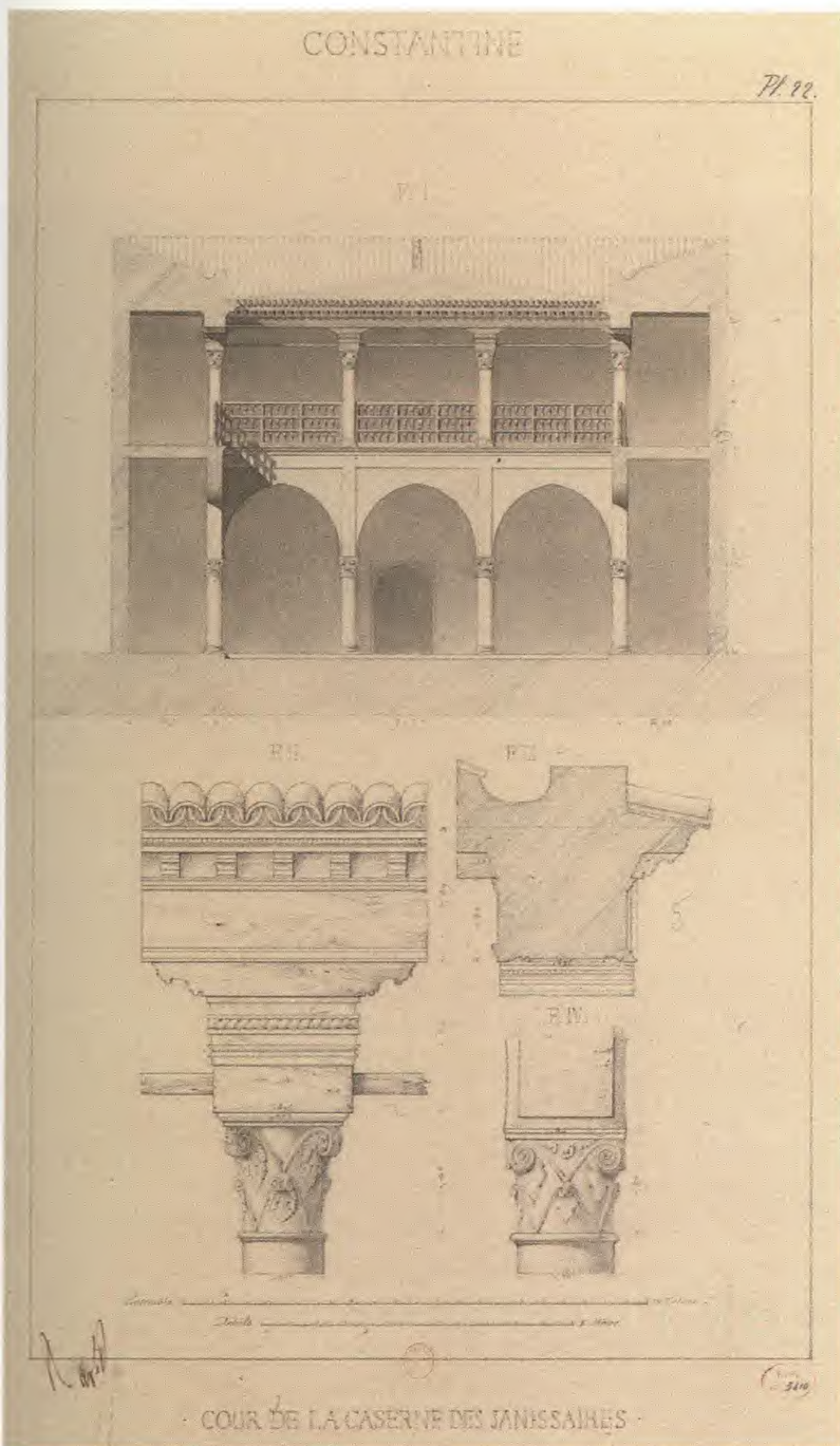


Relevé de l'arc de triomphe de Constantine, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.

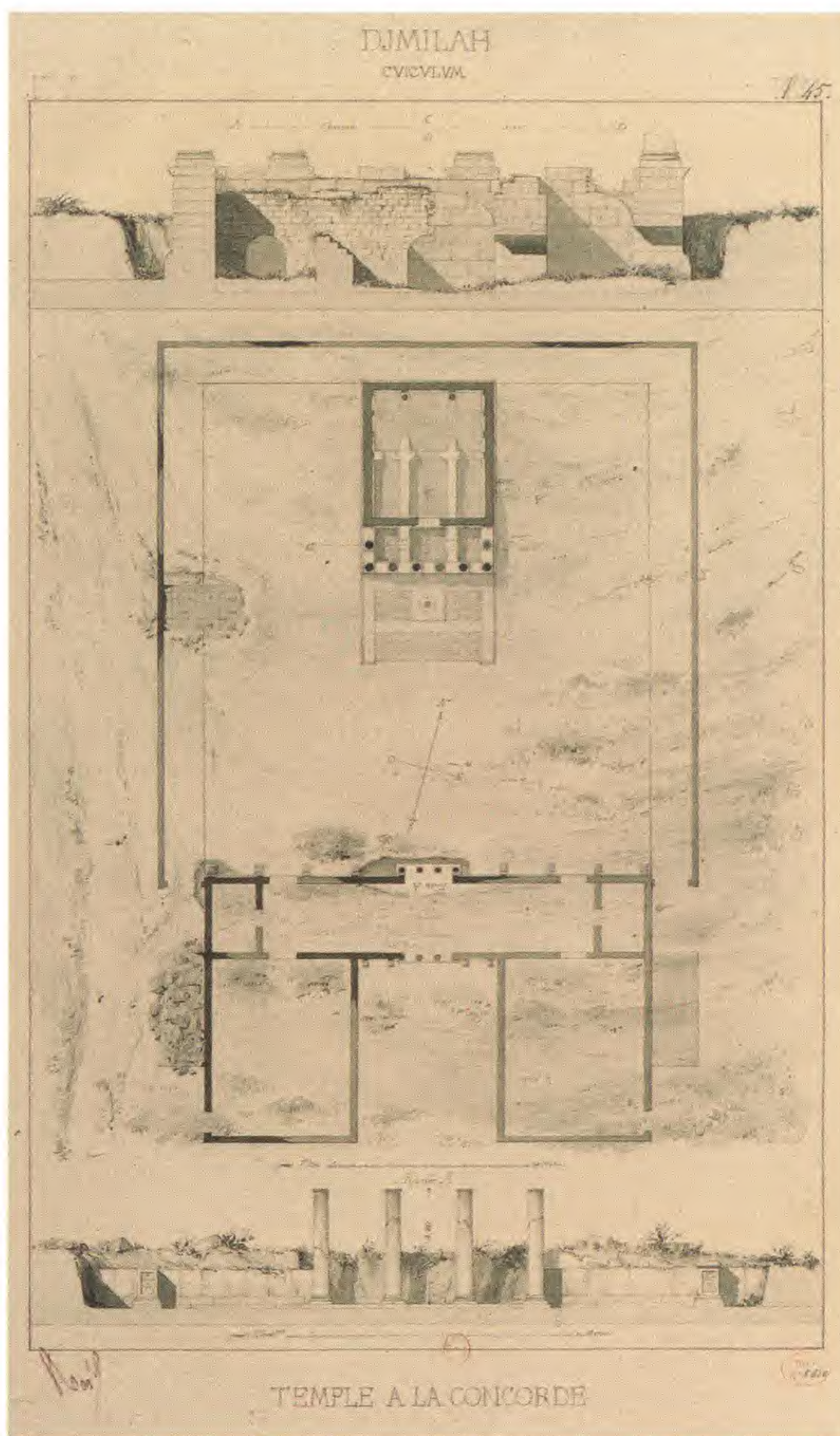
Les dessins originaux

Profondément imprégné de la formation classique reçue à l'Ecole des beaux-arts, Amable Ravoisié maîtrise parfaitement son sujet : l'étude des monuments antiques par le dessin, l'analyse, l'interprétation, la restitution et la restauration. Il porte un regard intuitif sur les vestiges et monuments de l'Antiquité et, comme tous les architectes de même formation, il n'a aucune peine à les interpréter idéalement et à les recomposer selon les premiers concepts de la restauration, concepts fondés sur la reconstitution d'un édifice en se basant sur la reproduction des parties existantes : démarche scientifique et interprétation fidèle aux modèles acquis auprès des maîtres. Certains de ces dessins peuvent revendiquer leur appartenance au grand prix de Rome.

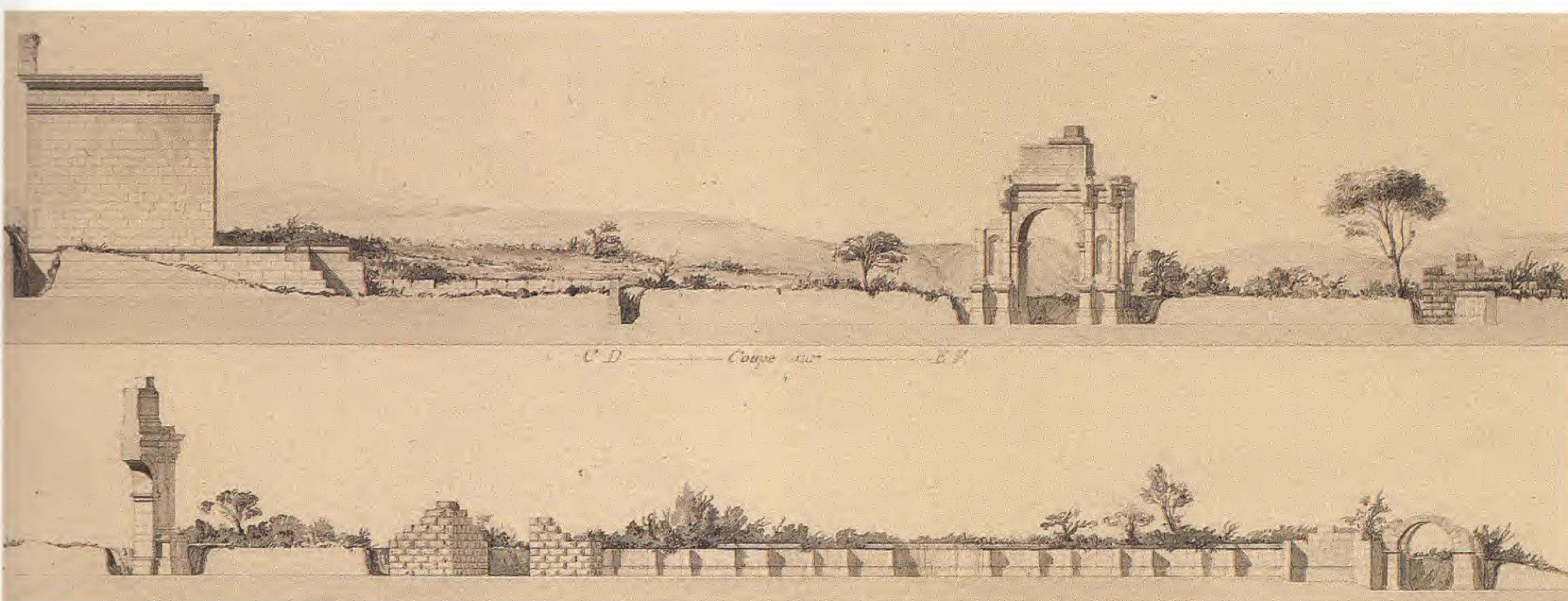
Un certain nombre de ses dessins originaux, qui ont probablement servi à la gravure et à la publication de son ouvrage, sont conservés au département des Estampes de la Bibliothèque nationale de France, et reliés in-folio. Les sujets sont très variés : vestiges, fragments, inscriptions, monuments, équipements, relevant de l'architecture antique comme de l'architecture mauresque. Parmi ces dessins figurent l'aqueduc romain, l'arc de triomphe, la cour du harem du palais ou encore la cour de la caserne des janissaires de Constantine, plusieurs fragments antiques relevés à Mila, le forum romain, l'arc de triomphe, le temple de Caracalla, ceux de la Victoire et de la Concorde sur le site de Djemila, l'arc de triomphe d'Announa, un poste romain à Kseur-Madjouba, les thermes et le théâtre romain de Guelma, quelques croquis de vestiges d'édifices romains à Hippone, un bassin couvert et l'amphithéâtre romain de Philippeville, le plan et les détails d'un palais mauresque à Alger, les thermes de Cherchell et de Mostaganem. Ces dessins inédits sont réalisés, pour la plupart, à la mine de plomb et à l'encre noire pour les traits, et à l'encre plus ou moins diluée pour le pochage des murs. Les planches de relevés constituent des documents très précieux, qu'il s'agisse de plans, d'élévations, de coupes ou de détails de chapiteaux, frises, moulures, entablements, boiseries, car elles nous livrent un état des ruines et des édi-



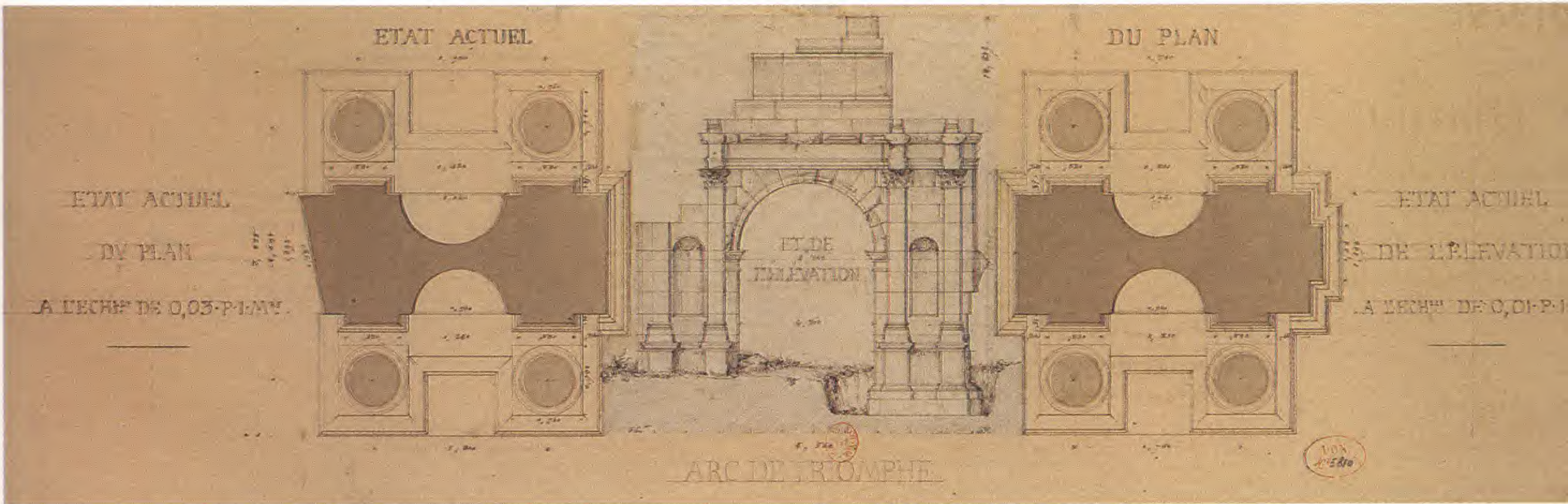
Coupe et détails de chapiteau et corniche de la cour de la caserne des janissaires à Constantine,
dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Plan, coupe et élévation de l'état des ruines du temple de la Concorde à Djemila, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Coupe et élévation du forum romain de Djemila,
dessin original de A. Ravoisié,
Paris, BnF, Est.

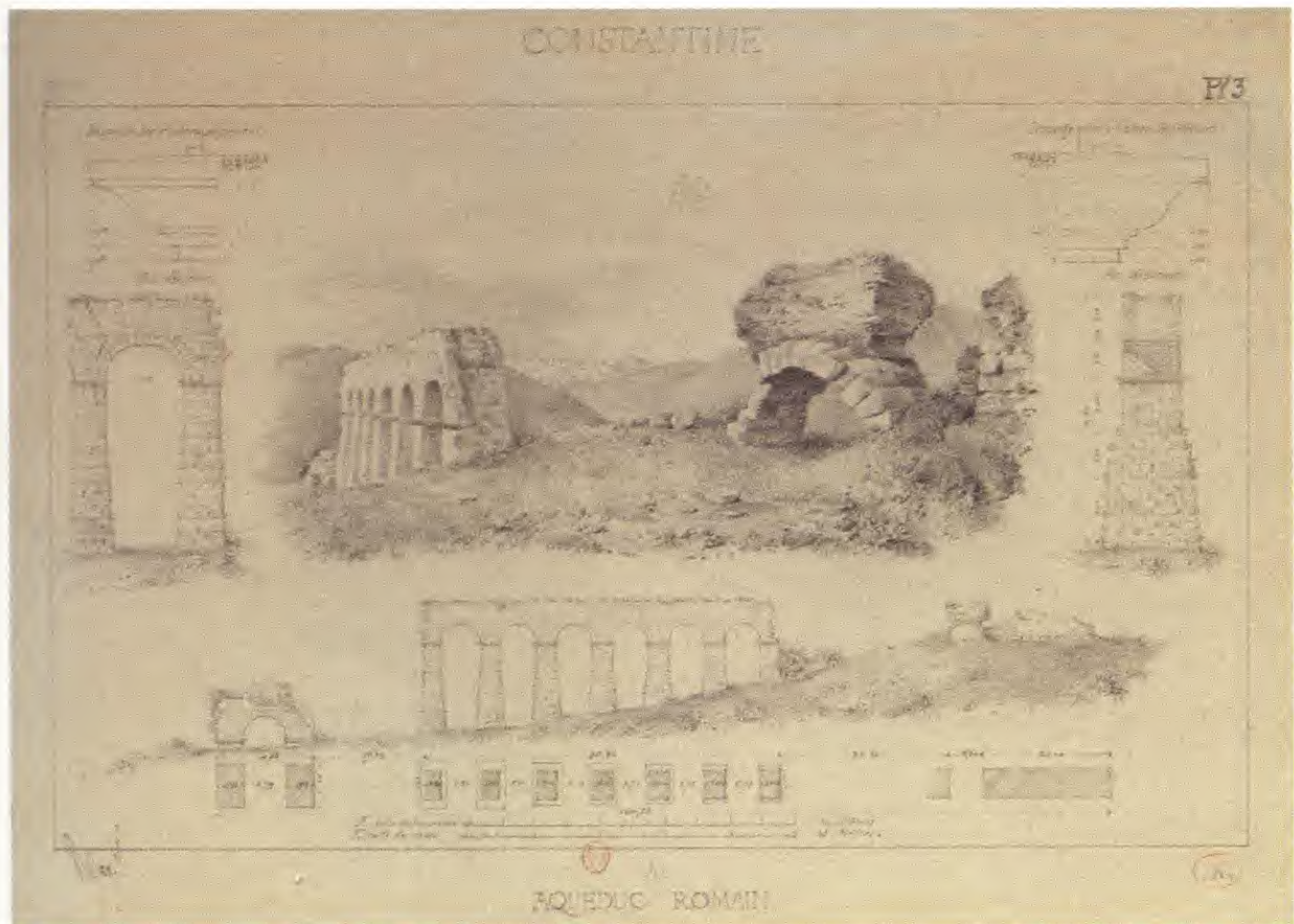


Plan et élévation de « l'état actuel » de l'arc de triomphe de Djemila, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.

fices, à un moment précis de l'histoire, d'une extrême exactitude.

Les dessins originaux consultés, présentés en géométral et en perspective, révèlent clairement la méthode de travail de Ravoisié, qui attachait autant d'importance au mode de reproduction, à la présentation et à l'interprétation. L'architecte n'hésitait pas à ordonner et à entreprendre des fouilles pour dégager des monuments enfouis, chaque fois que les ruines existantes et sa propre intuition le lui suggéraient. Il procédait ensuite, avec l'aide de l'armée, au relevé minutieux de l'état des lieux et à l'analyse des monuments. Pour découvrir et identifier les restes antiques, il se livrait à des recherches fondées sur la géométrie et la proportion. Les tracés géométriques indiqués par Ravoisié dans le relevé de « l'état actuel » sont très importants pour comprendre les restaurations qu'il propose. C'est en effet à partir de ces représentations graphiques qu'il recompose l'unité d'un monument. Les mesures indiquées sur le théâtre antique de Guelma, par exemple, et plus encore sur l'amphithéâtre de Philippeville, mettent en évidence la technique géométrique qui sous-tend l'élaboration du dessin.

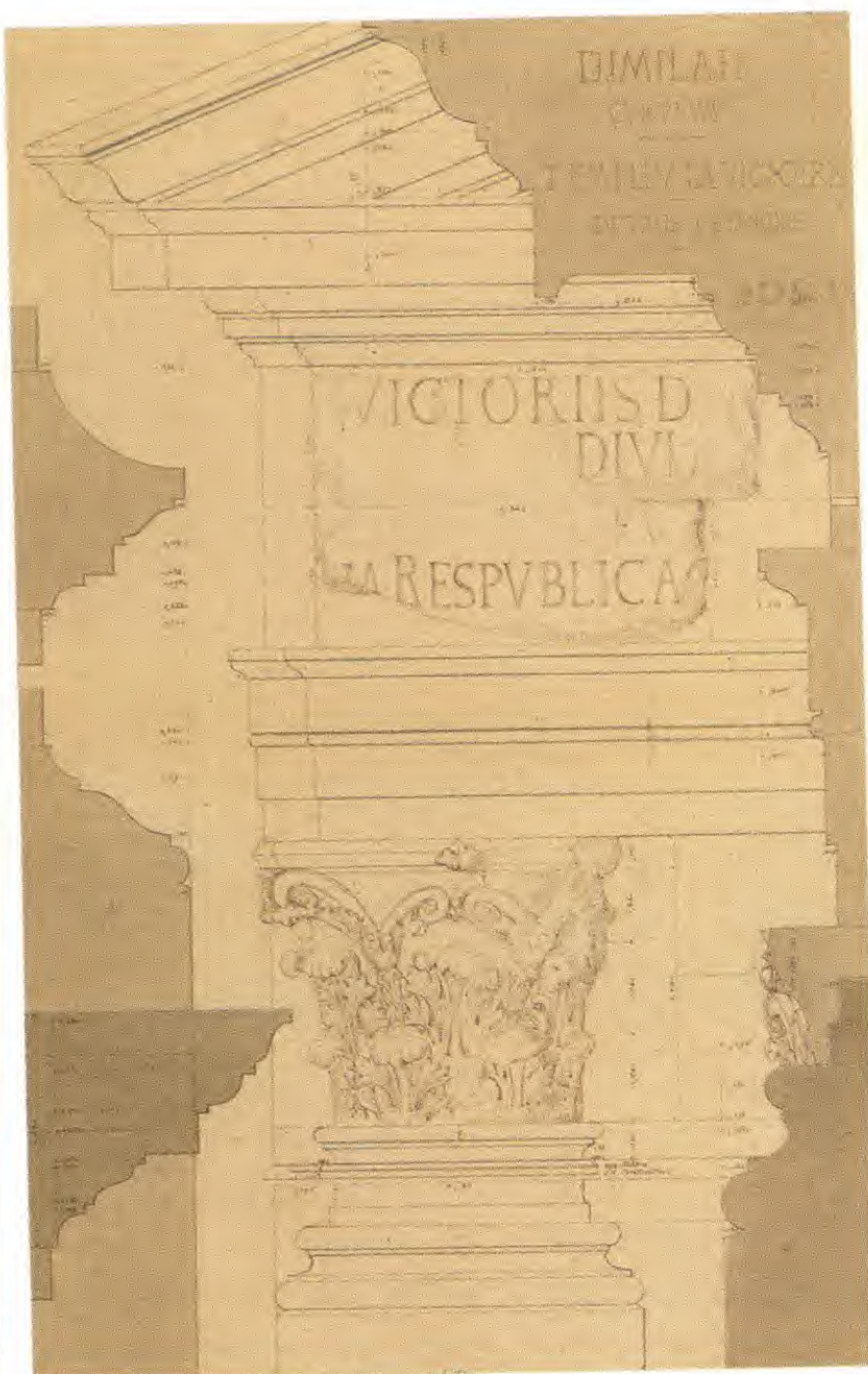
Cette démarche fournit à l'architecte des informations précises sur le monument et lui permet de retracer avec minutie les formes et les lignes originelles. Les planches de restauration des édifices démontrent sa capacité à restituer les vues et les profils des monuments de l'architecture romaine dans leurs véritables proportions anciennes. Grâce à une interprétation approfondie, il reconstitue de façon remarquable les parties manquantes des édifices. Par ailleurs, l'aspect artistique, les rapports et les proportions sont soulignés par les ombres à 45° indiquées aussi bien sur les dessins de relevés que sur les dessins de réinterprétation et de restitution. D'une manière générale, le format, la mise en pages, le rendu de la matière sont savamment étudiés. On peut prendre pour exemple la planche du relevé de l'aqueduc romain de Constantine : intelligemment distribuée sur la feuille, elle est composée en son centre d'une vue perspective qui place en arrière-plan la ville de Constantine et, grâce aux détails présentés autour du dessin principal, elle nous renseigne de manière plus précise sur le plan, l'élévation, la coupe, la travée. Le choix de l'angle de vue fait ressortir la technique de



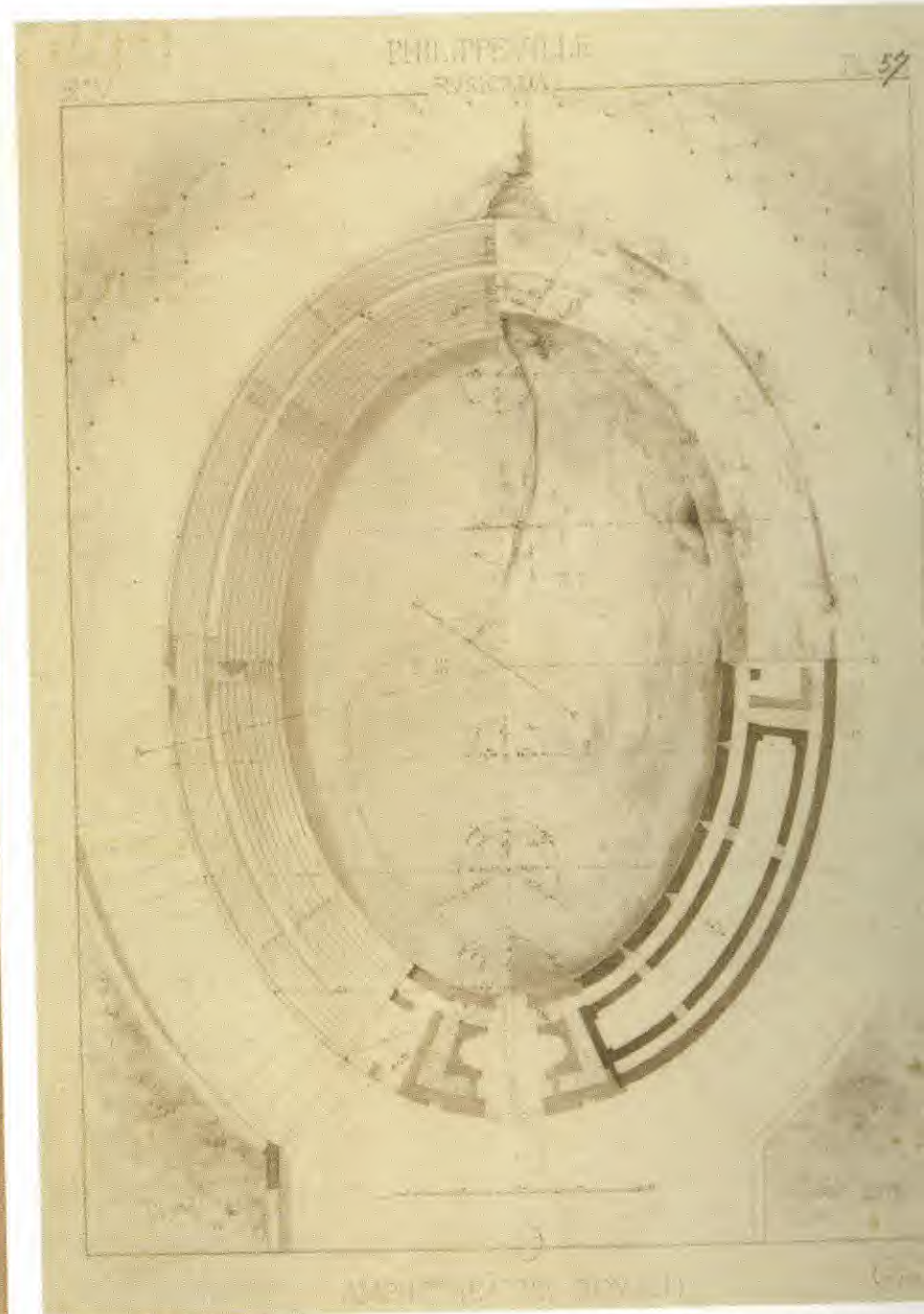
Vue, plan, coupe, élévation et détails de l'aqueduc romain de Constantine, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



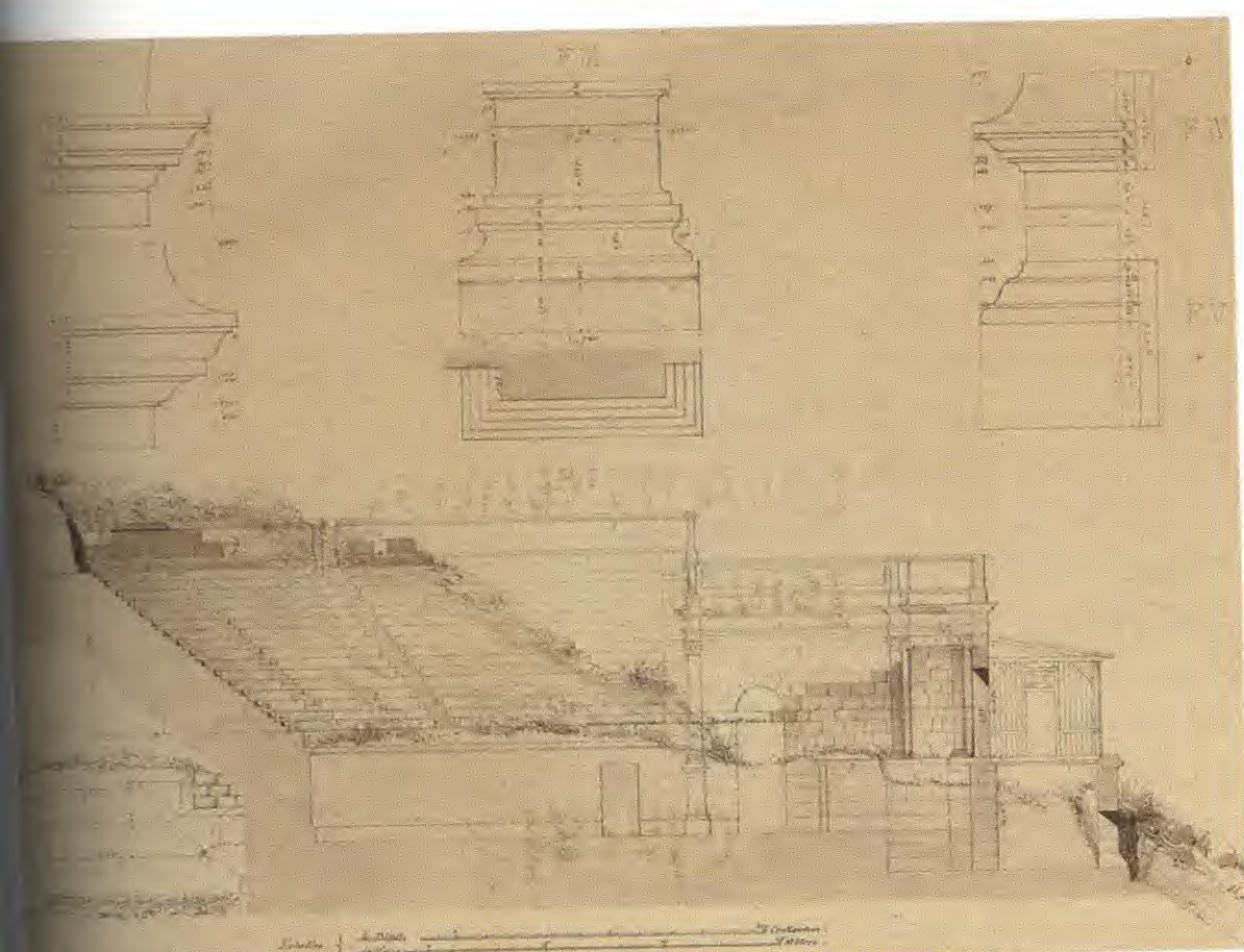
ple de la Victoire à Djemila.
titution idéale et élévation de l'état des ruines,
sin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



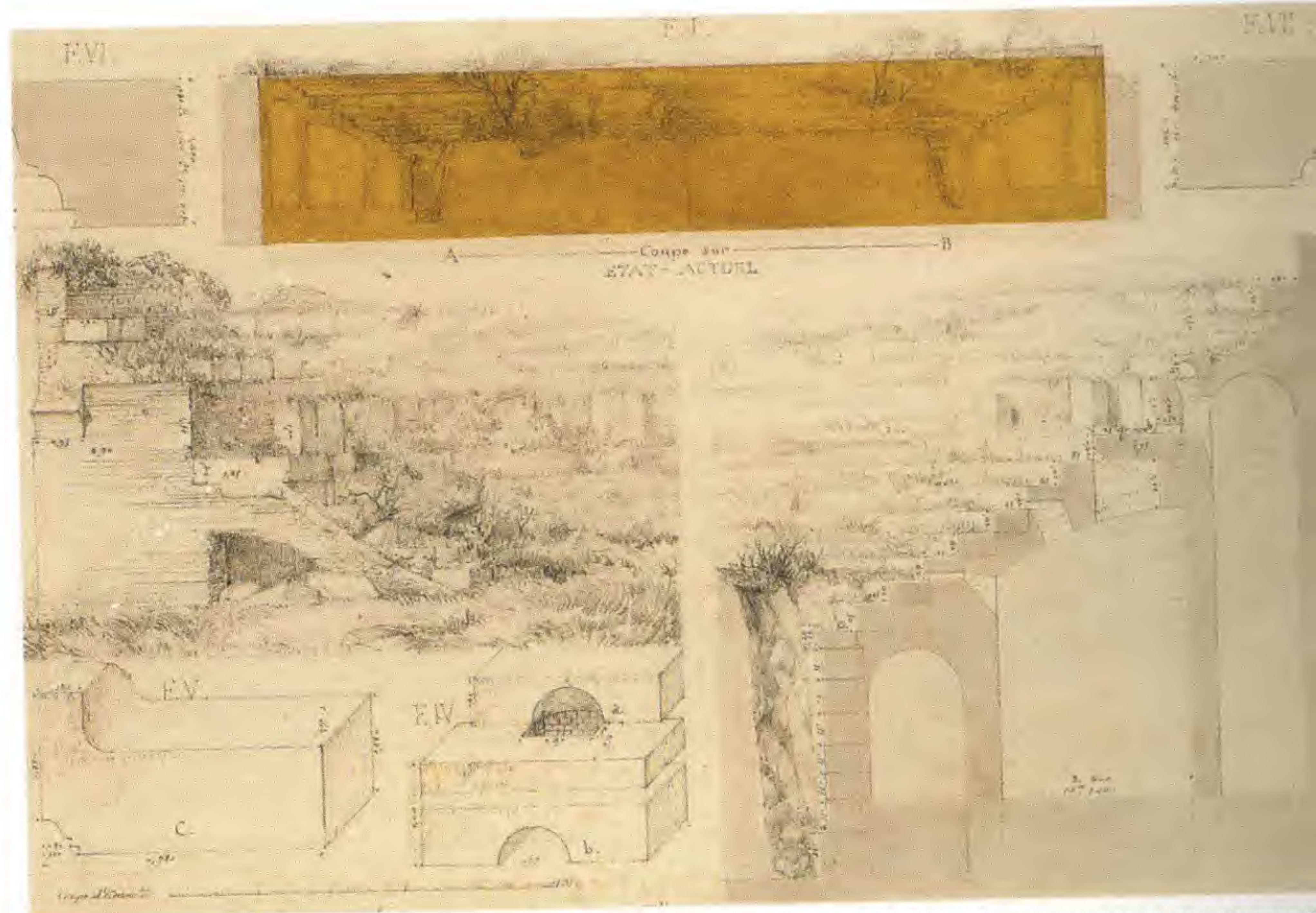
Détails de l'ordre du temple de la Victoire.
Plusieurs niveaux de lecture et d'échelle en élévation et en coupe.
Dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Relevé du plan de l'amphithéâtre de Philippeville avec trois niveaux de lecture.
Etat actuel, le relevé des galeries sous les gradins et le plan de restitution.
Les angles et les tracés géométriques qui ont présidé la conception
sont précisément indiqués. Dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



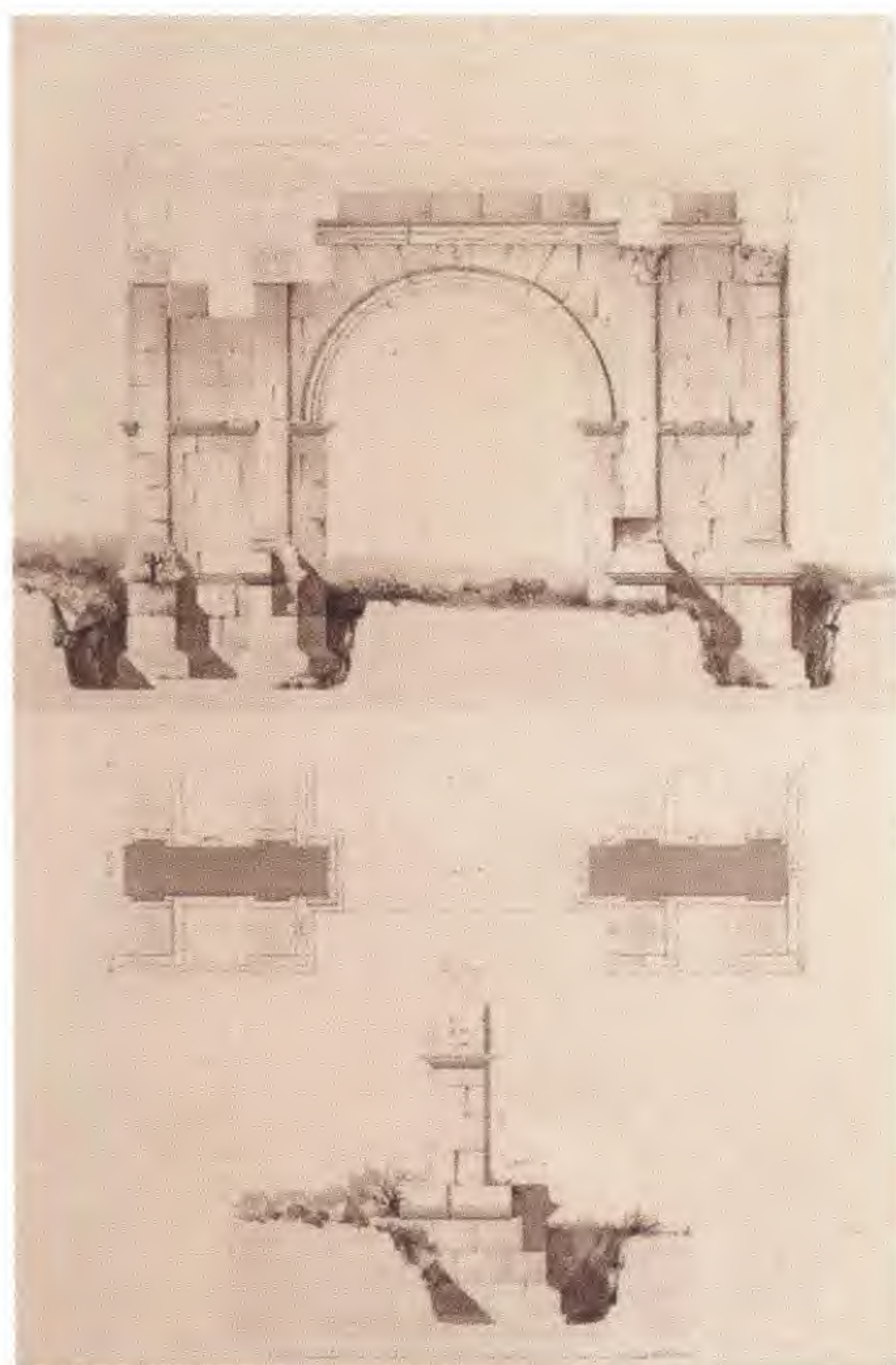
Superposition des coupes du dessin de relevé et du dessin de restitution du théâtre de Djemila.
Les détails cotés complètent la planche, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Détails des gradins et galeries de l'amphithéâtre de Philippeville. Dessin original à la mine de plomb et à l'aquarel
de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Vue de l'arc de triomphe d'Announa, dessin original de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.



Relevé en plan, coupe et élévation de l'arc de triomphe d'Announa.
Les pieds-droits sont dégagés pour révéler la hauteur réelle du monument. Dessin original à la mine de plomb et aquarelle de A. Ravoisié, Paris, BnF, Est.

construction et de réalisation de l'aqueduc, en montrant clairement l'appareillage et la composition de l'ouvrage. Autre exemple : l'arc de triomphe de Djemila, représenté partiellement en ruine, offre quelques détails significatifs, comme le chapiteau que Ravoisié dessine avec soin ; sur le même support figure le plan sommairement coté. Sur la même planche et à la même échelle, la confrontation de « l'état actuel » et de la restitution hypothétique du temple de la Victoire, toujours à Djemila, invite à une lecture comparée « avant / après ».

Le plan de l'amphithéâtre de Philippeville offre trois niveaux de lecture : « l'état actuel », le relevé des parties enterrées sous les gradins et la partie reconstituée – le tout exprimé au moyen d'une géométrie parfaitement construite à partir de quelques vestiges à peine visibles et enfouis dans la végétation. Ravoisié propose ces trois niveaux de lecture sur un même plan comportant plusieurs coupes horizontales différentes, selon un procédé utilisé par Sebastiano Serlio ou Andrea Palladio pour le Colisée de Rome. La dernière couronne du monument détermine une ligne continue qui assure visuellement l'unité figurative de l'ensemble de l'amphithéâtre.

Les tranchées de fouilles, pratiquées pour mettre au jour les parties enfouies, sont nettement marquées dans le dessin par des coupes et des élévations qui permettent d'apprécier le niveau réel du sol. Le caractère archéologique des coupes illustrant « l'état actuel », malgré la végétation envahissante, est clairement lisible. La position des blocs de pierre est mentionnée avec précision. La réintégration de l'image figurative dans les planches des élévations favorise une lecture complète et définitive du monument.

Le dessin en perspective de l'arc d'Announa, sur papier fin ocre contrecollé, représenté dans son contexte, animé de deux personnages situés à angle droit, permet d'apprécier l'échelle imposante du monument. La végétation et le paysage traduisent un environnement sauvage et désertique.

Par la perfection de son dessin, le soin apporté aux détails, la représentation exacte des ordres, des modénatures et des ornements, Ravoisié apporte la preuve de la rigueur de sa méthode, fondée sur le relevé métrique, l'analyse et la synthèse. Grâce à ses dessins et à ses relevés, il recense les monuments majeurs de l'époque romaine en Algérie, tels les temples, les aqueducs, les amphithéâtres, les arcs de triomphe, les réservoirs, les inscriptions épigraphiques, mais fait aussi connaître l'architecture majestueuse des palais d'époque turque de la région d'Alger et les mosquées d'époque arabe de la province d'Oran. On note d'ailleurs que, sur ses dessins originaux, la polychromie est discrète dans les plans de l'architecture ottomane d'Alger, mais très présente dans les élévations et les coupes, où elle exprime toute la variété et la richesse esthétique de cette période. L'un des objectifs de Ravoisié était d'étudier et de comprendre le choix des matériaux et le mode de construction utilisé dans le pays, afin de proposer une nouvelle pratique adaptée au sol et au climat, dans la continuité de la logique historique.

La majorité des planches, dont certaines sont rehaussées à l'aquarelle, comporte plusieurs dessins sur calque ou sur papier fin contrecollé sur papier épais. Les planches qui portent la signature de Ravoisié, souvent en bas à gauche, étaient vraisemblablement destinées à la gravure et à la publication ; elles sont parfois accompagnées d'annota-



Vue générale de Constantine, dessin gravé de A. Ravoisié, d'après un daguerréotype publié dans *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842. Beaux-Arts, architecture et sculpture*, vol. I, pl. 1, Paris, MAP.

tions à l'intention du graveur. Toutes les cotes prises sur le terrain sont minutieusement reportées sur le dessin. Pour les originaux comme pour les gravés, Ravoisié a adopté une ou plusieurs échelles métriques linéaires, indiquées au bas de la page, au-dessus du nom de l'édifice.

Les dessins gravés

Les dessins réalisés par Amable Ravoisié au cours de sa mission pour le compte de l'Académie devaient être regroupés et publiés dans une importante collection destinée à révéler la richesse du patrimoine archéologique et architectural de l'Algérie du XIXe siècle. Les dessins gravés de cet ouvrage sont classés en trois grands volumes. Le premier volume réunit les dessins exécutés dans les villes de Constantine (ancienne *Cirta*), Mila, Djemila (ancienne *Cuicul*) et Sétif (antique *Sitifis*). Le deuxième volume renferme les dessins des villes d'Announa, Hammam-Meskhoutine, Guelma, Bône, Stora et Philippeville. Le troisième n'est plus qu'une compilation de planches et rassemble quelques-uns des principaux monuments d'Alger, Cherchell, Mostaganem et Oran. Les deux volumes consacrés à la province de l'est témoignent de la richesse de cette partie du territoire. L'Algérois et l'Oranie se partagent, quant à eux, le dernier volume, car les vestiges antiques y sont moins nombreux. D'autres travaux de relevés et de fouilles sur les sites de Guelma, Sourmah, Kseur-Madjouba, Medj-Amar, Hippone, Bône, Mazagran, Arzew, Tlemcen, Blida, Koubbet Roumiah, Ténès sont mentionnés dans un rapport préparé par Ravoisié en Algérie, mais ne figurent pas dans ces volumes[48].

A l'analyse de ce travail, il est évident que cet architecte éclairé opérait de façon très méthodique et s'attachait aux monuments essentiels, particulièrement représentatifs. Dans les trois volumes, et pour chaque site étudié, il adopte une démarche cognitive et rationnelle. Il commence par un plan général de la ville ou du site et de ses environs, souvent représenté au 1/5000, où la topographie est exprimée de manière très lisible : relief, cours d'eau, marécages, sources, routes et chemins, cotes de niveaux, échelle et orientation, en prenant soin d'indiquer l'emplacement exact des édifices et des vestiges antiques qui jalonnent le site et de les répertorier au moyen de lettres correspondant aux dessins présentés dans les planches suivantes. Viennent ensuite une ou plusieurs images daguerréotypes, qui renseignent sur les vues générales ou particulières des monuments et des ruines dans leur contexte paysager. Après cette approche progressive de la localité, du site étudié et du paysage environnant, Ravoisié fournit « l'état actuel » minutieux de chaque édifice, accompagné des élévations et des coupes nécessaires à sa lecture esthétique, et de détails souvent à grande échelle. Les détails de chapiteaux, de bases, de colonnes, de frises, de bas-reliefs, de sculptures se traduisent dans des dessins d'un extrême raffinement et



…de Constantine et ses environs avec la position …les vestiges romains. Plans, coupes et croquis …ent le plan, dessin gravé de A. Ravoisié, …ation scientifique…, vol. I, pl. 2, Paris, MAP.



Vue des thermes de Hammam-Meskhoutine, dessin gravé de A. Ravoisié, *Exploration scient…* vol. I, pl. 21, Paris, MAP.

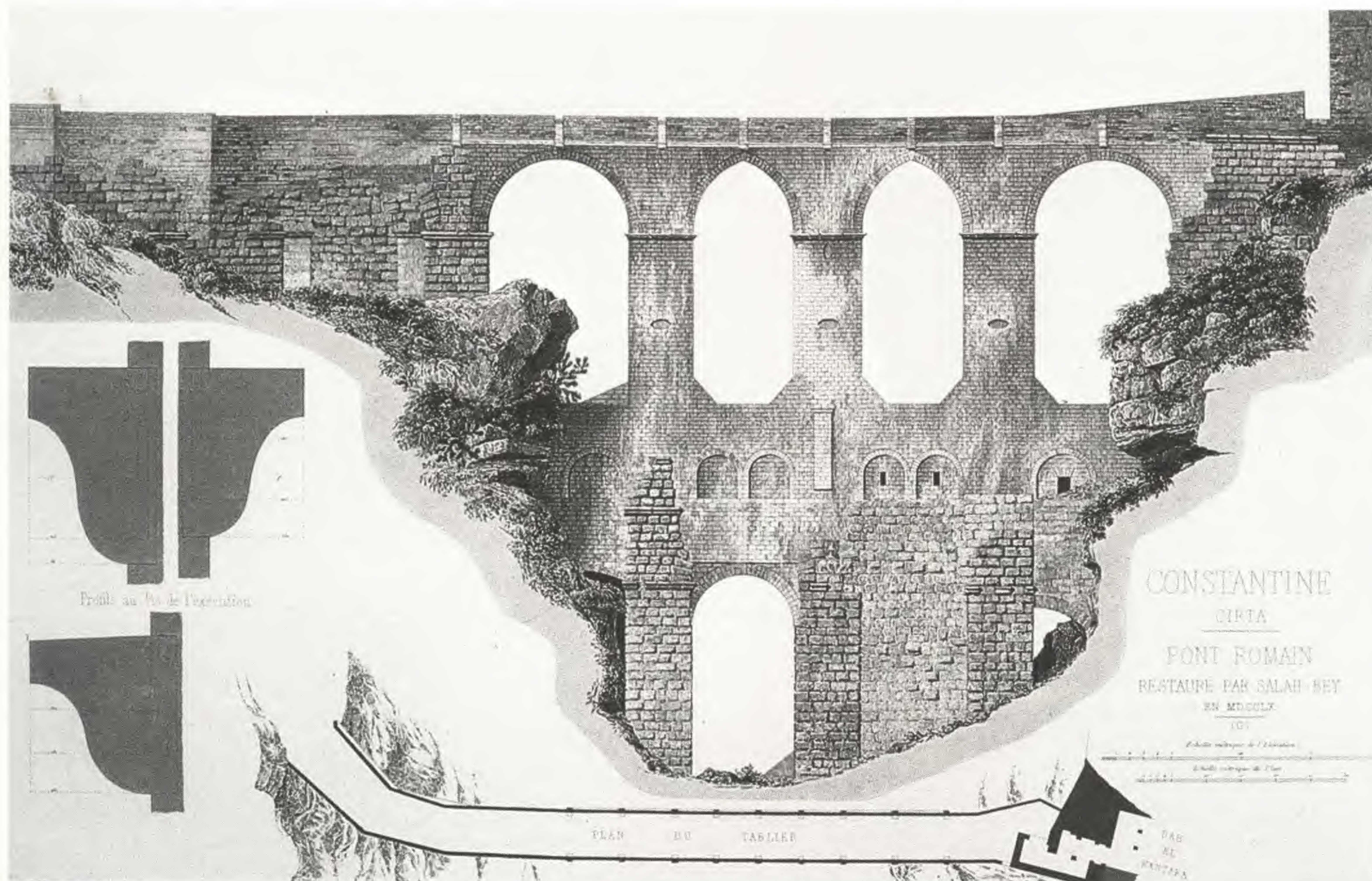
48 CAOM, F 80/ 1591, carton Commission scientifique, organisation générale des travaux.

d'une grande clarté. Les fragments de toute sorte, les inscriptions et les autres éléments architecturaux sont reproduits avec une précision remarquable. Le trait est pur et ferme. Quelle que soit l'importance de la ville ou du site étudié, les dessins sont élaborés avec la même rigueur, le même soin, la même minutie.

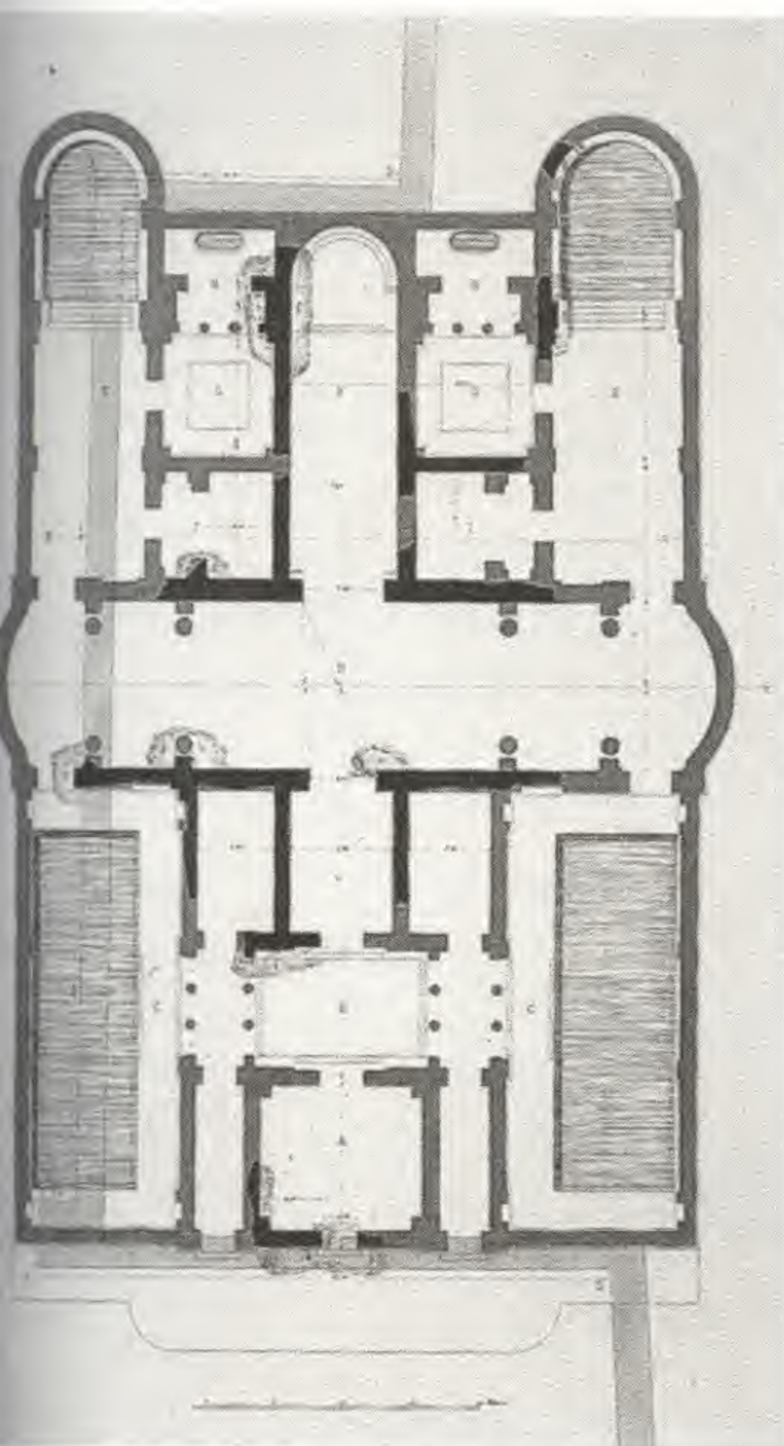
Les relevés et dessins du pont romain de Constantine, avec l'indication de la restauration faite par Salah Bey au XVIIIe siècle, d'une finesse exemplaire, ont été réalisés à partir d'une vue prise au moyen d'un daguerréotype, technique employée par Ravoisié pour différencier et faire ressortir toutes les parties de la construction romaine et celles qui ont subi une restauration en 1790. A ce propos, il se réfère à la description qu'en fit al-Idrīssī avant sa restauration. Les planches dénommées « restaurations », consacrées au temple romain de Djemila, au théâtre romain de Guelma, aux thermes romains de Cherchell et à l'amphithéâtre de Stora, sont très significatives quant aux hypothèses de restitution qu'elles proposent.

Connaissant parfaitement l'architecture antique, Ravoisié n'a aucun mal à sélectionner les édifices à relever et à en donner une interprétation. Mais il s'intéresse aussi aux monuments d'époque arabe ou turque. Il en relève un certain nombre et remarque[49] : « Le mode de construction employé si habilement par les architectes arabes, les ingénieux motifs, les dispositions heureuses de l'habitation, l'ornementation riche et variée peuvent fournir des exemples sinon des modèles à ceux de nos constructeurs modernes qui fonderaient des établissements utiles en Algérie. » Toutefois, s'il relève et dessine avec tant d'enthousiasme les palais et les mosquées, il n'en demeure pas moins que la majo-

49 Extrait de l'introduction de l'ouvrage d'Amable Ravoisié, *op. cit.*



Pont romain de Constantine,
dessin gravé de A. Ravoisié, d'après un daguerréotype,
***Exploration scientifique...*, vol. I, pl. 5, Paris, MAP.**


[l]'origine reconstitué sur le relevé des restes [archéo]logiques des thermes romains de Guelma, [dessin] gravé de A. Ravoisié, *Exploration [scient]ifique...*, vol. I, pl. 25, Paris, MAP.

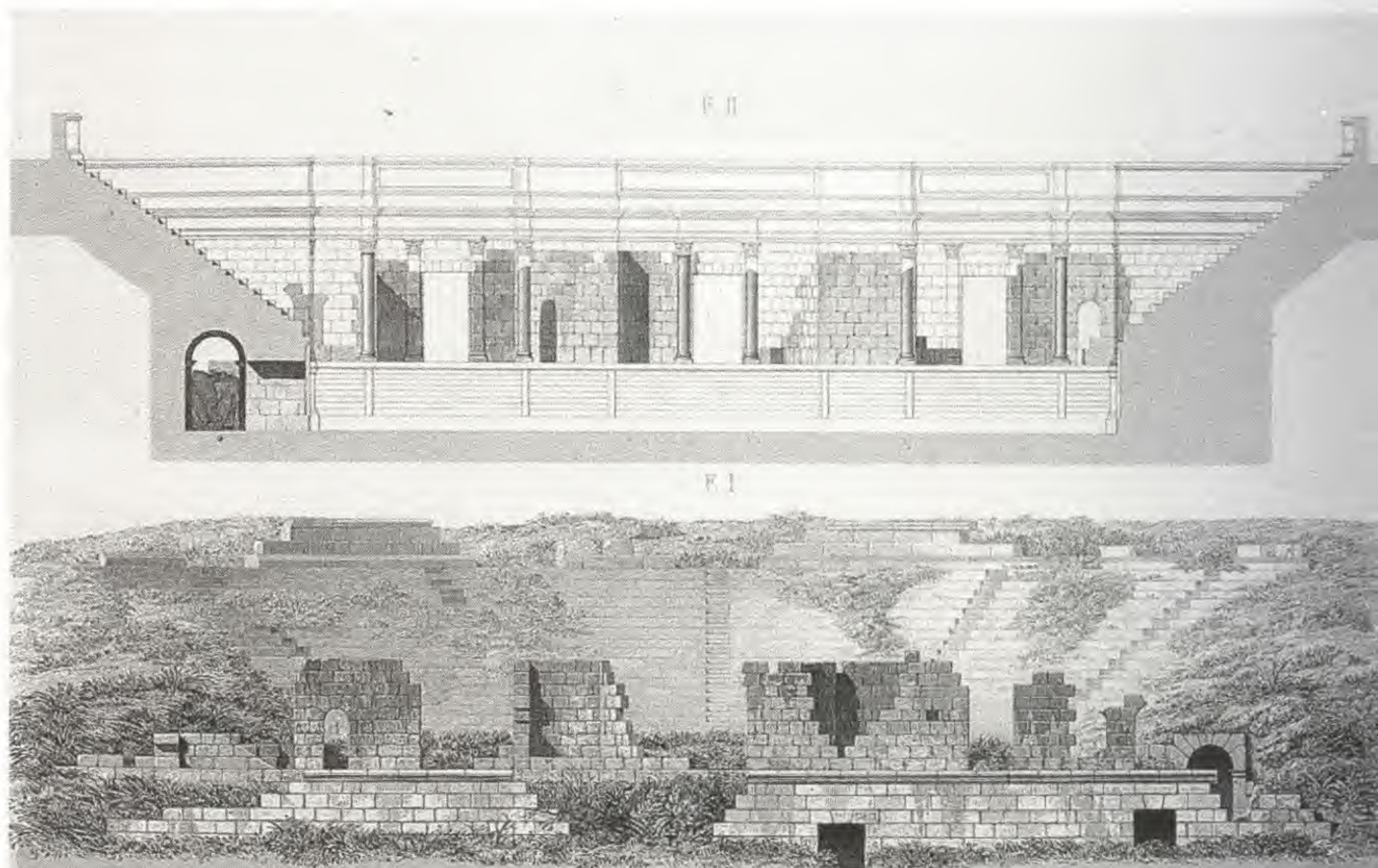
rité de sa production concerne essentiellement l'époque romaine, comme le lui imposait sa mission, et qu'il porte la même attention scientifique aux architectures de toutes les époques, afin, dit-il, « de déterminer le mode de construction le mieux approprié à ces contrées, celui qui satisfait le plus complètement à la nature du sol, aux exigences du climat, aux besoins et aux mœurs des populations ».

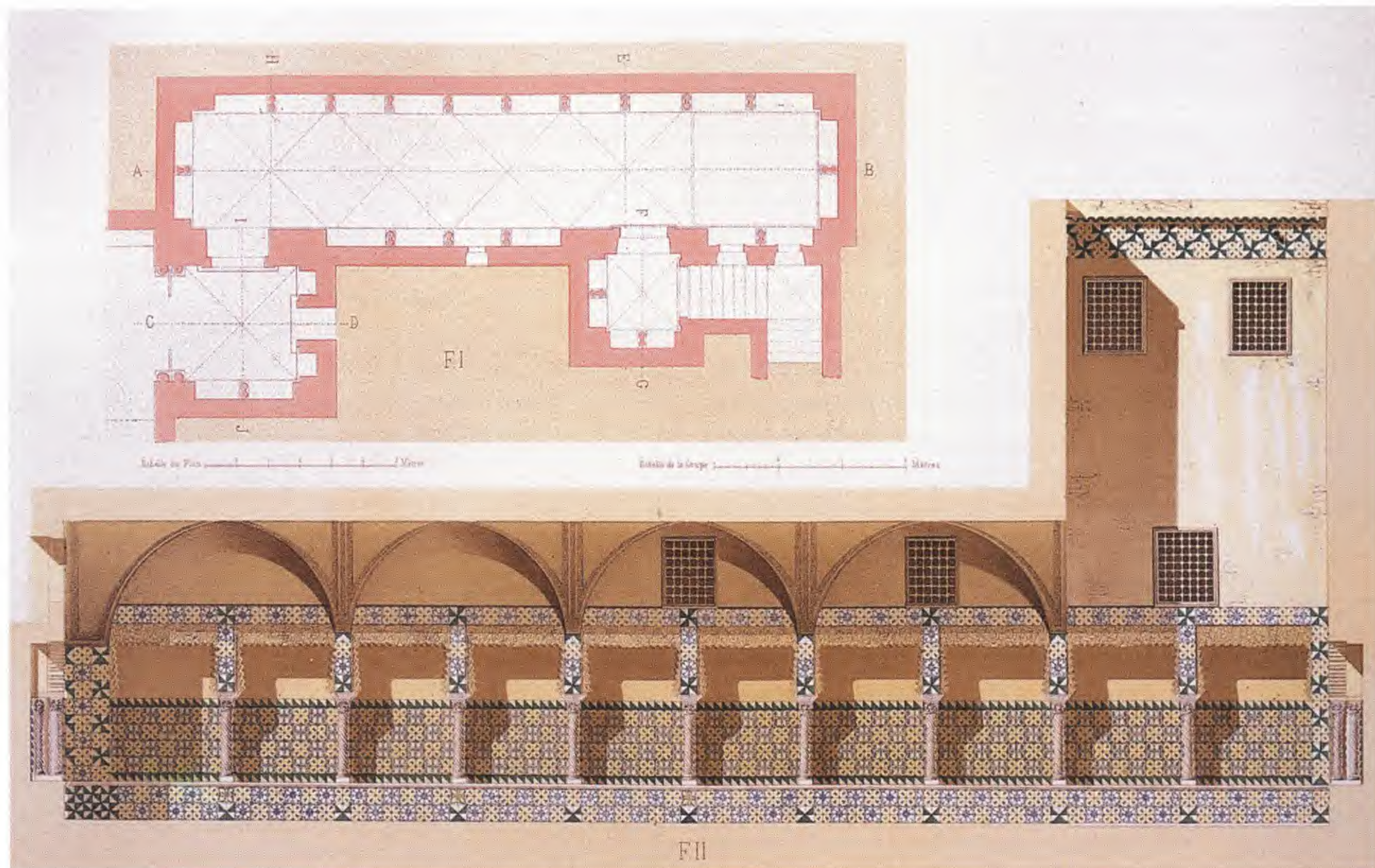
Qu'il s'agisse des dessins de vestiges archéologiques ou de monuments d'époque arabe ou turque, les techniques utilisées par Ravoisié dans les relevés et les dessins de représentation idéale, proposés pour la « restauration » ou la « recomposition », indiquent son appartenance au style académique du XIXe siècle. Les architectes français envoyés en Algérie par la commission scientifique transposaient, tout naturellement, à la colonie les pratiques et les techniques de dessin et de représentation en vigueur dans la métropole.

Si l'on compare les dessins originaux aux dessins gravés, on constate qu'il n'y a pratiquement aucune différence, ce qui prouve bien que les documents élaborés et présentés par Ravoisié étaient destinés à la gravure et à la publication. Ses dessins n'avaient pas besoin d'être complétés par des informations, comme ce fut le cas pour les dessins de Delamare, en particulier quand il fallait replacer un site dans son contexte. Ravoisié, de par sa formation, son profil et son expérience, a tendance à fournir dans son graphisme tous les éléments utiles à la lecture et à l'interprétation : paysage, végétation, morphologie du site, personnages. Il s'aventure même à montrer en arrière-plan la silhouette de la ville située à proximité. Il utilise également la planche composée, qui permet d'offrir plusieurs niveaux de lecture. Ses vues sont disposées de manière à répondre à plusieurs objectifs en même temps : apprécier les différents aspects du monument, sa beauté, son échelle, ses proportions, son inscription dans le site, l'appareillage et le mode de réalisation. Ravoisié surprend autant par la qualité de ses dessins que par la démarche adoptée : il s'adresse aussi bien à l'architecte qu'à l'archéologue, à l'historien qu'à l'ingénieur ou au chercheur. Cela, tout simplement, parce qu'il adopte une méthode scientifique qui vise la compréhension, l'étude et l'interprétation, dans le but de documenter une période mais aussi d'intervenir sur les monuments.


Vue de la porte isolée d'Announa, dessin gravé de A. Ravoisié, *Exploration scientifique...*, vol. I, pl. 12, Paris, MAP.

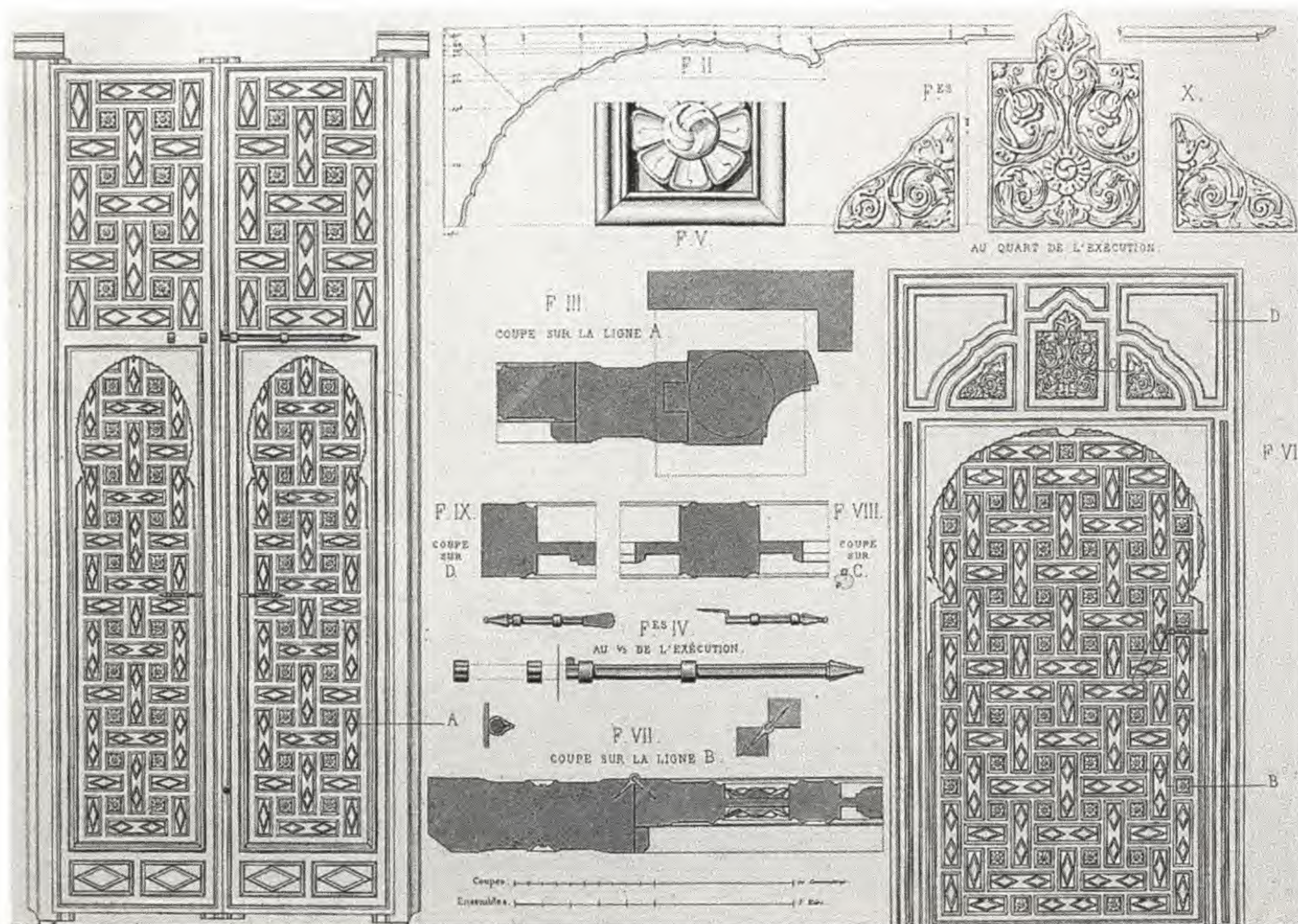
Quelques mois seulement après son retour d'Algérie, Ravoisié soumit à la commission académique, présidée par Hippolyte Le Bas, un recueil de plus de sept cents dessins, relevés et croquis, accompagnés de vues daguerréotypes de chaque ville. Finalement, et malheureusement, seule la moitié des dessins fut retenue pour la publication,


Vue perspective de l'état des ruines du théâtre antique de Djemila. Coupe élévation du théâtre reconstitué dans sa volumétrie générale sur la base des relevés des restes archéologiques, dessin gravé de A. Ravoisié, *Exploration scientifique...*, vol. I, pl. 48, Paris, MAP.



Relevé des portes monumentales et des détails de boiseries d'un palais d'époque turque à Alger, dessin gravé de A. Ravoisié *Exploration scientifique...*, vol. III, pl. 6, Paris, MAP.

pour des raisons administratives et financières que le ministère de la Guerre ne parvint pas à résoudre. Les trois volumes ne présentent donc qu'une partie de l'œuvre de Ravoisié. Les dessins sont tous gravés à l'eau-forte et au burin, dans un format in-folio.



Relevé en plan et coupe de la galerie d'entrée d'un palais d'époque turque à Alger, dessin gravé de A. Ravoisié, *Exploration scientifique...*, vol. III, pl. 9, Paris, MAP.

Aux ennuis rencontrés par Ravoisié à cause des difficultés liées à la publication vinrent s'ajouter des problèmes relationnels, en particulier avec Delamare qui s'avéra un véritable rival. Tous deux avaient beau évoluer dans le même milieu, et surtout œuvrer pour les mêmes objectifs, leurs méthodes n'en étaient pas moins diamétralement opposées.

Les rapports très tendus entre Amable Ravoisié et Adolphe Delamare nécessitèrent une délimitation claire du champ d'étude pour l'édition des dessins sélectionnés par l'Académie. Le projet de publication subit de fortes modifications et fit l'objet d'âpres controverses, d'autant plus que certains sites avaient été dessinés simultanément par les deux explorateurs. En définitive, la commission académique trancha en décidant la publication de deux ouvrages distincts, l'un concernant l'architecture et rassemblant les dessins de Ravoisié, l'autre traitant de l'archéologie et regroupant les dessins de Delamare[50].

50 Archives AIBL, correspondances 1846.

L'instrument militaire au service de l'archéologie

Les officiers de l'armée française, pour la plupart polytechniciens ou anciens élèves de l'Ecole spéciale de Saint-Cyr, contribuèrent avec beaucoup d'efficacité à l'accomplissement des missions d'exploration en Algérie. Confrontés à une culture totalement opposée à la leur, les officiers français, en découvrant l'Algérie et ses vestiges antiques, se sentent plus proches de la culture romaine qui les fascine, dont « ils se sentent les héritiers directs[51] » et avec laquelle ils possèdent un point commun : la colonisation. S'identifiant aux légionnaires de la Rome antique et désirant reprendre le flambeau de la conquête romaine, ils s'intéressent, dès 1831, aux sites archéologiques qu'ils rencontrent sur cette terre. Dans un premier temps, certains d'entre eux entreprennent des recherches en solitaire, ou accompagnent les scientifiques envoyés de métropole dès la mise en place de la commission scientifique de l'Algérie.

Les équipes constituées par les instituts et académies concernés par les recherches regroupent savants et érudits, civils et militaires, compétents dans diverses disciplines. Les officiers sont investis par leurs supérieurs d'une mission qui consiste à relever et analyser, pour la comprendre, l'organisation urbaine et territoriale de l'ancienne colonie romaine. Légitimant l'identification de l'armée française à l'armée romaine sur le plan idéologique, ils marquent leur présence « pour prendre le relais de la colonisation romaine ». L'exemple du général Jean-Lucien-Sébastien-Bonaventure Carbuccia (1808-1854) est significatif. Ancien élève de Saint-Cyr, il participe à la campagne de 1830 et, en tant que commandant supérieur à Batna, se charge de reconstituer la géographie de cette province romaine. Entre 1848 et 1851, il dresse avec le lieutenant Rousseau une carte de l'Algérie au 1/100 000. Il est l'un des premiers à exhumer la ville de Lambèse (antique *Lambaesis*), autre capitale de la Numidie, le mausolée de Médracen, ainsi que les statues d'Esculape et de Jupiter « qu'il fit conduire à Lambèse dans les voitures du train des équipages, faisant battre les tambours aux champs sur leur passage » pour glorifier le souvenir de la colonie romaine. Sur le tombeau de Flavius dont il ordonne la restauration, il fait graver ces mots : « Le colonel de la Légion étrangère à son collègue de la légion Augusta [52]. »

La plupart des plans utilisés par les explorateurs provenaient du service topographique de l'armée. Mais si, au début de la colonisation, celle-ci manifesta du respect pour les vestiges antiques, elle n'hésita point à les exploiter par la suite pour construire de nouveaux édifices.

L'instrument militaire eut un rôle prédominant dans les investigations puisque les membres de la commission suivaient au fur et à mesure la conquête des villes, pour explorer et fouiller sous la protection de l'armée. Cette dernière délimitait les sites de recherches et de fouilles, plantait les tentes destinées à accueillir les savants et les officiers qui les accompagnaient, s'occupait de l'approvisionnement en vivres et en matériel nécessaire à la bonne conduite de l'exploration, et enfin surveillait en permanence les sites.

Certains militaires, envoyés en mission ou passionnés par une discipline particulière, dirigeaient et encadraient eux-mêmes leurs recherches. Ce fut le cas d'Adolphe Delamare, polytechnicien, capitaine d'artillerie, qui, lors de sa mission en Algérie, donna libre cours à son engouement pour l'archéologie, aux dépens de ses charges militaires.



Relevés épigraphiques, Constantine, dessin original de A. Delamarre, *Inscriptions...*, t. IV, pl. 296, Paris, BS.

51 Nadia Bayle, *Quelques aspects de l'histoire de l'archéologie au XIXe siècle, l'exemple des publications archéologiques militaires entre 1830 et 1914 en France, en Afrique du Nord et en Indochine*, thèse, Paris IV-La Sorbonne, 1986.

52 Voir le *Dictionnaire de biographie française*, sous la dir. de J. Balteau, J.-C. Roman d'Amat, H. Tribout de Morembert..., Paris, Letouzey et Ané, 1re éd. 1933-; rééd. 1987-.

Les dessins d'Adolphe Delamare



Fragments relevés à Oued Stek, 20 avril 1840, dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. IV, pl. 312, Paris, BS.

Le cas du capitaine Delamare, décrit par Monique Dondin-Payre[53], est très particulier. Appelé à participer à la conquête de l'Algérie en 1830 comme officier d'artillerie, il consacre l'essentiel de son temps à pratiquer des fouilles et à représenter des ruines. Grand amateur de dessin, sans formation spéciale dans le domaine de l'archéologie, il voue une véritable passion aux vestiges anciens.

Souhaitant vivement participer à la commission d'exploration scientifique de l'Algérie, il allègue, dans une lettre du 18 juillet 1839, ses connaissances en dessin pour demander son affectation au sein de la commission en qualité de dessinateur. Il justifie sa demande en rappelant sa participation à l'expédition de 1830 et les nombreux dessins qu'il a réalisés durant cette campagne, jusqu'en 1833 : « Je possède une collection nombreuse que je mets à la disposition de la commission. [...] J'ai fait divers travaux conjointement avec le colonel d'état-major Langlois, plusieurs de mes dessins ont été publiés dans son ouvrage des campagnes de catalogue de M. Gouvion-Saint-Cyr et de son voyage à Montserrat. C'est sur mes dessins qu'il a depuis exécuté le panorama d'Alger. » Sur la recommandation de son général d'artillerie, le capitaine Delamare est admis comme membre adjoint, par arrêté ministériel du 18 août 1839, dans la première liste des membres officiels de la commission, où son nom figure à côté de la mention « dessin »[54].

Sa fascination pour les vestiges antiques, son amour du dessin et de l'archéologie, son obstination et sa détermination lui permettront de poursuivre sa mission jusqu'au bout, en dépit des innombrables difficultés qu'il rencontrera pour être nommé comme membre de la commission. En effet, malgré l'importance de sa contribution aux travaux scientifiques, ce n'est qu'en 1841 qu'il obtiendra cette titularisation, c'est-à-dire un an seulement avant la dissolution de la commission.

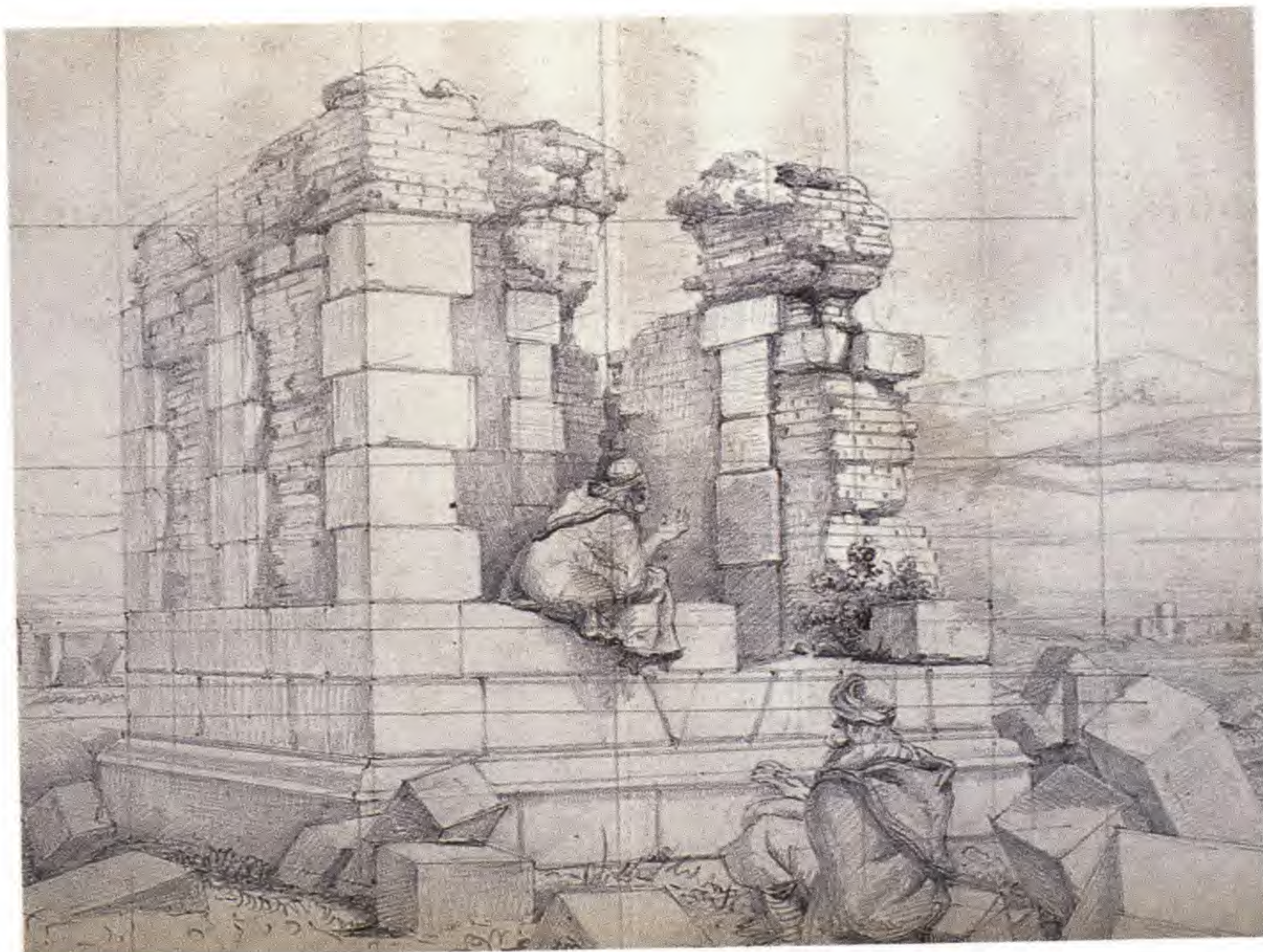
Au cours de ses recherches, il met son talent de dessinateur au service de l'archéologie, multiplie les relevés d'inscriptions, de fragments, d'objets de la vie quotidienne, mais aussi de sculptures, de tombeaux, de réservoirs, de monuments de toute

53 Voir Monique Dondin-Payre, *Le Capitaine Delamare : la réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Abbeville, Impr. F. Paillart; Paris, diff. de Boccard, coll. « Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nouvelle série », 15, 1994.

54 CAOM, fonds ministériel, F 80/1590.



Fragments et objets, Sétif, dessin original à la mine de plomb et aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. VII, pl. 129, Paris,



Temple de Khémissa près de Guelma, juin 1843, dessin original à la mine de plomb et aquarelle de A. Delamare, *Description ...*, t. VI, pl. 269, Paris, BS.



...t d'inscription à Philippeville, août 1844, ...original à la mine de plomb et aquarelle ...elamare, *Inscriptions...*, t. IV bis, pl. 27, ...is.


...he de Neptune et Amphitrite, ...que romaine datant du IIIe siècle ap. J.-C., ...musée du Louvre.

sorte. Son talent d'aquarelliste lui permet de mettre en valeur les édifices dans leur contexte et de réaliser des paysages et des vues de villes.

Delamare commence ses relevés dès 1840 et reste en Algérie jusqu'en 1845[55]. De retour en France, en tant que militaire de carrière, il réussit à obtenir des mises en disponibilité successives qui lui permettent de se consacrer à la publication de ses travaux. Il retourne en Algérie à la fin de 1850 jusqu'au début de l'année 1851. Entre la première mission et la seconde, il s'occupe essentiellement de la mise au propre de ses relevés et dessins, ainsi que de la préparation et de la sélection des planches pour la gravure et la publication[56].

En fait, les fouilles entreprises par Delamare et les relevés établis par lui avec tant d'ardeur et de soin étaient officiellement à la charge de l'architecte Amable Ravoisié, recruté par la commission pour ses compétences dans ce domaine. Au vu des albums de dessins originaux, Delamare semble avoir travaillé sans relâche pour faire valoir son talent et il finit par démontrer, grâce à sa persévérance et à son labeur, que ses travaux possédaient une qualité scientifique incontestable. Qualité qui fut d'ailleurs reconnue par la commission académique, puisqu'elle regroupa cent quatre-vingt-treize planches composées de plusieurs de ses dessins dans un des volumes de l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, et 1845*, publié en 1850.

Malgré les difficultés de tous ordres qu'il dut affronter durant les cinq années de son séjour en Algérie pour mener à bien la tâche qu'il s'était fixée, Delamare connut néanmoins de grandes satisfactions. La découverte, en janvier 1842, d'une fabuleuse mosaïque romaine représentant le triomphe de Neptune et Amphitrite, sur la colline de Coudiat Aty, près de Constantine, dans un excellent état de conservation, le combla d'autant plus qu'il fut immédiatement chargé de la démonter, sur les recommandations scientifiques de l'académicien Le Bas, et de l'expédier à Paris pour la création du « Musée africain » au Louvre[57]. Cette reconnaissance l'encouragea à accomplir la nouvelle mission que le ministre de la Guerre venait de lui confier : réunir et transporter un grand nombre d'antiquités vers la France, pour qu'elles rejoignent le musée du Louvre. Delamare parvint à rassembler des sculptures, des bas-reliefs, des objets antiques de toute sorte, et surtout des inscriptions latines qui constituèrent, avec la mosaïque de Coudiat Aty, la collection principale de cette section du grand musée parisien. A son retour d'Algérie en 1845, tout en s'occupant de la publication de ses travaux, il se consacra à l'installation de la mosaïque de Neptune et Amphitrite et à l'organisation de la collection au musée du Louvre, tâche qui devait lui prendre plusieurs années.

Les dessins de Delamare et ses relevés minutieux témoignent de la richesse archéologique de l'Algérie au lendemain de la conquête et constituent des documents précieux sur certains vestiges qui, depuis, ont disparu définitivement.

Itinéraire

Bien que l'itinéraire que suivit Delamare soit énoncé dans son ouvrage, les recherches de M. Dondin-Payre et les précisions qu'elle donne sur son séjour lors de la mission scientifique qu'il accomplit en Algérie nous éclairent sur ses déplacements. Son premier contact fut d'abord avec Oran et Arzew, à l'extrême ouest du pays, mais il va dans la province de Constantine où il concentre essentiellement ses relevés et croquis. Arrivé en mars 1840 en Algérie, il entame son séjour en compagnie de Morelet, dessinateur, et de Prosper Baccuet, peintre, qui brosseront tous les paysages parcourus. De Philippeville, son point d'attache, il participe à l'expédition de Harakta dans la région d'Aïn Beïda (ancien Daoud), où il dessine plusieurs vues et relève des fragments. Il explore et fouille les abords de la route de Constantine à Sétif et ses environs, visite la ville antique de Djemila au mois d'août, séjourne à Sétif jusqu'en octobre, puis retourne à Constantine, pour reprendre la route vers Bône à la fin de l'année.

55 Ad. H. Al. Delamare, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845, publiée par ordre du gouvernement et avec le concours de la commission académique*. Archéologie, Paris, imprimerie nationale, MDCCCL. La durée et l'itinéraire de Delamare sont rapportés dans l'introduction de cet ouvrage.

56 Sur la question, voir le travail de M. Dondin-Payre, *op. cit.*

57 Le Bas rédigea des instructions claires et précises à l'intention de Delamare sur les modalités de dépose de la mosaïque, par la technique de la cire perdue et de l'application de bandes de toile, ainsi que la mise en caisse, délicate, pour l'embarquement vers Le Havre. Le transport de la mosaïque exigea 112 caisses, les autres antiquités (vases, inscriptions, fragments divers, etc.) nécessitèrent 205 caisses et 42 bordelaises, voir M. Dondin-Payre, *Le Capitaine... op. cit.*

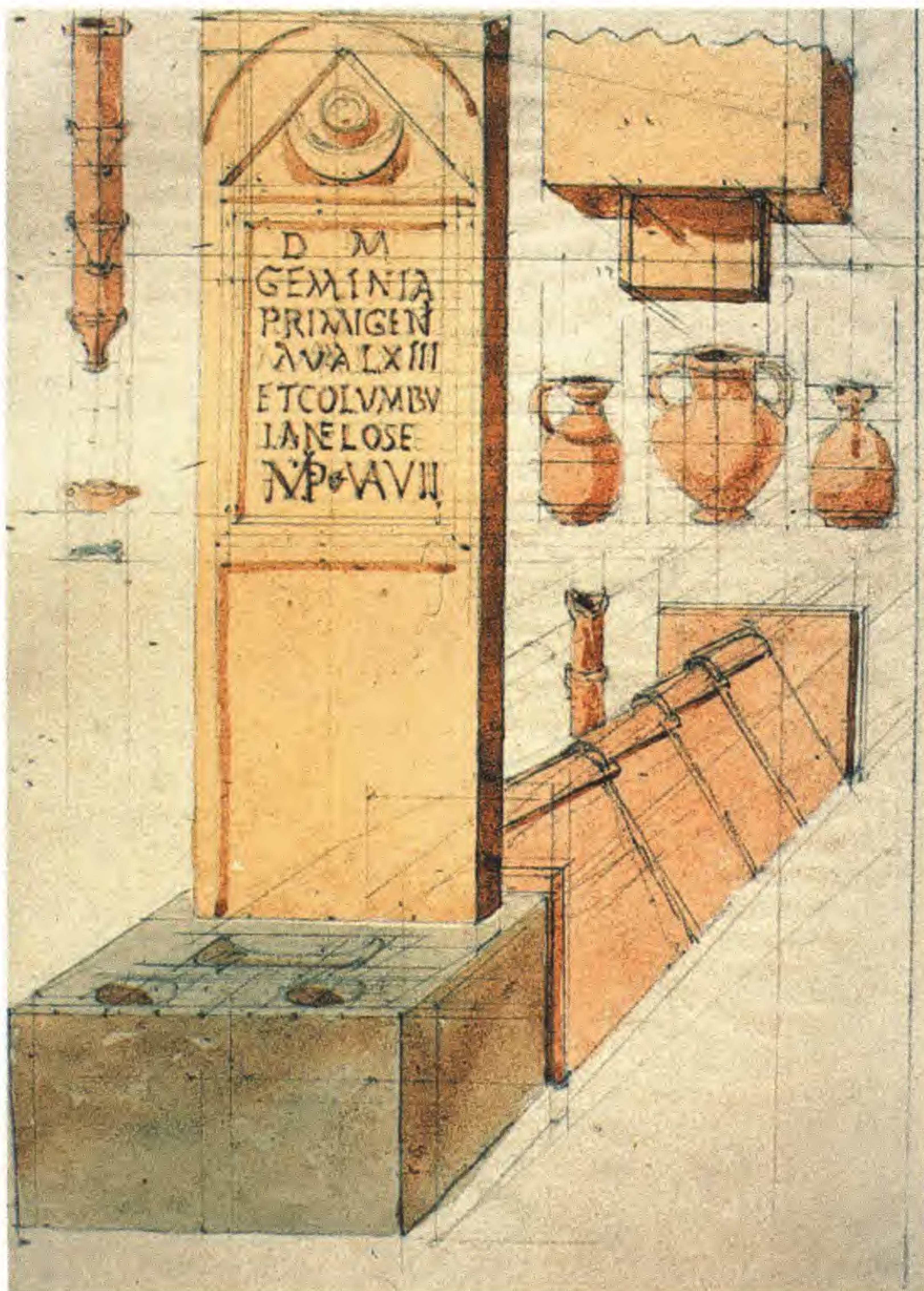

Relevé de chapiteau, Bougie, dessin original à la mine de plomb et aquarelle de A. Delamare, *Description ...*, t. VII, pl. 224, Paris, BS.


Relevé de la mosaïque *Triomphe de Neptune et Amph...* dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique...*, Paris, MAP.



…levé d'une église à Thibilis près d'Announa, 1843, …ssin original à la mine de plomb et aquarelle … A. Delamare, *Inscriptions...*, t. V, pl. 169, …ris, BS.

L'année suivante, en 1841, Delamare séjourne à Philippeville jusqu'en avril puis se fixe à Constantine. Au début de 1842, il traverse Announa puis Guelma pour atteindre la ville de Bône et La Calle (aujourd'hui El-Kala) sur la côte, à la frontière tunisienne, où il reste jusqu'au printemps. En avril, il retourne à Philippeville pour prendre la route qui le ramène de nouveau à Constantine. Au printemps 1843 il se trouve à Philippeville, visite Collo (aujourd'hui El-Koll), revient à Philippeville et retourne à Constantine et Announa. De juin à octobre 1843, il parcourt Guelma, Bône, Constantine en passant par Djemila et Mons en novembre où il se fixe quelques jours. Il clôture son itinéraire à Sétif où il s'établit jusqu'à la fin de l'année.



Relevé de tombeau avec tuiles et objets, Sétif, dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. VII, pl. 73, Paris, BS.

En février 1844, Delamare participe à l'expédition du duc d'Aumale dans le sud, vers Biskra, avec pour mission d'étudier les vestiges antiques de la région. Il découvre le mausolée de Médracen, la ville romaine de Lambèse où il admire le temple d'Esculape, puis El-Kantara, Biskra, Tobna et N'Gaous. Il retourne à Constantine au mois de juin, pour regagner Philippeville en juillet et Dellys en septembre. Les environs de Bougie et Djidjelli sont explorés entre septembre et octobre. De novembre 1844 au 15 mai 1845, date de son retour en métropole, Delamare séjourne à Philippeville, mais se rend à Bône, Guelma et Aïn Nechma au courant du mois de mars.

Une nouvelle mission exceptionnelle lui est accordée en août 1850 pour compléter ses recherches et travaux en cours de publication. Il accompagne Léon Renier, épigraphiste et membre de l'Institut, pour étudier et recueillir les inscriptions épigraphiques de Lambèse. Il se consacre aux fouilles des villes de Lambèse et de Timgad, tout en prodiguant ses connaissances à son collaborateur. La représentation sur papier des arcs de triomphe de Timgad et de Marcouna, près de Lambèse, et du forum de Timgad occupe toutes ses journées. Au début de l'année 1851, Delamare revient une dernière fois en Algérie, à Philippeville, où il copie encore plusieurs inscriptions latines, frises et autres fragments antiques.

Même s'il s'occupait lui-même du déplacement des vestiges antiques hors de leur contexte, Delamare s'insurgeait contre l'attitude de certaines personnalités qui se les octroyaient pour leurs collections privées. Il s'y opposait ouvertement et prônait la conservation des objets dans les musées. De même, il dénonça le pillage et la destruction du cirque antique de Philippeville lorsque les habitants et les démolisseurs le dépouillèrent de ses pierres.

Les dessins originaux

Dès la première année, après seulement quelques mois passés en Algérie, Adolphe Delamare organise des chantiers de fouilles dans la province de Constantine et adresse au département de la Guerre un premier recueil de dessins, dans lequel il a reproduit diverses inscriptions de Sétif, accompagné d'un mémoire sur les antiquités de cette ville. Il programme, coordonne et dirige ces chan-



Plan et élévation de l'arc de triomphe de Ma… près de Lambèse, 1850, dessin original à la … de plomb et aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. III, pl. 8, Paris, BS.



chapiteaux, théâtre de Philippeville, 1850,
ginal à la mine de plomb et à l'aquarelle de
re, *Inscriptions...*, t. IV bis, pl. 9, Paris, BS.

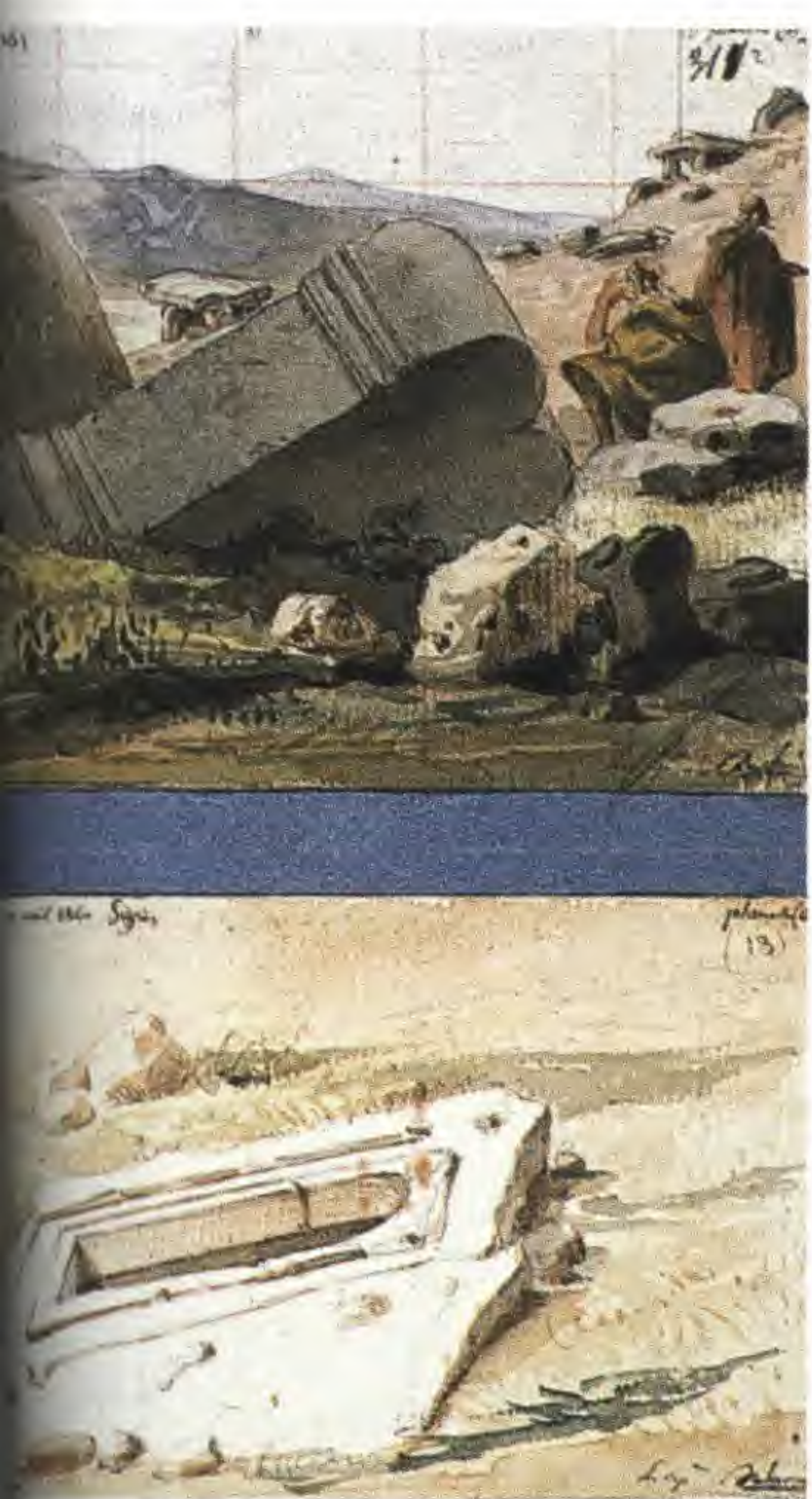
tiers avec la collaboration des soldats qui exhument les ruines à demi enfouies dans le sol. Infatigable dessinateur, à la fin de sa mission il aura produit plusieurs milliers de dessins.

Un nombre impressionnant de dessins, croquis et minutes réalisés par Delamare sont conservés au cabinet du Livre ancien à la bibliothèque de la Sorbonne. Exécutés sur papier pelure pour les inscriptions, sur papier épais pour les aquarelles, les 1 890 dessins originaux consultés et dont nous reproduisons certains dans cet ouvrage sont très peu connus. Ils sont rassemblés dans huit volumes reliés (légués par le fils de Léon Renier après la mort de son père) sous le titre *Dessins du chef d'escadron d'artillerie Delamare*. Chaque volume est identifié par le nom du site d'exploration, et le nombre de feuillets contenus par recueil est indiqué en première page. Les deux premiers sont consacrés exclusivement à Lambèse, la ville la plus documentée, et comportent respectivement 323 et 366 feuillets ; le tome suivant, de 127 feuillets, est consacré à Thamugas (Timgad) et Marcouna ; le tome IV, de 314 feuillets, rassemble les dessins réalisés à Coloniae Cirtenses, Cirta (Constantine), Philippeville, Collo, Mila, Le Kheneg, la grotte d'Ez Zemma, Sigus, la région de Harakta ; le tome IV *bis*, de 147 feuillets, réunit les relevés faits à Philippeville et sur la route de Philippeville à Constantine. Le tome V comprend 174 feuillets de croquis et dessins exécutés à Cuiculum [Cuicul] (Djemila) et Announa ; le tome VI, réalisé à Calama (Guelma), Aïn Nechma, Bône, la route de Bône à Guelma, La Calle, Aïn Babouch et Ksa El Hamra, compte 290 feuillets ; le dernier tome, enfin, est constitué de 276 feuillets et réunit les esquisses, croquis, paysages et *viae publicae* (voies romaines) des sites de Setifis (Sétif), Guidjal, la route de Sétif à Constantine, Mons, la région de Sétif et Constantine, Bougie, Dellys, Igilgili (Djidjeli), Caesarea [Césarée] (Cherchell) et Arzew.

En plus des dessins publiés, les esquisses de terrain, en majorité inédites[58], témoignent de l'acharnement et de l'intense activité archéologique de Delamare pendant les cinq années passées à sillonner le sol algérien et à étudier les sites romains[59]. Les autres dessins qu'il a exécutés ont été estimés en 1912 par Stéphane Gsell à 350 conservés au musée du Louvre, 42 au service des Antiquités à Alger et 69 à Bordeaux, sans compter les pièces dispersées ou disparues lors de la gravure pour la publication de son ouvrage[60]. Les dessins que Gsell signale au musée du Louvre semblent avoir disparu depuis, selon Monique Dondin-Payre qui les a recherchés et qui comptabilise au total 2 500 dessins réalisés par Delamare en Algérie entre 1840 et 1851.

A l'analyse des dessins d'archéologie conservés à la bibliothèque de la Sorbonne, on se rend compte que Delamare a relevé et dessiné tout ce qu'il repérait sur son passage : inscriptions, épigraphies, mosaïques, mégalithes, citernes, fragments de sculptures, objets de la vie quotidienne à l'époque romaine. Il a reproduit fidèlement les chapiteaux, les frises, les détails d'architecture simples, les stèles et les inscriptions, avec une attention remarquable au contexte.

La quantité et la qualité des esquisses réunies dans ces huit volumes non seulement sont impres-



s de relevés et annotations de Timgad,
original à la mine de plomb et à l'aquarelle
Delamare,
tions..., t. V, pl. 169, Paris, BS.



Paysage avec ruines et personnages, près de Sétif,
dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare,
Inscriptions..., t. VII, pl. 67, Paris, BS.

58 Quelques dessins ont été publiés par Monique Dondin-Payre, *Le Capitaine Delamarre, op. cit.*

59 Les huit volumes renferment la plus grande réserve de dessins originaux de Delamare encore consultable et sont classés de MS 273 à MS 280.

60 Stéphane Gsell, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845. Archéologie, texte explicatif des planches de Ad.-H.-Al. Delamare*, Paris, E. Leroux, 1913.



Vue du Fort Clauzel et du port de Bougie, inscriptions, dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare,
Inscriptions..., t. VII, pl. 200, Paris, BS.



Fragments de stèles à Sétif, dessin original à la mine de plomb
et à l'aquarelle de A. Delamare,
Inscriptions..., t. VII, pl. 37, Paris, BS.



Relevé épigraphique à Philippeville, détail d'un dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. IV *bis*, pl. 95, Paris, BS.

sionnantes, mais attestent une énergie obstinée à recueillir un maximum d'informations. Pour presque tous les dessins, Delamare indique sur chaque feuille des éléments d'identification : il appose toujours sa signature dans le coin en bas à droite, et n'omet jamais de mentionner la date et le nom des lieux. Le format de la feuille de dessin est variable, le papier est toujours découpé pour suivre les dimensions du dessin. Les croquis et les relevés sont exécutés à la mine de plomb et rehaussés à l'encre ou à l'aquarelle, sur un papier très fin, et accompagnés d'annotations diverses. Sa technique est simplement basée sur la mise en place d'une trame primaire orthogonale à intervalles très réguliers, qui le guide dans les proportions à respecter. La construction géométrique de l'esquisse initiale est primordiale et lui sert à donner forme et contenant aux sujets qu'il étudie.



Temple avec personnages, détails, route de Sétif à Constantine, dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. VII, pl. 134, Paris, BS.

On remarque, notamment pour les inscriptions épigraphiques sur papier pelure, la précision du regard de Delamare qui projette une réplique à l'échelle 1/5, 1/10 et 1/20, presque réelle, dans des couleurs naturelles : gris, beige ou brun pour les pierres calcaires, vert ou rose pour le marbre. Les imperfections décelées dans ses relevés sont peu nombreuses ; elles portent principalement sur la construction géométrique et sur les textes épigraphiques : il gomme et déplace souvent les lettres latines pour mieux les disposer et les centrer sur les stèles. De même, les sculptures présentent des formes plus ou moins incomplètes : visages imprécis, yeux à peine esquissés. Sur les minutes de relevés, il semble éprouver quelques incertitudes quant à la perspective ; les points de fuite ne se rejoignent pas toujours sur ses dessins, mais il les utilise systématiquement pour exprimer la forme et le volume des ruines.

Les vues perspectives des ruines suggèrent un paysage et un contexte qu'il ne reproduit pas sur ses dessins. L'échelle, quoique scrupuleusement utilisée, n'est pas toujours précisée sur les originaux. La multitude de traits et de cotes prouve la conscience et la précision d'un amateur dont les travaux seront reconnus d'un grand intérêt scientifique. Presque tous les dessins consultés à la Sorbonne sont rehaussés à l'aquarelle très diluée, dans des tons naturels, ocre, sépia, vert pâle parfois mélangé à un bleu très atténué, et sont visiblement exécutés avec le plus grand soin. Delamare a réalisé aussi plusieurs vues pittoresques et paysages panoramiques, souvent animés de personnages, sur papier Canson très épais, travaillés dans des tons très vifs et harmonieux sur un fond esquissé à la mine de plomb.

Des écrits et des références historiques, ou simplement des notes descriptives, sont quelquefois retranscrits sur la feuille de dessin ou, plus souvent, au verso. Dans le volume consacré à Constantine, quelques notes sont empruntées à l'ouvrage de Thomas Shaw et recopiées au dos des croquis. C'est le cas aussi d'un article extrait du *Moniteur algérien* du 17 mars 1838 sur l'histoire des Romains.

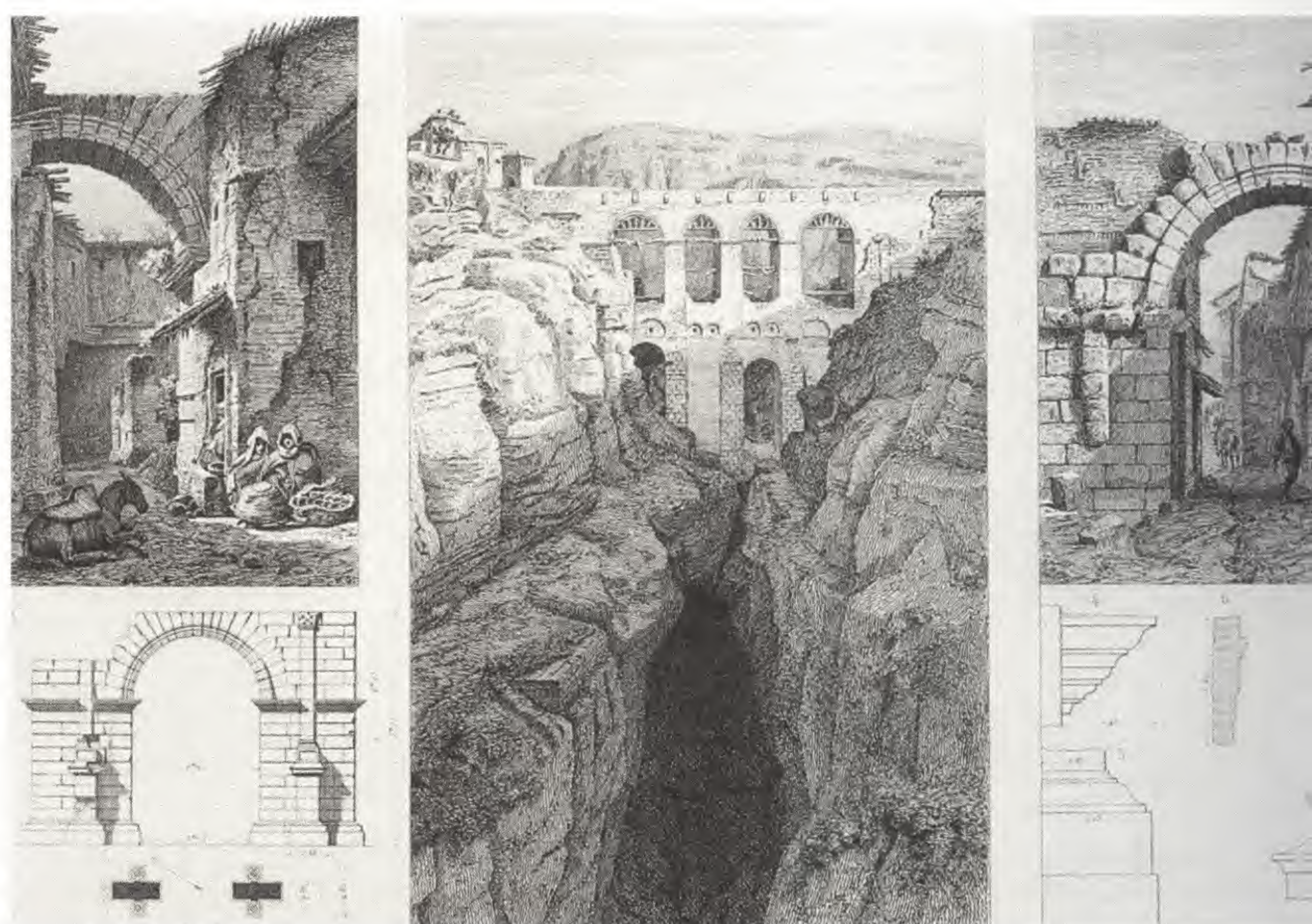
Les quelques rares dessins, d'ailleurs tout à fait identifiables, qui ne portent pas la signature de



Impasse à Constantine, réemploi de matériaux, dessin original à la mine de plomb et à l'aquarelle de A. Delamare, *Inscriptions...*, t. IV, pl. 110, Paris,



le daguerréotype de la ville de Constantine perchée sur le Rocher, dessin gravé de A. Delamare, ploration scientifique..., pl. 135, Paris, MAP.



Vues perspectives, plans, élévations et détails, Constantine, dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique...*, pl. 123, Paris, MAP.

Delamare appartiennent à un autre registre et sont dus à ses proches collaborateurs.

Ce sont, en fin de compte, plusieurs centaines d'esquisses coloriées qui ont servi à la gravure en noir et blanc de l'ouvrage publié ; certaines sont contresignées et portent le nom de Hase, critique des dessins au sein de la commission. La collection reliée de la Sorbonne renferme une grande variété de relevés, de minutes annotées, de croquis commentés, de plans, de coupes, d'élévations, de détails divers et variés, de vues pittoresques et de paysages panoramiques.

Les dessins gravés

Dès son retour en métropole en 1845, Delamare s'occupe de la sélection, de la préparation et de la mise en pages des planches de son ouvrage. La première livraison paraît en 1850[61] et les dessins de son dernier voyage n'y figurent pas tous. Malgré les conflits sur le choix des dessins, le retard important et l'absence de texte explicatif, 193 planches sont finalement gravées et publiées[62] dans un des volumes de l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, et 1845*, publié en 1850. Les dessins de Delamare furent admis comme travaux utiles à la science.

Il faudra attendre plus d'un demi-siècle pour que cet ouvrage suscite l'intérêt de Stéphane Gsell, professeur au Collège de France, chargé du cours d'archéologie à l'Ecole des lettres d'Alger, qui publiera un texte explicatif des planches de dessins de Delamare[63]. Stéphane Gsell affirme d'ailleurs à ce propos, dans l'introduction de son livre[64], qu'avant la publication des travaux de Delamare, il était question d'un « recueil composé de cent quarante planches, format in-4°, reproduisant les monuments de " Lambaesis, Vercunda, Thamugas, Diana, de l'oasis d'El Kantara et le Madracen " avec trente feuilles de textes de même format ». En effet, en 1850 Léon Renier devait contribuer à l'écriture de ce texte avec Delamare, mais cela ne se fit pas. L'*Exploration scientifique de l'Algérie* adopte, selon l'avertissement placé au début de l'ouvrage, l'ordre de l'itinéraire mais, après vérification, Gsell remet en question cette affirmation car, selon ses recherches, les antiquités de Dellys et de Bougie qui figurent dans les premières pages n'ont été étudiées par Delamare qu'en 1844.

L'ouvrage d'Adolphe Delamare comporte une grande quantité de dessins à caractère purement archéologique. Les planches, composées de plusieurs relevés, ont été sélectionnées parmi les 2 500 que l'officier a exécutés pendant sa mission. En règle générale, elles sont très condensées afin d'offrir un large échantillon de dessins. Qu'il s'agisse des plans généraux, des vues diverses, des



ge et vues perspectives de la porte double, ls, dessin gravé de A. Delamare, *Exploration ifique...*, pl. 166, Paris, MAP.



Paysage et vues perspectives de l'arc de triomphe Djemila, dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique...*, pl. 101, Paris, MAP.

61 *Revue archéologique*, VI, 1849-1850, p. 799-800.

62 Ad.-H.-Al. Delamare, *Expédition scientifique de l'Algérie, op. cit*

63 Stéphane Gsell effectua des recherches sur les sites qu'avait explorés Delamare, étudia les quelques notes que Delamare avait publiées dans la *Revue archéologique* IV et VI (1847-1851 et 1855-1856), dans les *Mémoires de la Société des antiquaires* XXI et XXIV (en 1852 et en 1859) et les manuscrits consultés au musée du Louvre et à la Sorbonne. Il eut tout de même quelques difficultés à identifier certains monuments et ruines qui avaient disparu depuis une soixantaine d'années.

64 Stéphane Gsell, *Exploration scientifique de l'Algérie, op. cit.*

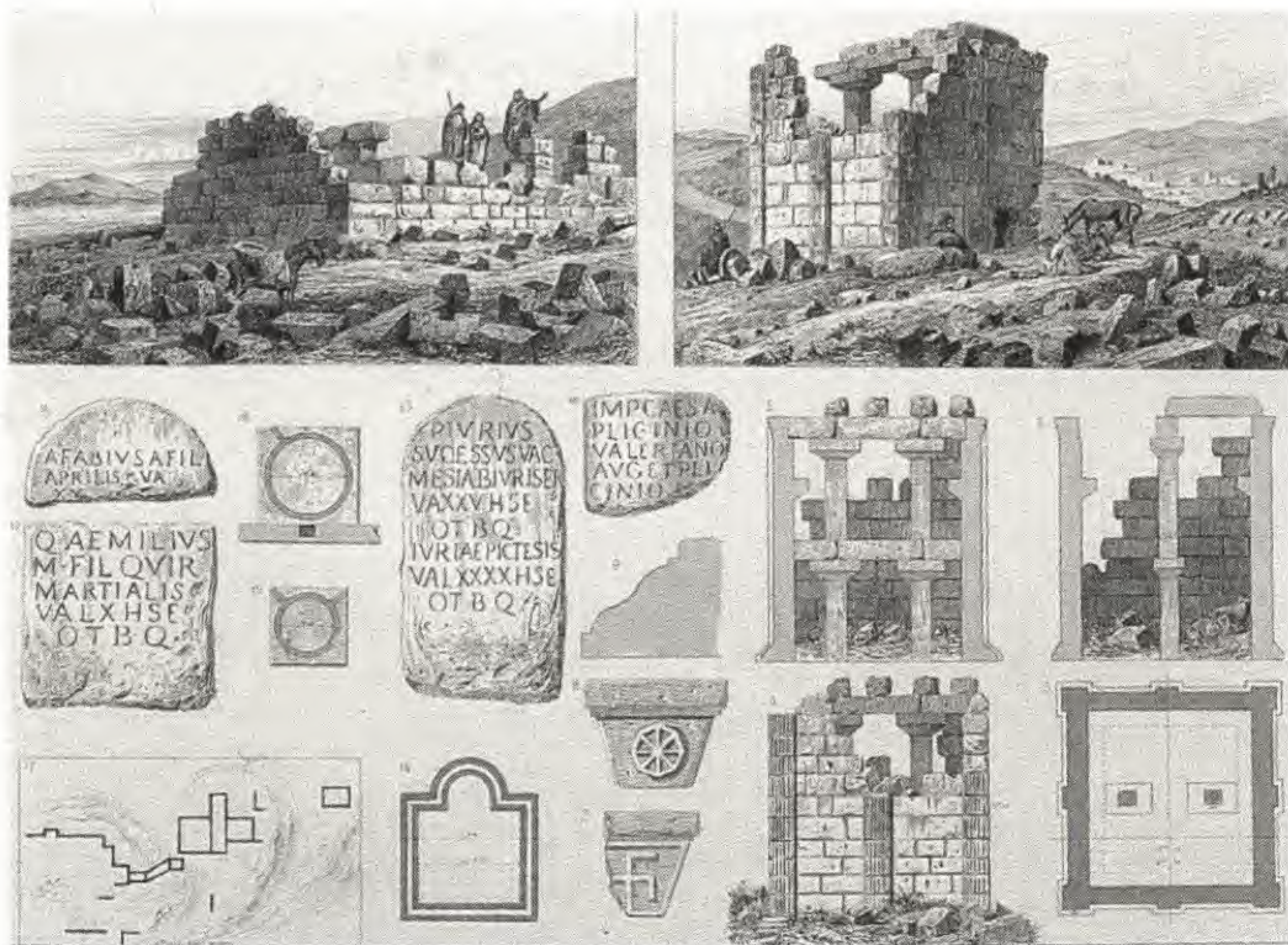
Sculptures et bas-reliefs, Philippeville,
dessin gravé de A. Delamare,
Exploration scientifique..., pl. 48, Paris, MAP.



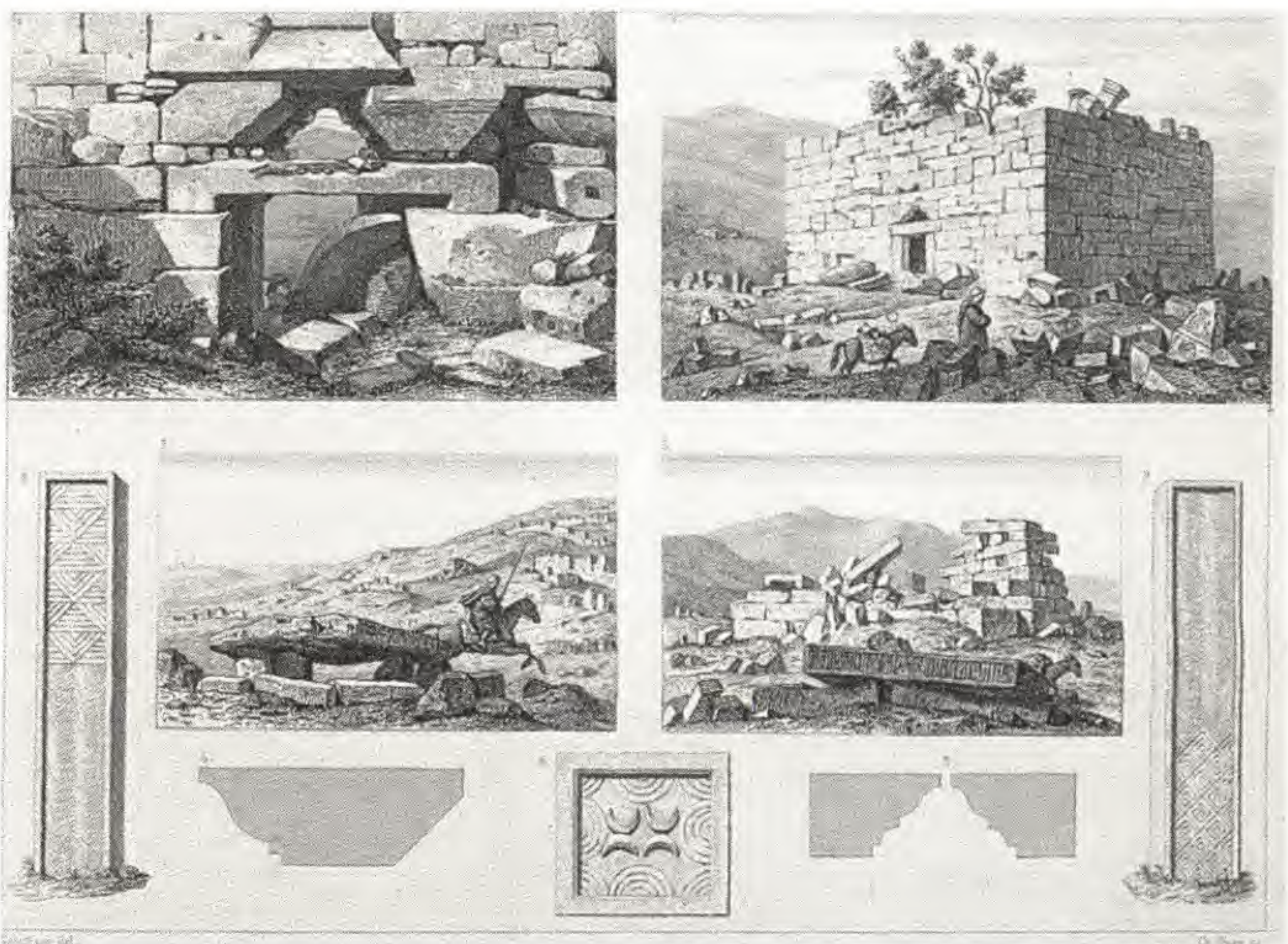
Plans et coupes des thermes, mosaïque de la salle
à abside, Philippeville, dessin gravé de A. Delamare,
Exploration scientifique..., pl. 19, Paris, MAP.



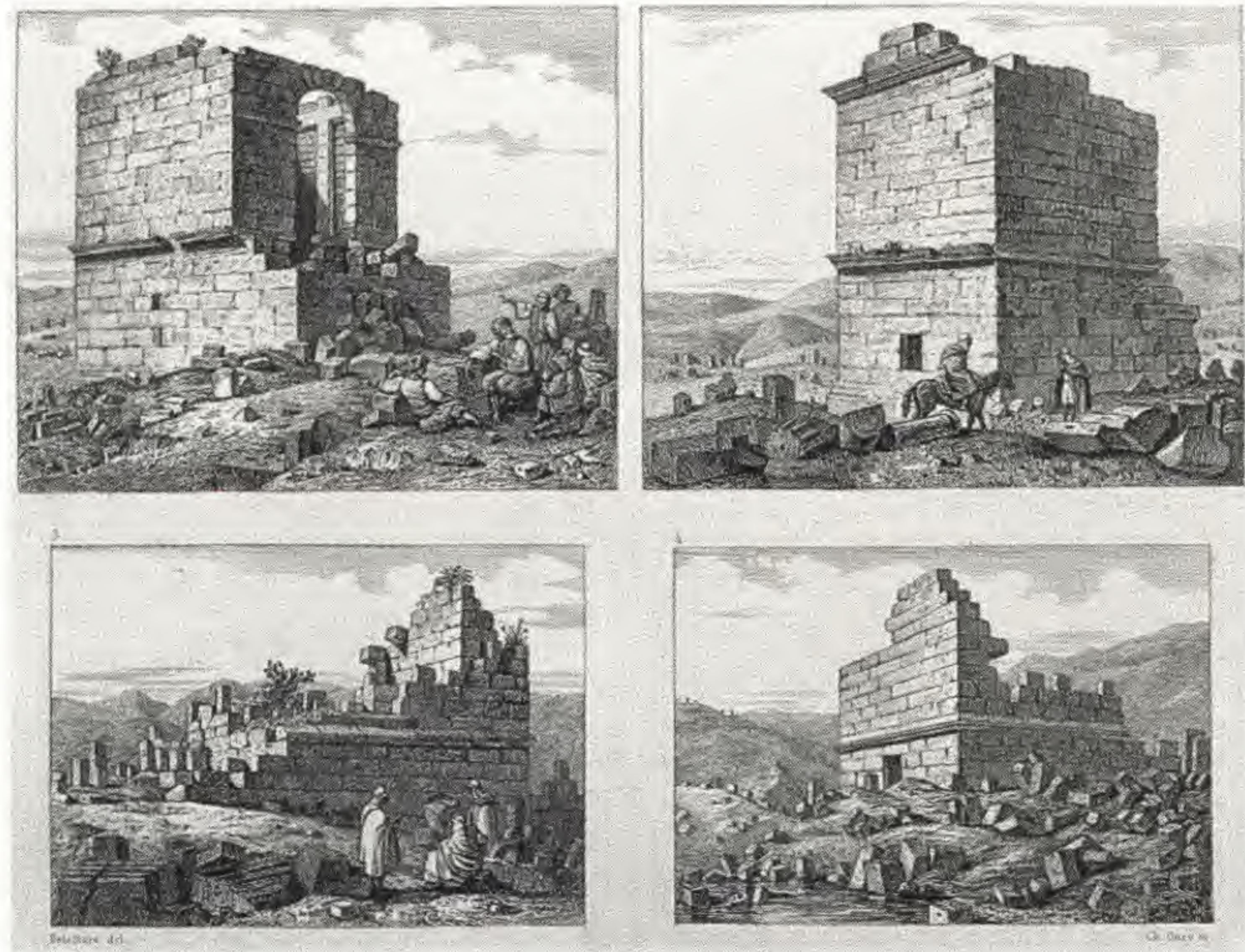
Sculptures et objets divers, Philippeville,
dessin gravé de A. Delamare,
Exploration scientifique..., pl. 16, Paris, MAP.



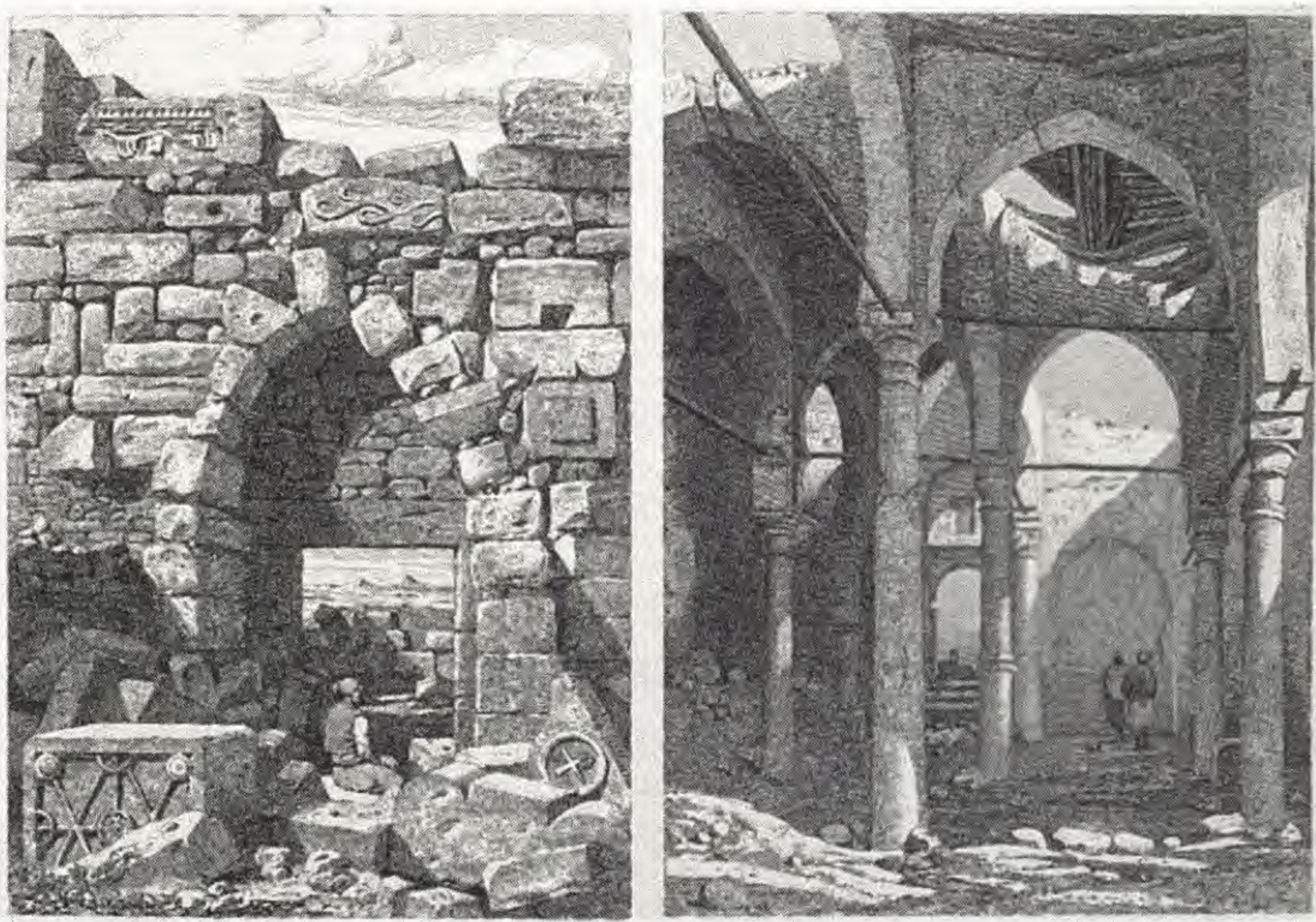
Vues de monuments, plans, coupes, élévations, inscriptions..., Harakta,
dessin gravé de A. Delamare *Exploration scientifique*..., pl. 54, Paris, MAP.



Vues de monuments divers, dolmens, paysages et ruines..., Harakta,
dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique*..., pl. 55, Paris, MAP.



Vues de deux temples animées de personnages, Sétif,
dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique*..., pl. 55, Paris, MAP.



Vue élévation d'une porte constituée en matériaux de réemploi et vue perspective intérieure
d'un édifice d'époque turque, Guidjel,
dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique*..., pl. 89, Paris, MAP.



étail de mosaïque, Constantine,
essin gravé de A. Delamare,
xploration scientifique..., pl. 145, Paris, MAP.

plans d'édifices, des détails d'architecture, des inscriptions, des sculptures, des objets ou autres, il est clair que Delamare avait pour seul objectif la production maximale, ce qui confirme l'hypothèse d'une absence de sélection scientifique. En outre, les paysages sont dépourvus de végétation et animés des mêmes personnages, les vestiges sont souvent sortis de leur contexte, et les plans d'édifices sont rarement représentés de manière très détaillée : ils sont reproduits à petite échelle et comportent seulement les mesures essentielles.

Pour chaque site exploré, Delamare propose, selon le cas, des planches de composition différente mais toujours austère. Contrairement à Ravoisié, qui procède de manière méthodique et selon une présentation propre à l'académisme de l'Ecole des beaux-arts, Delamare expose fréquemment sur une même planche de grandes vues panoramiques et des fragments antiques, le plan général d'une ville ou d'un site et des inscriptions ; certaines planches, aussi, sont composées d'innombrables dessins à différentes échelles et différents niveaux de lecture.

Les planches de Delamare n'en offrent pas moins une mine d'informations et constituent un héritage documentaire d'une valeur incontestable. Pour Constantine, par exemple, il présente un plan général de la ville et de ses environs, en mentionnant précisément toutes les ruines découvertes aux alentours, et représente plusieurs vues exceptionnelles de la ville perchée sur un rocher gigantesque, avec les ponts qui la relient aux faubourgs, des vues fragmentées de l'intérieur de la ville, très significatives, quelques inscriptions, ainsi que la fameuse mosaïque de Neptune et Amphitrite, découverte à Coudiat Aty, dans tous ses détails. Plusieurs mosaïques sont fidèlement reproduites dans plusieurs planches de détails qui font partie des rares planches publiées en couleurs dans son ouvrage[65].

65 Seules 12 planches sur 193 sont publiées en couleurs.



Détail de la mosaïque, *Triomphe de Neptune et Amphitrite*,
dessin gravé de A. Delamare, *Exploration scientifique...*, pl. 20, Paris, MAP.

Naissance d'une conscience patrimoniale

La création du service des Bâtiments civils (1843-1872)

Le service des Bâtiments civils est créé en Algérie en 1843, à l'image de la métropole, dans l'ensemble des villes civilement administrées. Trois ans plus tard, il est placé sous la responsabilité des architectes des départements, rattachés au ministère de l'Intérieur, qui prennent ainsi en charge la construction des édifices publics et tous les travaux de voirie urbaine, l'installation des nouveaux centres de colonisation, mais aussi l'entretien et la restauration « des monuments anciens de l'Algérie ». Dans les premiers temps de la conquête, tous les travaux de transformation, de démolition ou de construction dépendaient de l'administration militaire et des ingénieurs du génie. Cependant, on confiait certains travaux d'architecture au corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées.

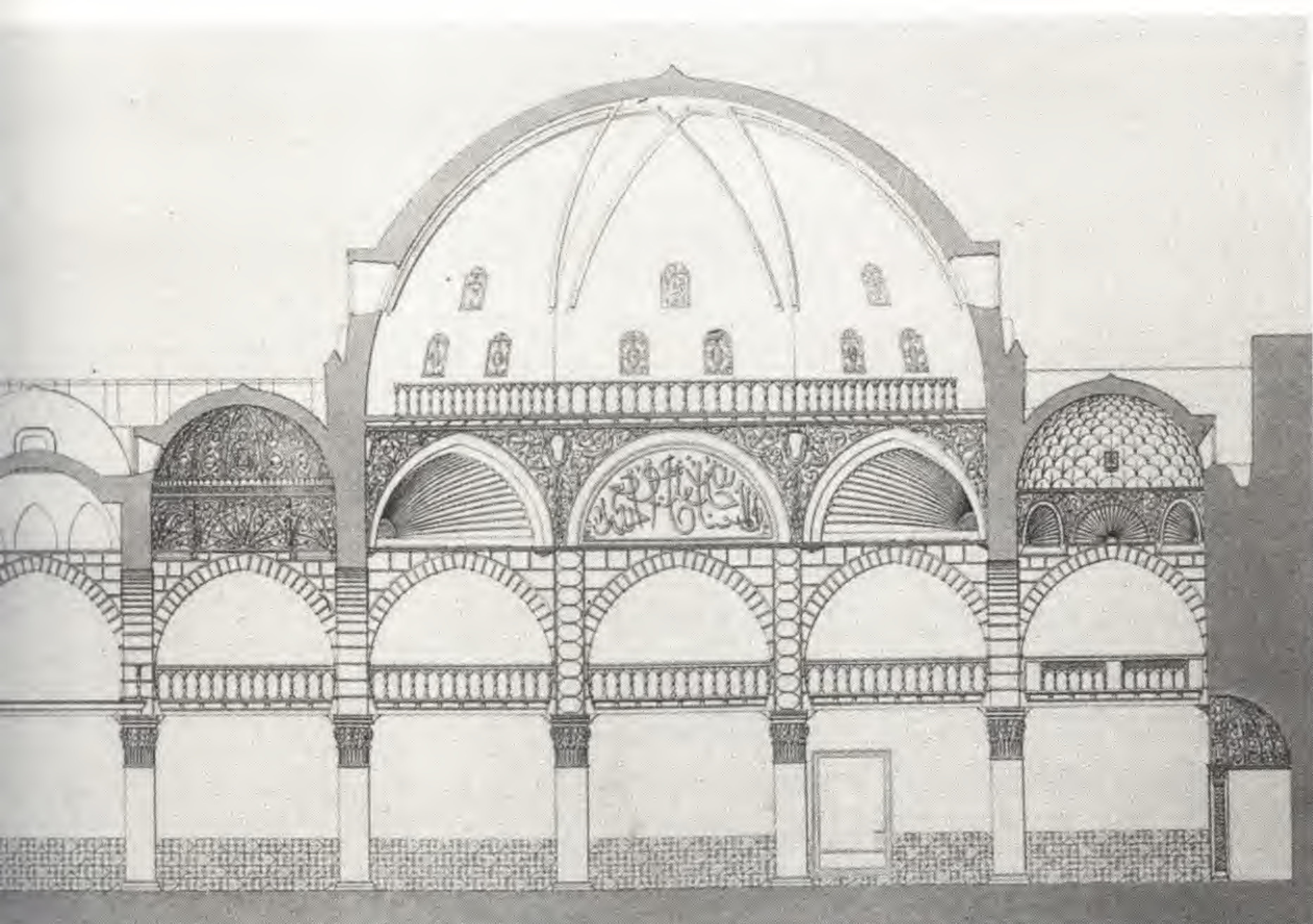
Dans ce nouveau service des Bâtiments civils, le recrutement devait passer par une commission spéciale, créée elle-même en 1843 au sein du ministère de la Guerre à Paris, dont les membres n'étaient autres que Hippolyte Le Bas, architecte, ancien professeur de l'Ecole des beaux-arts à Paris et président de la commission académique, André-Marie Renier, président de la section Architecture de la commission, chargé de l'examen des plans des constructions civiles projetées dans la colonie, et Amable Ravoisié, architecte qui, en raison de sa participation à l'exploration scientifique de 1840 à 1842, bénéficiait d'un statut privilégié.

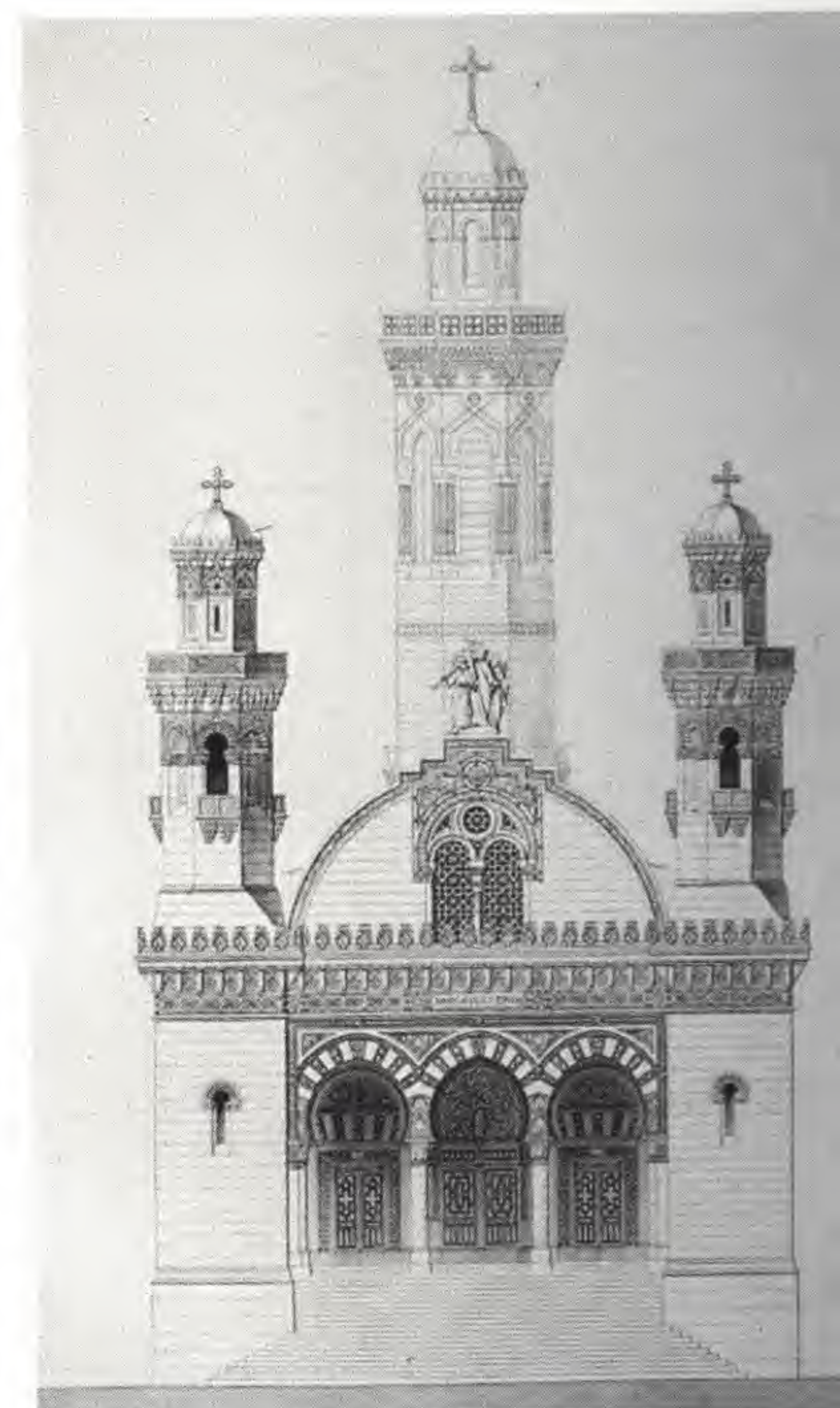
En 1846, l'architecte Charles Texier en tant qu'inspecteur général des Bâtiments civils, est chargé par le ministre de la Guerre d'établir un tableau statistique des monuments de l'Algérie.

Essentiellement dirigé par des architectes résidant en Algérie, le service étendit son champ d'activité à la « restauration » des mosquées et des palais anciens, procédant à des opérations d'agrandissement, de réaménagement ou d'adaptation selon les besoins de l'activité militaire ou civile. De plus, le service des Bâtiments civils réalisait tous les travaux relatifs aux reconstructions de façades, à l'entretien des édifices et aux réparations ponctuelles.

Pour illustrer les travaux dits de « restauration », l'exemple des mosquées de Constantine est très représentatif. Prétextant la mauvaise qualité des constructions, dont l'état résultait aussi du manque d'entretien depuis l'occupation, le service des Bâtiments civils opérait souvent une sélection par élimination[66]. Un rapport d'avril 1859, justifiant le choix de la mosquée de Salah Bey pour une « restauration », montre clairement les méthodes adoptées : « La ville de Constantine qui, au moment de l'occupation, comptait quatre-vingt-quatre mosquées, n'en possède plus que vingt-quatre aujourd'hui. Neuf seulement ont une certaine importance et parmi elles, quatre sont remarquables pour leur caractère monumental ; elles sont Salah Bey ; Sidi Akhdar ; Sidi Abderahmane ; Djamaa el Kebir. Ces mosquées, comme la plupart des édifices du pays, sont en général construites dans la plus mauvaise condition, ce qui occasionne de lourdes dépenses d'entretien. On ne peut donc songer à conserver indéfiniment les vingt-quatre mosquées existantes ; les besoins du culte ne l'exigent pas du reste ; mais en négligeant celles qui doivent être abandonnées, il est de toute nécessité d'assurer la conservation des autres, surtout de sauvegarder d'abord celles qui sont à la fois vénérées et les plus intéressantes par leur caractère architectural. Parmi ces dernières, on place en premier la mosquée Salah Bey ; construite en 1776 par le prince qui lui a donné son nom, elle renferme sa tombe et celles de sa famille. Vu son état de conservation, il a été décidé sa restauration ou plutôt sa reconstruction. » Tels sont les termes utilisés dans les rapports du service des Bâtiments civils, dans la majorité des cas, lorsqu'il s'agit de déterminer les travaux de restauration à entreprendre sur un édifice. D'ailleurs, ce projet reçut un avis favorable du Conseil du gouvernement à Alger. Ainsi, quand il est question des méthodes de « restauration » appliquées par le service des Bâtiments civils en Algérie, avec l'aval du gouvernement général, il s'agit en fait plutôt de « reconstruction partielle ou entière ». Le projet de la mosquée Salah Bey maintient la disposition d'ensemble de la mosquée et reproduit approximativement la distribution générale, tout en apportant des modifications majeures pour répondre aux impératifs de réalignement, en vigueur à l'époque. Seuls quelques détails ornementaux, par exemple les arceaux, les colonnes et les décors, ont été conservés.

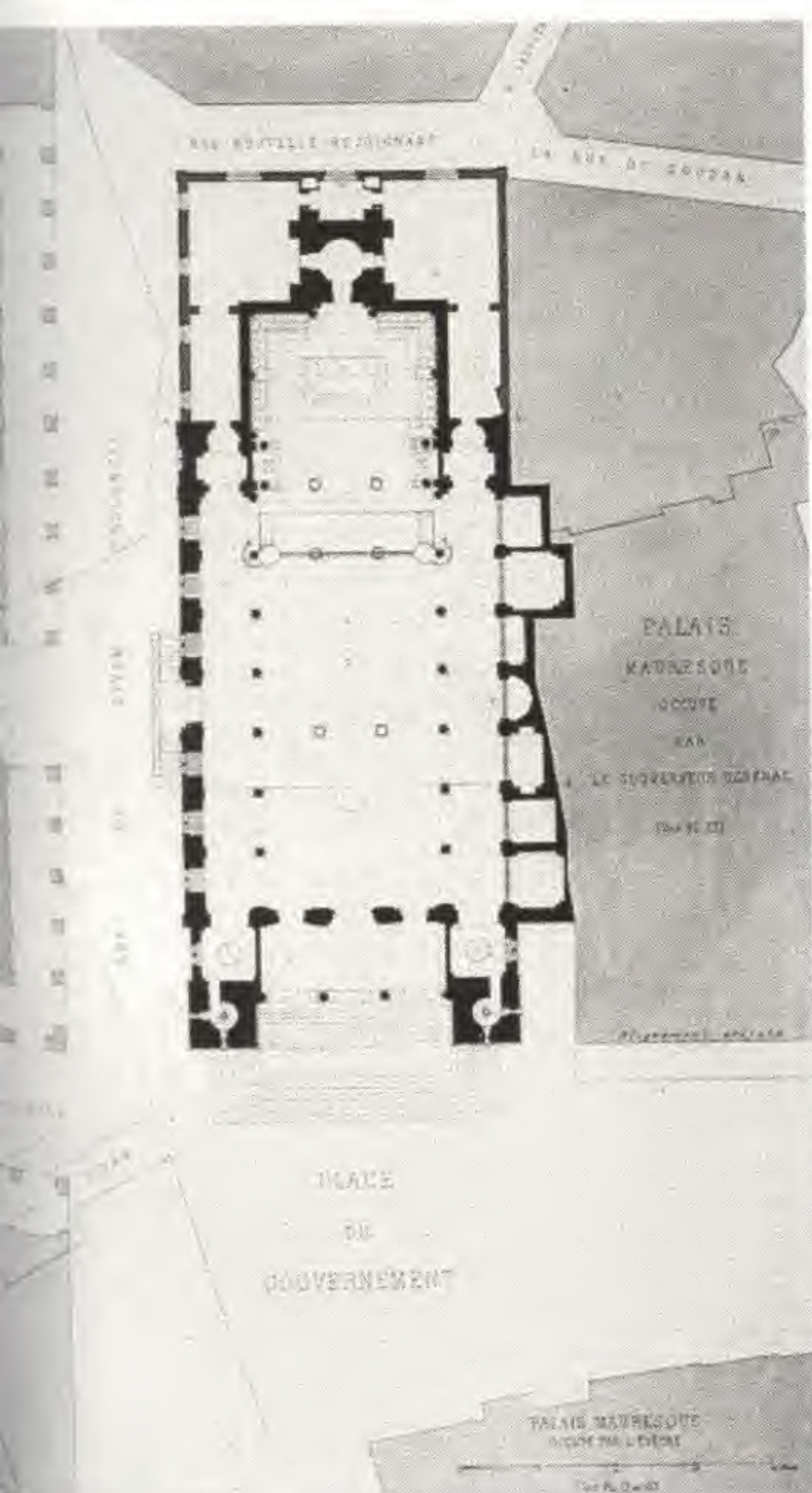
66 Sur la transformation de la mosquée en cathédrale, voir l'article de Chahrazade Nafa, « Cathédrale ou mosquée ? Le baptême de Djamâa Ketchaoua à Alger », *Chronos*, n° 2, université de Balamand (Liban), 1999, p. 99-130.


ée Ketchaoua avant sa transformation en cathédrale, coupe, 1839, Alger,
original de P. A. Guiauchain, dessin gravé de A. Ravoisié,
ation scientifique..., t. III, pl. 14, Paris, MAP.


Façade de la nouvelle cathédrale d'Alger, 1840,
dessin de P. A. Guiauchain, dessin gravé de A. Ravo
Exploration scientifique..., t. III, pl. 18, Paris, MAP

La Grande Mosquée d'Alger, occupée très tôt par les militaires, fait l'objet, entre 1836 et 1850, de travaux de consolidation et de réparation des couvertures des nefs, pour abriter les troupes et le ravitaillement, et subit une transformation radicale de sa façade : une série de colonnes en marbre récupérées lors de la démolition de la « mosquée de la princesse », dite Djamâa Essaïda, offre désormais une nouvelle façade à galerie. Plusieurs édifices de culte sont également désaffectés malgré leur caractère patrimonial tandis que d'autres, comme la mosquée de la Pêcherie d'Alger, la mosquée de Miliana, la mosquée de Blida, la petite mosquée de Sidi Bel Hacen à Tlemcen, reçoivent des réparations ponctuelles ou subissent des transformations importantes. En fait, lorsqu'il s'agit d'édifices très anciens, les architectes du service des Bâtiments civils s'investissent plus rapidement. En 1855, la mosquée de la Pêcherie d'Alger fait l'objet, elle aussi, de travaux de « restauration » qui concernent les décorations, les galeries et tribunes, les terrasses, les voûtes, les coupoles et le minaret. Par ailleurs sont entrepris des travaux de reconstruction de la façade nord, toujours pour répondre aux exigences de la voirie, entraînant la construction d'un escalier qui a pour fonction de relier la mosquée à la rue supérieure.

Même dans le cas où les qualités architecturales et artistiques d'un monument sont exceptionnelles, les transformations effectuées par le service des Bâtiments civils sont souvent radicales. Pour nous en tenir à la ville d'Alger, Pierre-Auguste Guiauchain, architecte en chef des Bâtiments civils en Algérie, est chargé dès 1839 de présenter un projet d'agrandissement de la toute petite mosquée Ketchaoua, pour en faire la première cathédrale catholique d'Alger[67] ; le projet devait prévoir la création d'une place. Séduit dès l'abord par le luxe intérieur, la beauté des colonnes et des coupoles, le raffinement extrême des décors, Guiauchain refuse d'apporter des modifications aux structures anciennes et propose quelques arrangements intérieurs, assortis d'un ameublement approprié : le projet est refusé par le ministre. Après plusieurs propositions et maintes tergiversations entre l'architecte en chef des Bâtiments civils, les trois architectes diocésains successifs, Harou-Romain, Féraud, Fromageau, et le ministère de la Guerre, la place de l'évêché est finalement créée et une cathédrale monumentale achevée en 1860, à l'issue de plusieurs démolitions d'édifices environnants. En 1883, Albert Ballu reçoit l'autorisation d'achever la façade que nous connaissons aujourd'hui.



et de transformation de la mosquée Ketchaoua
athédrale, plan, 1840, Alger,
in de P. A. Guiauchain, dessin gravé
. Ravoisié, *Exploration scientifique...*,
, pl. 17, Paris, MAP.

La création du musée d'Alger et la conservation des antiquités dans les autres villes

La question de l'institution de musées locaux en Algérie fut soumise à la commission en juillet 1840 par le capitaine Carette, qui souhaitait fonder des musées dans plusieurs villes, mais sans résultat[68]. En effet, la question n'était pas d'actualité, bien que le nombre des objets et des vestiges de l'Antiquité découverts augmentât de jour en jour.

Pourtant, un personnage attentif à ce patrimoine en désuétude avait fondé en 1838 le premier musée à Alger qu'il associa à la première bibliothèque de cette ville, créée en 1835, et, après maints déménagements, réussit finalement à l'installer en 1863 dans l'un des plus beaux et plus spacieux palais de la Casbah d'Alger de l'époque ottomane : le palais Mustapha Pacha. Outre la conservation des documents rares et objets rapportés de ses expéditions, Adrien Berbrugger, suivant l'exemple d'Alexandre Lenoir après la Révolution française, récoltait et rassemblait tout ce que les chantiers de réalignement mettaient au jour à Alger, monnaies et médailles antiques, inscriptions, sculptures, tombeaux, dolmens, amphores, et tout ce que les démolitions révélaient, épigraphies

67 CAOM, F80-1594.
68 *Notes sur la situation et le service intérieur de la bibliothèque et du musée d'Alger*, rédigées par Adrien Berbrugger, CARAN, F17-3510.

arabes ou turques. Le musée[69], dénommé « musée de Sculpture et d'Epigraphie » par Berbrugger, était composé de cinq salles situées au rez-de-chaussée du palais, les étages étant consacrés à la bibliothèque, dont il était également le conservateur.

La création du musée d'Alger eut l'avantage d'éviter la dispersion et le départ vers Paris de nombreuses collections. D'ailleurs Berbrugger, dès la parution du premier numéro de la *Revue africaine*, afficha sa position : « L'Afrique, devenue terre française, ne devrait pas être dépouillée de ses richesses archéologiques, comme si elle était encore un pachalik[70] de la Porte ottomane », écrivit-il pour marquer son opposition à la fondation du Musée algérien de Paris, prévue par le duc de Dalmatie en 1845.

Après l'expédition vers la métropole de la mosaïque de Neptune et Amphitrite, ainsi que d'innombrables inscriptions, bas-reliefs et objets antiques, l'octroi de bustes de bronze, de fragments de sculpture en marbre, d'inscriptions sciées et déracinées de leur contexte, de chapiteaux corinthiens et d'autres vestiges facilement transportables tendait à se généraliser. Berbrugger fut l'un des premiers à s'insurger contre cette pratique, couramment utilisée par les personnalités[71], et à la dénoncer avec fermeté. Dans le but de freiner ce pillage, une dépêche du 4 juin 1851 fut envoyée à Alger : « Les dépêches adressées au gouverneur général les 29 novembre 1843, 22 janvier et 6 février 1844, et à l'ancien directeur de l'Intérieur à cette dernière date, ont statué que, conformément à la législation de la métropole, toute antiquité ou débris d'antiquité est propriété nationale et doit être déposée au musée d'Alger, sauf prescription contraire[72]. »

Quelques années plus tard, désirant doter les autres villes importantes de lieux de conservation et d'exposition des objets d'art découverts, dont la quantité devenait considérable, et éviter ainsi leur déplacement vers d'autres musées, Napoléon III renforça cette position sur la conservation des antiquités dans leur site d'origine, et signa le 31 décembre 1858 une circulaire ministérielle qui instituait la création d'un musée par localité. Cette circulaire précisait : « Jusqu'ici la plupart des antiquités découvertes ont été, au prix de dépenses considérables, et au grand dommage de ces antiquités elles-mêmes, transférées au musée d'Alger. Cette conception ne doit pas être poursuivie. Chaque localité doit conserver les monuments relatifs à son histoire particulière. »

Cette même circulaire conseillait d'appliquer les instructions énoncées par Léon Renier, sur la méthode à suivre pour relever et estamper les inscriptions. Il est intéressant de se pencher sur ces procédés, détaillés par Renier en 1859, dans la *Revue algérienne et coloniale*, où il exposait ses directives pour la recherche des antiquités, le relevé des inscriptions et la conservation locale des antiquités. Considérant le procédé de la photographie long et onéreux, Léon Renier recommande d'utiliser la technique de l'estampage au papier mouillé et à la mine de plomb, pratique simple à exécuter et facile à mettre en place par tous.

Les instructions pour l'estampage au papier mouillé sont décrites de manière très détaillée :
« 1. Nettoyer avec soin l'inscription dont on veut prendre l'empreinte et la laver à grande eau ;
2. Enlever avec une éponge l'eau qui peut être restée dans le creux des lettres et appliquer, sur la pierre encore humide, une feuille de papier fort, légèrement collé ; le meilleur papier est celui dont on se sert dans les imprimeries, à défaut de ce papier on peut employer le papier à enveloppes, connu sous le nom de carrée bulle, couronne bulle, ou grise bulle. Il faut éviter de se servir de papier de couleur ;
3. Tamponner avec l'éponge humide jusqu'à ce que le papier adhère à la pierre sur toute la surface à estamper ;
4. Frapper légèrement avec une brosse de sanglier, dite brosse à faire reluire, jusqu'à ce que le papier ait pénétré dans le creux de toutes les lettres ; l'inscription devient visible dans toute son étendue ;
5. Laisser sécher aux trois quarts le papier, l'enlever alors avec précaution de dessus de la pierre, l'étendre sur une surface horizontale et l'y laisser sécher entièrement ; lorsque l'estampe est bien sèche, on peut le rouler et même le plier, en ayant

69 *Notes sur la situation et le service intérieur de la bibliothèque et du musée d'Alger*, *op. cit.*

70 Division administrative.

71 Le maréchal Pélissier, entre autres, avait généreusement offert de superbes chapiteaux corinthiens à l'inspecteur général des Bâtiments civils et s'apprêtait à les expédier en France, voir Nadia Bayle, *Quelques aspects de l'histoire…*, *op. cit.*

72 Citation extraite du livre de Paul-Albert Février, *Approches du Maghreb romain*, Aix-en-Provence, Edisud, t. I, 1989.

soin que les plis coïncident avec les interlignes; l'empreinte est ineffaçable;

6. Il peut arriver que le papier se crève pendant la troisième ou la quatrième opération. Cet accident n'est pas difficile à réparer. Il suffit d'appliquer sur la déchirure un morceau de papier mouillé. La suite des opérations le soude à la feuille entière; il y adhère en séchant, et fait corps avec elle lorsqu'on la détache de la surface de la pierre. »

Concernant l'estampage à la mine de plomb, Renier poursuit :

« Ce procédé ne peut être employé avec succès que quand la surface à estamper ne présente pas trop de rugosité. On se munit d'un tampon couvert en peau, ou même, au besoin, fait avec le premier morceau de linge venu, et d'une petite boîte contenant de la mine de plomb en poudre. On étend sur l'inscription une feuille de papier mince, le meilleur est le papier transparent, dit papier demi-pelure, on assujettit ce papier, en le collant aux quatre coins sur la pierre avec de la colle à bouche. On noircit le tampon, en l'appuyant à deux ou trois reprises sur la mine de plomb, et on le promène, en pressant légèrement sur toute la surface de la feuille de papier. Les lettres et les divers signes se reproduisent en blanc sur le papier, la mine de plomb ne noircissant que les endroits où la pression du tampon a rencontré la résistance de la pierre. Les estampes exécutées par ce procédé peuvent se plier autant de fois qu'on le veut. »

Le voyage de Napoléon III en Algérie

Napoléon III fit deux voyages en Algérie, le premier le 17 septembre 1860, durant deux jours en compagnie de l'impératrice Eugénie, le second, beaucoup plus long, en 1865, de près d'un mois, qui lui



Voyage de Napoléon III en Algérie en 1865,
huile sur toile d'Alfred Darjou,
Versailles, musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon.

fit découvrir l'Algérie et ses monuments. Ses impressions et les contacts qu'il établit lors de ces deux voyages forgèrent son discours et les décisions, qu'il allait prendre en matière de réforme politique et sociale en Algérie. A Alger, l'empereur prit le temps de se promener à pied dans la ville puis se rendit dans la Mitidja. Lors de son second voyage, il traversa tout le pays de la région d'Oran jusqu'à la région de Constantine, voulant se rendre compte directement sur le terrain de la situation. Le contact qu'il eut avec la réalité le fit réagir fortement contre l'ancien programme colonial et en définit un nouveau, socialement plus ajusté et politiquement moins rigide; en fait, il proposait une politique plutôt libérale favorisant le développement du pays avec la participation des autochtones et des populations françaises et autres.

Sans avoir des conséquences directes sur le patrimoine, les nouvelles directives édictées par Napoléon III permirent tout de même de remettre en question et de réviser la politique de colonisation en place[73]. Dès son retour du premier voyage, l'empereur énonça clairement sa position sur la destruction des villes anciennes, en particulier Alger qui subissait de sévères transformations depuis le début de la conquête et faisait l'objet des projets les plus extravagants pour faciliter la traversée de la ville. L'empereur adressa au maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta, gouverneur général de l'Algérie à l'époque, une lettre restée célèbre, datant du 6 février 1863, dans laquelle il définissait explicitement ses orientations : « Comme la guerre a été longtemps la première préoccupation en Afrique, tout a dû être subordonné aux nécessités de la défense. Ainsi, il n'y a pas une ville de l'Algérie où l'on ne puisse signaler les faits suivants. La nature a tout préparé pour que les villes florissantes se développent dans les lieux favorisés par leur position au bord de la mer, par la beauté du climat et la richesse du sol. Mais les administrations diverses sont venues s'y implanter avec leurs besoins multiples et leurs prévisions exagérées. [...] On doit, partout où cela est possible et sans nuire aux intérêts réels de la défense, restreindre les servitudes, livrer à la colonie des terrains que l'Administration s'est réservés et qui ont déjà acquis une grande valeur, en échange d'autres terrains où les établissements des administrations pourront être installés à bien meilleur marché[74]. »

Dans son projet, fort détaillé, d'embellissement de la ville d'Alger, l'empereur proposait un prolongement de la ville à l'extérieur des remparts, vers les faubourgs, le long de la côte, dans le but d'empêcher la destruction des maisons anciennes et d'éviter de nouvelles constructions d'immeubles, à l'image de la France, à l'intérieur de la vieille ville. Ses instructions furent communiquées au conseil municipal d'Alger dans les termes suivants : « Que la ville devait conserver sa physionomie actuelle, c'est-à-dire que la haute ville devait rester telle quelle, attendu qu'elle est appropriée aux mœurs et aux habitudes des indigènes, que le percement des grandes artères aurait pour résultat de leur porter une grave atteinte, et que toutes ces améliorations ne pourraient qu'être onéreuses à la population indigène qui n'a pas la même façon de vivre que les Européens. »

Les positions claires et précises prises par Napoléon III en faveur de la sauvegarde du patrimoine n'empêchèrent pas toutes les entreprises en cours, mais arrêtèrent les projets dévastateurs et freinèrent la démolition systématique d'autres centres anciens. En tout cas, pour Alger, les résolutions de l'empereur permirent de stopper les projets de percement dans la partie haute de la ville. Il prônait par ailleurs la construction de nouvelles villes en dehors des sites anciens.

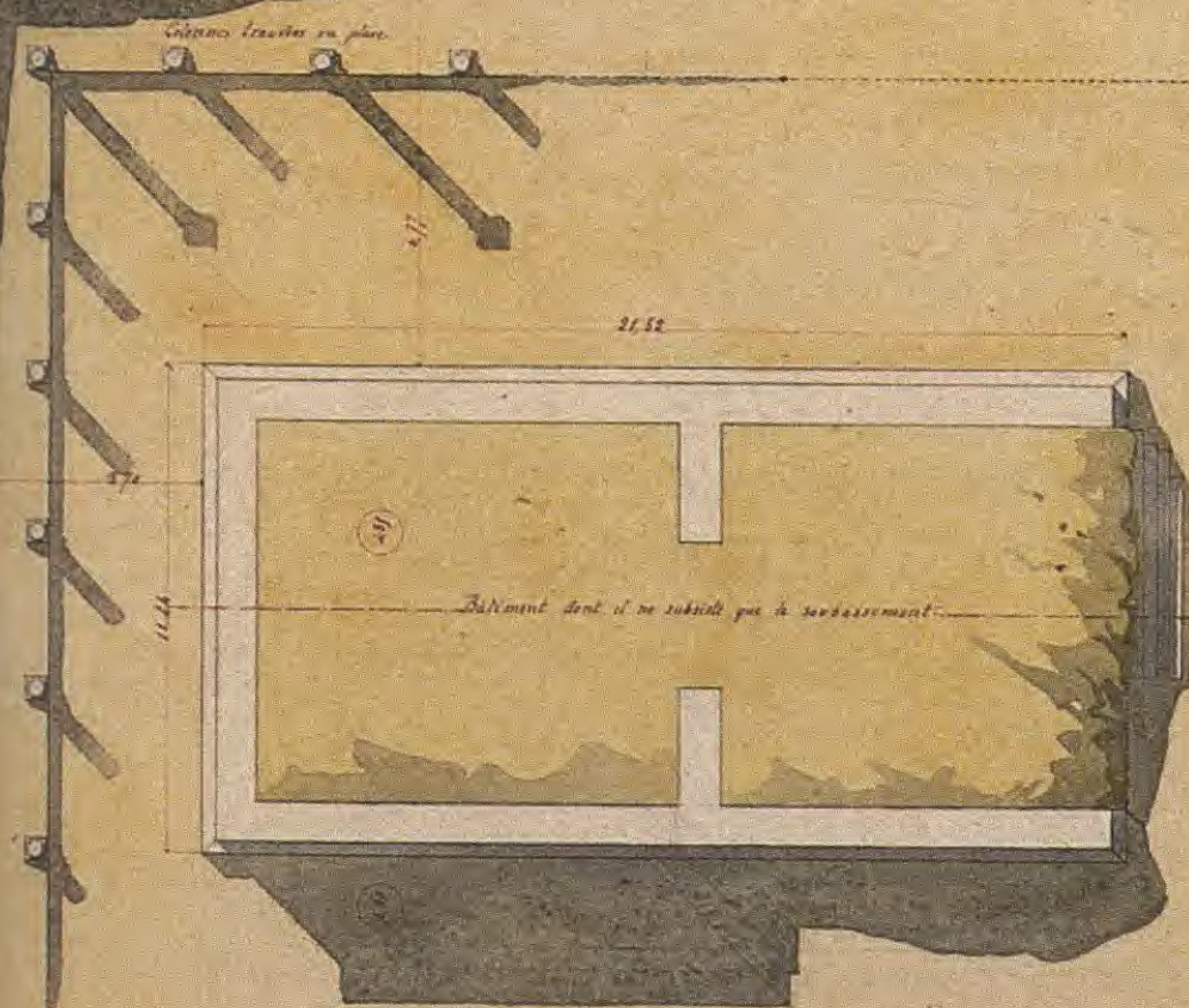
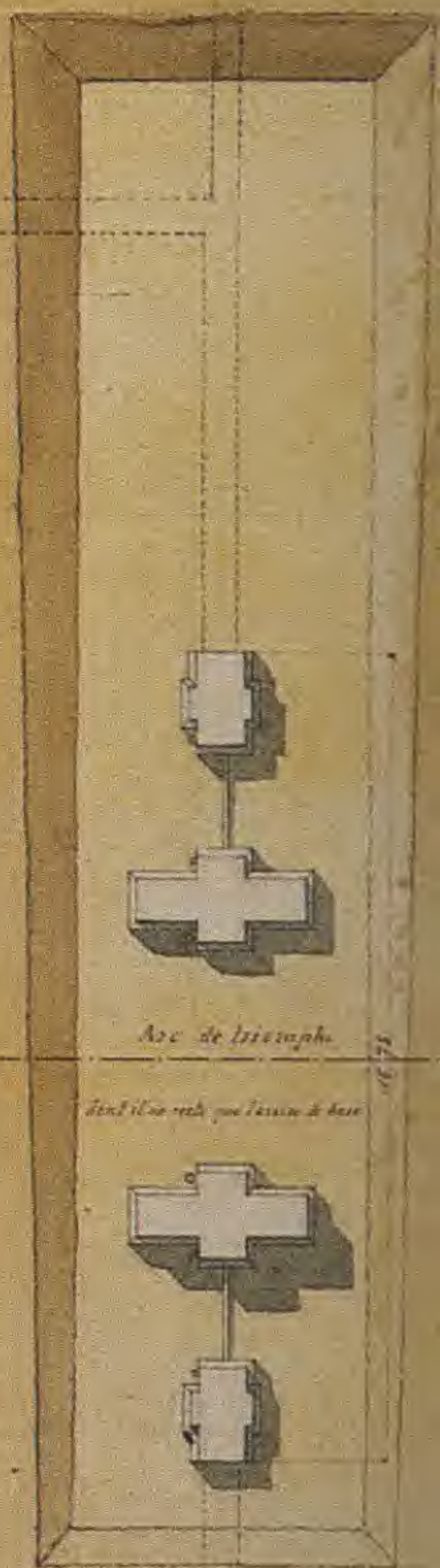
Les deux voyages de Napoléon III marquèrent une période décisive et entraînèrent un changement progressif, lent mais radical, de la société civile et coloniale. Celle-ci commença à se libérer du poids des contraintes militaires, s'organisa et créa de nouvelles structures scientifiques, en particulier des sociétés savantes qui s'impliquèrent dans diverses actions culturelles; parmi ces actions, l'accent était mis sur la connaissance du patrimoine et sa diffusion au moyen de nouvelles publications.

73 Selon René Lespès, les décisions de Napoléon III concernant l'Algérie, transmises au gouverneur général, se synthétisent en trois volets essentiels : primo, encourager le développement des villes pour une meilleure colonisation commerciale et industrielle avec la participation des indigènes; secundo, restreindre l'étendue des établissements militaires et administratifs gênant le développement; et tertio, limiter sinon arrêter les démolitions dans les quartiers anciens pour les remplacer par des constructions européennes. Voir René Lespès, « L'évolution des idées sur l'urbanisme algérois de 1830 à nos jours », *Chantiers Nord-africains*, mars 1933.

74 Extrait de la lettre de l'empereur au maréchal Mac-Mahon, *Lettre sur la politique de la France en Algérie*, Paris, Impr. Impériale, 1865. Lettre publiée par René Lespès, *op. cit*




La départementalisation de 1870 et la mise en place des services des Monuments historiques


Institutionnalisation des services

La naissance d'une nouvelle société civile
Avec la création d'un ministère de l'Algérie et des Colonies (1858-1860), le Second Empire lance les prémisses de la période civile du territoire algérien.

En effet, à la suite du voyage de Napoléon III, la stratégie de la politique coloniale en place est remise en question par l'empereur, et subit une réforme de fond à tous les niveaux. Les nouvelles directives qu'il propose engagent vers une société civile diminuant considérablement les contraintes imposées par l'administration militaire : c'est une phase politique très significative dans l'histoire en Algérie. Du point de vue architectural et urbain, les dispositifs appliqués jusque-là vont être reconsidérés, en particulier les conditions législatives et financières régissant la pratique des fouilles, l'occupation du terrain, la propriété des découvertes, l'attribution des subventions, la conservation des documents.

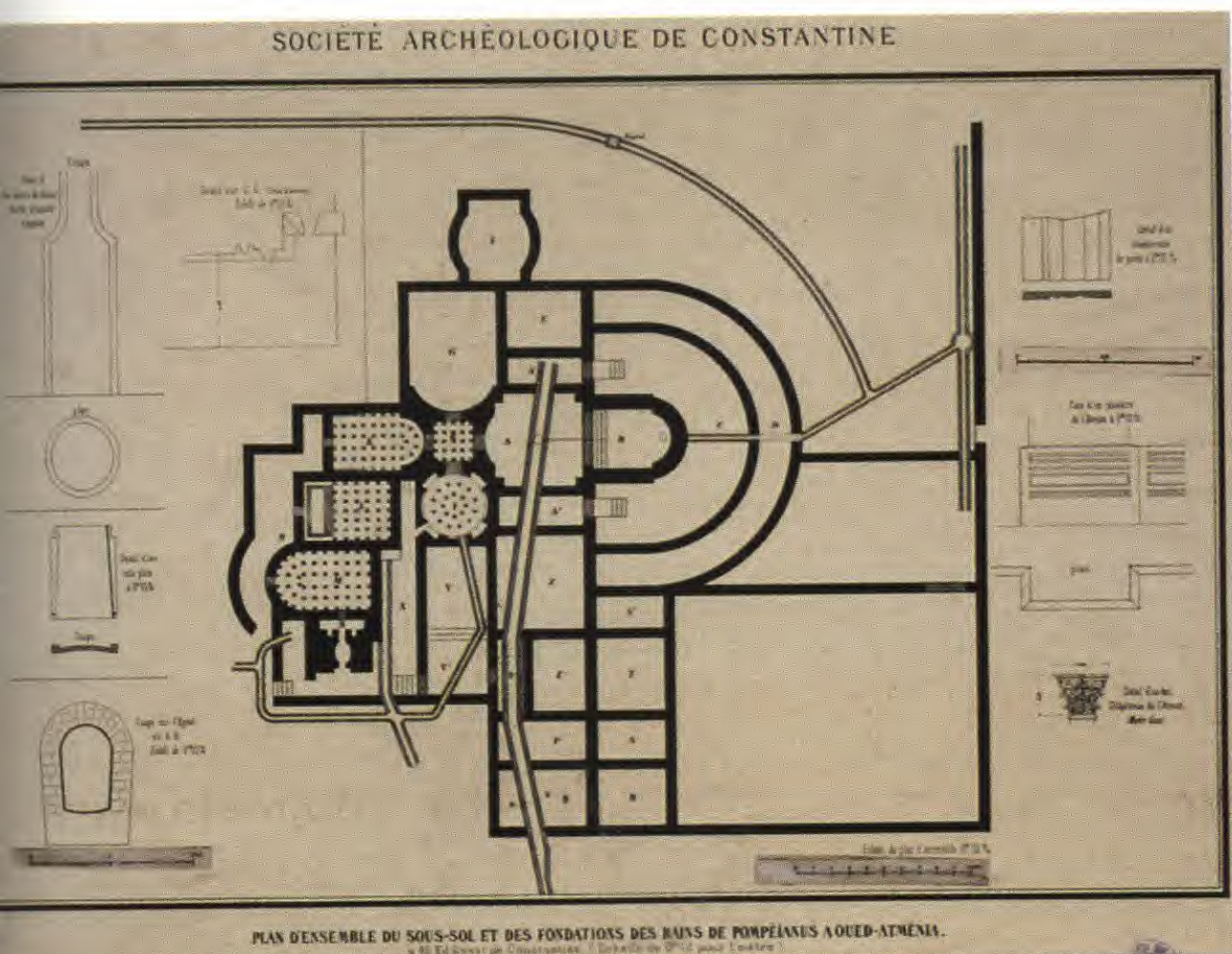
L'année 1870 apporte finalement un changement profond : le passage d'une gestion administrative militaire, solidement ancrée dans le système colonial du pays, à une administration civile. Et pour la première fois, depuis 1830, un gouverneur général civil est nommé en Algérie, l'année suivante. Cette décision importante facilitera la naissance d'une nouvelle communauté scientifique qui se constituera en « sociétés » regroupant des notables, des artistes, des amateurs, des journalistes, des conservateurs et des historiens. Même si les « sociétés locales » existaient déjà depuis 1840, ces nouvelles associations, administrativement plus structurées, auront davantage de poids et leur première préoccupation sera, avant tout, de dénoncer le vandalisme perpétré sur les monuments anciens et de réagir contre les projets d'embellissement et de réalignement qui préconisent, à cette l'époque, la démolition des constructions antérieures à 1830.

Un concours entre les différentes sociétés savantes est organisé, en 1863, dans le but de consacrer le meilleur travail sur l'Antiquité « ayant pour objet une monographie d'un monument de l'Antiquité ou du Moyen Age compris dans les limites actuelles de la France et de l'Algérie, ou bien une description raisonnée des fouilles importantes que la société aura fait exécuter en France ou en Algérie [75] ».

Finalement, en 1881, l'administration algérienne est rattachée aux ministères correspondants de Paris, ce qui provoque des changements dans le domaine de la recherche archéologique et historique. Plusieurs structures sont mises en place pour prendre en compte et étudier les données recueillies depuis un demi-siècle. L'une des bases de l'enquête archéologique est l'inventaire des faits matériels, visibles par simple prospection sur le terrain, et la cartographie, même si la connaissance du pays par les cartes est restée longtemps imparfaite. Les vraies enquêtes, précises, organisées sur de grands chantiers de fouilles archéologiques, s'appuyant sur la cartographie générale de l'Afrique et s'accompagnant du relevé des ruines antiques ou médiévales, n'ont réellement commencé en Algérie qu'en 1881, pour servir de base à l'*Atlas archéologique* de Stéphane Gsell[76]. D'ailleurs, un arrêté de mars 1883 réorganise le Comité des travaux historiques et marque l'apparition d'une section d'archéologie. Un an plus tard est créée une commission rattachée à cette section et destinée à recueillir les communications concernant la Tunisie. En 1894 est mise en place, au sein du Comité des travaux historiques, une commission des publications des documents archéologiques de l'Afrique du Nord.

Les sociétés savantes
La découverte de la richesse des sites, et notamment de l'archéologie de la période romaine en Algérie, suscita un intérêt particulier chez les savants et érudits du XIXe siècle. Plusieurs sociétés savantes locales virent le jour à partir de 1840. Leur rôle essentiel était la recherche, la connaissance et la divulgation des faits historiques, en particulier par la publication. Cependant, l'action dévastatrice des nouveaux chantiers de construction pour l'installation de la colonie ainsi que le pillage des vestiges et objets antiques amenèrent ces sociétés à défendre la protection et la sauvegarde du patrimoine en danger. En effet, elles dénoncèrent ouvertement ces pratiques dans leurs revues et furent suivies par d'autres. C'est sur l'exemple de la Société française pour la conservation et la description des monuments que fut nommé un inspecteur divisionnaire des monu-

75 Archives, Caran, F 17/03.
76 Stéphane Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie, édition spéciale des cartes au 200 000 du service géographique de l'armée, avec texte explicatif*, Alger, A. Jourdan ; Paris, Fontemoing, 1911.



n et détails des sous-sols et fondations des Bains de Pompéianus, près de Constantine, ciété archéologique de Constantine, gravure colorée, Paris, MAP.

ments de l'Algérie, puis un inspecteur général des Bâtiments civils, chargé de la conservation des monuments de l'Algérie, en 1845, en la personne de Charles Texier, architecte.

A Alger, la première société se constitua à l'initiative d'un religieux, Mgr Dupuch[77] qui, à l'image de Berbrugger, essayait de sauver les objets antiques, les recueillait et les conservait dans un petit musée qu'il organisa au palais épiscopal. D'autres sociétés, non moins actives, furent fondées, telles la Société des sciences, la Société des lettres d'Alger en 1847, la Société archéologique en 1848 et la Société archéologique de Constantine, la plus importante, créée en 1852 par Léon Renier et le colonel Creuily. Ce dernier publia dès 1853 l'*Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, devenu par la suite *Recueil*, revue qui rendait compte régulièrement de toutes les découvertes archéologiques et parut pendant plus d'un siècle.

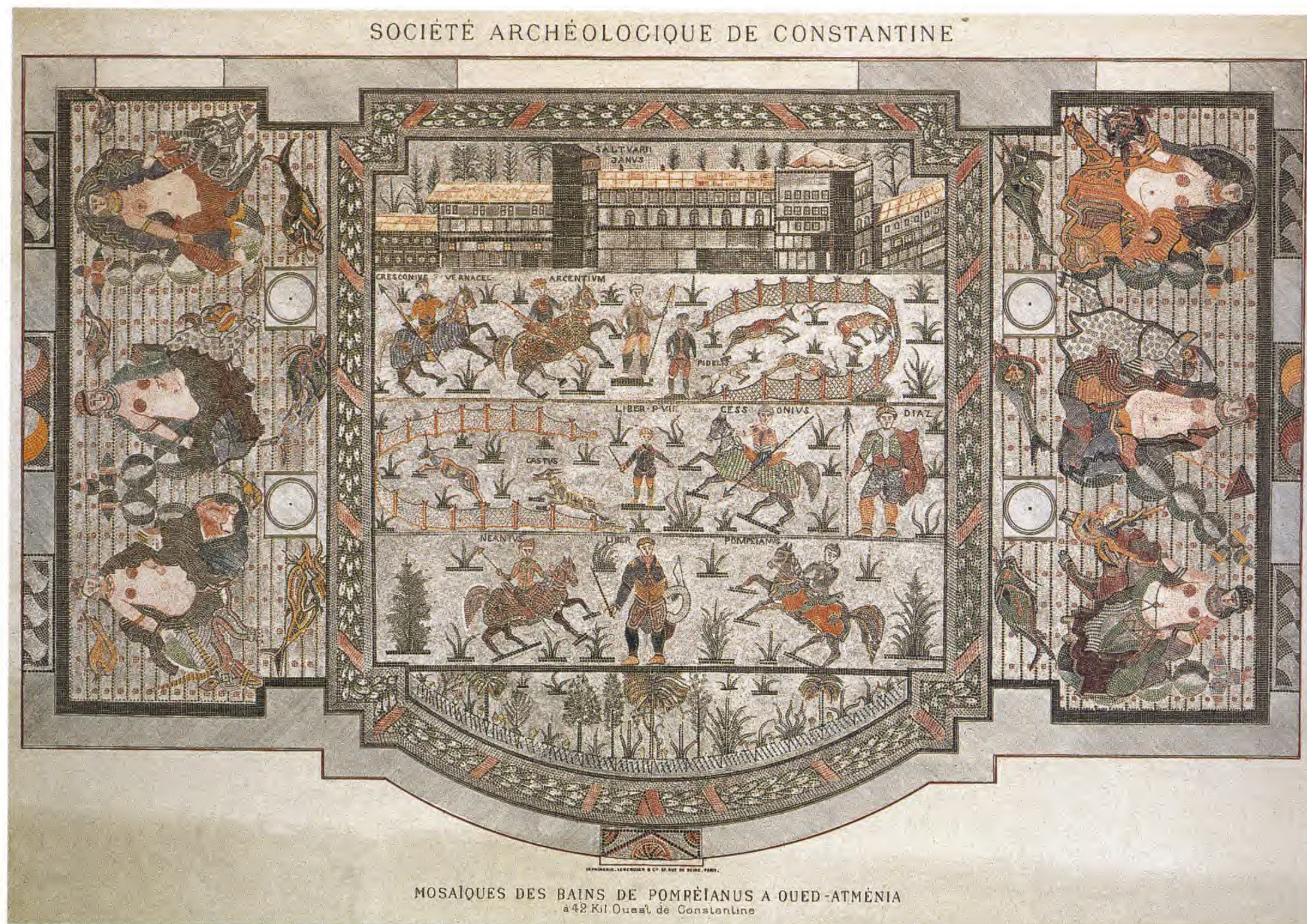
Fondée dans un milieu tout à fait favorable à la recherche, la Société archéologique de Constantine regroupait des personnalités militaires et scientifiques, des administratifs et des religieux. Elle organisait des travaux de dégagement des ruines, exécutait des relevés, rédigeait des rapports publiés dans sa revue. Ses membres œuvraient, souvent à titre bénévole, pour compléter ou effectuer certaines recherches. L'exemple de M. Poissot, avocat délégué de la société, chargé en juillet 1880 d'une mission scientifique « gratuite » pour rechercher dans la petite Kabylie, la province de Constantine et en Tunisie les restes antiques subsistants, d'en recueillir les inscriptions et de les estamper, prouve l'investissement de ses membres. Cette même société créa et organisa un musée à Constantine en 1855.

Une société de cette envergure ne vit le jour à Alger que le 7 avril 1856, à la suite de la nomination en 1854 d'Adrien Berbrugger au poste d'inspecteur général des Monuments historiques : il s'agit de la Société historique algérienne, dont les axes de recherche et les préoccupations étaient très variés. Elle se consacrait à l'histoire et l'archéologie de l'Antiquité, l'histoire de la période musulmane et la langue arabe, la société berbère, ses institutions, ses mœurs et sa langue, mais s'intéressait également à la période française. Elle était présidée par Adrien Berbrugger, en raison de sa connaissance



Plan d'ensemble avec la représentation des mosaïques des Bains de Pompéianus, près de Constantine, Société archéologique de Constantine, gravure colorée, Paris, MAP.

77 Antoine-Adolphe Dupuch (1800-1856), évêque d'Alger de 1838 à 1846. Voir Denise Brahimi, *op. cit.*



Détail des mosaïques des Bains de Pompéianus, près de Constantine, Société archéologique de Constantine, gravure colorée, Paris, MAP.

du territoire et des monuments de l'Algérie, depuis sa participation à l'expédition de Constantine de 1837 et à l'exploration scientifique. Le baron de Slane fut nommé vice-président. L'intérêt de la société s'étendait même à la Tunisie, où Berbrugger avait fait un voyage en 1850. La *Revue africaine*, organe de la Société historique algérienne, parut dès la première année, en 1856. Elle rassemblait des articles d'une grande qualité scientifique sur tous les domaines d'activité de la société. Si l'on en juge par son titre, cette revue avait l'ambition de porter un regard beaucoup plus large, aussi bien sur le plan territorial que sur le plan scientifique, et elle voulait également se démarquer de la région de l'Est.

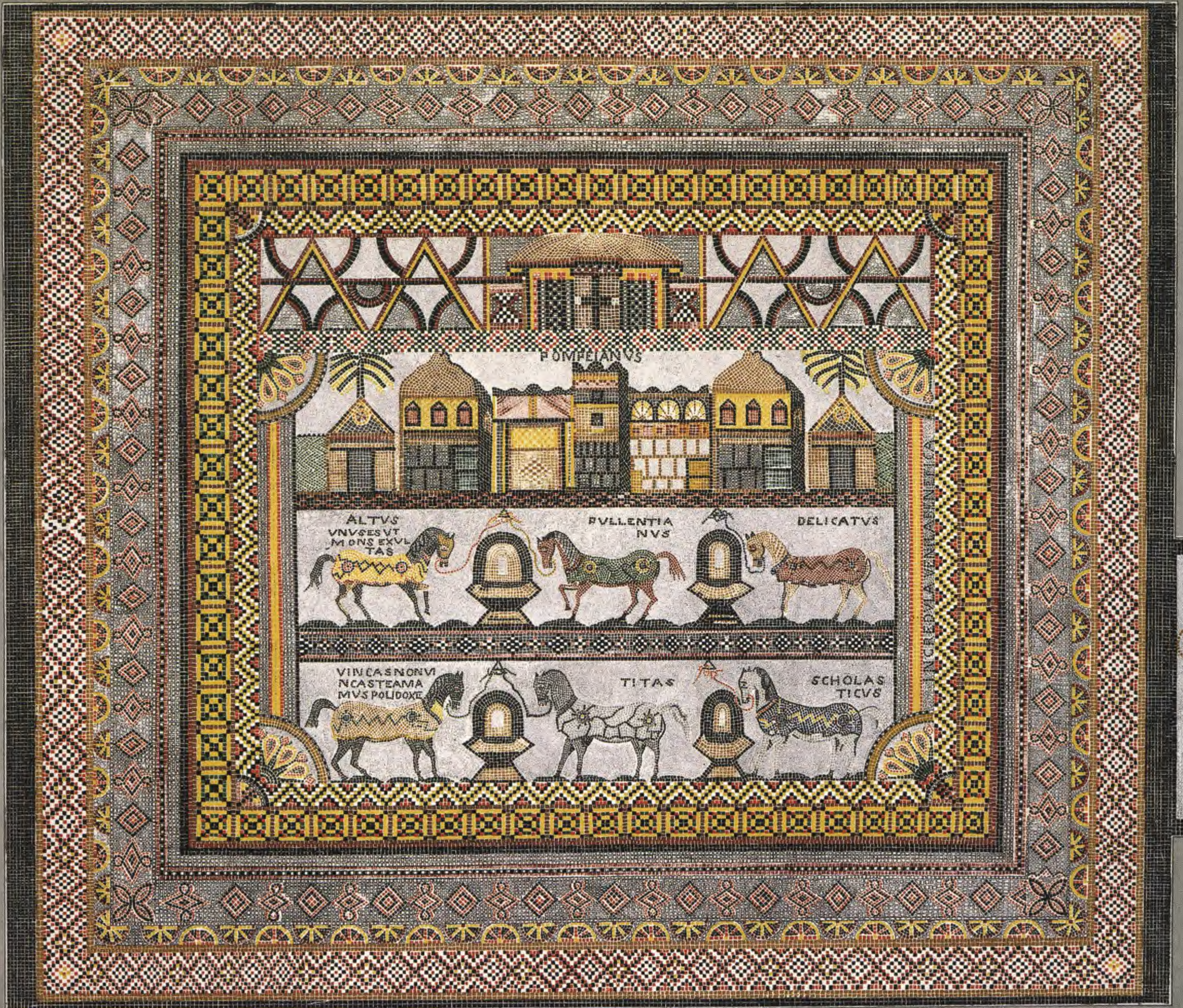
L'académie d'Hippone, qui se définissait comme une société de recherches scientifiques et d'acclimatation, apparut seulement en 1863. Elle se destinait à l'étude conjointe de l'archéologie et de l'histoire naturelle, à l'exemple d'autres sociétés des départements français. Son premier bulletin, publié en 1865, révèle que parmi les officiers et les membres de l'Administration, plusieurs s'occupaient des sciences et des belles-lettres. Quatre sections principales composaient cette publication : les études archéologiques, l'histoire naturelle, l'acclimatation, les arts et les lettres. Il était également prévu la création d'une bibliothèque, mais ce projet ne se concrétisa malheureusement pas.

La Société de géographie et d'archéologie d'Oran est la dernière en date des grandes sociétés scientifiques d'Algérie. Elle fut créée en 1878, alors que le musée de la ville ne fut inauguré qu'en 1891.

En métropole, les recherches et les découvertes des fouilles en Algérie étaient régulièrement relatées et publiées dans des périodiques comme la *Revue archéologique*, les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, les *Mémoires de la Société des antiquaires*, ou encore les *Archives des missions*[78].

78 Antoine Héron de Villefosse, attaché au musée du Louvre, étudie la basilique de Tébessa dont le plan a été dressé par Jules de Laurière, et publie dans les *Archives des missions* en 1873 un panorama de la recherche à Alger et dans le Constantinois.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE



IMPRIMERIE LEMERCIER & Cie 57 RUE DE SEINE PARIS

MOSAÏQUES DES BAINS DE POMPÉIANUS A OUED-ATMÉNIA
à 42 Kil. Ouest de Constantine

Détail des mosaïques des Bains de Pompéianus, près de Constantine,
Société archéologique de Constantine, gravure colorée, Paris, MAP.



Détail des mosaïques des Bains de Pompéianus, près de Constantine,
Société archéologique de Constantine, gravure colorée, Paris, MAP.

L'inventaire des monuments et des objets d'art

Le ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts décide en 1874 la création d'un inventaire général des richesses d'art de la France, qui doit être dressé par les soins de l'administration des Beaux-Arts ; celle-ci en assurera aussi la publication. Une circulaire invite, le 14 août 1876, les sociétés savantes et les sociétés des beaux-arts de chaque département à collaborer à la publication de cet inventaire. La commission d'inventaire est alors constituée, pour répartir et centraliser le travail, au niveau de chaque département. Faisant suite aux différentes décisions et circulaires, un arrêté du 7 juin 1878 institue une commission dans le département d'Alger, pour effectuer et diriger le travail de l'inventaire des monuments et objets d'art, sous la direction de Chevalier, architecte diocésain, chargé de la conservation des monuments, qui abandonna d'ailleurs très vite ce travail à la commission départementale. La commission du département d'Alger, constituée par le préfet Brunel, avec pour mission de dresser l'inventaire des monuments et objets d'art du département, est composée de Mongellas, président de la Société des beaux-arts, de Féraud, président de la Société historique algérienne, de Chevalier, de Mac Carthy, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, de Rattier, architecte du gouvernement général, de Laserge, artiste peintre, d'Houdetot, inspecteur des contributions diverses, en retraite, et de Bougandoura, mufti d'Alger[79].

Finalement l'inventaire des monuments historiques est réservé à l'architecte attaché à la commission des Monuments historiques, l'inventaire des monuments diocésains à l'architecte diocésain, et l'inventaire des musées et bibliothèques au conservateur de ces établissements. En dehors de ces trois catégories, tous les autres monuments sont répartis entre les sociétés savantes et les érudits.

L'Ecole française de Rome et ses envois en Algérie

Quand on parle d'archéologie, on constate la très grande différence entre les pratiques actuelles, qui disposent de techniques de fouilles et de moyens d'interprétation extrêmement raffinés, et les pratiques simples et rudimentaires d'autrefois. Les architectes, et particulièrement les pensionnaires de l'Académie de France à Rome, ont joué un rôle très important dans la formation de cette discipline.

Avec la révélation d'Herculanum et de Pompéi et la découverte de Paestum apparaît le désir de mieux connaître et mieux comprendre le passé. C'est à cette période que va s'imposer le dessin visionnaire de Piranèse. Les voyages se multiplient et les architectes fixent par le dessin leurs impressions et leurs découvertes en vue d'éventuelles publications.

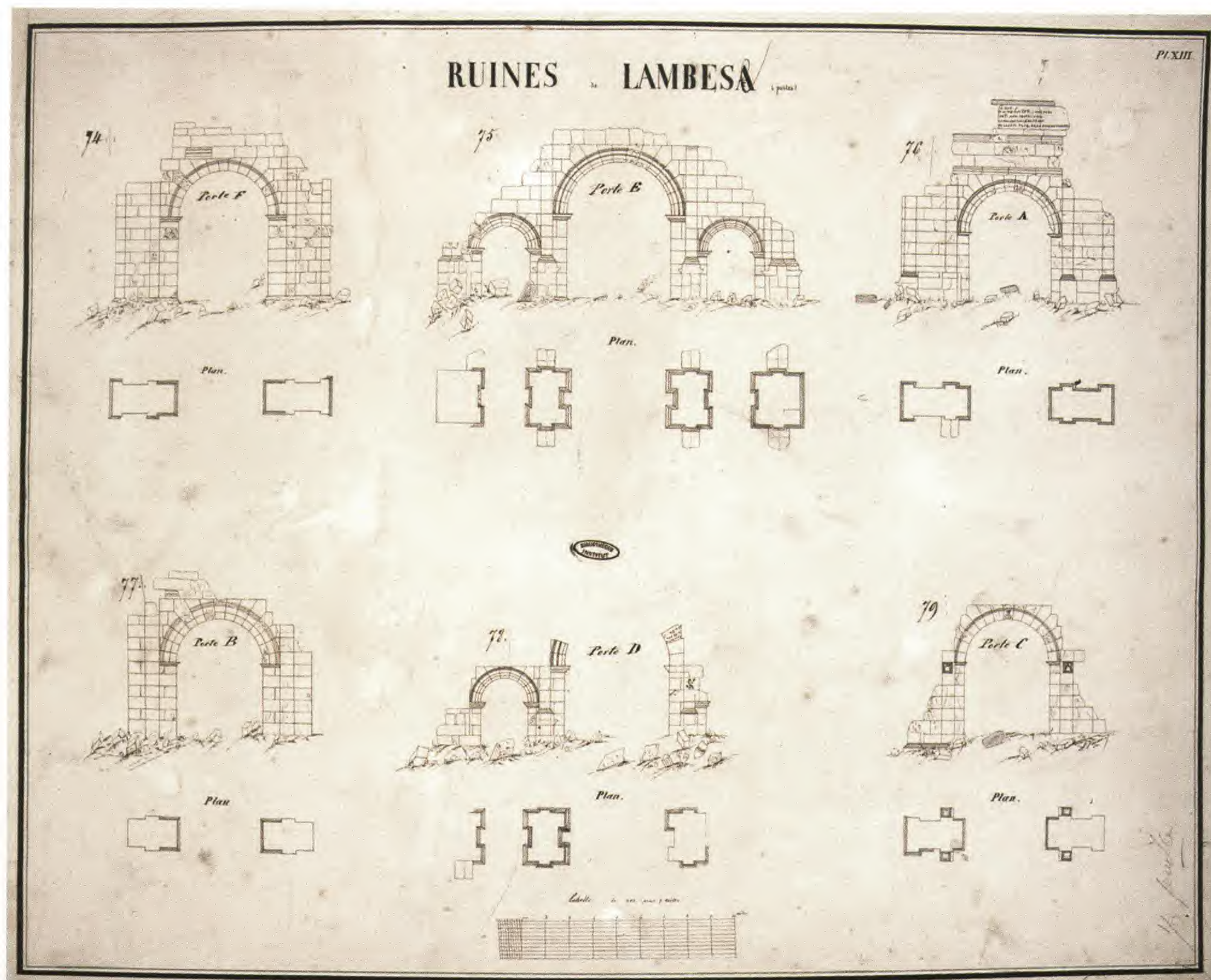
L'Ecole française de Rome, créée en 1875, dans le sillage de l'Ecole française d'Athènes (1846) dont les pensionnaires travaillent en collaboration pour relever les monuments, instaure progressivement le système des envois de Rome.

L'Algérie va offrir, de par sa richesse en vestiges d'époque romaine, un nouveau champ d'investigation et de fouilles. L'Ecole de Rome ne peut ignorer cette possibilité de former ses pensionnaires et en envoie donc quelques-uns en Algérie. La première mission archéologique est confiée, d'octobre 1889 à février 1890, à de jeunes membres comme Auguste Audollet et J. Lataille. De nombreux candidats, pensionnaires ou professeurs, se forment sur les sites antiques d'Algérie. En avril 1893, Henri Graillot se joint à Stéphane Gsell, professeur à l'Ecole des lettres d'Alger, qui mène depuis peu des études archéologiques dans le pays, pour une mission en qualité de membres de l'Ecole de Rome[80]. En 1897, l'Ecole ouvre même un chantier dans la ville antique de Lambèse, où les étudiants peuvent explorer les ruines et étudier l'archéologie *in situ* sous la direction de Stéphane Gsell et Maurice Besnier.

Parmi ces jeunes professeurs et chercheurs, plusieurs demeurent au Maghreb pour développer et approfondir leurs recherches. C'est le cas de Gsell, mais aussi de Félix de Pachère, ancien élève de l'Ecole, qui, après avoir étudié les ruines d'Hippone, devient professeur au lycée d'Alger et dresse le premier inventaire des mosaïques du pays.

79 CAOM, GGA, 54S/1, inventaire des richesses d'art, commission départementale.

80 Stéphane Gsell et Henri Graillot, *Exploration archéologique en Algérie. Ruines romaines au nord de l'Aurès*. Rome, Impr. de P. Cuggiani, 1894-1895. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. XIII et t. XIV.



Porte de la ville, Lambèse, dessin à la plume, *Cahier de l'Ecole française de Rome*, 1848-1849, Paris, Bibliothèque de l'Institut.

Accomplissant consciencieusement sa double tâche de chercheur et de professeur, Gsell s'engage, dès sa nomination à l'Ecole des lettres d'Alger, dans la publication régulière de ses propres découvertes archéologiques et de celles de ses disciples. Ces travaux sont publiés dans les revues des sociétés savantes. D'autres professeurs passés par Alger jouent un rôle important dans la recherche et la pratique des fouilles, à l'instar de Paul Gauckler, agrégé d'histoire, directeur des Antiquités de Tunisie pendant treize ans. En 1892 et 1893 un professeur venu de Nancy, Charles Diehl, organise une grande campagne de fouilles dans le cadre d'une recherche sur les forteresses byzantines.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les opérations de reconnaissance en matière de topographie restent du ressort des officiers de l'armée, qui complètent régulièrement leurs relevés sur la base des plans et des dessins exécutés par les archéologues. La mise en place d'une structure de recherche au sein de l'Ecole des lettres d'Alger, puis de l'université, permet d'organiser de multiples chantiers de fouilles. Les prospections se développent intensivement jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Un exemple particulièrement représentatif de la continuité de ces travaux, tout au long de cette période, n'est autre que le chantier de fouilles de la ville antique de Timgad ; les documents publiés par Albert Ballu à partir de 1897 témoignent clairement de la progression des fouilles et des découvertes.

Création de l'université d'Alger

L'Ecole supérieure des lettres d'Alger fut créée en 1880 et dirigée par Emile Masqueray (1843-1894), ethnographe, linguiste et agrégé d'histoire qui, pour se familiariser avec l'Algérie, avait parcouru le pays dès 1874, fouillé quelques ruines à Timgad en 1875 et publié ses travaux. Il créa avec Paul Bert (1833-1886) les premières écoles d'enseignement supérieur d'Alger, les futures facultés.

Des scientifiques, des hommes de lettres, des historiens et des savants, pour la plupart anciens élèves des écoles françaises de Rome ou d'Athènes, de l'Ecole normale ou de l'Ecole des langues orientales vivantes, vinrent enseigner à l'Ecole supérieure des lettres et s'impliquèrent dans la recherche en développant de nouveaux programmes sur des sujets encore inexploités jusque-là.

Ce fut le cas, notamment, de Stéphane-Charles-Emile Gsell (1864-1932), ancien élève de l'Ecole française de Rome[81], qui arriva en 1890 pour assurer le cours d'archéologie. Il préparait alors sa thèse de doctorat, qu'il soutint en 1894. Cette affectation l'orienta définitivement vers l'archéologie et l'histoire de l'Afrique du Nord. En 1894, il devint professeur en titre et engagea ses élèves dans des recherches archéologiques. Son savoir et sa réputation marquèrent les chercheurs, et ses nombreux ouvrages et publications enrichirent considérablement la connaissance de l'archéologie au Maghreb. Quatre ans plus tard, il occupa la chaire des Antiquités de l'Afrique à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger en 1894, puis fut nommé inspecteur général et directeur du musée des Antiquités algériennes en 1900. Il quitta l'Algérie en 1910 et obtint deux ans plus tard la chaire d'histoire de l'Afrique du Nord au Collège de France. En 1923, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Archéologue reconnu, Stéphane Gsell se consacra à partir de 1893 à l'élaboration de l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, publié en 1911, et à l'illustre ouvrage sur *Les Monuments antiques de l'Algérie*[82], qui consacrait l'ensemble de ses études et découvertes sur l'Antiquité algérienne.

Les professeurs de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger s'engagent, très tôt, dans une didactique de recherche et d'application directe sur le terrain, qu'ils consacrent à la période antique et la civilisation arabe, à travers un enseignement sur l'histoire et sur l'archéologie en Afrique romaine. L'Ecole devint un centre intellectuel qui attira tous les spécialistes de ce domaine. Elèves et professeurs procédaient eux-mêmes aux excavations sur les sites d'études, méthode pratique qui entraîna une évolution importante dans l'approche des techniques de fouilles, avec la vérification *in situ*.

Arguant de la place qu'occupait l'archéologie à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger et du rôle d'Emile Masqueray dans cette institution, le gouverneur général de l'Algérie, Louis Tirman, adressa au ministre de l'Instruction publique une lettre en date du 24 décembre 1889, dans laquelle il proposait la création d'une section d'archéologie : « En présence du développement des travaux publics en Algérie, il importe dans l'intérêt des études archéologiques de prendre des dispositions pour assurer la conservation des antiquités de la colonie et en faciliter les recherches, conformément aux dispositions prises auparavant (circulaires du 25 mars 1844, 26 août 1846 et 31 décembre 1858) qui ont été appliquées à Cherchell, Tébessa, Aïn Témouchent et Orléansville [devenu El-Asnan puis aujourd'hui Chleff] [...]. Création d'un service d'Archéologie, chargé de provoquer la création et de veiller à l'entretien des musées des collections publiques, tout ce qui peut contribuer à la connaissance de l'Antiquité, de réunir, de contrôler les plans des ruines et les catalogues des inscriptions ou des objets d'art existants. Ces actions ont été établies dans l'objectif d'assurer, conformément aux lois et règlements, la conservation de ces ruines, inscriptions et objets d'art, de prendre toutes les dispositions nécessaires pour continuer les recherches antérieures et en inaugurer de nouvelles. La direction de ce service sera confiée à Emile Masqueray, directeur des lettres d'Alger[83] ». Ce service fut créé vers 1890.

Les écoles d'enseignement supérieur d'Alger reçurent le titre de facultés et furent constituées en université par la loi du 30 décembre 1909. Ainsi, l'Ecole supérieure d'Alger devint l'université d'Alger.

81 Stéphane Gsell se vit d'ailleurs confier une mission exceptionnelle pour un étranger : réaliser des fouilles à la nécropole étrusque de Vulci, en Italie (il publia les résultats de ses travaux en 1891).
82 Stéphane Gsell, *Les Monuments antiques de l'Algérie, ouvrage publié sous les auspices du gouvernement général de l'Algérie*, Paris, éd. A. Fontemoing, 1901, 2 volumes.
83 CARAN, F17-13058.

L'instauration de la commission des Monuments historiques

Si la commission des Monuments historiques est instituée en 1837 en France, à la même époque que la commission scientifique de l'Algérie, elle ne verra officiellement le jour qu'en 1880. Et ce, grâce à Laborde qui, lors d'une réunion concernant l'Algérie, à laquelle assistaient Vitet, Golbéry, Mérimée, Taylor et Leprévost, réclama la nomination d'une commission « chargée de procéder au classement des monuments intéressants que renferme l'Algérie ». Vitet et Mérimée rappelèrent l'utilité des études réalisées, lors de l'exploration scientifique, par Ravoisié sur l'architecture et l'archéologie de l'Algérie et proposèrent que ces travaux soient exploités par les membres qui devaient s'occuper de l'inventaire et de la restauration des monuments d'Algérie[84]. Le service des Monuments historiques en Algérie fut finalement créé en 1880.

Après la période des explorations scientifiques et jusqu'à l'instauration du service des Monuments historiques, la prise en charge effective du patrimoine architectural semble perdre de l'intérêt, même si les sociétés savantes continuent à œuvrer pour la sauvegarde et la connaissance de ces richesses et que les protestations contre les démolitions ne cessent de s'élever. L'administration coloniale, préoccupée par le renforcement politique, se désintéresse de plus en plus du patrimoine. La participation militaire, réalisée au nom de la science et des arts, n'est plus d'actualité pour le gouvernement.

Depuis l'instauration du service des Bâtiments civils en Algérie, en 1843, et la fin des missions d'exploration, l'administration coloniale et la métropole se déchargent des grands travaux scientifiques, pour se consacrer essentiellement aux travaux d'entretien, de réparation, mais aussi de restauration sur les « monuments anciens de l'Algérie ». Sous le terme de « restauration », plusieurs mosquées ou palais subissent, soit des démolitions, soit des transformations. Les villes romaines deviennent des carrières à la disposition des constructeurs. L'inventaire et la réelle restauration des monuments passent au second plan. Les protestations s'intensifient et viennent même de l'étranger. L'abondance des épigraphes découvertes incite l'Académie de Berlin à envoyer l'archéologue Gustav Wilmanns pour les examiner, les dessiner et préparer le huitième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. Celui-ci, consterné par l'attitude de la France à l'égard de ce patrimoine en danger, émet de violentes critiques et dénonce les démolitions que subissent les monuments antiques de l'Algérie[85]. Les réactions de Wilmanns sont mal perçues en métropole, d'autant plus qu'elles rejoignent les mêmes dénonciations émanant depuis quelque temps de la Société historique algérienne et du musée d'Alger. Des rapports sont transmis à la métropole par Mac Carthy. Il sollicite régulièrement le ministère de l'Instruction publique pour qu'Alger soit dotée d'architectes capables de relever, dessiner et inventorier les monuments anciens abandonnés, qui se détériorent. Face à cette situation vis-à-vis des monuments de valeur, qui reste sans écho, plusieurs savants et archéologues, en France et en Algérie[86], s'insurgent également contre ce laisser-faire et réclament la sauvegarde des monuments qui disparaissent de jour en jour sous les coups de pioche ou se retrouvent défigurés par des transformations irrationnelles.

A la même époque, la France découvre l'art arabe lors de l'Exposition universelle de 1867, où sont présentés les relevés et les dessins de l'exploration scientifique d'Egypte.

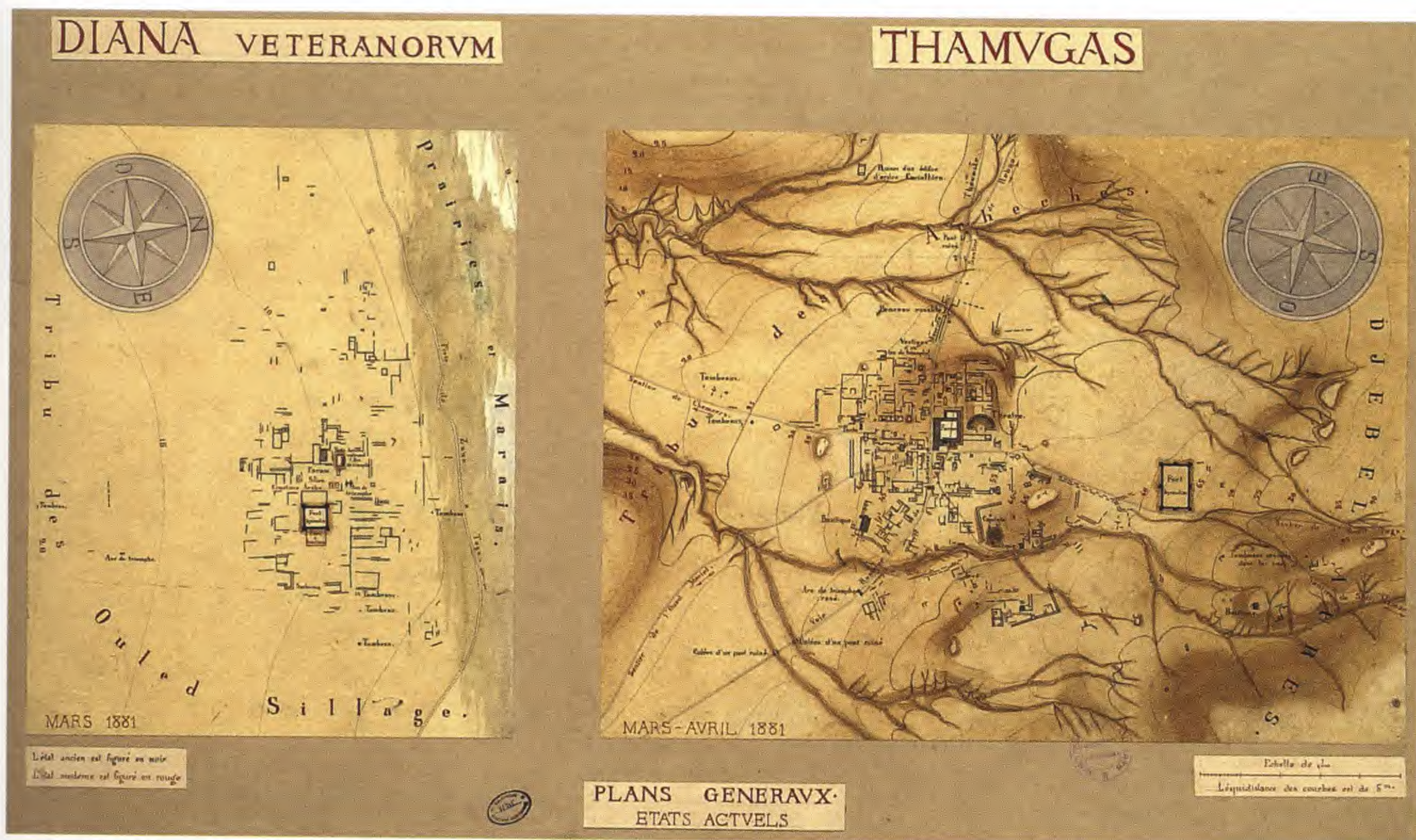
Suite aux différentes réactions pour sauvegarder les monuments de l'Algérie, Edmond-Clément-Marie-Louis Duthoit, architecte attaché au service des Monuments historiques en France, est sollicité par le ministre de l'Instruction publique qui décide, par un arrêté du 14 mai 1872, de l'envoyer en Algérie dans « le but d'étudier et dessiner les monuments arabes, de reconnaître leur état de conservation et d'en décider les restaurations prioritaires à entreprendre[87] ». Duthoit se rend en Algérie, où il se consacre essentiellement à établir des monographies des monuments d'architecture musulmane les plus remarquables des départements d'Alger et d'Oran. Il sera nommé premier architecte en chef des Monuments historiques en Algérie, à la création de ce service en 1880.

84 Françoise Bercé, *Les Premiers Travaux de la commission des monuments historiques, 1837-1848*, Paris, éd. Picard, 1979.

85 Gustav Wilmanns, *Etude sur le camp et la ville de Lambèse*, Paris, éd. E. Thorin, 1884. Voir aussi Denise Brahimi, *op. cit.* et la thèse de Nabila Oulebsir, *op. cit.*

86 Des villes antiques entières servent de carrières aux colons pour la construction, et les démolitions continuent sans aucune restriction.

87 Edmond Duthoit, « Rapport sur une mission scientifique en Algérie », dans la série des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1873, 3e série, t. I.



Plan de la ville de Timgad, aquarelle de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.

Le service des Monuments historiques de l'Algérie fut incarné par deux figures essentielles qui, dans le dernier quart du XIXe siècle, en assurèrent la direction : Edmond Duthoit, puis Albert Ballu qui lui succéda. Le rôle essentiel des architectes des Monuments historiques consistait à organiser et diriger les travaux de fouilles et de restauration des établissements antiques et des monuments majeurs d'autres époques, qui avaient marqué l'histoire de l'Algérie et dont la survie était incertaine en raison de leur mauvais état, de l'absence d'entretien et du vandalisme. Dès l'instauration de ce service, Edmond Duthoit dut faire face à un lourd programme : il fallait étudier, relever, consolider et restaurer les monuments anciens sur l'ensemble du territoire, avec l'assistance d'Henry Bernard, architecte lui aussi, et d'Amédée Maintenay, dessinateur, qui furent chargés du levé du plan de la ville romaine de Lambèse, ancienne *Lambaesis*, en 1881, ainsi que de Ch. Bazin, qui devait effectuer plus tard, en 1886-1887, le même travail pour la ville de Tipasa.

Avec l'arrivée de Duthoit, rompu aux grands chantiers de restauration en France[88], en sa qualité d'ancien collaborateur d'Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, l'approche était différente de celle adoptée lors des explorations scientifiques plus de trente ans auparavant, qui consistait à établir des relevés et des états de restitution idéale. Les nouvelles méthodes appliquées par Duthoit et ses collaborateurs ne se résumaient pas seulement au relevé et à la connaissance approfondie d'un monument, mais proposaient aussi des solutions techniques et spécifiques de restauration. Edmond Duthoit assura, avec son équipe, le relevé de sites aussi grandioses que Timgad et Lambèse, produisit des profils et des vues de ces sites et réalisa des monographies de plusieurs édifices majeurs de

88 Edmond Duthoit prit la suite des travaux d'achèvement de la restauration du château de Pierrefonds engagés par Viollet-le-Duc, la cathédrale de Senlis, restaura le château de Roquetaille ainsi que des églises.



Vue perspective du forum, Timgad, aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.

l'Antiquité, après avoir engagé les premiers travaux de fouilles archéologiques et de restauration sous la direction d'Emile Boeswillwald, inspecteur général des Monuments historiques et successeur de Prosper Mérimée.

Il faut toutefois souligner qu'Edmond Duthoit et plus tard Albert Ballu dirigeaient le service des Monuments historiques à partir de la métropole, où ils continuaient d'exercer leurs activités, et se rendaient régulièrement en Algérie pour assurer le contrôle et le suivi des chantiers, dirigés sur place par leurs collaborateurs. Notons encore que, la création du service des Monuments historiques en Algérie et celle de l'Ecole des lettres d'Alger étant intervenues à la même date, des professeurs-archéologues aussi bien que des architectes investissaient les sites archéologiques ; tout en œuvrant pour un objectif commun — l'étude et la restauration des monuments antiques —, et en collaborant parfois de façon fructueuse, leurs démarches et leurs méthodes n'étaient pas nécessairement identiques. Au sein même du service des Monuments historiques, si Duthoit et Ballu adoptèrent la même approche, le second eut plus de moyens techniques à sa disposition.

Le service des Monuments historiques de l'Algérie est calqué sur celui des autres départements. Des rapports étaient adressés au ministère de l'Instruction publique, avec copie au gouverneur général de l'Algérie, pour les tenir informés des travaux exécutés, de la progression des fouilles et des restaurations à entreprendre.



perspective du forum, Timgad, aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.

l'Antiquité, après avoir engagé les premiers travaux de fouilles archéologiques et de restauration sous la direction d'Emile Boeswillwald, inspecteur général des Monuments historiques et successeur de Prosper Mérimée.

Il faut toutefois souligner qu'Edmond Duthoit et plus tard Albert Ballu dirigeaient le service des Monuments historiques à partir de la métropole, où ils continuaient d'exercer leurs activités, et se rendaient régulièrement en Algérie pour assurer le contrôle et le suivi des chantiers, dirigés sur place par leurs collaborateurs. Notons encore que, la création du service des Monuments historiques en Algérie et celle de l'Ecole des lettres d'Alger étant intervenues à la même date, des professeurs-archéologues aussi bien que des architectes investissaient les sites archéologiques; tout en œuvrant pour un objectif commun — l'étude et la restauration des monuments antiques —, et en collaborant parfois de façon fructueuse, leurs démarches et leurs méthodes n'étaient pas nécessairement identiques. Au sein même du service des Monuments historiques, si Duthoit et Ballu adoptèrent la même approche, le second eut plus de moyens techniques à sa disposition.

Le service des Monuments historiques de l'Algérie est calqué sur celui des autres départements. Des rapports étaient adressés au ministère de l'Instruction publique, avec copie au gouverneur général de l'Algérie, pour les tenir informés des travaux exécutés, de la progression des fouilles et des restaurations à entreprendre.

Les architectes des Monuments historiques et leurs missions

Avec l'instauration du service des Monuments historiques de l'Algérie, les architectes en chef transfèrent et adaptent à ce pays les principes de restauration en vigueur en France à la fin du XIXe siècle.

Emile Boeswillwald (1815-1896)

Formé à l'atelier de Labrouste, Emile Boeswillwald a été l'auxiliaire de Viollet-le-Duc et de Lassus pour la restauration de Notre-Dame. Attaché à la commission des Monuments historiques en 1843, il assure à partir de 1860 les fonctions d'inspecteur général des Monuments historiques en remplacement de Mérimée. Il a réalisé d'importantes restaurations : l'église de Saint-Germer-de-Fly dans l'Oise de 1844 à 1860, celle de Vignory (Haute-Marne) de 1845 à 1853, les cathédrales de Toul et de Laon. Dès 1872[89], il manifeste un vif intérêt pour l'art arabe et suit de près les travaux d'Edmond Duthoit sur les monuments arabes de Tlemcen. En 1880, Boeswillwald se rend en Algérie avec pour mission « de visiter les divers édifices de l'Algérie se rattachant soit à l'art antique, soit à l'art arabe, et d'adresser une liste définitive de classement en même temps que l'état de conservation et les besoins que cet état nécessite ».

Edmond Duthoit (1837-1889)

Edmond Duthoit intervient pour la première fois en Algérie en 1872, dans le cadre de la mission qui lui a été confiée par le service des Monuments historiques pour le relevé des monuments d'architecture musulmane. Nommé architecte en chef des Monuments historiques de l'Algérie lors de la création de ce service en 1880, il restera à ce poste jusqu'à sa mort en 1889.

En 1872, Duthoit parcourt pendant trois mois les principales villes des départements d'Alger et d'Oran, et concentre ses recherches sur l'identification et le relevé des édifices représentatifs de l'architecture musulmane, civile et religieuse. Il procède à la nomenclature de ces monuments, dont il analyse le plan, la forme, le décor, le mode de construction et les matériaux employés. La province de Constantine, « si riche en souvenirs romains et byzantins, ne possède, du reste, que bien peu de monuments de la bonne période arabe », selon ses termes, mais il souhaite compléter son travail de documentation lors d'une prochaine exploration. Duthoit n'hésite pas à employer la photographie comme support au dessin et à l'estampage des décors, chaque fois qu'il en a les moyens : « Pour faire connaître et apprécier comme ils le méritent les monuments que je viens de citer, je ne me suis point contenté de les dessiner et les mesurer ; je les ai fait reproduire par la photographie toutes les fois que la chose a été possible ; j'ai estampé moi-même ou fait estamper les décorations susceptibles d'être reproduites par ce moyen, toutes et quantes fois que nous avons pu y atteindre[90]. »

A Alger, il retiendra trois édifices d'époque turque et un d'époque arabe : la grande mosquée, dite de la Marine, ou encore Djamâa El Kébir du XVe siècle, la mosquée hanefi dite de la Pêcherie ou Djamâa El Djedid du XVIe siècle, la maison du Khaznadji dite Dar Khaznadji du XVIIIe siècle, attribuée au palais archiépiscopal, et la maison dite Dar Essouf du début du XIXe siècle, occupée par la cour d'assises d'Alger. L'ensemble de ces monuments ont fait l'objet d'un relevé précis et d'une analyse détaillée.

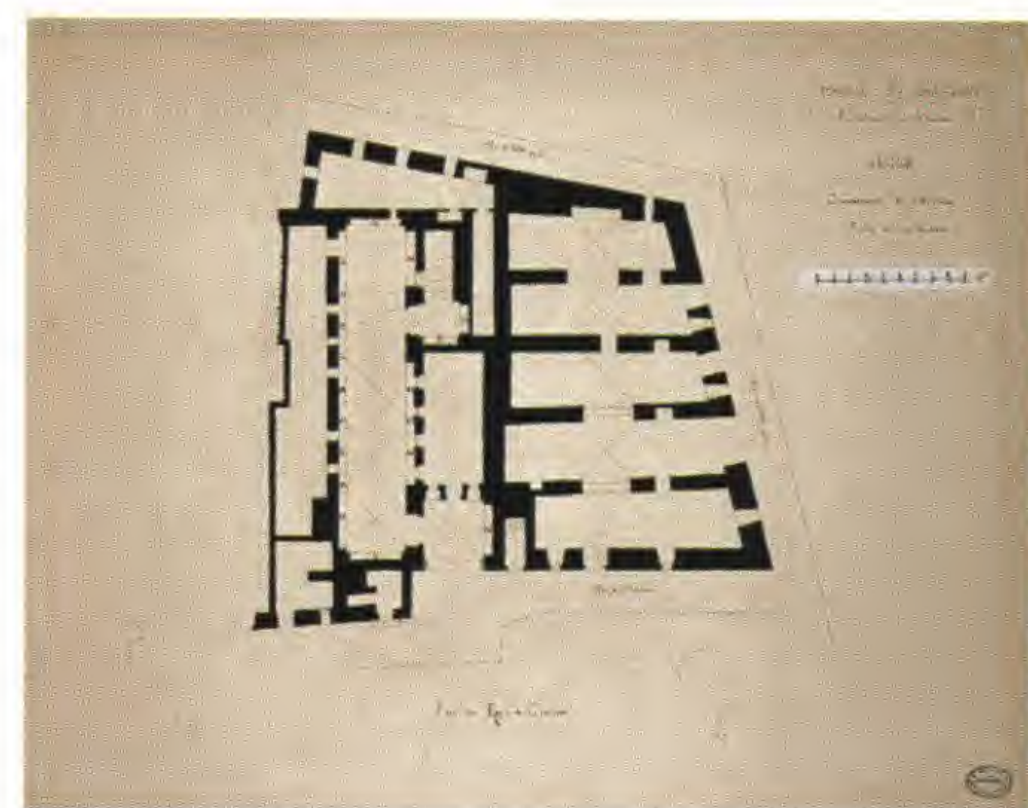
A Oran, il ne retient que la Grande Mosquée du XIXe siècle et le minaret du « Campement » du XIVe siècle, alors qu'à Tlemcen il distingue plusieurs monuments[91] : la Grande Mosquée, ou Djamâa El Kébir de la fin du XIIe siècle, la mosquée Sidi Bel Hacen du XIIIe siècle, le marabout et la mosquée de Sidi Brahim, respectivement du XIVe et du XVIe siècle, le minaret de la mosquée des Ouled el Imam, la médersa[92] Tachfinya, la mosquée Sidi Boumediene et ses dépendances, la médersa de Sidi Boumediene, la mosquée Sidi El-Halouy, la mosquée Sidi Bou Issac, le minaret de la mosquée de Sidi El-Hacen-Ben-Maclouf-er-Rachidi dont la mosquée était totalement en ruine, tous du XIVe siècle, le minaret d'Agadir appelé aussi de Djamâa El-Atik du XIIIe siècle, la porte dite de Mansourah et son enceinte du tout début du XIVe siècle, et enfin la mosquée de Mansourah dont seuls les murs et une partie de son minaret étaient encore debout. Les dessins réalisés par Duthoit à Tlemcen, conservés à

89 Emile Boeswillwald, « Menuiserie arabe. Plafond », *Gazette des architectes et du bâtiment* (GAB), 1863, p. 49-50.

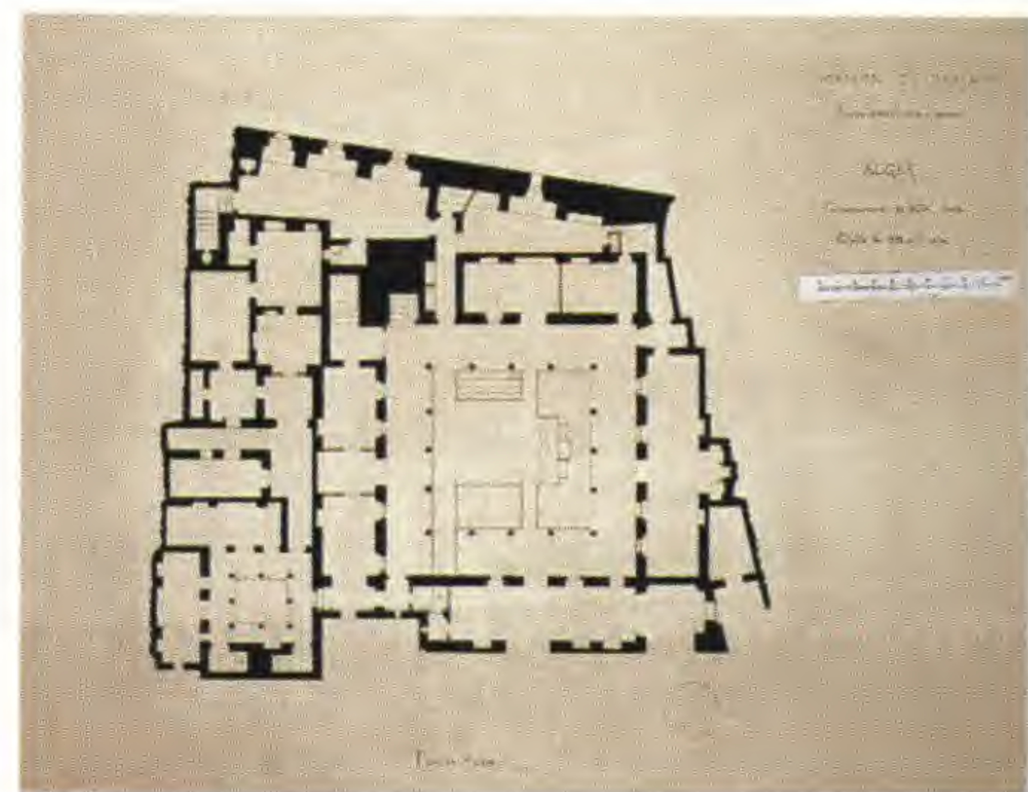
90 Edmond Duthoit, « Rapport sur une mission scientifique en Algérie », *op. cit.*

91 *Id. Ibid.*

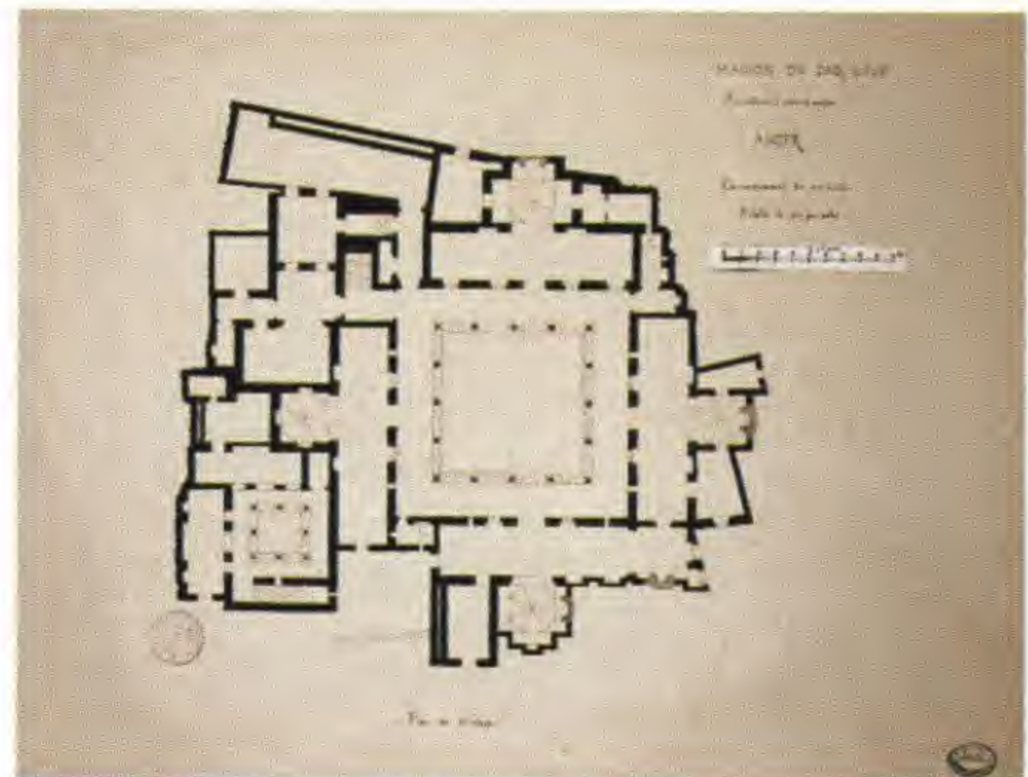
92 Collège, université pouvant accueillir des pensionnaires et où la théologie, l'astrologie, la jurisprudence, la littérature étaient enseignées sous l'autorité religieuse.



Relevé du rez-de-chaussée, palais Dar Essouf, Alger, encre de Chine de E. Duthoit, Paris, MAP.



Relevé du plan du 1er étage, palais Dar Essouf, Alger, encre de Chine de E. Duthoit, Paris, MAP.



Relevé du plan du 2e étage, palais Dar Essouf, Alger, encre de Chine de E. Duthoit, Paris, MAP.

la Médiathèque du patrimoine à Paris, témoignent d'une grande maîtrise artistique et d'une très bonne connaissance de l'art arabe. Ce sont des œuvres d'une qualité esthétique incontestable, tout comme les dessins remarquables de l'architecte Edouard Danjoy réalisés en 1873 à la médersa Tachfinya.

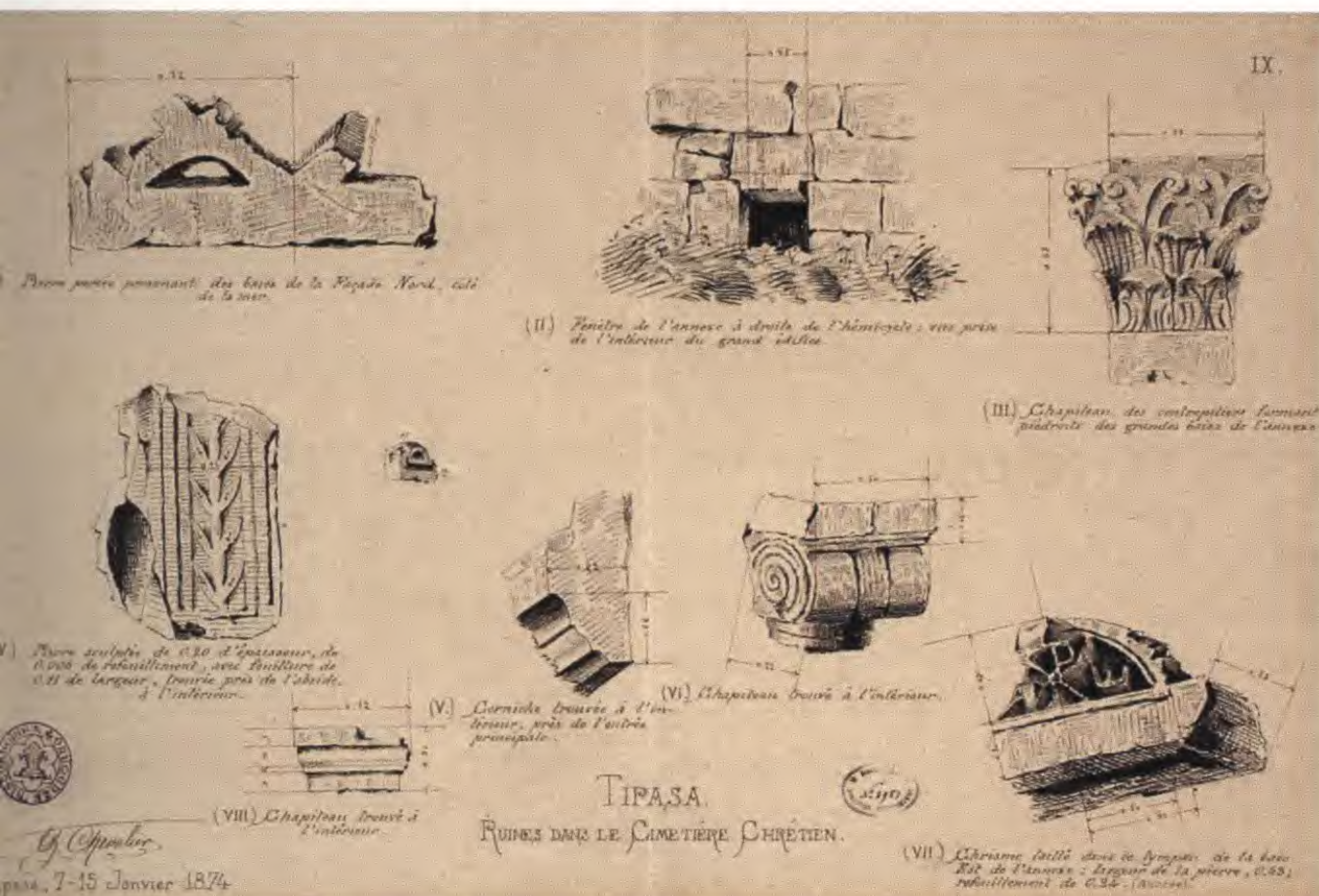
Relevant et dessinant principalement les mosquées et les médersas de Tlemcen, Duthoit ne se contente pas d'élaborer un inventaire des monuments les plus représentatifs de l'art arabe de cette ville. Il effectue également l'étude précise, l'analyse approfondie et la restauration des monuments, avec beaucoup d'intelligence et de talent. Il fait appel aux architectes des Bâtiments civils et diocésains, tels Rattier, Lefebvre, Viala de Sorbier ou encore Chevalier, qui lui transmettent volontiers les quelques relevés qu'ils ont effectués pour leurs travaux d'entretien ou de transformation des édifices, et coopèrent par la suite avec lui sur des édifices antiques.

A l'issue de sa première mission, Duthoit sélectionne les relevés de quelques-uns des plus beaux monuments qui, selon lui, méritent de figurer dans les archives de la commission des Monuments historiques : la mosquée Sidi Boumediene et ses dépendances, la mosquée Sidi El-Halouy, le mihrab et la maqsurah de la Grande Mosquée, la porte de la médersa Tachfinya à Tlemcen, la mosquée et le minaret de Mansourah, ainsi que la décoration du double portique et du salon de l'archevêché d'Alger. Après avoir établi l'inventaire, il propose neuf édifices au classement sur la première liste des monuments historiques de l'Algérie : Dar El Khaznadji et Dar Essouf à Alger; le minaret du « Campement » à Oran ; la Grande Mosquée, la mosquée Sidi Bel Hacen et la mosquée Sidi Brahim à Tlemcen ; et enfin la mosquée Sidi Boumediene et la mosquée Sidi El-Halouy, sans omettre le minaret de Mansourah dans les environs de Tlemcen[93].

L'intérêt d'Edmond Duthoit pour l'architecture arabe[94] remonte à l'époque des missions qu'il a effectuées en Orient[95] pour le compte du gouver-



Vue perspective de la mosquée Bab Edzaïr, Tlemcen, aquarelle de E.Danjoy, 1873, Paris, MAP.



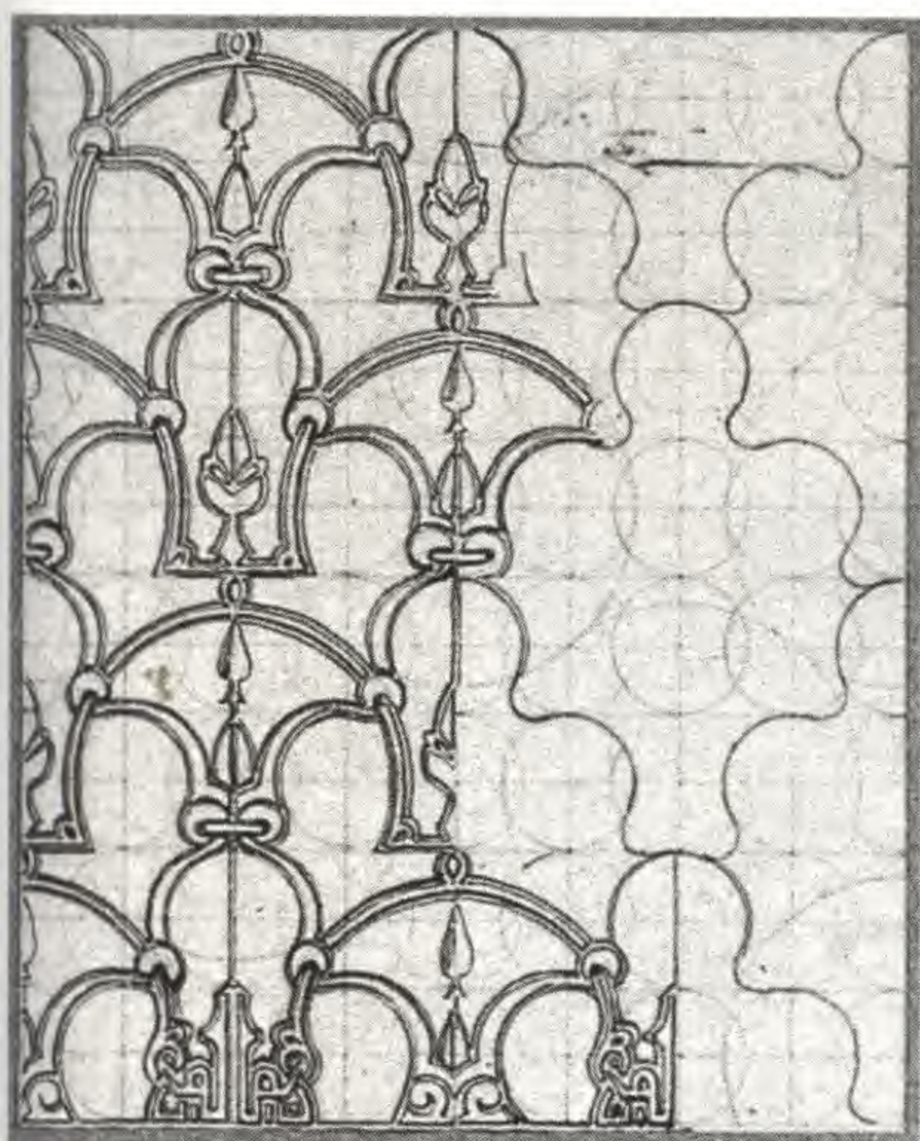
...oquis et relevés de corniches, chapiteaux et pierres gravées, ...ines romaines dans le cimetière chrétien, Tipasa, ...cre de Chine de Th. Chevalier, 7-15 janvier 1874, Paris, MAP.

93 E. Duthoit, Rapport..., *op. cit.*

94 Pour la question, voir la thèse de N. Oulebsir, *op. cit.*

95 Edmond Duthoit, *Un Amienois en Orient, Edmond Duthoit, architecte, 1837-1889. Conférence faite à la séance des Rosati picards du 21 juin 1935*, Fontenay-le-Comte, Imprimerie moderne, 1936.

nement français, en 1861 et 1865, puis en Asie en 1869. La qualité de ses travaux sur la Syrie, l'Asie Mineure, Chypre lui ont d'ailleurs valu distinctions et reconnaissance, et ont été déterminants pour son envoi en Algérie, région au climat chaud et rude, comme les pays d'Orient. Désirant actualiser les relevés de monuments établis par Amable Ravoisié lors de l'expédition scientifique de l'Algérie, Duthoit les redessine et les rehausse à l'aquarelle. Il porte un regard scientifique, à la fois sensible et interrogatif, sur l'art et l'architecture de l'époque arabe et particulièrement sur les éléments du décor ou de la construction, par exemple les panneaux de stuc de plâtre qui ornent les parois, les baies à claire-voie, les stalactites de l'intrados des coupoles, les bandeaux de faïence ou les agencements de briques multicolores vernissées, les inscriptions coraniques, les dessins des arabesques, les boiseries des portes, les détails de chapiteaux, de charpentes et autres. Il est fasciné par l'imagination créative et la « science décorative des Arabes », selon les propres termes de Duthoit, et il souligne dans le rapport qu'il adresse au ministre [de l'Instruction publique] le 10 décembre 1874, depuis son agence d'Amiens : « Le plâtre sculpté, refouillé, découpé, fait la décoration principale de toutes les constructions arabes. Il n'est pas possible d'évaluer la somme d'imagination que les sculpteurs ont dépensée pour la composition de cette ornementation, toujours originale et toujours variée dans son unité de principe et de moyens. Le plus léger croquis vaut mieux que la plus longue description pour faire entrevoir la science et le goût inimitables des décorateurs maures. »



Composition géométrique de l'ornementation, mosquée Sidi Bel Hacen, Tlemcen, dessin de E. Duthoit, Paris, MAP.

Tout ce qui peut révéler une composition géométrique complexe l'attire et l'invite au dessin et à l'étude. Il exécute, avec la même rigueur et les mêmes préoccupations scientifiques, un grand nombre de dessins des monuments qu'il relève lui-même. L'examen détaillé de chaque élément du décor l'amène à décomposer les éléments graphiques et à analyser et saisir les règles de conception des motifs propres à cet art. Dans ses dessins de détails, la décomposition-recomposition géométrique qu'il opère et la recherche des figures primaires, visibles par les lignes de construction, suggèrent les principes de composition du modèle répétitif et dévoilent l'ensemble dans une harmonie évidente et limpide.

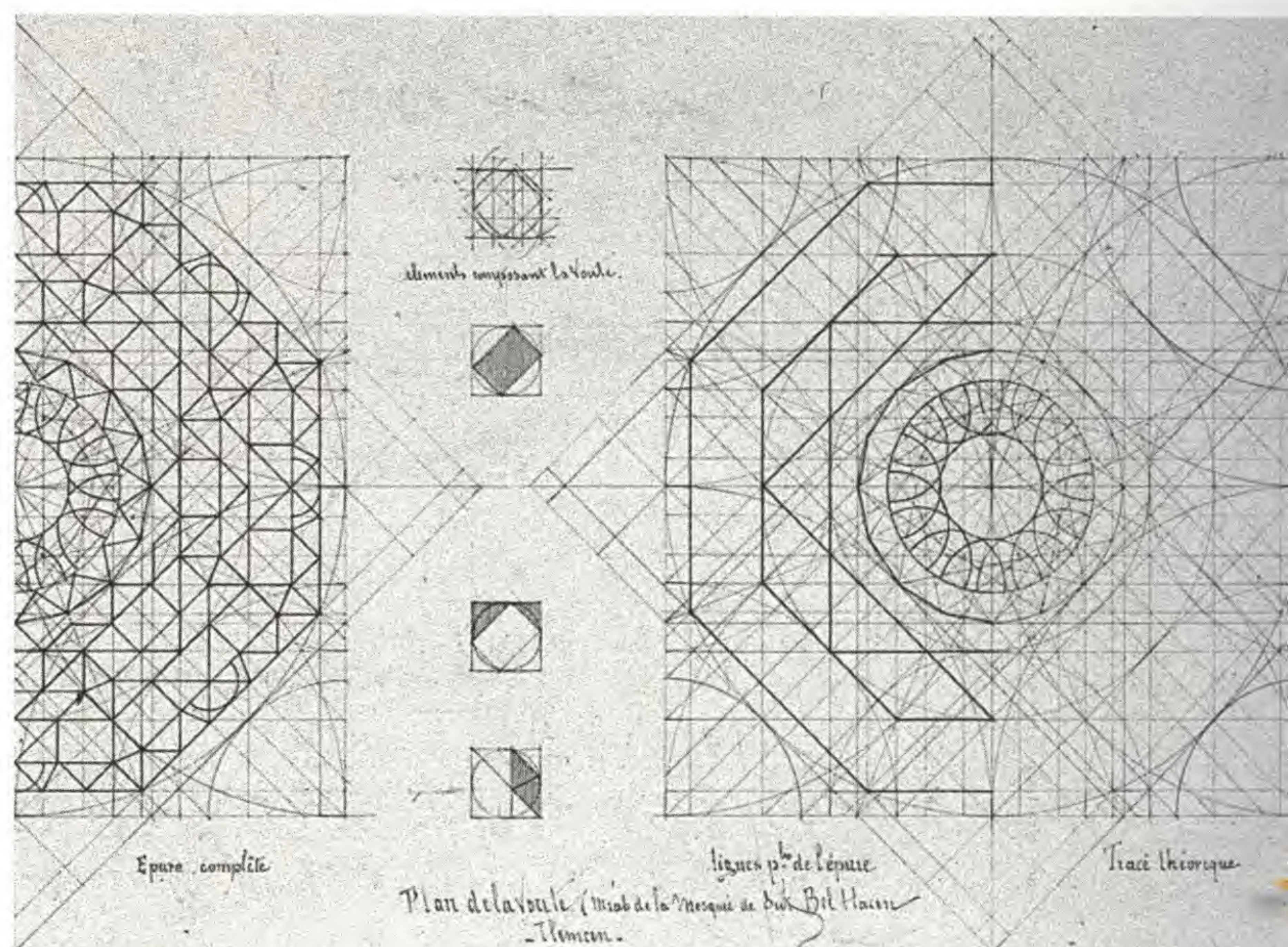


Recherche de la composition géométrique de la mosaïque de faïence, médersa Tachfinya, Tlemcen, dessin de E. Duthoit, Paris, MAP.

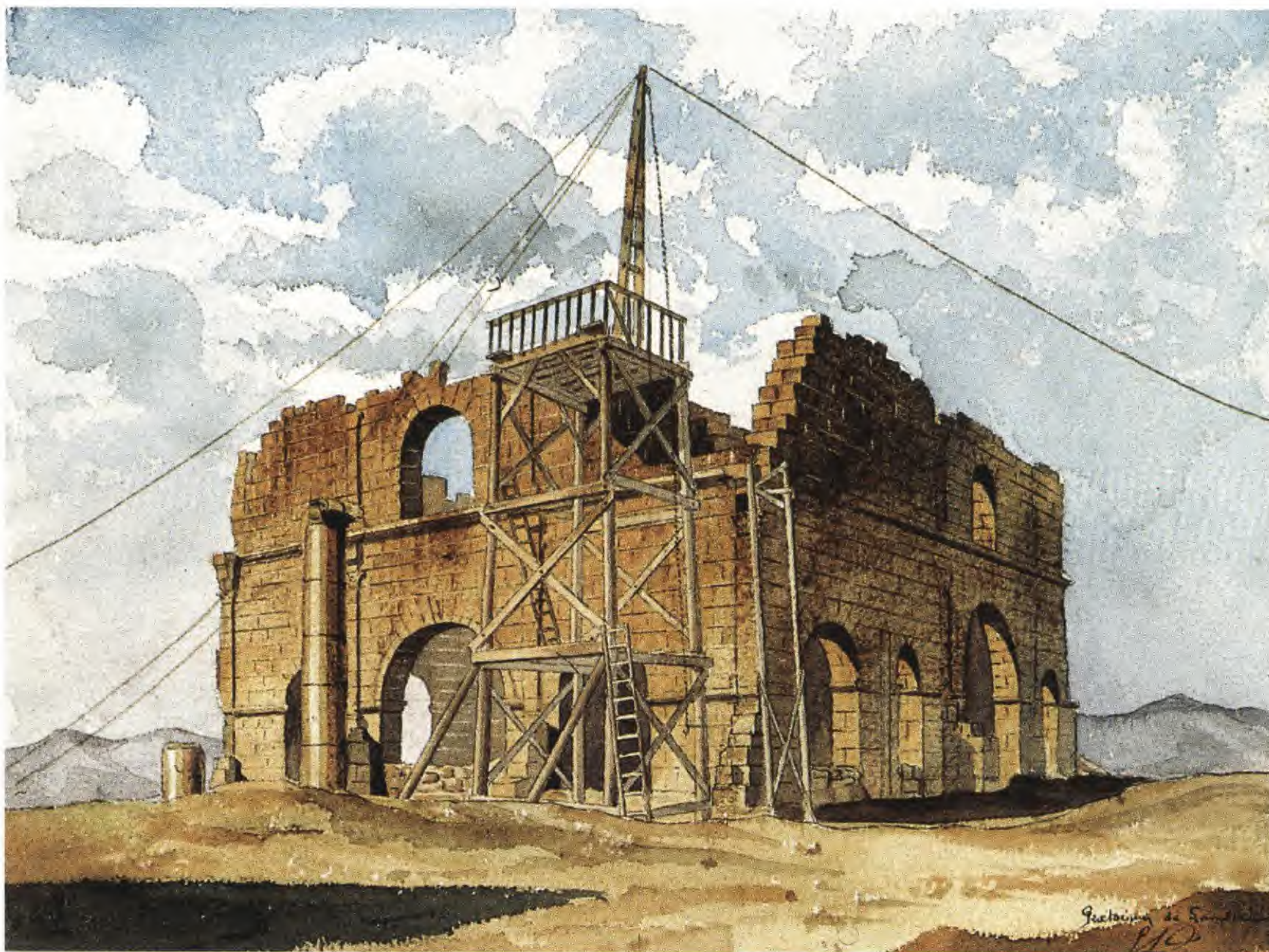
Le type de représentation graphique qu'il adopte pour les plans des mosquées et de leurs dépendances offre une lecture claire et synthétique des espaces, et laisse deviner une codification et des règles résultant d'une analyse typologique de cette architecture.

A l'analyse des dessins inédits des deux périodes d'exercice d'Edmond Duthoit en Algérie, les planches consultées montrent une différence sensible. Lors de la première mission, il découvre une architecture qu'il étudie minutieusement. Il définit les instruments d'analyse qui l'orientent vers une multitude de solutions et de formes géométriques inédites. Les planches de la période 1880-1889, concernant les sites antiques déjà étudiés de façon très précise par Amable Ravoisié, sont plus sobres, de couleurs moins vives. Les vues générales, les profils de l'état des lieux des villes romaines au moment du relevé, les perspectives mettent en évidence une activité conservatrice : en témoigne, sur les chantiers des sites archéologiques, la présence d'échafaudages et d'étais de confortement, visibles sur les dessins.

A Lambèse, où ses collaborateurs Henry Bernard et Amédée Maintenay s'activent, entre 1881 et 1883, à mettre au jour la cité romaine et fournissent les plans d'ensemble de la ville ainsi que les plans et vues des monuments essentiels, Edmond



Décomposition géométrique et recherche des modes de conception de l'ornementation, mosquée Sidi Bel Hacen, Tlemcen, dessin de E. Duthoit, Paris, MAP.



Chantier du forum, échafaudage pour travaux de restauration d'un monument antique, Lambèse, dessin de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.

Duthoit réalise, pour sa part, plusieurs dessins sur papier en format réduit et contrecollé. Il représente ainsi la porte de Septime Sévère, le tombeau de Flavius, l'aqueduc encore à demi enterré, l'arc de Verecunda, les portes de la ville, la vue frontale et le profil du forum, les bains des Chasseurs et le temple d'Esculape. Son travail se concentre sur la reconstitution du plan de la ville et sur le dégagement du forum. Ses dessins, notamment ceux de l'arc de triomphe et du capitole, permettent une confrontation avec ceux de Bruce au XVIIIe siècle, portant sur des fragments et des moulures de divers édifices romains, et sur le fort byzantin.



Chantier du forum, étais de confortement d'un mur antique, Lambèse, dessin de E. Duthoit, 1884, Paris, MAP.

Outre les planches qui présentent la planimétrie d'un édifice et de ses dépendances ou d'un site archéologique, le plan, orienté et accompagné de nombreuses indications, occupe souvent l'ensemble de la planche. La composition des planches de détails et de vues est généralement organisée avec une grande rigueur. Duthoit exécute ses dessins sur des formats réduits, sur papier fin contrecollé ; les vues, les plans de référence et les détails du décor ou de la construction sont assemblés dans une composition symétrique par rapport à un axe central. Les titres, souvent bien centrés, les dessins légendés, datés et signés, l'orientation, le tampon avec le nom de l'auteur, sont disposés selon une organisation quasi invariable.

A la direction du service des Monuments historiques en Algérie, Duthoit se consacre, durant les vingt dernières années de sa vie, avec la même détermination et le même intérêt, à l'étude et à la connaissance du patrimoine algérien.

Albert Ballu (1849-1939)

Albert Ballu est nommé architecte en chef des Monuments historiques le 13 août 1889, par le ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, en remplacement d'Edmond Duthoit qui vient de disparaître. Sa mission consiste à « procéder à l'exécution des travaux d'entretien et de conservation des édifices et [à] étudier au double point de vue de la construction et de l'archéologie les ruines dont le sol algérien est si richement pourvu[96] ». Dès 1883, soit à peine trois ans après l'instauration du service des Monuments historiques en Algérie, il était attaché à la commission des Monuments historiques, alors qu'il était architecte diocésain d'Alger et d'Aix. Fils d'un lauréat du grand prix de Rome, Albert Ballu est complètement imprégné de cette culture, et réalise ses dessins dans le style de l'Ecole des beaux-arts de Paris.

En 1883 et 1884, il s'intéresse aux édifices religieux et aux palais de l'ancien Alger et procède à des relevés minutieux. Il relève notamment les mosquées Sidi Abderahmane et Djamâa El Djedid, et deux palais dont l'ancien palais Mustapha Pacha, qui abrite le musée d'Alger. Dessinées avec une très grande précision à l'encre de Chine et rehaussées d'aquarelle dans des tons d'ocre, de vert dilué et de brun, les coupes et les élévations sont présentées sur un fond de ciel d'un bleu assez vif. L'utilisation des ombres, sur les coupes, les élévations, les détails et les perspectives, met en relief, avec beaucoup de force, l'agencement des volumes propres à l'architecture d'époque turque à Alger. Ballu ne manque pas de placer un muezzin appe-

96 Albert Ballu, *Le Monastère byzantin de Tébessa*, Paris, éd. E. Leroux, 1897.



Colonnes du capitole de Timgad pendant les travaux d'amastylose
et de restauration par A. Ballu en 1897, Archives photographiques, Paris, MAP.



Colonnes du capitole de Timgad après leur restauration par A. Ballu en 1897,
Archives photographiques, Paris, MAP.



grande voie, Timgad, dessin de A. Ballu, Paris, musée d'Orsay.

lant à la prière, en haut du minaret de la mosquée Sidi Abderahmane, pour donner plus de réalisme au dessin déjà très expressif. Les plans des différents niveaux des mosquées et des palais sont très clairement exprimés, malgré la complexité de cette disposition.

Pour Albert Ballu, le relevé est une phase essentielle qui précède toute étude sur les monuments car il suggère des hypothèses de restitution qui permettent d'appréhender les restaurations proposées. Dès sa nomination comme architecte en chef des Monuments historiques, Ballu s'occupe activement de l'organisation des fouilles archéologiques des cités antiques les plus importantes situées sur le sol algérien. Poursuivant le travail de son prédécesseur, il développe de nouvelles techniques qu'il entreprend de généraliser sur tous les sites de fouilles. Il procède toujours avec rigueur au déblaiement des parties enfouies, au dégagement délicat des vestiges, au nettoiement puis au relevé coté du monument dans tous ses aspects; enfin, il opère une action préventive en consolidant et en restaurant le monument pour assurer sa pérennité. Stéphane Gsell sera chargé par le gouverneur général de rédiger des recommandations qui devinrent par la suite de véritables instruments pour la conduite des fouilles archéologiques[97].

Les efforts d'Albert Ballu se concentrent tout d'abord sur Tébessa, antique *Théveste*, située à la frontière tunisienne. Cette cité romaine du Ier siècle après J.-C. conserve encore bon nombre de ses édifices, tels l'arc de triomphe, le temple et la citadelle; Ballu commence par étudier le temple dédié à Minerve et l'arc de triomphe construit en l'an 212 après J.-C. en l'honneur de Caracalla. Les ruines de la basilique et ses abords n'ont pas encore été déblayés entièrement; les fouilles, commencées par E. Sarazin, inspecteur des Monuments historiques, sous la direction de Duthoit et la surveillance de Boeswillwald, dureront jusqu'en 1892. Même si Ballu qualifie le travail de Sarazin de «fouilles méthodiques», il procède lui-même de façon scientifique, en s'appliquant à relever rigoureusement les édifices et les ruines avant de les dessiner : « Grâce à l'examen attentif des divers fragments trouvés dans les ruines, comme au relevé scrupuleux, etc., nous avons pu nous former une opinion sur les époques qu'il convient d'attribuer aux différentes parties du monastère thévestin. [...] Nous donnons dans nos dessins les ensembles, et les détails qui nous ont paru offrir le plus d'intérêt, de ce monastère antique, magnifique et curieux spécimen de l'art byzantin d'Afrique. L'étude approfondie de ces restes si bien conservés ne pouvait être faite qu'au moyen des fouilles dont nous avons été chargé par le ministre des Beaux-Arts[98]. » Il se livre ensuite à une description détaillée

97 Stéphane Gsell, *Instructions pour la conduite des fouilles archéologiques en Algérie*, Alger, A. Jourdan, 1901.

98 Albert Ballu, *Le Monastère byzantin de Tébessa*, *op. cit.*

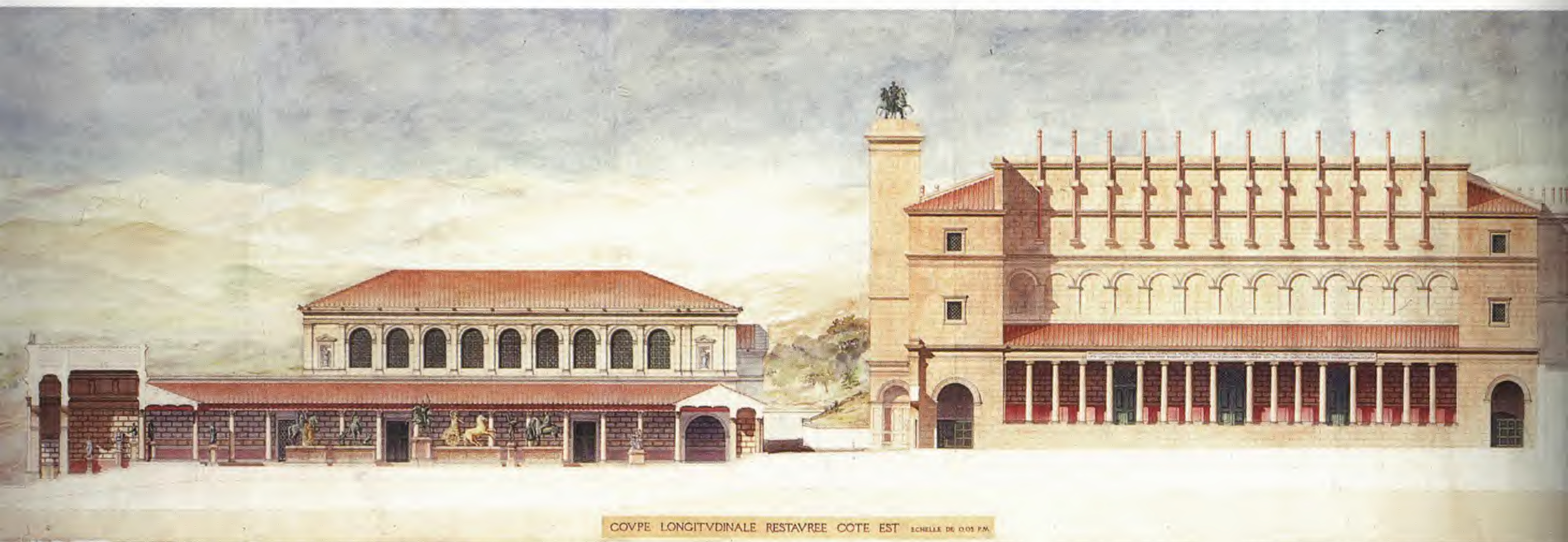


et à une analyse des différents éléments constituant l'édifice, tout en étudiant parallèlement l'histoire du monument, afin de proposer de manière très réfléchie une hypothèse de restitution pour la restauration. A propos de la basilique de Tébessa, Ballu définit ainsi sa méthode : « Pour arriver à rassembler une partie des matériaux jonchant le sol et retrouver leur véritable place, il nous a fallu élaborer tout d'abord un projet complet de restitution qui a permis de nous rendre compte de la fonction structurale des divers fragments et par la suite rétablir, en attendant mieux, trois des travées du chœur de la basilique dont les morceaux existaient et pouvaient être réédifiés[99]. »

La présence de personnages, dans ses dessins de restitution des monuments antiques, possède, outre une connotation scientifique, une fonction pédagogique puisqu'elle sert à expliquer non seulement l'échelle, mais aussi la destination des différentes parties des constructions. De même, les perspectives élaborées renforcent souvent l'ampleur des chantiers de fouilles et manifestent la compréhension qu'a Ballu de tous les détails des monuments. Les techniques qu'il développe, en dessinant par exemple des axonométries éclatées, permettent la lecture des éléments intrinsèques des constructions et l'appréciation des espaces : « Les toits des écuries du portique du cloître [du monastère byzantin] ont été supposés enlevés pour rendre visibles les détails intérieurs de ces bâtiments. » Concernant le monastère byzantin de Tébessa, Ballu établit une monographie composée de deux parties bien distinctes : la première montre l'état des lieux des ruines en 1890-1894, avec plan général, coupes, élévations des différents édifices et de l'ensemble, accompagné d'un texte descriptif agrémenté de croquis d'ensemble et de détails ; la seconde partie présente la restauration de tous les édifices, avec une perspective monumentale qui restitue les espaces et les constructions.

Albert Ballu poursuivra les fouilles sur les plus grands sites d'archéologie antique et restera plus de trente ans à la direction du service des Monuments historiques. Il occupera, par la suite, la fonction d'inspecteur général des musées d'Algérie. Les fouilles entreprises par Duthoit à Timgad, l'antique *Thamugadi*, située à une trentaine de kilomètres de Batna dans les Aurès, à l'est de l'Algérie, se poursuivent sous la direction de Ballu à partir de 1892. Dégageant les ruines en collaboration avec plusieurs archéologues, il met au jour l'ensemble de la cité antique. Restée intacte, dans sa structure générale, et encore dotée de ses monuments majeurs, la cité antique de Timgad révèle une organisation spatiale et urbaine qui fait se déplacer nombre de savants, d'archéologues, d'architectes, de professeurs. Au fur et à mesure de l'avancement des fouilles de la ville antique, Ballu exécutera l'état des lieux en relevant les ruines. L'organisation de la cité lui permet toutes les études possibles sur

99 Albert Ballu, *Le Monastère byzantin de Tébessa*, *op. cit.*



pe longitudinale regardant le capitole, Timgad, dessin de A. Ballu, Paris, musée d'Orsay

l'ordonnancement des rues, l'agencement des *domus*, la disposition des équipements, et suscite la comparaison avec la ville de Pompéi, qu'Albert Ballu exprime en ces termes : « Jusqu'ici, nulle part, sauf à Pompéi, on n'a trouvé l'équivalent de ce que nous donne Timgad, c'est un ensemble complet, une ville tout entière[100]. »

A la fin du XIXe siècle, si les techniques de dessin restent les mêmes, le style du rendu évolue, les couleurs deviennent plus vives et les formats peuvent atteindre des dimensions gigantesques, parfois pour englober de grandes vues et des profils de l'ensemble du site. Albert Ballu a réalisé probablement plusieurs dessins de ce type. Nous n'avons selectionné que trois grands dessins — exceptionnels — de restitution idéale de la ville de Timgad, qui magnifient la cité antique dans le

100 Albert Ballu, *Guide illustré de Timgad (l'antique Thamugadi)*, Paris, Neurdein Frères, 1911.



Arc de triomphe de Timgad avant sa restauration en 1880. L'arc est enfoui au deux tiers.
Archives photographiques, Paris, MAP.



Coupe longitudinale regardant la basilique, Timgad, dessin de A. Ballu, Paris, musée d'Orsay.

format et l'esprit des dessins des grands prix de Rome : une coupe longitudinale du capitole (488 x 95,5 cm) ; une coupe longitudinale de la basilique (305 x 99 cm) ; une façade sur la grande voie (233 x 95 cm). Ces dessins, rehaussés à l'aquarelle, auxquels s'ajoute une vue des ruines du monastère byzantin de Tébessa, de moindre taille (97,7 x 35 cm), sont conservés dans les réserves du musée d'Orsay à Paris.

Etudiant les colonnes du capitole de Timgad que James Bruce avait dessinées avant le tremblement de terre qui les renversa, vers 1765, et représentées dans les planches de Duthoit consacrées à ce site, Albert Ballu les décrit ainsi : « Les restes colossaux [du capitole] sont faits pour nous étonner. Son enceinte en forme de quadrilatère mesure 90 mètres de longueur sur 66 mètres de largeur. [...] On peut songer à l'effet merveilleux que devait produire cet édifice, dont les colonnes avaient 14 mètres de hauteur avec un diamètre de 1,44 mètre. Lorsque nous entreprîmes les travaux de fouilles du capitole de Timgad, quelques colonnes gisaient à terre, depuis la fin du siècle dernier, époque où le voyageur anglais, Bruce, put en dessiner cinq encore debout. Nous pûmes en relever deux en 1897, après avoir restauré les assises du soubassement dont la hauteur ne mesure pas moins de 6 mètres. Il fallut, pour cette opération, dresser une sapine de 23 mètres de hauteur. Au moyen d'un treuil Bernier, établi sur la plate-forme supérieure de la sapine, il nous fut possible de lever les onze morceaux dont se composait chaque colonne, quelques-uns de ces morceaux pesaient 6 000 kilogrammes. »

Albert Ballu réalisait lui-même les photographies de ses chantiers de fouilles, avant et après restauration. Ces documents nous donnent aujourd'hui une idée réelle de l'ampleur des fouilles effectuées par Ballu. Les photos réalisées par lui avant



Arc de triomphe de Timgad après les travaux de dégagement et de consolidation effectués par E. Duthoit. Archives photographiques, Paris, MAP.

la restauration de l'arc de Trajan à Timgad en 1897 sont assez révélatrices des méthodes pratiquées par Duthoit avant que Ballu ne prenne en charge les restaurations de ce site. En fait, Duthoit, débordé par l'ampleur de la tâche, avait favorisé une restauration préventive en consolidant l'arc, qui risquait de s'écrouler, par la construction d'arcs en pierre de manière à redresser et soutenir la structure défaillante. Ballu résume ainsi le travail qu'il a entrepris sur l'arc de Trajan : « L'arc de triomphe à Trajan portait jadis une inscription qu'on a pu reconstituer et qui nous a appris qu'en l'an 100 la ville de Thamugadi fut fondée par les soins de la IIIe légion d'Auguste, Lucius Minatius Gallus étant légat impérial, copréteur. Une partie du couronnement de ce bel édifice a disparu, mais son ensemble est d'une remarquable conservation. Nous l'avons restauré en 1898, douze années après son déblaiement par M. Duthoit qui l'avait dégagé, et dut soutenir deux des trois arcades au moyen d'arceaux provisoires en moellons. Ce travail avait bien rempli le but qu'on désirait atteindre, mais il avait l'inconvénient de détruire les proportions des ouvertures ; d'autre part, les pierres de l'attique étaient rangées, disjointes ; deux des huit colonnes qui portaient l'entablement principal étaient près de se déverser et l'on voyait le jour entre les joints de plusieurs parties de l'édifice. Aujourd'hui tout est remis en état et l'arc de Trajan peut défier les injures de plusieurs siècles. »

Dans la tradition des « Grands Prix de Rome », Albert Ballu a marqué le patrimoine algérien par son style et son talent. Il est l'un des architectes qui symbolisent le mieux l'Algérie du XIXe siècle.



Arc de triomphe de Timgad, après la restauration réalisée par A. Ballu s.d., Geiser, Paris, MAP.

L'apport de la photographie

En Algérie, Amable Ravoisié utilise le procédé daguerréotype dès 1840, pendant l'exploration scientifique : l'architecte met à profit cette innovation pour fixer sur la plaque de cuivre argentée les vues panoramiques des villes algériennes, avec une précision rigoureuse qui fait ressortir tous les détails. Il exploite cet outil prodigieux pour immortaliser l'image des arcs de triomphe de Djemila et d'Announa. Le cliché verre à l'albumine ou au collodion, le papier salé et le papier albuminé apparaissent entre 1847 et 1850[101] et sont employés par les scientifiques à des fins exploratoires et documentaires.

Pendant très longtemps la transmission de l'image s'est faite par les carnets de voyages, les croquis de paysages ou de personnages, les dessins d'architecture, les relevés minutieusement cotés, les calques contrecollés sur papier épais. Le procédé daguerréotype et la photographie commencent à être largement utilisés à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, en Algérie, pour illustrer les publications de dessins et les monographies. D'ailleurs, c'est lors du voyage de Napoléon III, en 1865, que le pays va être pour la première fois photographié dans son ensemble. Quelques photographes s'étaient toutefois lancés dans l'aventure dès 1856, dans le but d'immortaliser certaines scènes. Mais, une fois développés, leurs clichés étaient revus, retouchés, embellis et animés par des illustrateurs.

L'instrument photographique investit aussi les fouilles et les travaux de restauration et s'avère d'une grande utilité. Ainsi en 1856, alors qu'Adrien Berbrugger conduit les travaux de fouilles à Tipasa, Félix Jacques Moulin saisit les images du « tombeau de la Chrétienne », dont Paul Jeuffrain et John Beasly Greene avaient déjà réalisé plusieurs prises de vue la même année. Les photographies de Gustave Alexandre de Courcival, officier de cavalerie, conservées au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale de France, dans la collection de la Société de géographie, sont considérables et informent sur l'état de conservation des monuments antiques vers 1861-1862. Luigi Fiorillo photographie l'arc de Septime Sévère, à Lambèse, en 1881. Les frères Neurdein effectuent, vers 1890, des prises de vue du temple romain et du temple de Minerve à Tébessa. Vers 1895, Gustave Leroux réalise plusieurs séries de photographies et s'intéresse notamment à l'aqueduc romain de Constantine. A cette époque, la photographie sert aussi à corriger les dessins sur certains points inexacts : les dessins de Féraud sur les monuments de Constantine, par exemple, sont rectifiés grâce à une photo du musée prise par M. de Laurière en 1873[102].

En 1893, le photographe Médéric Mieusement se rend en Algérie pour y photographier les monuments romains ou arabes. Photographe d'architecture confirmé, il effectue des prises de vue d'innombrables sites archéologiques et monuments antiques, tels le Médracen près de Batna, le tombeau de Scipion près de Sétif, l'arc de triomphe de Djemila. A la même période, Ballu réalise une importante série de photographies consacrée à l'architecture romaine, fixant par l'image monuments et scènes de fouilles.

Photographes, architectes, archéologues et érudits ont ainsi largement contribué à l'élaboration des fonds photographiques, qui constituent une documentation extrêmement précieuse.

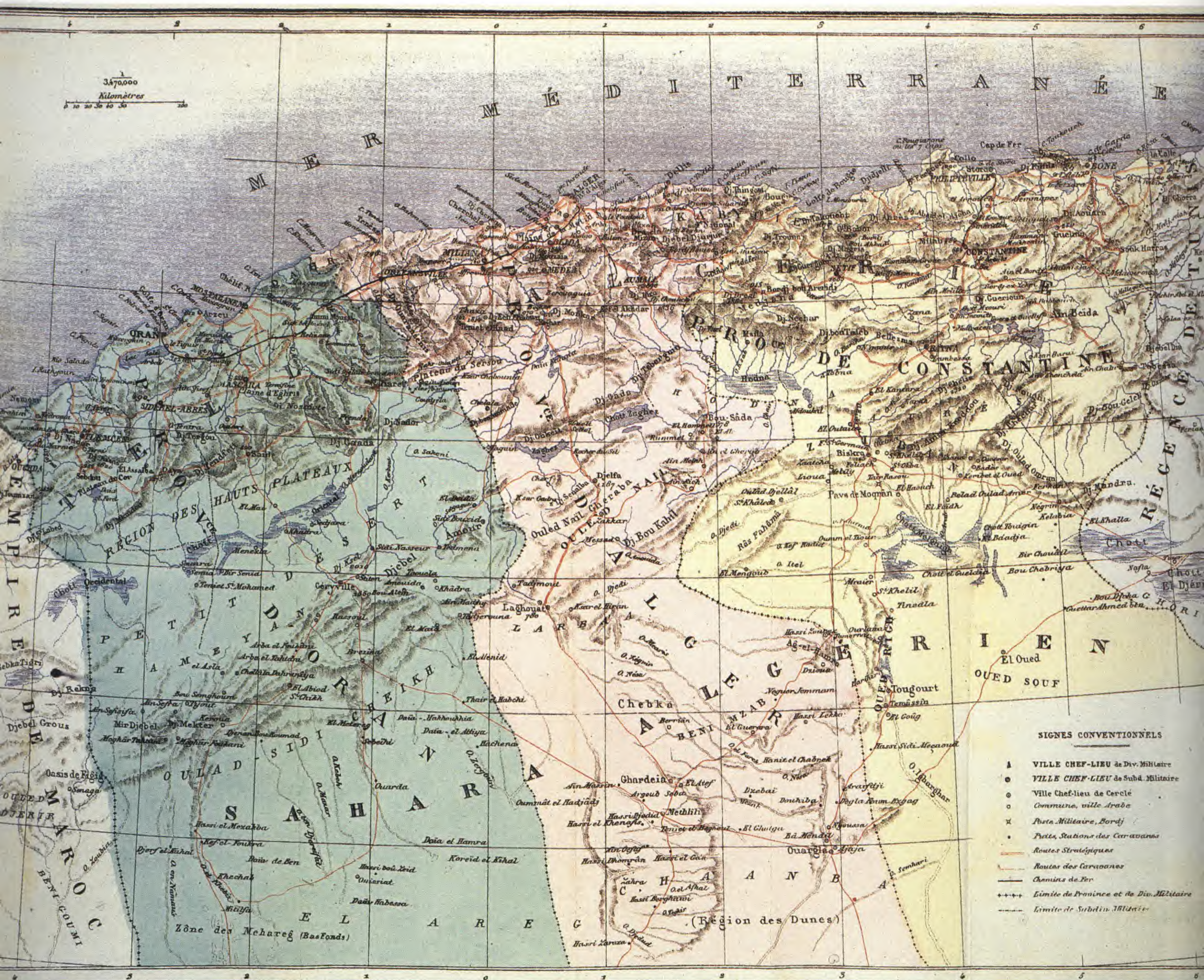
101 Voir Marie-Claire Adès et Pierre Zuragozi, *Photographes en Algérie au XIXe siècle*, cat. exp., Paris, musée-galerie de la Seïta, 15 avril-11 juillet 1999.

102 *Archives des missions scientifiques et littéraires : choix de rapports et instructions publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique*, Paris, s. n., 1850-1889, t. V.



Les sites d'explorations

Bien que les sites les plus importants aient été explorés tout au long du XIXe siècle et que les documents découverts représentent une mine considérable, ceux qui existent en France et qui ont pu être exploités ne correspondent qu'à une infime partie des travaux qui ont été réalisés à cette époque sur les sites et les monuments pendant les explorations scientifiques ou par le service des Monuments historiques. Parmi ces documents anciens, beaucoup ont disparu et il est souvent difficile de rassembler tous les éléments nécessaires à la compréhension d'un même édifice ou d'un même site. Les dessins présentés dans cet ouvrage concernent essentiellement les périodes, d'intérêt majeur, liées à la représentation et à la connaissance des monuments d'époque romaine, arabe et turque en Algérie. Ils ont été choisis parmi plusieurs centaines, selon des critères scientifiques fondés sur les techniques de représentation et le type d'information qu'ils donnent. La sélection a été difficile, au vu de la quantité et de la qualité exceptionnelle des dessins. Certains d'entre eux, inédits, conservés aux archives de la Médiathèque du patrimoine et au musée d'Orsay, ont été privilégiés et sélectionnés comme étant les plus représentatifs de l'art de ce pays.



de l'Algérie extraite du guide Joanne, 1874.

Les trois départements

Oran, Alger et Constantine

Du point de vue archéologique, la présence des vestiges romains est inégalement répartie à l'est ou à l'ouest de l'Algérie. Le département d'Oran, à l'ouest, présente un nombre de ruines antiques fort réduit, alors que celui de Constantine, à l'est, est jonché de monuments, de ruines et de fragments antiques de toutes sortes. Dans cette région, plusieurs villes romaines, qui subsistent encore de nos jours, sont parfois très rapprochées, et concentrent dans ce seul département une quantité considérable d'empreintes de la Rome antique. Djemila, située entre Sétif et Constantine dans un site très accidenté, fut tout au long des siècles précédents fort peu accessible, ce qui lui valut sa conservation jusqu'à nos jours. L'Afrique du Nord était, sous la domination romaine, l'une des régions les plus urbanisées du bassin méditerranéen. Tipasa et Cherchell dans la région d'Alger, Djemila, Timgad, Lambèse, Tiddis ou encore Tébessa et Hippone sont des cités antiques entièrement conservées et citées dans les plus grands ouvrages sur l'archéologie romaine. Au Bas-Empire, la colonisation romaine avait édifié plus de cinq cents villes dans le Maghreb antique selon Gilbert Charles-Picard[1], alors qu'en Gaule il n'y avait pas plus de soixante-cinq cités à la même période selon Mounir Bouchnaki[2].

Néanmoins, ces établissements subirent tout de même, au cours des siècles, le vandalisme, le démantèlement des monuments et le pillage systématique des pierres, des marbres, des colonnes et autres éléments de constructions pour servir de réemploi à l'édification des villes. Particulièrement au XIXe siècle, certains sites ont été utilisés comme de véritables carrières lorsqu'ils n'ont pas été eux-mêmes «englobés» entièrement ou en partie, comme c'est le cas d'Alger, d'Hippone, de Tipasa ou encore de Cherchell pour ne citer que quelques exemples, dans de nouveaux centres urbains. Les villes antiques les mieux conservées sont celles qui ont été fondées dans des zones géographiques difficilement accessibles et éloignées de la côte, sur des sites hostiles à l'implantation de centres urbains.

1 Gilbert Charles-Picard, *La Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, Plon, 1959 ; 2e éd. mise à jour, Paris, Etudes augustiniennes, 1990.
2 Mounir Bouchnaki, *Cités antiques d'Algérie*, Alger, ministère de l'Information et de la Culture, collection «Art et Culture», 1978.



Cherchel
MILIANA
ORLÉANSVILLE
Tenès
C. Tenès
C. Magroua
C. Khamis
D A H R A
Mazouna
Chélif R.
MOSTAGANEM
Mosagran
Golfe d'Oran
C. Carbon
C. Falcon
C. Sigale
C. Figalo
St Cloud
Arzeu
ORAN
Misserghin
Rio Salado
Rachgoun
Lac Salé
Arbal
Ammi Moussa
Relizane
Zemmora
Tiaret
Nahr-Ouassel R.
Plateau du Sersou
Teniet el Had
Thaza
Ksar Chabounia
Chelala
Goudjila
Ain Temouchent
Ain Sfisef
MASCARA
Terrifine
Plaine d'Eghris
Dj. Nosmote
Frenda
Dj Nador
SIDI BEL-ABBÈS
O. Isser
Nedroma
TLEMCEN
Dj. Nador
Lalla Marnia
Terni
Sebdou
Plateau du Cor
El Assaiba
Daya
Daia el Ferd
O. Tenira
Dj. Tergou
Ouizert
Saïda
Dj. Tendfelt
Dj Gaada
O. Sakeni
O. Kerbou
O. Mergoudane
P R O V
RÉGION DES HAUTS PLATEAUX
D É S E R T
El Mai
Oriental
Sedjara
Khadra
Chott
Menekla
Sidi Nasseur
Dj. Ksel
2010
El Baïda
Sidi Bouzid
Amour
Tedmena
Djebel
Taouela
Amouida
Khâdra
Stiten
Géryville
Bou Alem
Ain Madhy
Chott Occidental
Smiara
Senia
Bir Senia
Teniet St Mohamed
P E T I T D E S
H A M E Y A N
O R A N
Rassoul
El Maïa
Arba el Foukani
Arba el Tahtani
Brezina
El Asla
Chellala Dahrania
El Abiod St Chikh
C H E I K H
Dj. Rekna
Bou Semghoum
Ain Sefra
Tyout
Ain Sefisifa
Grous
Mir Djebel
Dj. Mekter
Keroua
El Metereg
Djenan Bou Roumad
Moghar Tahtani
Moghar Foukani
Sebeihi
Daïa Hakhoukhia
Daïa el Attiya
OULAD SIDI
O. Zergoun
O. Kebeh
Ouarda
Oasis de Figig
Senaga
Thair el Hal
El Alenid
Tadjerouna

Département d'Oran

Ce département, qui occupait la partie occidentale de l'Algérie, était divisé en quatre arrondissements : Oran, chef-lieu départemental, Tlemcen, Mascara et Mostaganem. Il n'y subsiste presque plus de traces de la domination romaine. De l'antique *Pomaria*, « les vergers », qu'on situe non loin de Tlemcen, seules quelques pierres, réutilisées pour la construction à l'époque arabe, subsistent encore. Cette région est plutôt dominée par un art qui témoigne de la splendeur de la civilisation arabe à travers les dynasties qui se sont succédé sur ce territoire. Sa proximité avec le Maroc et l'Espagne explique la présence de nombreux vestiges et monuments de l'art musulman du XIIIe et du XIVe siècle, contemporains de ceux de Grenade et de Fès.

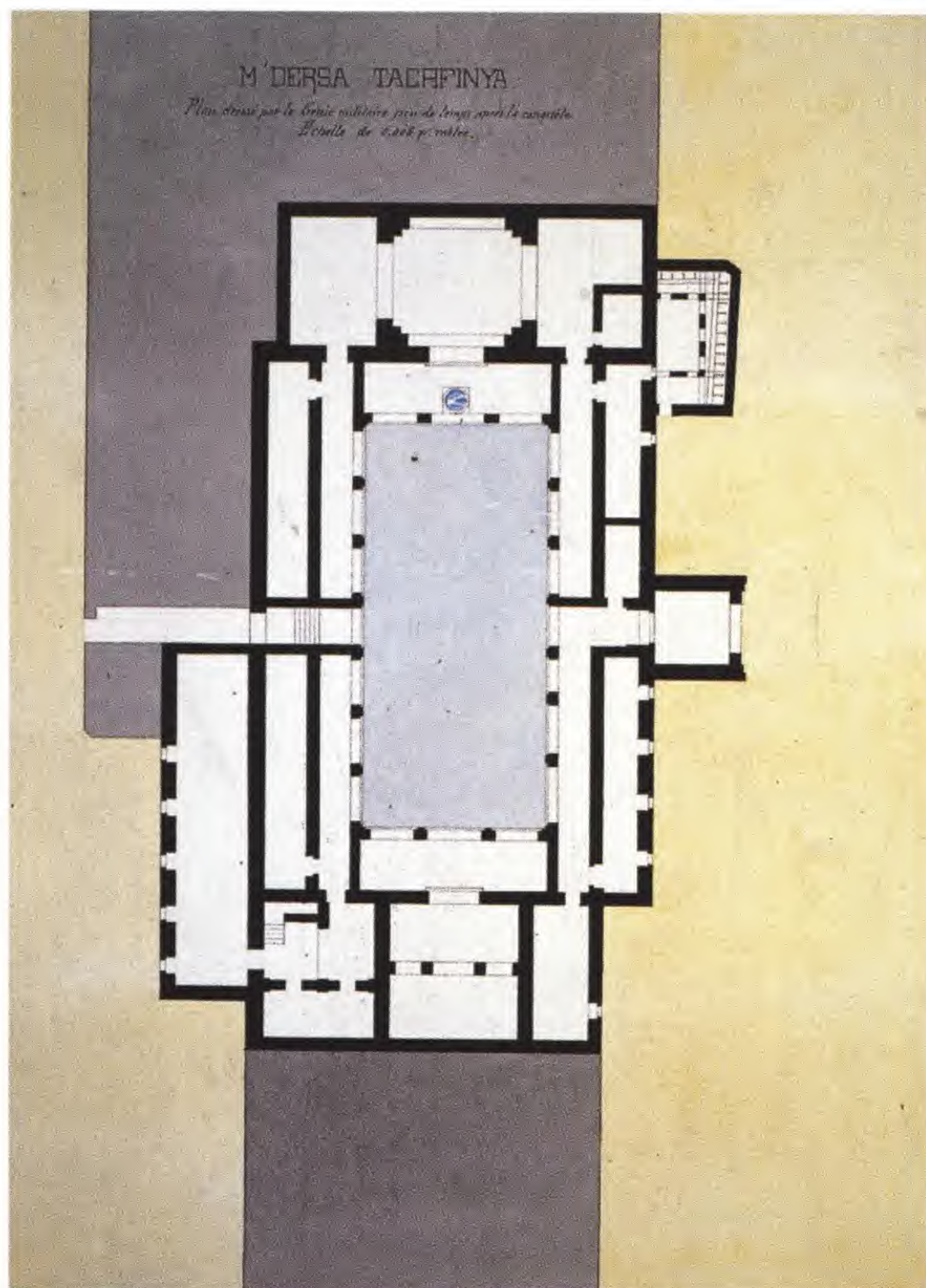
La région de Tlemcen est l'un des rares lieux d'Algérie à posséder encore des monuments représentatifs de l'art arabe. Les témoignages de cette architecture d'une grande valeur attestent d'une époque artistique florissante. Les monuments de Tlemcen, d'Oran et de Mostaganem et des environs ont été relevés et dessinés par le génie militaire, la mission d'exploration scientifique, le service des Bâtiments civils, puis par Edmond Duthoit surtout à partir de 1872 et par Edouard Danjoy, enfin par le service des Monuments historiques

Cette architecture, essentiellement religieuse, est caractérisée par les matériaux et les décorations qui la composent. Les matériaux utilisés sont : le marbre onyx, pour les colonnes, les chapiteaux et les inscriptions ; la brique, pour le décor des minarets et des porches ; la céramique taillée, spécifique de cette période, pour le haut des minarets et les porches ; le bois, parfois sculpté, pour les plafonds, les balustrades, la menuiserie et le minbar ; le plâtre, abondamment travaillé, pour le décor des murs, des plafonds, des mihrabs et des porches. Le bronze apparaît aux portes, particulièrement à Sidi Boumediene, et aux épis de faîtage qui surmontent les minarets. Le cuivre est employé dans les lustres et les ustensiles pour les ablutions.

ail de la carte extraite du guide Joanne, 1874.

La médersa Tachfinya Tlemcen

Elevé par Bel Hacen-Ali à quelques mètres au sud de la Grande Mosquée de Tlemcen, cet ancien palais construit au début du XIVe pour accueillir le collège des Hautes Etudes se trouvait à l'emplacement de l'actuelle place Emir-Abdelkader.
Georges Marçais la décrit ainsi : « Une décoration particulièrement élégante enrichissait tout l'édifice. Le peu qui subsistait lors de la destruction nous donne l'idée d'une abondance du décor de céramique dont on rechercherait l'équivalent au Maghreb et en Espagne. [...] Une telle somptuosité apparaît comme exceptionnelle. »
Organisé par rapport à deux axes orthogonaux, un plan allongé (21 x 9,5 m), avec une cour centrale entourée d'un portique de sept arcades, est percé de deux entrées opposées en avant-corps, savamment sculptées de plâtre, placées sur l'axe transversal tandis que les salles de cours, opposées, terminent de part et d'autre l'axe principal. Sur les deux grands côtés, deux salles étroites et rectangulaires devaient servir de dortoirs pour les étudiants. Le pavement du vestibule, les parois intérieures des salles de cours, les arcades, le porche étaient recouverts de mosaïques.



Plan de la médersa Tachfinya dressé par le génie militaire et rehaussé à l'aquarelle par E. Duthoit, 1873, Paris, MAP.

Les plans furent relevés par le service du génie militaire quelque temps avant que la médersa ne soit démolie en 1878 pour l'agrandissement de la place de la Mairie[1]. Le plan de la Tachfinya, signé par Duthoit, qui le rehaussa à l'aquarelle en 1872, utilise le relevé du génie sans complément d'informations architectoniques, contrairement au rapport manuscrit très détaillé qu'il fournit à propos de cet édifice.

Les mosaïques des pavements des salles, de couleur et de composition remarquables[2], sont minutieusement relevées par Duthoit avant sa démolition, et déposées au musée. Ces planches révèlent la recherche par les tracés extrêmement complexes des compositions géométriques de ces mosaïques, d'une finesse et d'une harmonie sans pareil, colorées de blanc, vert, orange, jaune pourpre et brun.

En 1873, Edouard Danjoy, architecte, réalise de nouveau un plan restauré qui reconstitue une partie de l'édifice, et permet une lecture fine de la projection des coupoles et des plafonds, où même les revêtements du sol sont soigneusement indiqués. Une façade partielle exprime « l'état actuel » et dévoile la monumentalité du porche par rapport à la construction. Ce porche[3] entièrement décoré de faïences polychromiques, finement taillées dans une composition géométrique savante, et relevé au quart de l'échelle réelle, révèle avec exactitude l'état de dégradation dans lequel il se trouvait. Une autre aquarelle propose une restauration, en complétant les parties manquantes des mosaïques et en le haussant d'un auvent comme pour les autres édifices religieux de Tlemcen.

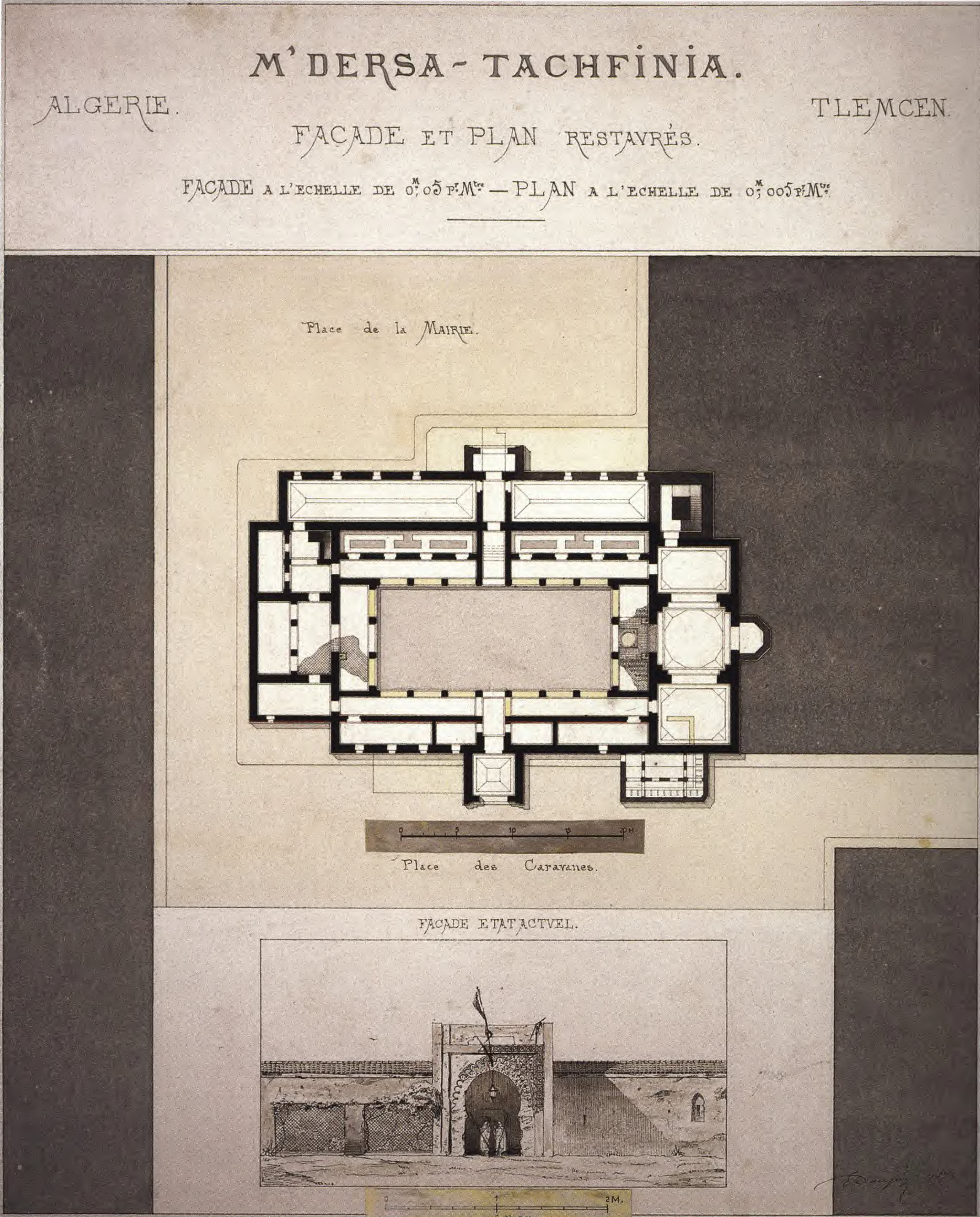
1 Elle recouvrait l'emplacement d'une grande partie de l'actuelle place Emir-Abdelkader.

2 Duthoit fait le plus grand éloge : « Ces mosaïques sont d'un dessin le plus gracieux et la coloration répond à un charmant tracé. Ce sont les plus belles qui existent en Algérie. [...] Ce serait un véritable service que de transporter au Louvre quelques-uns de ces fragments. Il faut avoir en main ces sculptures pour se douter de la science et de l'habileté des artistes qui les ont composées et exécutées. »

3 L'entrée du porche recouverte de céramique sculptée a été conservée et réédifiée au musée de la ville, grâce au recours adressé par Duthoit et accordé par la commission des Beaux-Arts.



Planche composée de monuments divers de Tlemcen, mine de plomb de E. Duthoit, 1873, Paris, MAP.



Plan et façade de la médersa Tachfinya, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.



Détail du décor du porche d'entrée de la médersa Tachfinya, Tlemcen, état avant restauration, aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.



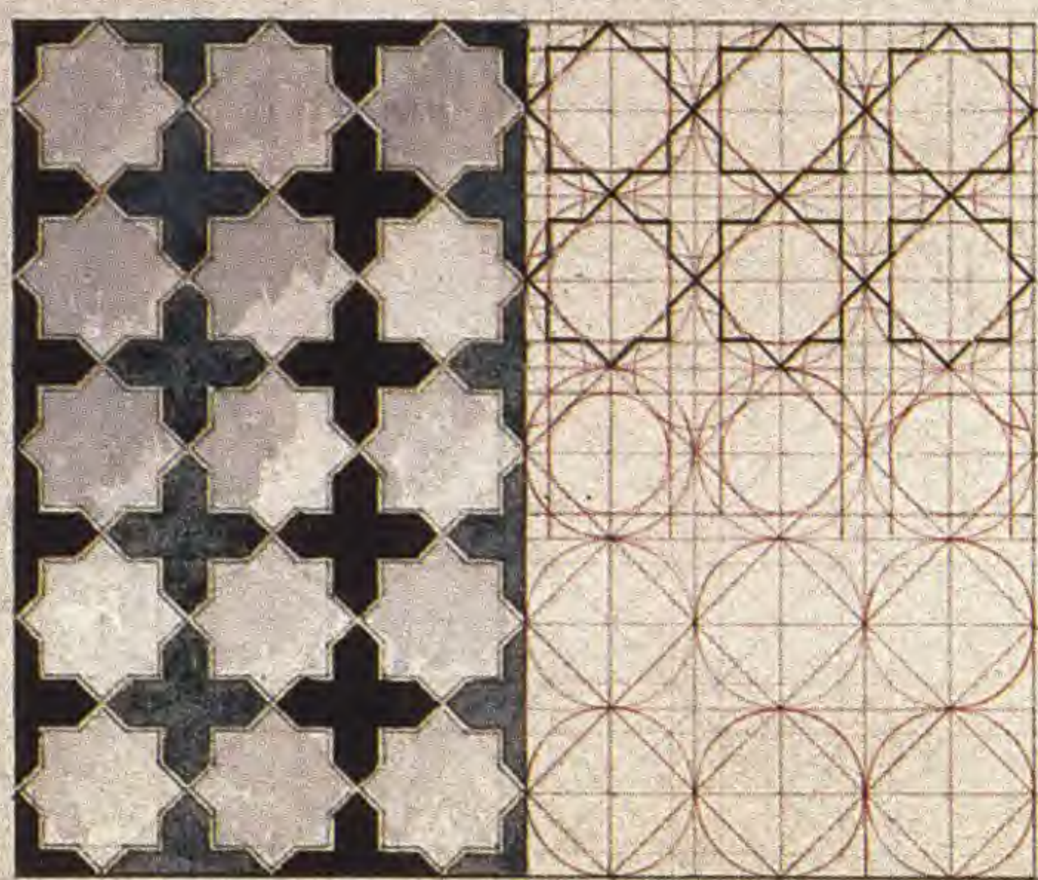
Elévation du porche de la médersa Tachfinya, Tlemcen, projet de restauration, aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.



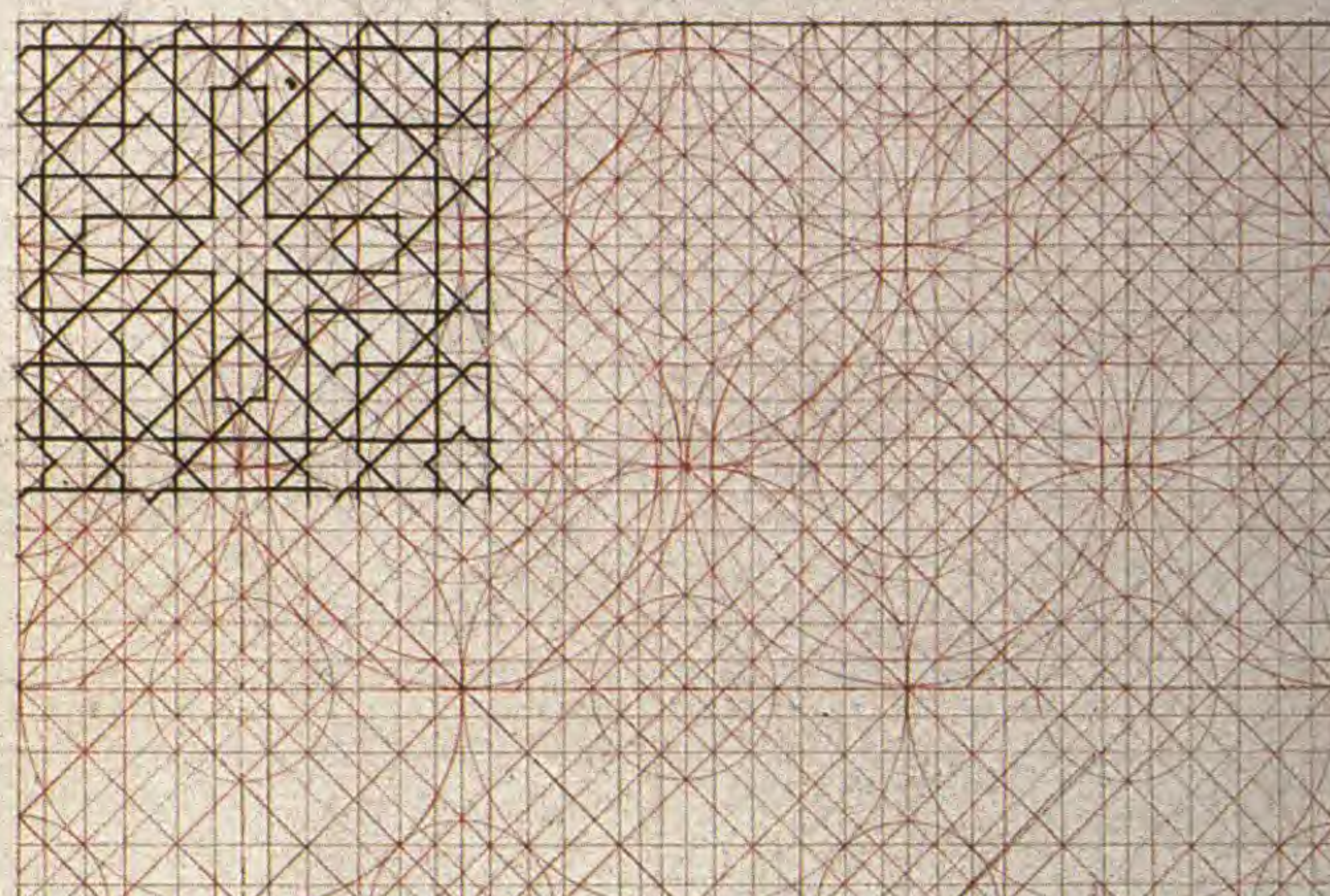
uration de mosaïques diverses de la médersa Tachfinya, Tlemcen, aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.



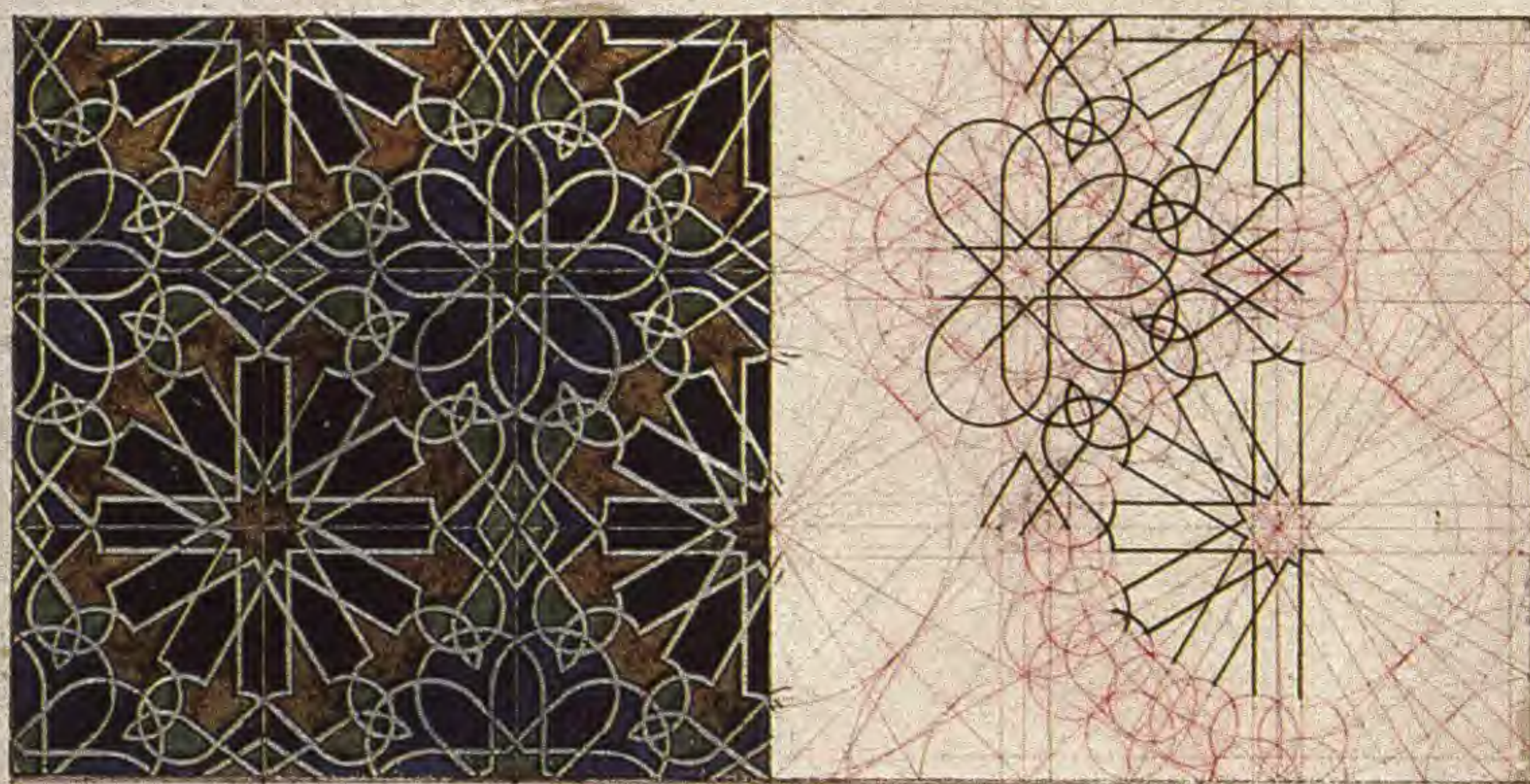
















e de décomposition géométrique des motifs de mosaïque de la médersa Tachfinya déposés au musée de Tlemcen,
e et aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.

MONUMENTS HISTORIQUES

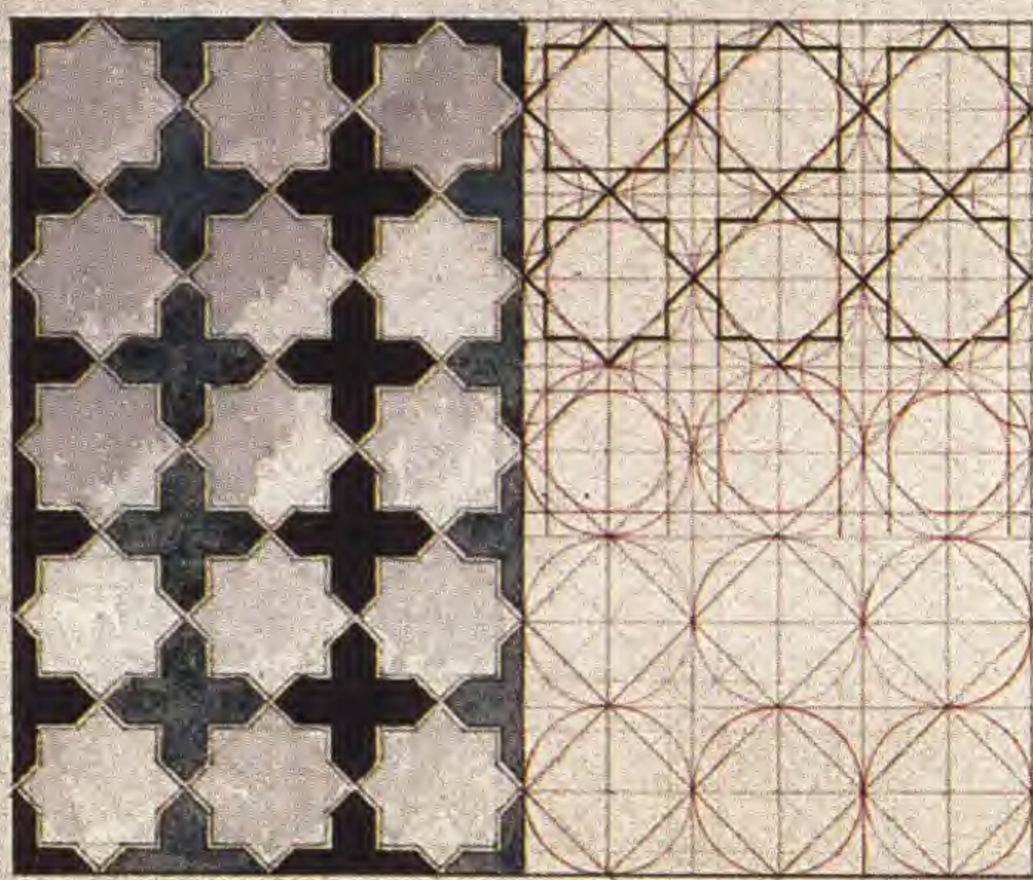
TLEMCEN.

Fragments divers recueillis au Musée.

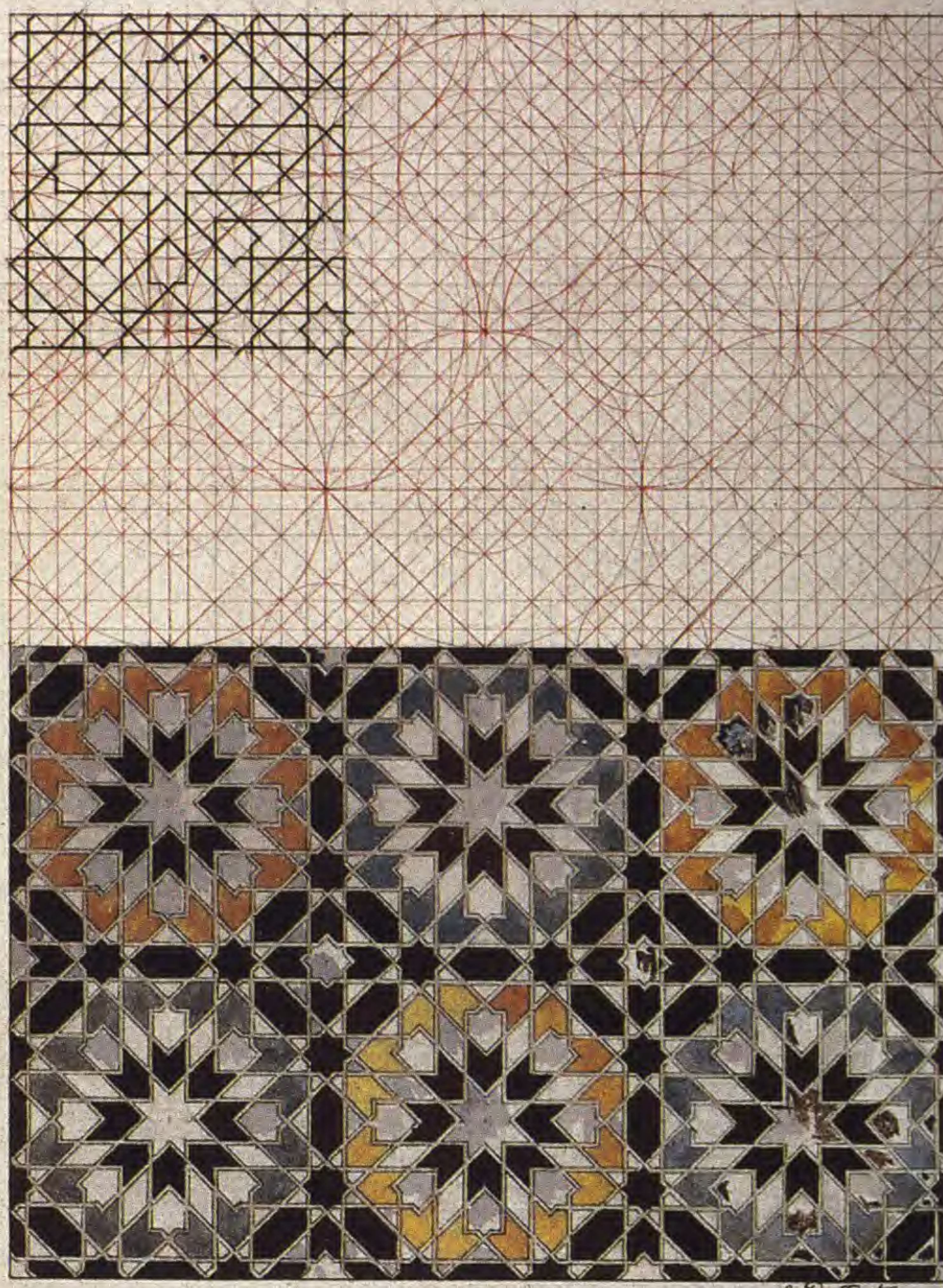
DÉP^T D'ORAN.

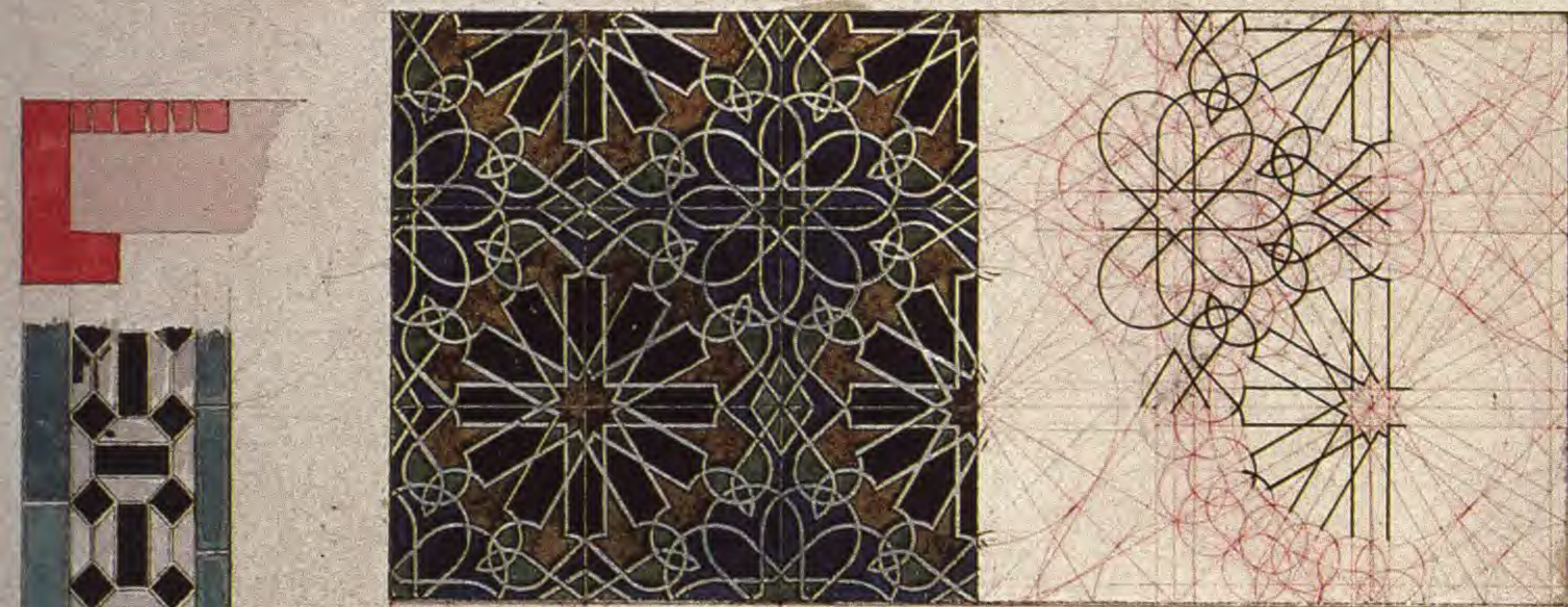




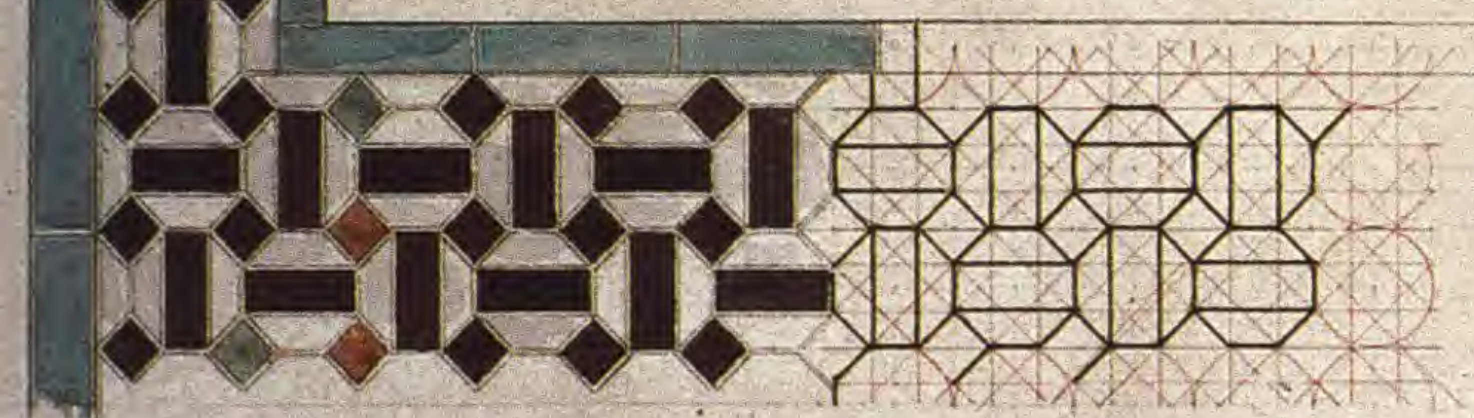








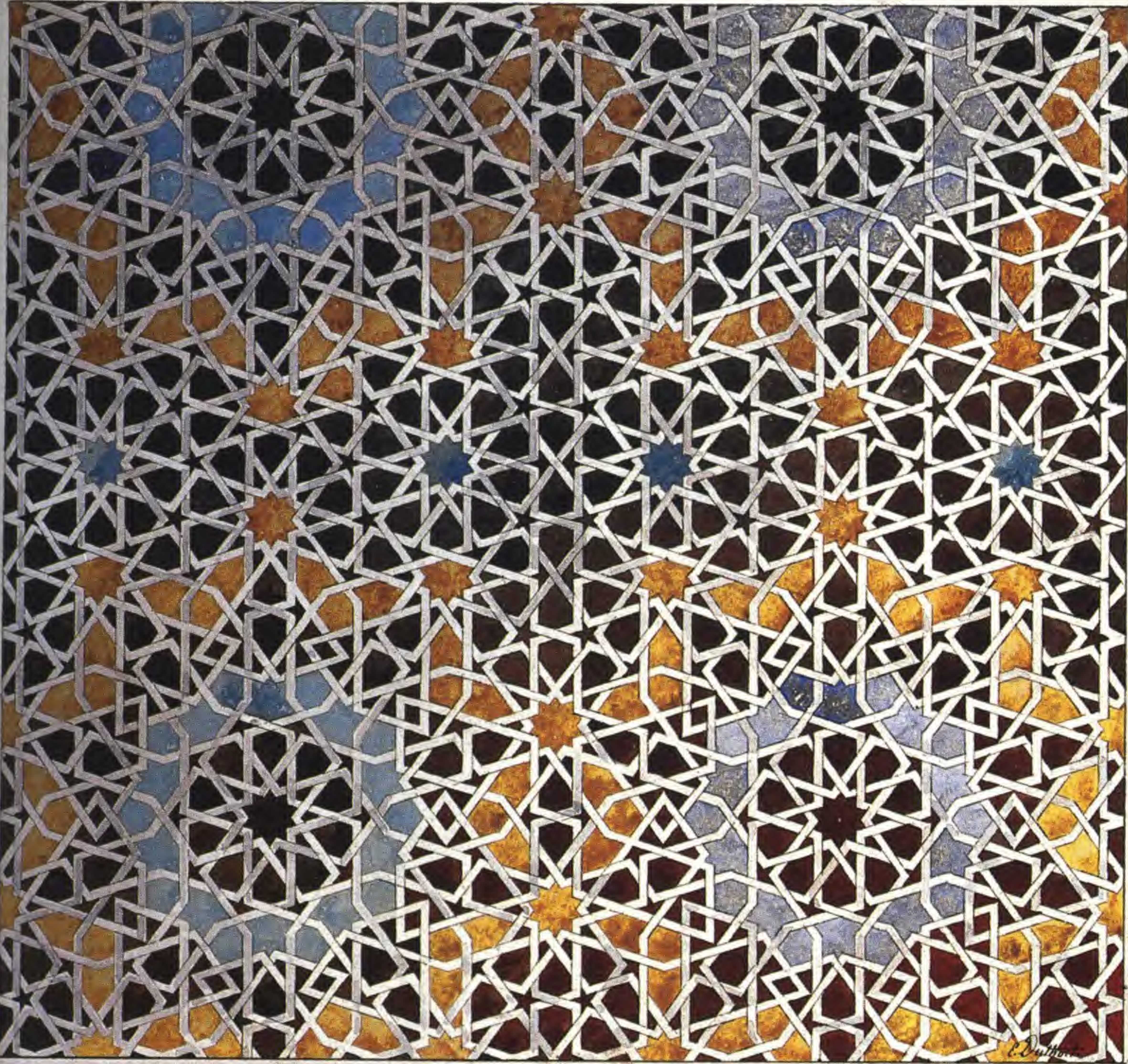
collection de Mr Lefebvre.



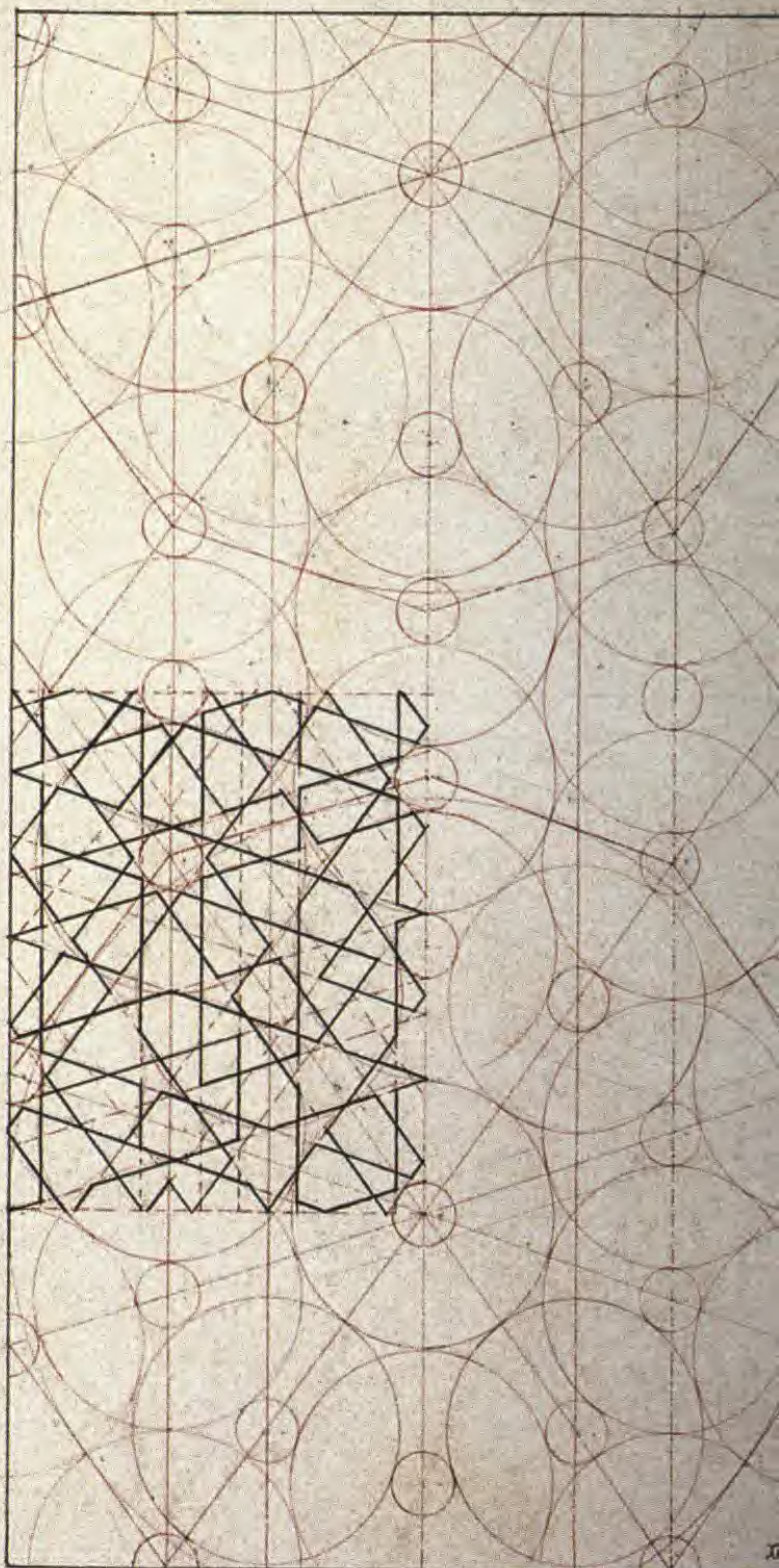
E. Duthoit

N. 7465

e de décomposition géométrique des motifs de mosaïque de la médersa Tachfinya déposés au musée de Tlemcen,
e et aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.









ıde de décomposition géométrique des motifs de mosaïque de fragments de la médersa Tachfinya déposés au musée de Tlemcen, cre et aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.

La mosquée et la médersa Sidi Boumediene région de Tlemcen

C'est à El-Abed, à moins de 2 km au sud-est sur les hauteurs de Tlemcen, que se trouvent la mosquée et la médersa Sidi Boumediene[1], dont la richesse de l'architecture et le raffinement des décorations en stuc de plâtre et de faïences révèlent la splendeur de l'art arabe.



Vue du porche d'entrée de la mosquée Sidi Boumediene, photo Médéric Mieusement, s. d., Archives photographiques, Paris, MAP.

Construite en 1338 par Abu al-Hasan, souverain mérinide, la mosquée (30 x 18 m) s'organise autour d'une cour carrée entourée d'un portique. La salle péristyle, dédiée aux prières et retirée au fond de la cour face au porche d'entrée, est ordonnée en cinq travées soutenues par une série de quatre arcades portées par quatre piliers. Le mihrab est un chef-d'œuvre de décor délicatement sculpté comme les murs intérieurs du porche et de la mosquée. Le minaret, à droite de l'entrée, est savamment orné par une composition géométrique en relief assez complexe. Sa partie supérieure est entièrement couverte de faïences taillées.

La médersa[2], postérieure de huit ans à la mosquée, occupait un ancien palais détruit en partie, qui fut reconstruit et restauré au XIVe siècle pour recevoir le collège des Hautes Etudes théologiques. Située sur une légère éminence à l'ouest de la salle de prière, elle s'ouvre sur une cour centrale carrée entourée d'une galerie qui distribue à droite et à gauche une série de petites cellules destinées aux savants. Son porche monumental est élégamment décoré de mosaïques de faïences. Décorée avec autant d'attention que la mosquée, la médersa accueille une salle de cours au fond de la cour recouverte d'une grande coupole.

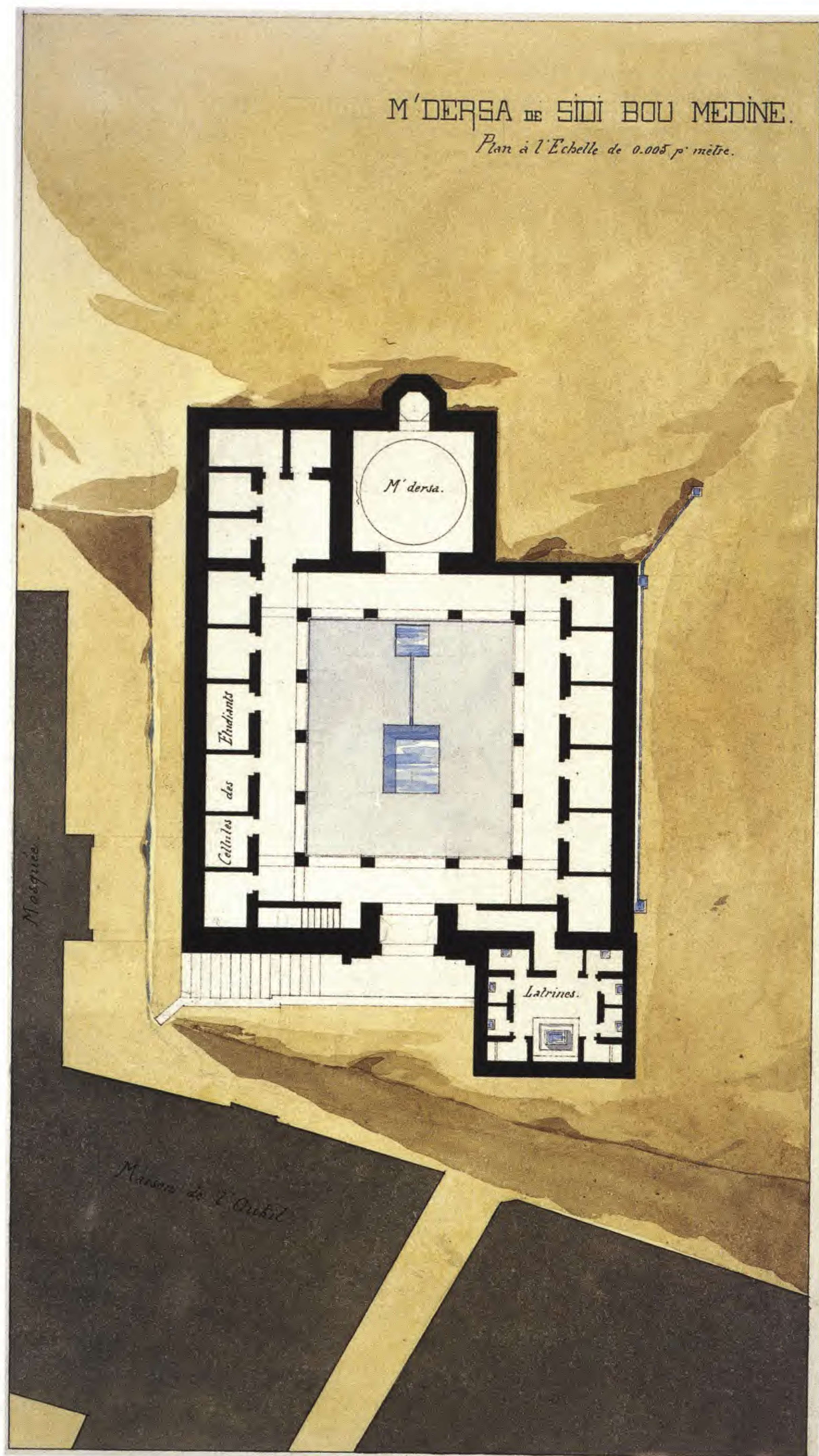
Durant l'occupation, la médersa fut utilisée par les services de la mairie de Tlemcen.

Relevés par Edmond Duthoit en 1872, les plans sont réalisés à l'échelle 1/200, alors que les détails sont plutôt à des échelles variées.

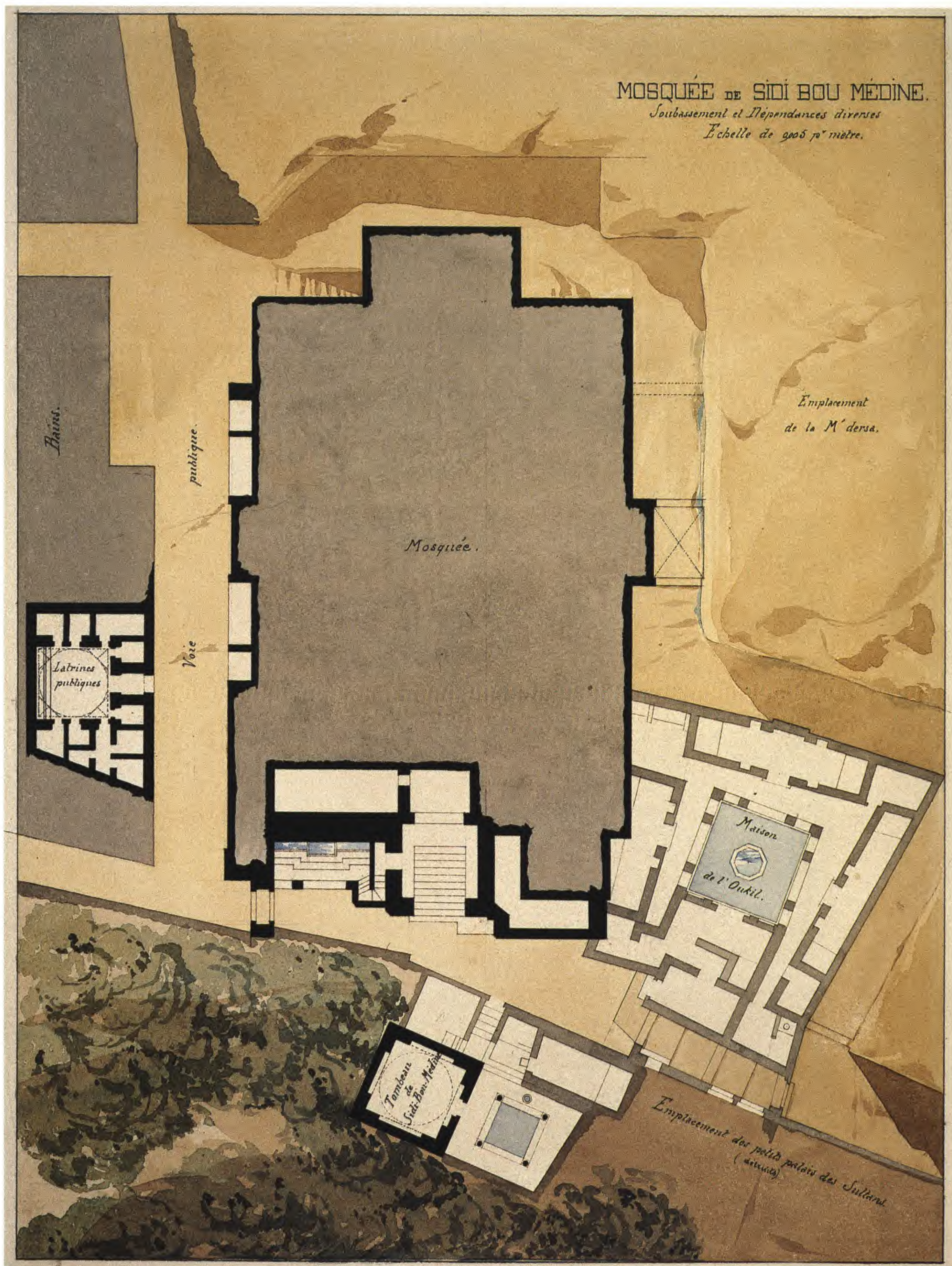
Ces dessins remarquables, rehaussés à l'aquarelle, situent le complexe religieux dans son contexte. D'autre part, les planches de détails du minaret et des mosaïques des porches, de grande qualité graphique et artistique, révèlent une composition géométrique des céramiques, des merlons faïencés ou des arceaux qui sont minutieusement tracés. Ce graphisme met en évidence les lacunes et l'état de dégradation des faïences. Les planches spécifiques de détails, de la porte intérieure du porche monumental, en bronze, dévoilent la décomposition géométrique des différents éléments la composant, ou encore des éléments constructifs.

1 Célèbre soufi, né à Séville en 1126, Abou Mediene passe pour le saint patron de l'Algérie.

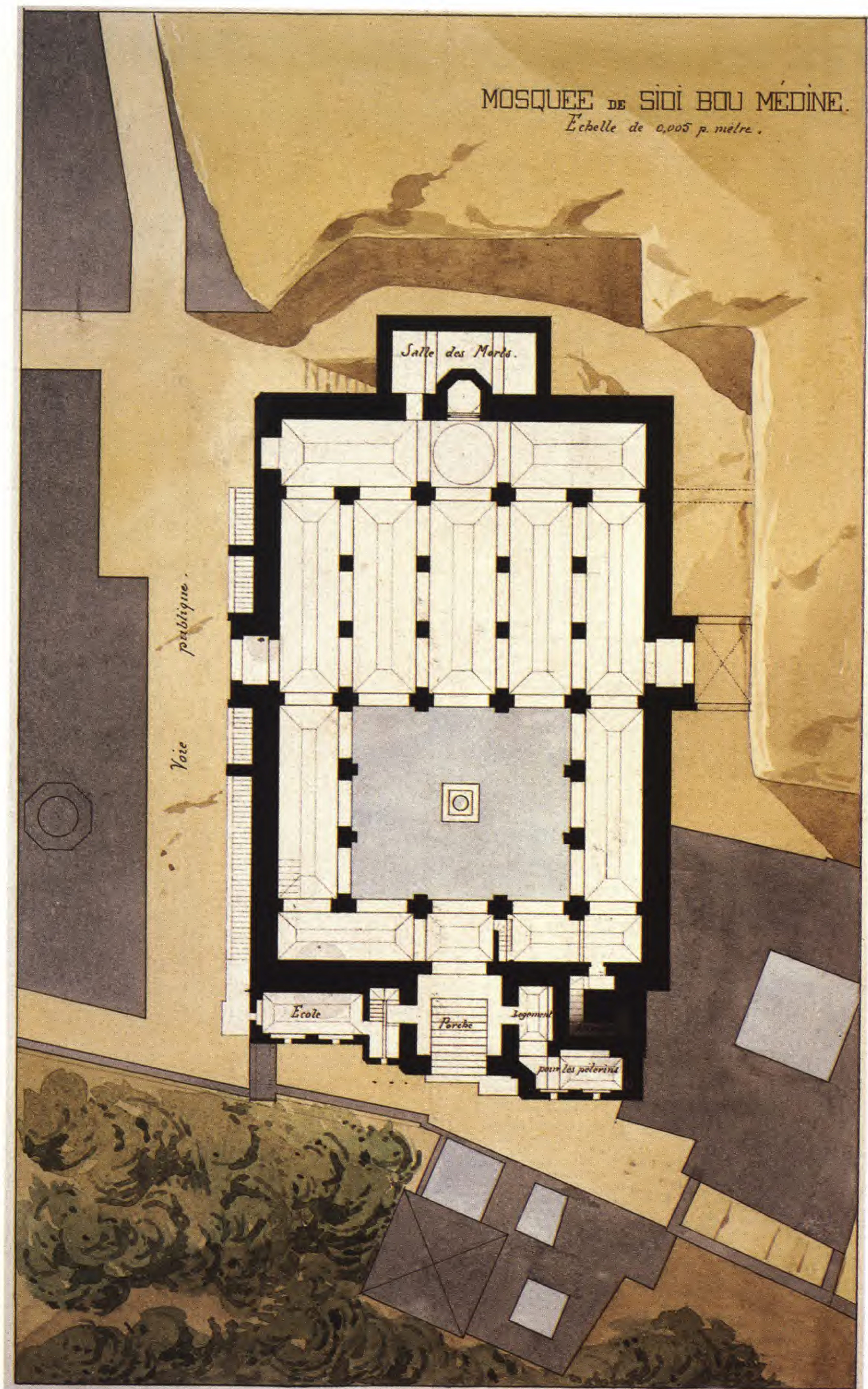
2 Ibn Khaldoun, grand historien arabe, professa à la médersa Sidi Boumediene.



Plan de la médersa Sidi Boumediene, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Plan du tombeau et des dépendances de la mosquée Sidi Boumediene, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Plan de la mosquée Sidi Boumediene, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Elévation du porche de la médersa Sidi Boumediene, Tlemcen, état du porche avant restauration, aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



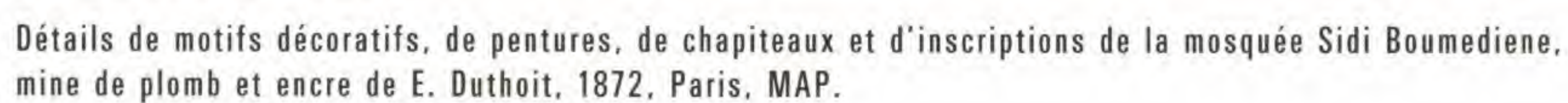
Détail du décor du porche d'entrée de la mosquée Sidi Boumediene, Tlemcen, état avant restauration, aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Détail de l'écoinçon au revers du grand arc intérieur du porche de la mosquée Sidi Boumediene, Tlemcen, projet de restauration, aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Partie supérieure du minaret de la mosquée Sidi Boumediene, état avant restauration, aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Détails de motifs décoratifs, de pentures, de chapiteaux et d'inscriptions de la mosquée Sidi Boumediene, mine de plomb et encre de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Détails de décoration de la porte intérieure du grand porche de la mosquée Sidi Boumediene, aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.

La mosquée Sidi El-Halouy région de Tlemcen

Située en dehors de la ville, au pied de l'enceinte française, côté nord-est, et à mi-hauteur de l'escarpe[1] qui couronne le rempart, la mosquée est nichée dans un immense massif de roche. L'inscription gravée au-dessus du porche indique sa date de construction : 1354.

La mosquée Sidi El-Halouy[2], fut élevée sur ordre du souverain mérinide Abu 'Inan (1351-1358), fils et successeur d'Abu al-Hasan. De dimensions nettement inférieures à celles de la Grande Mosquée de Mansourah, elle offre la même disposition intérieure, et possède beaucoup de similitudes avec celle-ci, ainsi qu'avec celle de Sidi Boumediene, mais avec des dimensions moindres. Sur les 600 m^2 que couvre cet ensemble architectural, la mosquée ne mesure que 17,25 x 27,50 m. Elle possède des dimensions presque semblables et est parfaitement rectangulaire, organisée le long d'un axe de symétrie. Au centre de la cour (10 x 10,50 m), située juste après le porche et la galerie d'entrée, se trouve une fontaine à bassin carrée.

Le plan est parfaitement symétrique par rapport à l'axe longitudinal. Un autre axe transversal limite la cour par rapport à la salle hypostyle et coupe le plan d'ensemble en deux parties égales. Le minaret, décoré sur ses quatre faces de faïences émaillées, est excentré en saillie à droite de l'accès principal, à l'angle sud-est, et les latrines sont totalement détachées de l'ensemble et placées à l'extérieur dans le jardin. Le mihrab, niché dans la salle des morts qui sort en saillie à l'arrière du bâtiment, est situé à l'opposé du porche sur l'axe de symétrie de l'ensemble architectural. Deux accès latéraux, donnant directement dans la salle de prière, se situent sur un axe perpendiculaire au principal.

Le dessin de Duthoit, réalisé en 1872, représente une mosquée à plan rectangulaire à cinq nefs.

L'ensemble, inscrit dans son contexte rocheux, est représenté à l'encre de Chine rehaussé à l'aquarelle. Les couleurs dominantes sont le noir pour les éléments porteurs, le vert pour la végétation, un gris-bleu pour la cour et la couleur ocre pour l'assiette d'implantation et le paysage. Les quelques indications inscrites qui accompagnent le dessin ne nous informent ni sur l'orientation ni sur les cotes des bâtiments. Aucune indication sur le pavement et le type de plafond n'est représentée sur le plan. Le relevé apparaît dans ses traits simples, se limitant à représenter les éléments porteurs comme les murs, les colonnes et les piliers.

1 Sur cette pente rapide, entre l'enceinte actuelle et la mosquée, une petite koubba (monument élevé sur la tombe d'un marabout), presque ruinée, recouvre les restes de l'Ouali Abou Allah Echoudi, plus connu sous le nom d'El-Halouy, en l'honneur de qui la mosquée a été élevée.

2 Saint personnage qui naquit probablement à Séville où il exerça les fonctions de cadi. Ayant un jour vendu ses biens et distribué aux pauvres l'argent qui lui en était revenu, il partit en pèlerin et s'arrêta à Tlemcen, où il se fit marchand de gâteaux et de sucreries (*haloua*). Son éloquence était grande et celui que les enfants appelaient par dérision *baba H'laouy* (papa gâteaux) se vît bientôt entouré de disciples et vénéré comme un saint inspiré de Dieu même. Il mourut à Tlemcen, dans les premières années du XIVe siècle sous le règne d'Abou Zeyian Mohamed, petit-fils d'Yarmoracen, qui lui fit construire une koubba.

ALGÉRIE.

MONUMENTS HISTORIQUES.

DÉPARTEMENT D'ORAN

Sentier se dirigeant vers Tlemcen.

Salle des morts.

Minaret.

Latrines publiques.

Jardin.

MOSQUÉE DE SIDI EL HALLOUY.

Plan à l'Échelle de 0.005 p. m.

E. Duthoit. archᵗ 1872.

N. 7769



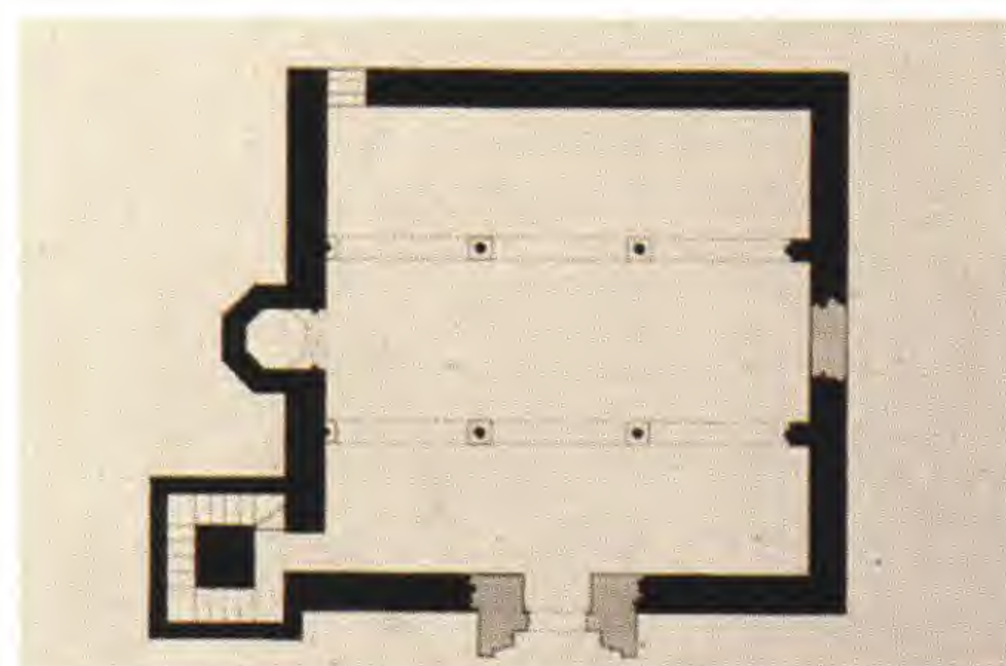
TLEMCEN.

Plan de la mosquée et des latrines de la mosquée Sidi El-Halouy, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1873, Paris, MAP.

La mosquée Sidi Bel Hacen Tlemcen

Située sur la place Khémisti au centre-ville, elle fut construite en 1296-1297. De dimensions modestes à l'origine, elle servait probablement d'oratoire princier. Utilisée comme magasin aux vins puis aux farines au début de la conquête, son agrandissement entre 1850 et 1854, pour recevoir l'école franco-arabe, est dû à l'architecte du service des Bâtiments civils, Viola de Sorbier. Classé monument historique en 1901, elle accueille de nos jours le Musée archéologique et ethnographique.

Conçue sans cour en plan presque carré, de près de 12 m de côté, la mosquée Sidi Bel Hacen est agencée en trois travées dont les arcs reposent sur des colonnes en onyx vert. Les motifs décoratifs de son intérieur démontrent une grande maturité de l'art arabe. Les plafonds en bois de cèdre, restaurés au début du XIXe siècle, épousent la forme des travées et forment des pyramides à base rectangulaire. L'ornementation du mihrab, chef-d'œuvre d'influence andalouse, se démarque par la présence d'une coupole en stalactites de stucs d'une finesse extrême. La polychromie des faïences, renforcée par des couleurs vives, affirme son appartenance au style des mosquées tlemcéniennes de l'époque abdelwadide (1235-1554). Le minaret, de base carrée de 3,30 m de côté, en saillie à l'angle sud, dont les imbrications de géométrie gracieuse des panneaux à réseau losangé et les colonnettes décorent les quatre faces, domine de ses 16,60 m. A l'origine, la façade[1] était composée de simples murs en pisé, couronnée par la saillie des toitures et percée dans sa partie haute de fenêtres étroites.



Plan de la mosquée de Sidi Bel Hacen, Tlemcen, encre de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.

Edmond Duthoit, qui en réalise le relevé en 1873, la décrit comme « l'œuvre la plus complète, le spécimen le plus parfait du style dit andalou, qu'il nous soit donné d'admirer à Tlemcen[2] ».

D'une richesse ornementale particulière malgré sa très petite taille et d'une simplicité de forme élémentaire, Duthoit la remarque et la présente, parmi les édifices religieux de taille similaire, sur une planche où figure le marabout d'Aïn el-Hout près de Tlemcen et le marabout de Sidi Saâdi près d'Alger. Une autre planche, organisée de manière très académique, et comportant les détails d'ornementation dessinés au 1/5 de l'échelle réelle de cette mosquée et de la médersa Tachfinya, offre des relevés dessinés séparément puis contrecollés. Deux plans de référence à échelle réduite rappellent les deux édifices. La recherche de la composition géométrique, qui a généré les tracés harmoniques des décors, figure dans la partie haute de cette planche et semble être plus qu'une curiosité mais une préoccupation majeure chez Duthoit. Des inscriptions coraniques, des dessins d'arabesques, le détail du chapiteau et une coupe intérieure de la coupole du mihrab, dévoilant la composition géométrique et ornementale des stalactites de l'intrados de la coupole, complètent la description[3].



Intérieur de la mosquée de Sidi Bel Hacen, DR.

1 L'ancienne porte s'ouvrait dans la façade faisant face au mihrab. Les transformations effectuées en 1856, s'inspirant de modèles de Mansourah, ont placé une porte monumentale dans l'axe de la façade orientale et des fenêtres percées dans les murs nord et est.

2 Edmond Duthoit, *Rapport sur les monuments historiques en Algérie, architecture musulmane dans la province d'Oran*, document manuscrit conservé à la Médiathèque du patrimoine à Paris.

3 Seuls le plan et les détails d'ornementation ont été retrouvés aux Archives de la Médiathèque du patrimoine. Le projet de l'architecte des Bâtiments civils Viala de Sorbier, de moindre qualité graphique, n'a pas été sélectionné, et est consultable au Centre des archives d'outre-mer à Aix-en-Provence.



Recherche géométrique de détails décoratifs et détails de la mosquée Sidi Bel Hacen et de la médersa Tachfinya, Tlemcen, encre de E. Duthoit, 1873, Paris, MAP.

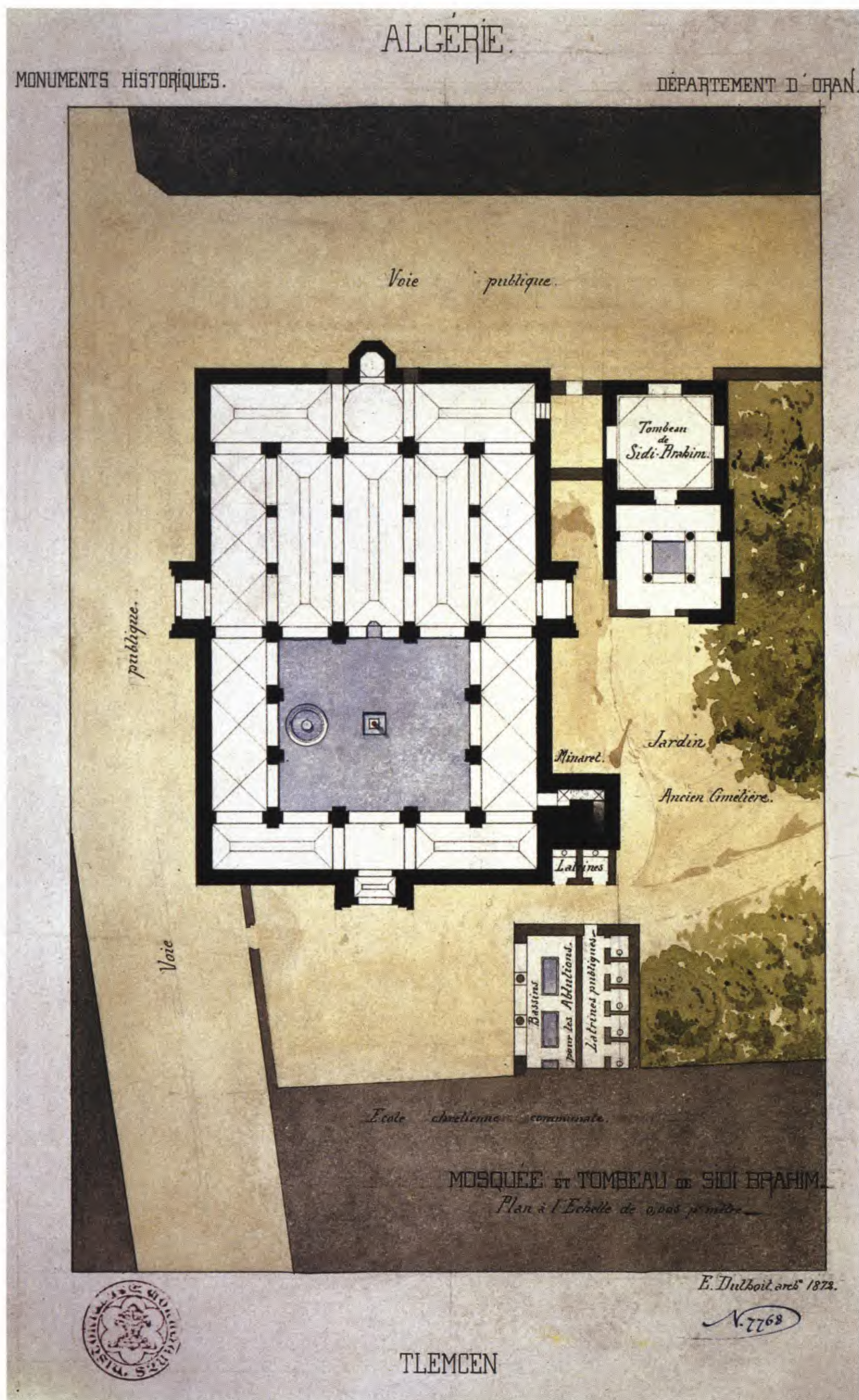
La mosquée de Sidi Brahim région de Tlemcen

C'est au XVIe siècle que les Turcs, devenus maîtres de Tlemcen, firent élever, près du tombeau de Sidi Brahim, cet édifice, le seul consacré de rite hanéfite (celui dominant dans l'Empire ottoman) à Tlemcen, les mosquées arabes étant de rite malékite.

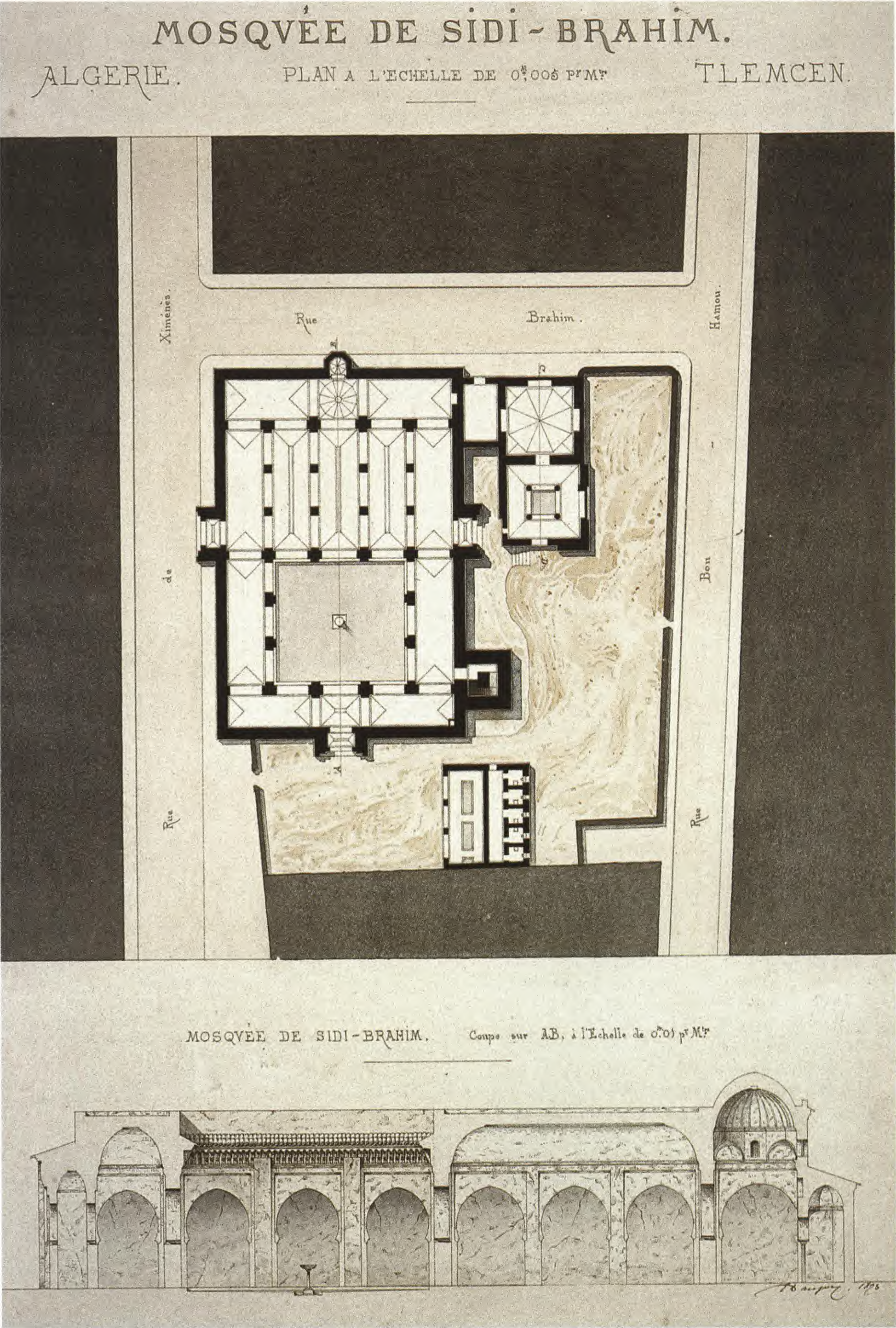
Cette mosquée est la copie simplifiée des mosquées Sidi Bel-Halouy et Sidi Boumediene élevées au XIVe siècle. Ses dimensions moyennes se rapprochent de celles de la mosquée Sidi Boumediene : elle mesure 30,30 m par 20,90 m et s'assimile plus à un oratoire. L'accès se fait par un porche principal, en avant-corps, donnant directement dans la cour, et par deux autres portes latérales qui s'ouvrent sur la quatrième travée à partir du mihrab. La mosquée, composée d'une salle hypostyle et d'une cour entourée de galerie, reprend le modèle des mosquées du XIVe siècle. Une série de quatre rangées de piliers départagent la salle de prière en quatre travées parallèles au mur du mihrab. Ses nefs construites en briques, mais sans ornementation, sont voûtées et couvertes d'une terrasse. Le minaret, en saillie de la façade principale contre la paroi de droite, s'élève dans une tour carrée dont la forme et les combinaisons de briques armant leurs panneaux copient les mosquées de Tlemcen des époques antérieures.

Duthoit et Danjoy en firent les relevés respectivement en 1872 et 1873. Deux plans portent le nom d'Edmond Duthoit, tandis que les deux autres planches sont signées en bas à droite de Danjoy.

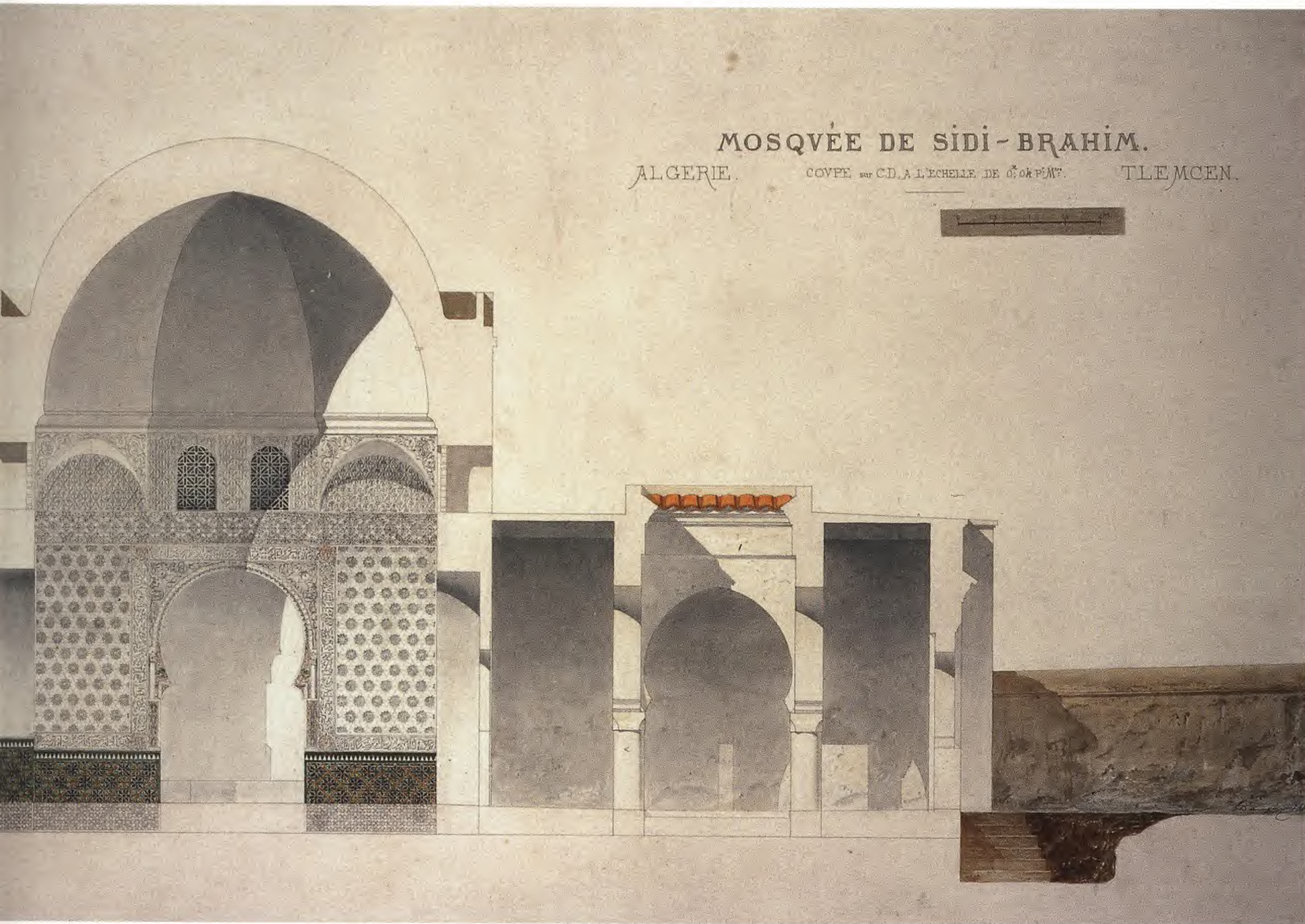
Le premier plan de Duthoit, sans échelle, dessiné très sobrement à l'encre de Chine sur papier épais couleur sépia avec l'indication des transformations en aquarelle, couleur légèrement violacée, porte le tampon circulaire : « Ed. Duthoit, architecte du gouvernement » ; l'autre reprenant le même plan, à l'échelle plus réduite du 1/200, s'inscrivant dans le site environnant, est revalorisé à l'aquarelle. Duthoit prend soin de figurer la végétation dans l'ancien cimetière, devenu jardin de la mosquée, ainsi que la voie publique et l'emprise des constructions voisines. Sur les planches de Danjoy, le plan à l'échelle 1/200, représentant en même temps un plan de situation sur lequel les noms des rues sont indiqués, est cadré de manière à intégrer également une coupe de l'état des lieux à l'échelle 1/1 000. La coupe, au 1/25, du tombeau de Sidi Brahim situé à proximité de la mosquée, représenté dans ses moindres détails, dévoile le volume de l'ensemble architectural et informe sur les parois revêtues de faïences et sur les stucs de l'intérieur du tombeau.



Plan de la mosquée, des latrines et du tombeau de Sidi Brahim, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Plan de la mosquée, des latrines et du tombeau de Sidi Brahim, Tlemcen, coupe, encre et aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.



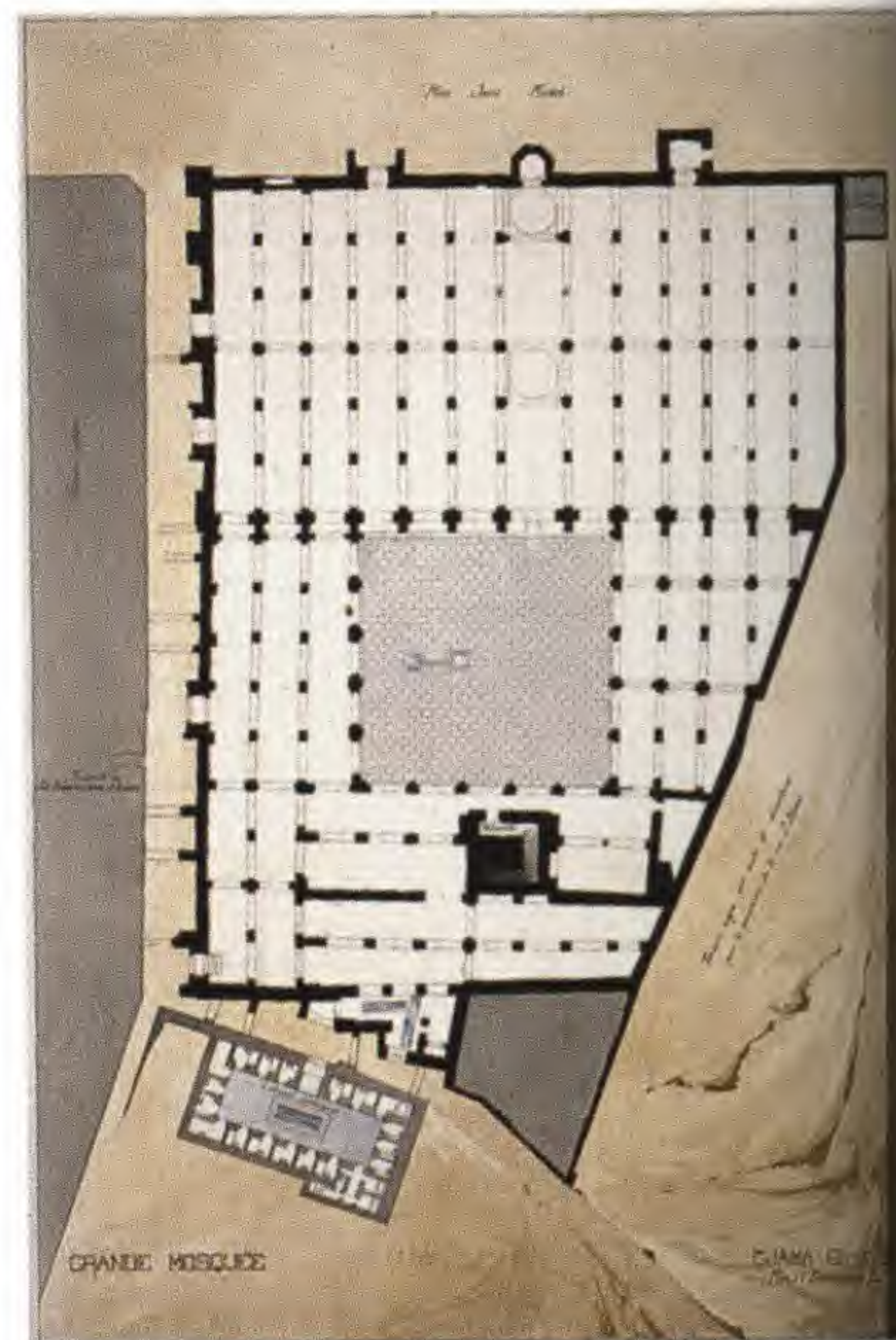
de Sidi Brahim, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Danjoy, 1873, Paris, MAP.

La Grande Mosquée de Tlemcen

Située au nord de la place de la Mairie au centre-ville, la Grande Mosquée de Tlemcen[1], la plus grande mosquée d'Algérie, fut construite au XIIe siècle, sous le règne d'Ali ibn Yusuf, émir almoravide, fils et successeur de Youssouf ibn Tachfine. 1136, date de son achèvement, est signalée sur l'inscription[2] située dans la corniche de la maqsurah.

Formant un quadrilatère irrégulier dont la surface dépasse les 3 000 m^2, la Grande Mosquée est conçue autour d'une cour presque carrée, agrémentée d'une fontaine et d'un bassin, et désaxée d'une travée par rapport à l'axe central. La cour (16,70 x 17,50 m) est entourée de galeries[3] à arcades avec charpente à double pente, couverte à l'origine en tuiles vernissées. Percée de huit portes[4], la salle péristyle, d'une surface de 1 380 m^2, est agencée de treize travées de six arcades portées par cinq piliers chacune. La travée centrale, particulièrement ornée, se termine par le mihrab orienté à l'est dont la niche et la coupole qui la surmonte possèdent une ornementation dans le style le plus raffiné de l'art arabe. Le minaret, datant de 1322, est flanqué en son angle nord-ouest. Il est surmonté d'un édicule de plus petites dimensions, et s'élève à plus de 32 m de hauteur. Il est orné sur ses quatre faces d'un panneau composé d'un réseau géométrique de briques imbriquées portées par cinq colonnettes en marbre onyx et revêtu de mosaïques de faïences multicolore vernissées. Le bandeau couronnant la tour principale est surmonté de cinq autres arceaux. Les latrines situées à l'extérieur de l'édifice ont été démolies pendant la colonisation.

Les deux seules planches de la Grande Mosquée de Tlemcen d'Edmond Duthoit datent de 1873. La planche de détails est à échelles variées, tandis que le plan est au 1/100. Rehaussé à l'aquarelle, le plan est de couleur ocre, pour les espaces non bâtis, comme la rue et la place, de noir très dilué pour les constructions de proximité et les latrines, de bleu très pâle pour la cour et le bassin. Les murs et les piliers sont à l'encre de Chine noire. Le dessin ne présente aucune cotation et seuls les noms des rues donnent un repère d'orientation. La planche de détails, à échelle variée, comporte un grand nombre d'informations sur le décor et l'ornementation d'éléments d'architecture ; l'intrados de la coupole à claire-voie de la maqsurah est très minutieusement reproduit avec les détails de claire-voie du mihrab[5] sur une planche comportant aussi bien des stèles de tombeaux, les détails d'architecture de la charpente de la travée principale, du chapiteau du mihrab, des inscriptions coraniques que d'autres détails. Elle est composée de dessins réalisés séparément puis contrecollés sur une planche bien encadrée.



Plan de la Grande Mosquée, Tlemcen, encre et aquarelle de E. Duthoit, 1873, Paris, MAP.



a cour de la Grande Mosquée, Tlemcen, 1893, photo Médéric Mieusement, Archives photographiques, P.

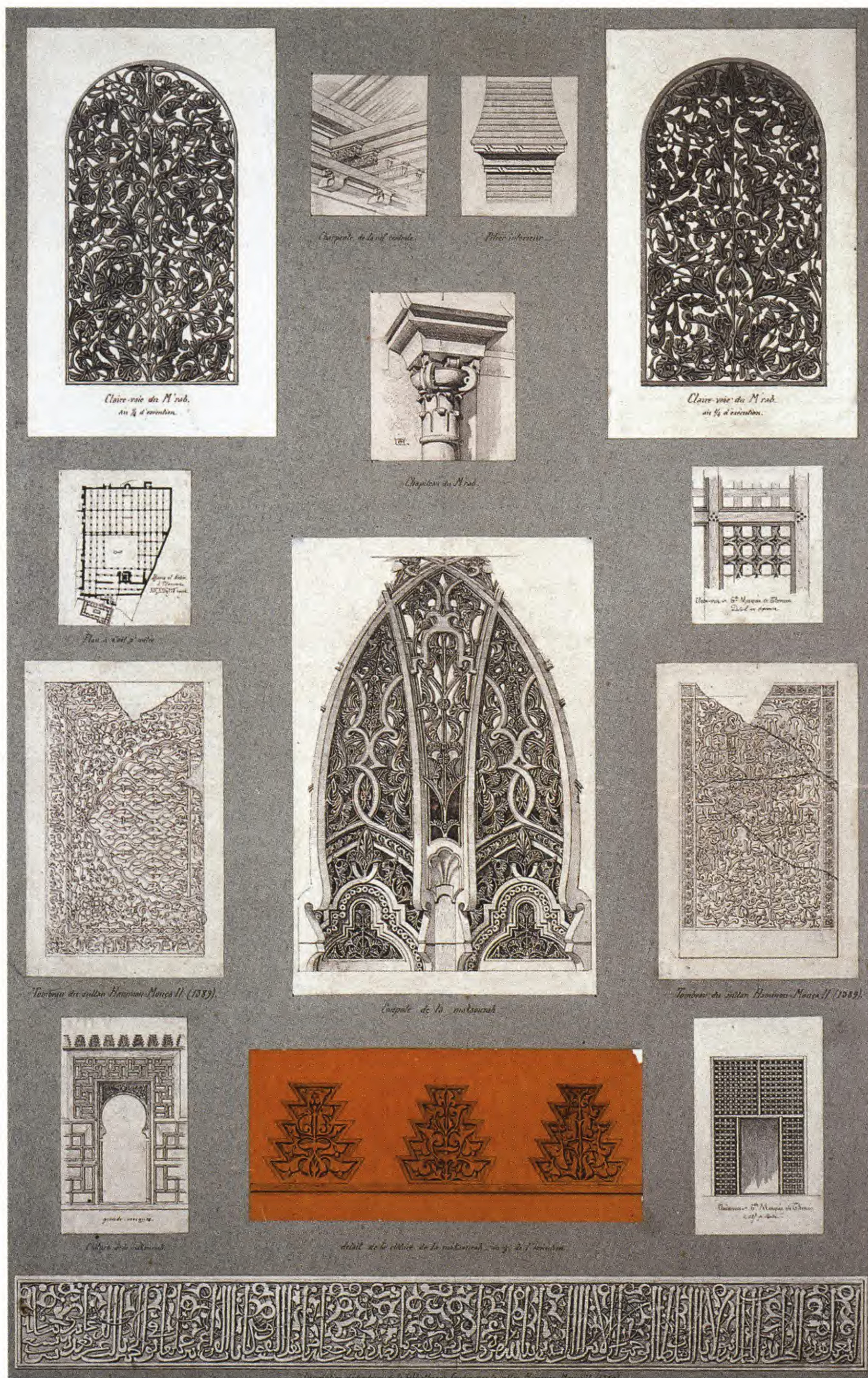
1 Ibn Khaldoun, historien de Tlemcen, signale qu'elle a été élevée à l'emplacement d'un autre édifice datant du Xe siècle.

2 La transcription révèle : « Elle a été achevée dans le mois de Djoumada second de l'année 530 de l'hégire », correspondant au mois d'avril 1136.

3 Duthoit souligne à propos des galeries de la cour : « Les cloîtres qui enveloppent la cour centrale n'appartiennent pas à la construction du XIIe siècle, ils accusent bien plutôt la manière de faire, les dispositions et les profils de la fin du XIIIe en démontrant la forte similitude des corniches des trois côtés de la cour avec celles des édifices élevés sous la domination marocaine. »

4 La porte d'entrée, anciennement située sur la façade sud à côté du mihrab et surmontée d'un auvent en bois, ainsi que plusieurs inscriptions qui ornaient l'intérieur de la mosquée ont été déposées au musée de la ville par l'architecte Lefebvre qui était chargé des travaux de la Grande Mosquée.

5 Duthoit, émerveillé, déclare, dans son rapport au ministre, à propos de la décoration sculptée de la niche du mihrab : « Une riche décoration sculptée l'entoure et tapisse tous les murs et les arceaux. Au-dessus s'élève une coupole à jour d'un effet saisissant, c'est, à mon avis, ce que l'art arabe a créé de plus parfait, de plus complet comme composition et aussi comme exécution », et de la maqsurah : « La coupole ajourée qui surmonte la maqsurah est une des conceptions les plus heureuses et les mieux réussies du génie arabe. »



Détails des décorations des écoinçons, des chapiteaux, de la charpente, du pilier intérieur, des inscriptions et de la coupole de la maqsurah, Grande Mosquée, Tlemcen, encre de Chine de E. Duthoit, 1872, Paris, MAP.



Dellis
ALGER
Cherchel
Plaine de la Metidja
BLIDA
MILIANA
ORLEANSVILLE
MEDEA
AUMALE
Dj. Mouzaia
Dj. Thingout
Bougie
KABYLIE
Djebel Djurjura
Bordj Bouira
Dra el Mizan
Beni Mansour
Bordj bou Arer
Medjana
Dj. Nechar
Msila
Hodna
Berouaguia
Boghar
Teniet el Haad
Kef el Akhdar
Plateau du Sersou
Ksar Chabounia
Chellala
Dj. Nador
Dj. Gada
Chott Zaghez
Bou-Sâda 778
El Hammell
Rummel
Ain Melah
Ain Rich
Zaghez
Rocher du Sel
Djelfa 1167
Cherf
Dj. Senalba
Ksar Gadra
Ouled Naïl
Zakkar
Messad
Dj. Bou Kahil
O. Amouida
Taguin
O. Sakeni
O. Kerboul
El Beïda
Sidi Bouzid
Amour
Djebel
Sidi Nasseur
Tedmena
Taouela
Amouida
Khâdra
Aïn Madhy
Tadjerouna
El Maïa
El Alenid
Thair el Habchi
Daïa - Hakhoukhia
Daïa - el Attiya
Hachena
Sebeihi
Tadjmout
Laghouat 780
Ksar el Hiran
O. Djedi
LARBAA
O. Zegrir
O. Nesa
Chebka
Berrian
BENI MZAB
El Guerara
Oulad Djellâl
Si Khâled
Râs Fahâma
O. Kef Hadid
O. Itel
El Mengoub
Zaatcha
Lioua
Neguer Jemma
CHEIKH

Département d'Alger

Occupant la partie centrale du territoire, le département d'Alger était considéré comme le plus important, administrativement, au XIXe siècle. Il regroupait cinq arrondissements : au nord, celui d'Alger, la capitale où se trouvait le siège du gouvernement général de la haute administration française de l'Algérie, et ceux de Médéa, Miliana, Orléansville au nord-ouest et Tizi Ouzou à l'est.

La région d'Alger renferme un certain nombre de monuments prestigieux de l'Antiquité et de la période turque, en revanche les témoignages de l'architecture d'époque arabe sont peu nombreux. Les grandes cités romaines, encore visibles, se situent principalement sur la côte du littoral ouest comme Tipasa et Cherchell, antique *Iol*, alors que les villes d'Alger, de Dellys, de Médéa, de Miliana, d'Orléansville et de Ténès n'offrent que peu de vestiges de cette époque. Les rares monuments d'époque arabe encore préservés sont la Grande Mosquée d'Alger, symbole de la civilisation almoravide, la toute petite mosquée Sidi Ramdan dans la Casbah d'Alger et la mosquée à Dellys. A partir du XVe siècle, l'architecture d'influence ottomane s'est affirmée dans les palais, les mosquées et les édifices civils de toutes les villes construites sous la domination turque, particulièrement Alger, Dellys et Constantine.

Avec la prise d'Alger, ville construite sur l'emplacement de l'antique *Icosium*[1], les Turcs installent leur gouvernement et leur administration dans la partie basse de la Casbah. Les luxueuses demeures des dignitaires et des hauts fonctionnaires se répartissent dans cette partie de la ville, au nord de la Grande Mosquée almoravide appelée également Djamâa El Kébir : plusieurs demeures princières d'un, deux ou trois niveaux révèlent une architecture prestigieuse de grands palais à patios, entourés de galeries aux colonnes de marbre, distribuant les pièces d'habitation et les services dans des dispositions particulières. Parmi les exemples de cette architecture Dar Aziza, Dar Essouf, Dar Hassan Pacha, Dar Mustapha Pacha, Dar El Hamra ou encore les palais du Bastion 23 sont parmi les plus représentatifs. Palais et mosquées furent occupés et souvent transformés ou agrandis par le génie militaire, dès 1830, pour les besoins de l'armée et de l'administration. D'autres demeures d'été aussi prestigieuses, appelées *Fahs*, sont implantées à l'extérieur de la ville au milieu de parcs verdoyants, généralement sur les hauteurs de la ville, parmi lesquelles la villa Abdeltif, la villa Mahieddine, Djenane Damerdji et le musée du Bardo sont encore conservés de nos jours ; plusieurs furent occupées au XVIIIe siècle par des consulats étrangers.

1 A l'emplacement d'Alger existait un comptoir punique, *Ikosim*, qui devint par la suite le port romain *Icosium*. La ville d'Alger n'a pas préservé de monuments de son passé médiéval en dehors des deux mosquées Djamâa El Kébir et Djamâa Sidi Ramdan.

Alger, détail de la carte extraite du guide Joanne, 1874.

Le musée d'Alger (Dar El Dey)

Le palais occupé par le premier musée-bibliothèque d'Alger était l'une des deux grandes demeures de l'ancienne famille de Mustapha Pacha, située rue de l'Intendance, anciennement rue de l'Etat-Major, dans le quartier de la basse Casbah, là où se trouvait l'ensemble des grands palais et mosquées. La bibliothèque d'Alger (fondée en 1835) s'y installe en 1862 ainsi que le musée.

A cette époque, la bibliothèque-musée[1] possédait deux entrées. La grande porte s'ouvrait sur un vestibule d'où l'on pénètre dans une grande salle voûtée, la *sqiffa*, ornée à droite et à gauche d'arcades en anse de panier formées par deux colonnes accouplées et qui éclaire dans sa partie la plus reculée un ciel ouvert. Près de l'extrémité gauche de la *sqiffa*, un second vestibule plus petit donnait accès au patio entourée de galeries sur ses quatre côtés.

C'est dans cet espace ainsi que dans les cinq salles de ce niveau qu'était installé le musée : les salles 1 et 2 contenaient les inscriptions et épigraphes arabes ou turques, la salle 3 dite *Icosium* rassemblait toutes les antiquités trouvées à Alger, la salle 4 ou salle de Carthage exposait les débris et fragments résultant des fouilles sur l'emplacement de ce fameux site. Enfin la salle 5 regroupait les poteries et les céramiques. Dans les quatre galeries étaient exposés des fragments, des sarcophages et des statues provenant des sites proches de Tipasa ou de Cherchell.

La bibliothèque, les salles de lecture et l'administration se trouvaient dans les étages supérieurs ainsi qu'au niveau des galeries.

Le relevé complet de ce palais a été fait par Albert Ballu en 1883 et 1884 et exposé au Salon de 1890 à Paris. Les plans du rez-de-chaussée et du premier étage du musée montrent le type d'un palais classique avec un vestibule voûté qui donne accès à un grand patio entouré de galeries, au centre duquel se trouve une fontaine, et qui donnent accès aux pièces. Un dessin architectonique sans cotes et d'une grande clarté.

La planche suivante utilisant le papier et l'aquarelle montre une coupe longitudinale sur patio et vestibule représentant l'ensemble des qualités et la richesse de ces palais : rapport, proportion, décoration en carreaux de céramique, colonnes et chapiteaux, auvent, etc.

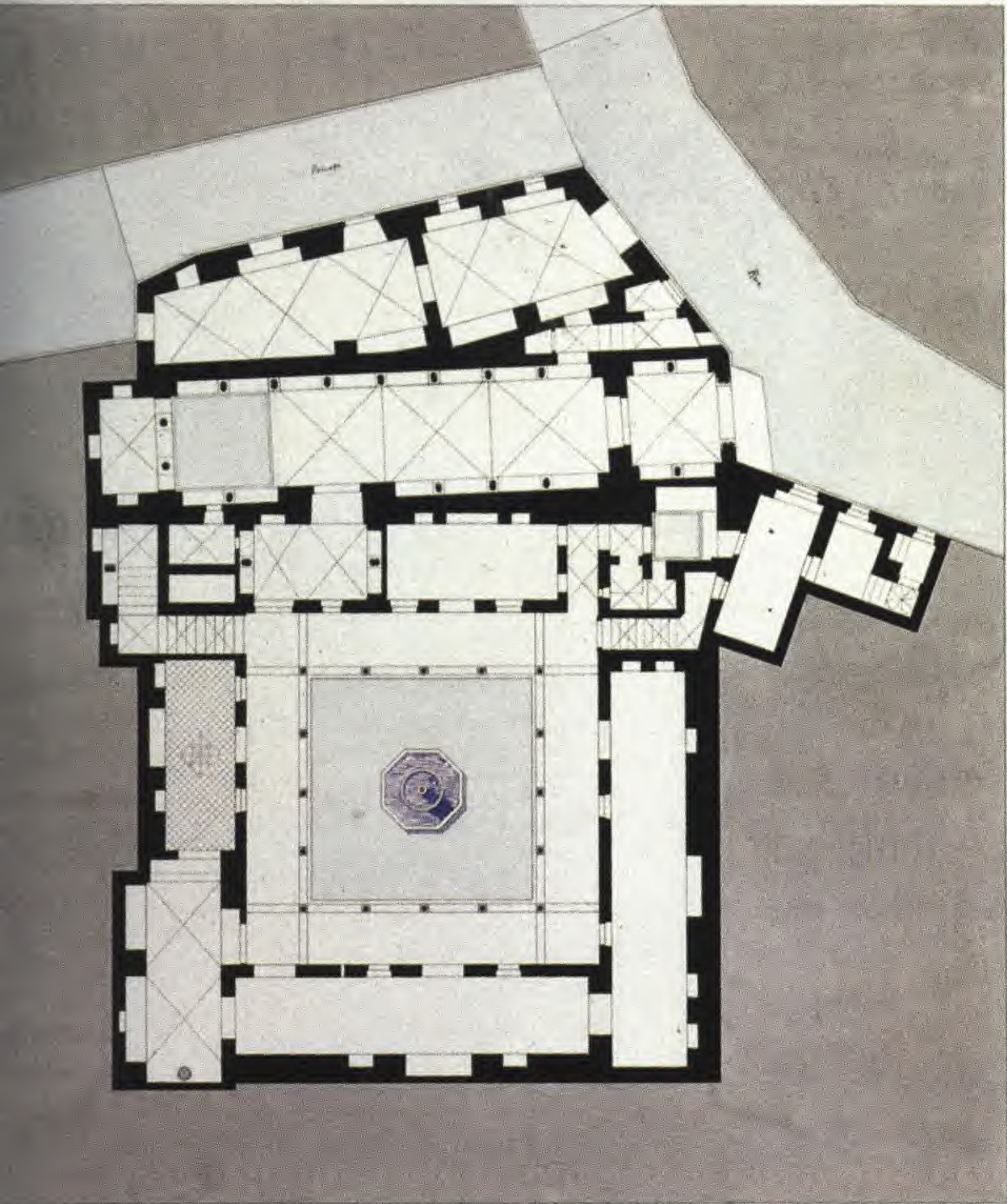
Une troisième planche utilisant du papier lavis et du papier aquarelle montre les plans des étages supérieurs et une coupe transversale.

Les deux dernières planches, utilisant papier et aquarelle, montrent une série de détails (porte d'entrée, travée du vestibule, balustrade du patio, faïence, portes d'intérieur), le plan de l'escalier avec vue en perspective. Ces dessins de très grande qualité restituent fidèlement les richesses de ces grandes demeures et permettent d'apprécier les éléments forts de cette architecture : décor, couleur, matériaux et espace.

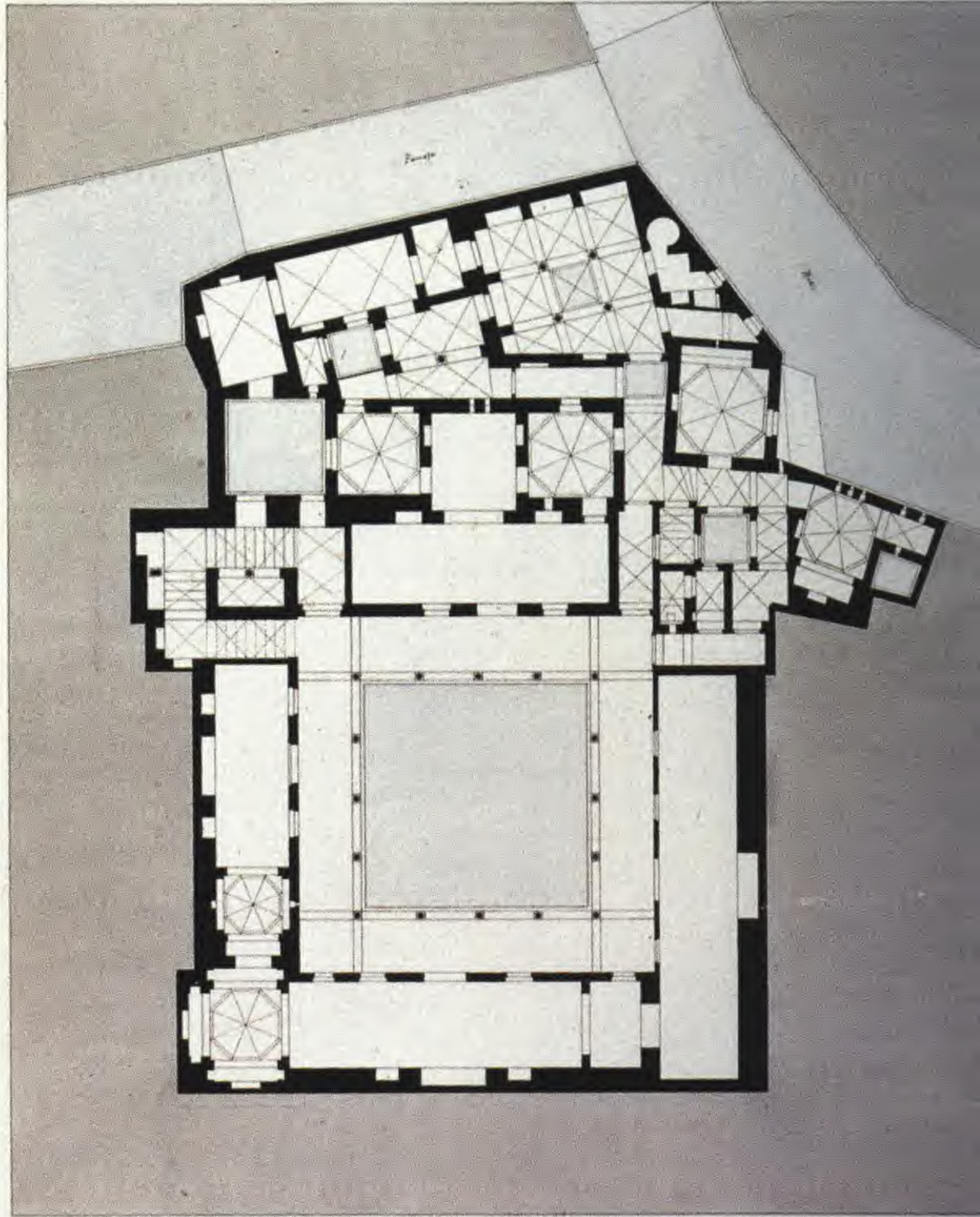


Plan et vue perspective de l'escalier, détail de la balustrade, des faïences du patio et des portes du patio, musée d'Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

1 Voir les *Notes sur la situation et le service intérieur de la bibliothèque et du musée d'Alger* d'Adrien Berbrugger, AN, F 17 – 3510.







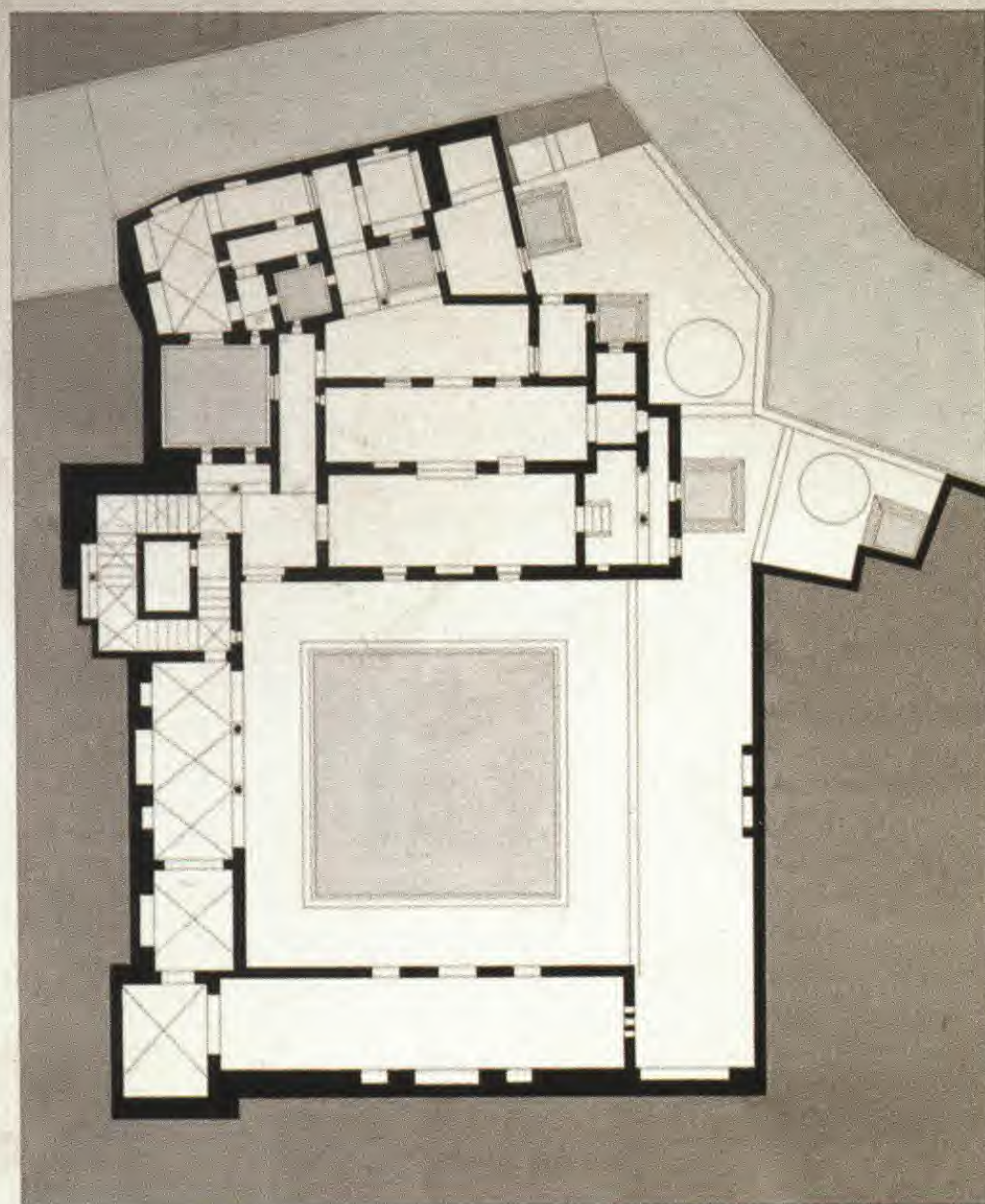
du rez-de-chaussée et du 1er étage, musée d'Alger, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

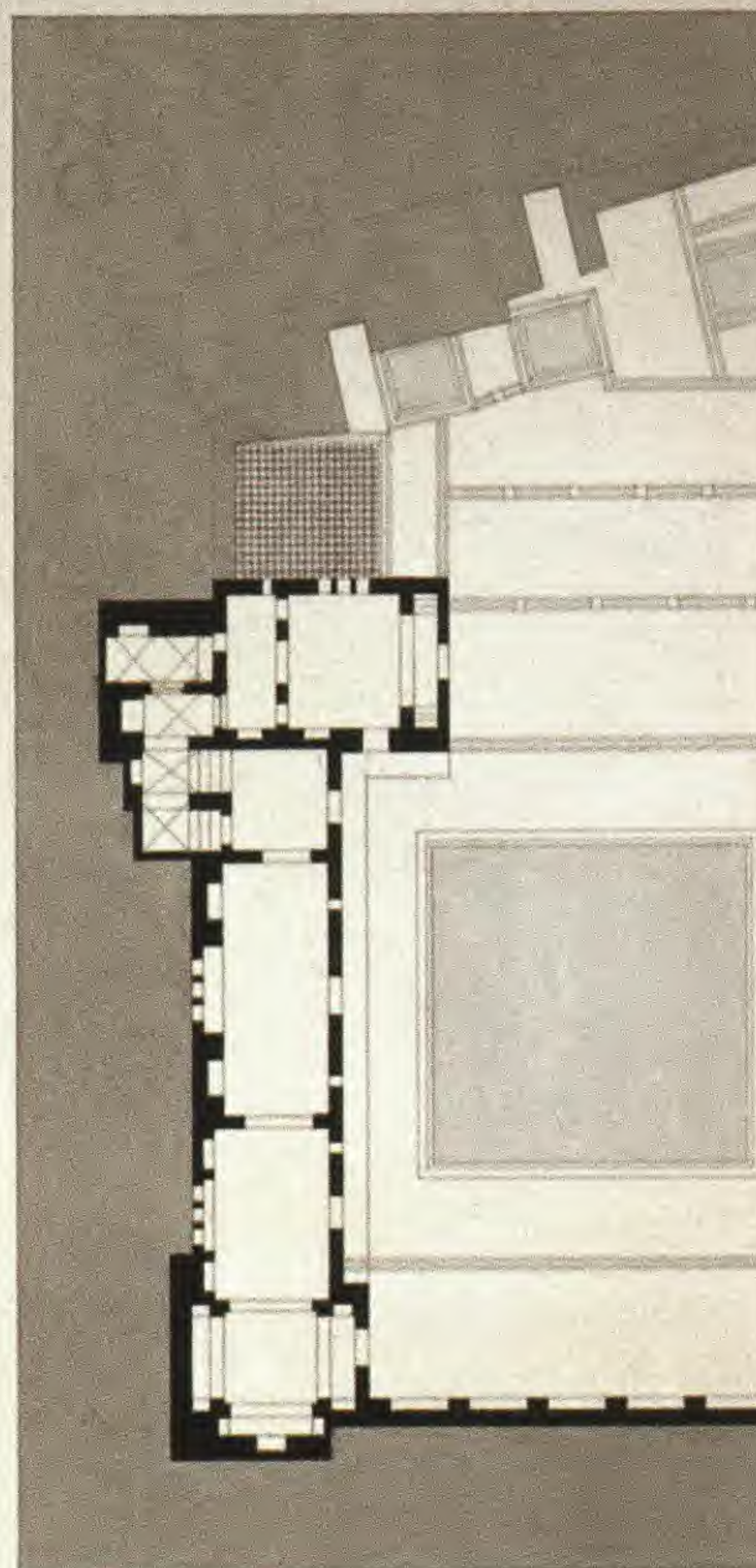


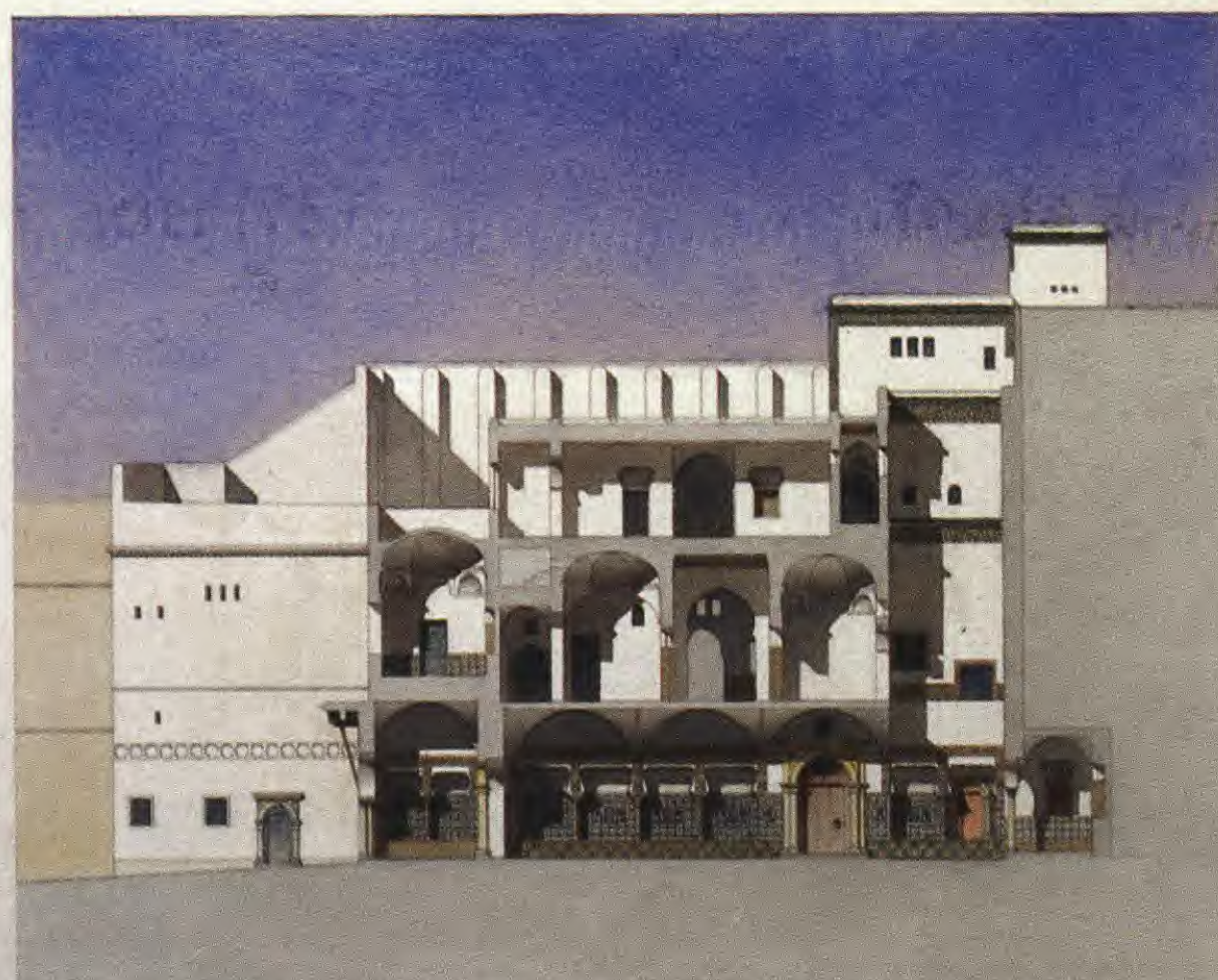
MUSEE D'ALGER

COUPE LONGITUDINALE

Plan du 1er et du 2e étage, coupe longitudinale, musée d'Alger, aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.



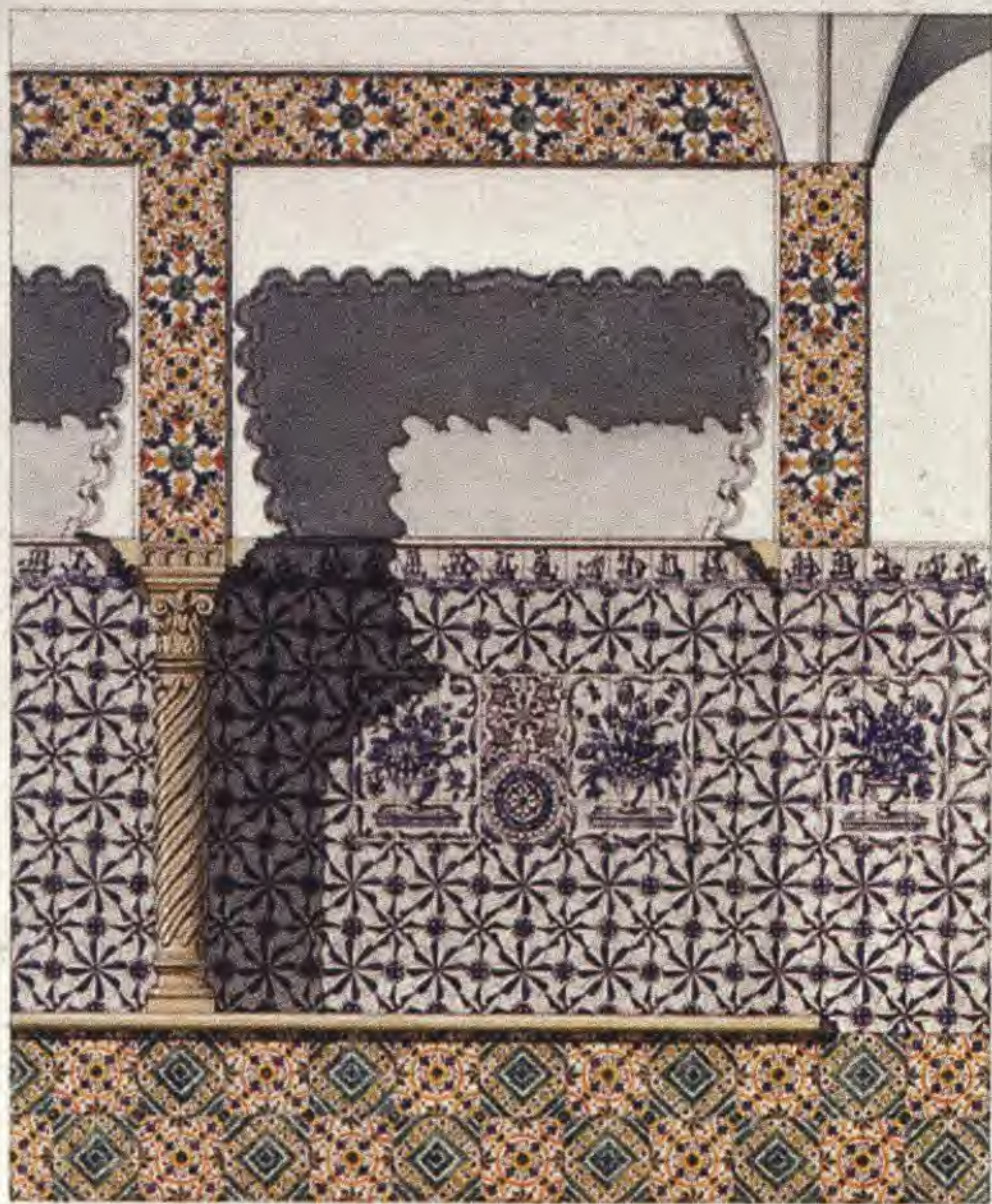


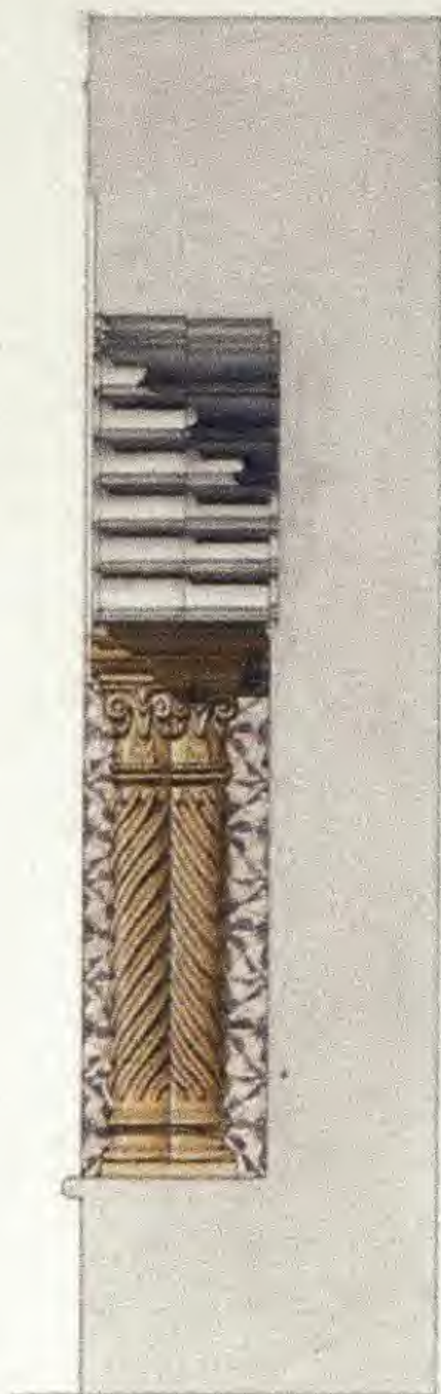




Plan du 2e étage et de la terrasse, coupe transversale, musée d'Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

MUSEE D'ALGER





DETAIL D'UNE TRAVEE DU VESTIBULE

REZ-DE-CHAUSSEE



DETAIL DE LA PORTE D'ENTREE

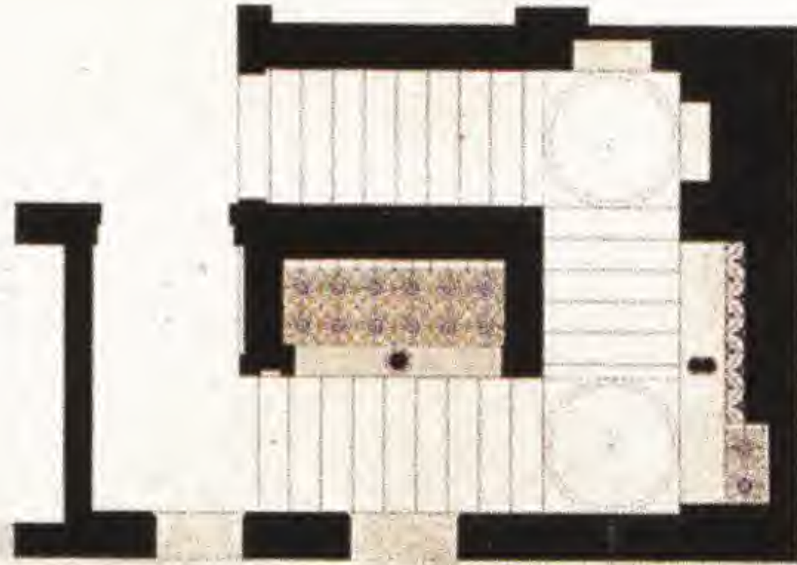
A. Ballu 1884

Elévation et coupe d'une travée du vestibule, élévation et coupe de la porte d'entrée, musée d'Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

MUSEE D'ALGER

DETAIL DE LA BALUSTRADE DE LA COUR

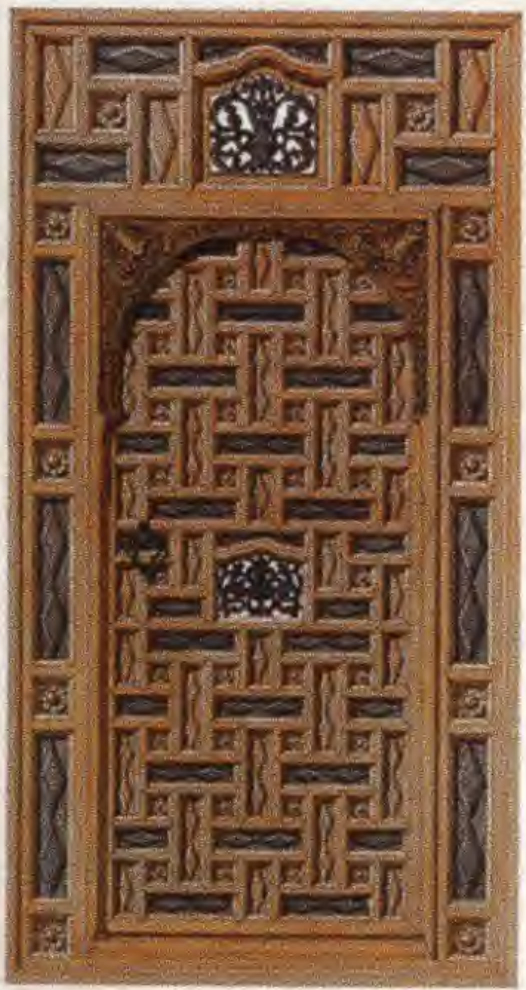
ECHELLE DE 0.10 POUR METRE



PLAN DE L'ESCALIER



DETAILS DE FAIENCES





DETAIL D'UNE PORTE



VUE PERSPECTIVE DE L'ESCALIER

FACE EXTERIEURE

FACE INTERIEURE



DETAIL DES GRANDES PORTES DE LA COUR



Plan et vue perspective de l'escalier, détail de la balustrade, des faïences du patio et des portes du patio, musée d'Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

La Grande Mosquée (Djamâa el Kébir) Alger

Située dans la partie basse de la ville, non loin de la mosquée de la Pêcherie, la Grande Mosquée est l'une des figures les plus représentatives de l'art almoravide[1] encore conservé à Alger. C'est aussi la plus ancienne mosquée d'Alger. Le minaret, qui domine le quartier de la Marine, date de 1324 et complète cet édifice construit en 1097[2].

Démunie de ses décorations d'origine, la Grande Mosquée reste un modèle remarquable par ses dimensions, sa simplicité et l'élégance de ses ogives lobées. L'ensemble du bâtiment forme un rectangle de 46,30 m par 38,20 m, s'étendant en largeur. Disposée dans le même sens, sur l'axe du mihrab et à l'entrée du monument, la cour, ornée d'une fontaine et d'une vasque pour les ablutions, accentue cette impression avec ses 20,80 m de large sur une profondeur de 10,80 m. Onze nefs, déterminées par dix piliers à base rectangulaire, perpendiculaires au mur du mihrab, divisent la salle de prière. De larges galeries formant de véritables oratoires s'ouvrent de part et d'autre de la cour, bordée au sud par une galerie allant d'est en ouest. Les nefs mesurent en moyenne 3,40 m de large, sauf celle du centre avec les nefs extrêmes qui sont plus larges et la première travée qui est plus profonde que les autres. Les arcs sont brisés à la clé et outrepassés à retombées moulurées. Les arcs des lignes transversales sont lobés. Devant le mihrab, un plan carré suggère l'existence d'une coupole.

Le plan, classique de la Grande Mosquée, est du même esprit que celui de Nedroma, où les nefs sont recouvertes aussi par des toits parallèles en bâtières à tuiles. Le toit qui recouvre la nef axiale ne se distingue des autres que parce qu'il est bordé au sud par une coupole à pans coupés inscrite dans un carré à angles en dents de scie et, au nord, par un fronton à merlons en dents de scie supportés par de fausses consoles moulurées maçonnées. Sur la cour, les toits débordent en encorbellements supportés par des consoles de pierre moulurées en forme de deux segments d'arcs superposés.

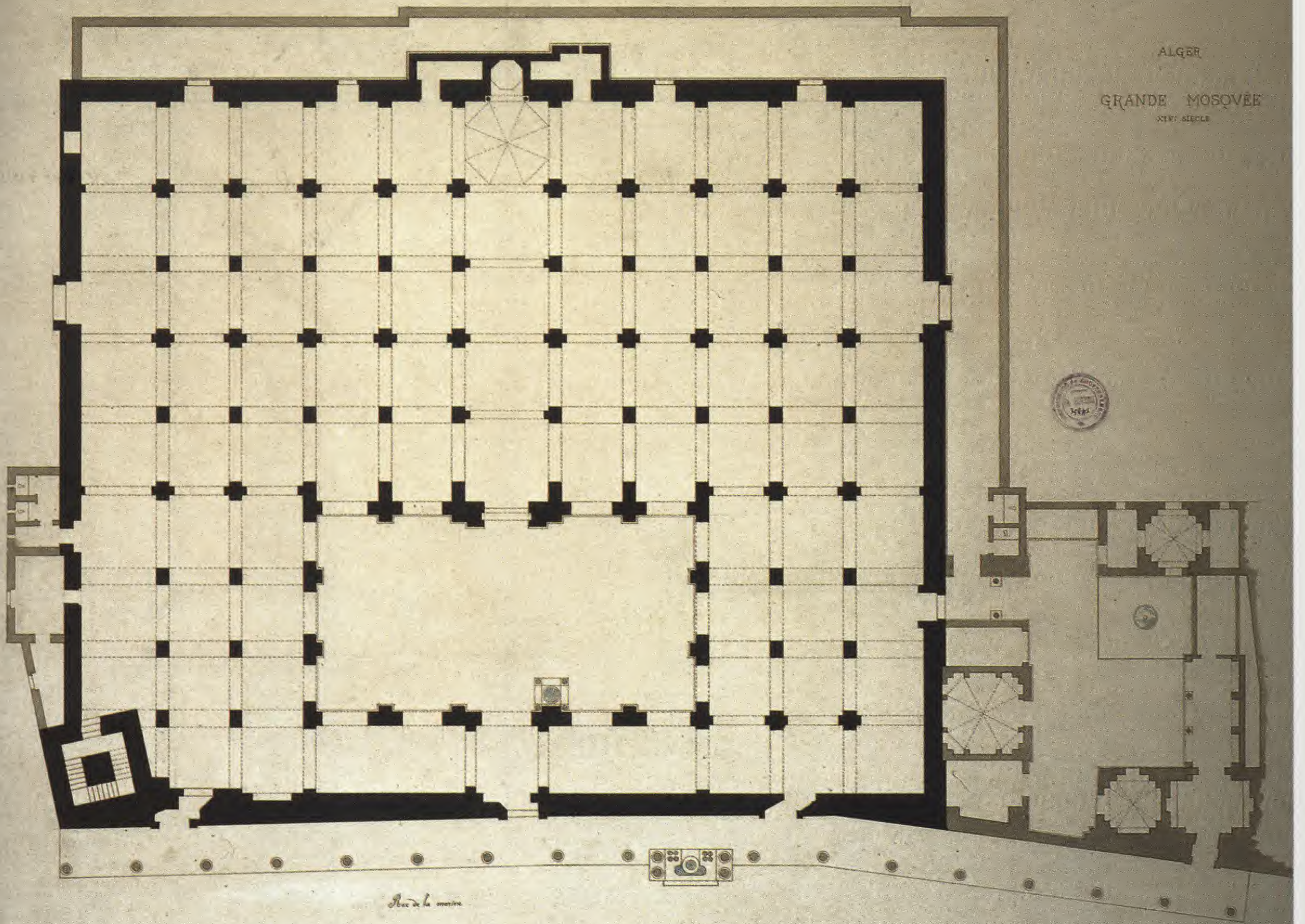
Le seul dessin que l'on dispose est de Duthoit. Il emploie la technique de l'encre et lavis, et du calque contrecollé. Cette planche représente le plan du monument, sans cote ni date, avec les transformations apportées à l'époque turque et à l'époque française. Toutes les transformations se distinguent nettement du plan initial. Ces modifications, ou extensions plutôt périphériques, concernent la réalisation de la galerie extérieure sur la rue de la Marine et un agrandissement exécuté par les Turcs. Il s'agit de trois coupolettes organisées autour d'une cour avec fontaine pour les ablutions.



Vue de l'intérieur de la Grande Mosquée, photo Médéric Mieusement, s. d., Archives photographiques, Paris, MAP.

1 Les Almoravides (al-Murabitûn), aux XIe et XIIe siècles, affirmèrent leur autorité au Maroc, où ils ont laissé forteresses et mosquées, et en Algérie, dont les plus belles mosquées de cette époque sont la Grande Mosquée d'Alger, celle de Nedroma, et surtout celle de Tlemcen.

2 Selon certains auteurs, c'est sur les ruines d'une basilique chrétienne que Youssouf Ibn Tachfine aurait fait construire la Grande Mosquée en 1097. Le minaret est l'œuvre du sultan abdelwadide Ali Ibn Tachfine en 1324. Endommagé en 1529 lors du siège de la ville par le corsaire barbaresque Kheir ed-Din, puis en 1683 par les boulets de la flotte française sous les ordres de Duquesne, le mihrab et la coupole furent endommagés par les bombardements. En 1836, le prince de Nemours fit édifier la galerie qui s'étend sur la façade orientale, avec les colonnes de marbre provenant de la mosquée al-Sayyda, démolie pour créer la place d'Armes. Des restaurations furent entreprises en 1849 et 1859 sans jamais retrouver l'aspect primitif.



lan, Grande Mosquée d'Alger, encre et aquarelle de E. Duthoit, Paris, MAP.

La mosquée Ketchaoua (Djamâa el Djedid) Alger

Située à la fin de la rue Bouzrina, anciennement rue de la Lyre, elle fait face au palais Dar Aziza. Sa façade principale donne sur l'ancienne place de l'Evêché. L'ancienne petite mosquée Ketchaoua fut construite par Hussein pacha en 1794-1795.

Affectée au culte catholique dès 1832, elle subit une transformation radicale pour devenir la première cathédrale d'Alger (Saint-Philippe) et ne retrouva sa fonction d'origine qu'en 1962. La conception des mosquées de la période turque à Alger répond à des types nouveaux au Maghreb central. L'ancienne mosquée Ketchaoua appartient à un de ces types. Son plan correspond à une salle carrée, surmontée d'une coupole centrale, avec des galeries à coupolettes. Similaire au plan de la mosquée Ali Bitchine[1], qui est le plus ancien monument de ce type qui nous soit parvenu et qui date de 1622, elle a conservé les dispositions essentielles de sa construction primitive.

Les relevés et les croquis réalisés avant sa modification montrent bien l'appartenance de ce plan à un type particulier de mosquée. La salle principale[2], de forme carrée et couronnée d'une grande coupole centrale à base octogonale, était entourée de galeries, dont deux sur le côté opposé au mur de la kibla (direction de La Mecque). Les petites coupoles



Vue sur le porche, cathédrale d'Alger, 1893, photo Médéric Mieusement, Archives photographiques, Paris, MAP.



Façade principale de la cathédrale d'Alger (ancienne mosquée Ketchaoua), 1893, photo Médéric Mieusement, Archives photographiques, Paris, MAP.

des galeries étaient à base octogonale, avec pendentifs, excepté quatre d'entre elles, qui étaient à base circulaire, se raccordant au plan inférieur par des trompes. La coupole centrale était supportée par de hautes et imposantes colonnes de marbre, aux chapiteaux massifs ornés de feuilles d'acanthe. Le minaret d'origine se trouvait à l'arrière de la double rangée de galeries et donnait sur l'ancienne rue du Diwan. Les travaux réalisés agrandirent considérablement l'édifice et le dotèrent d'un escalier monumental donnant sur la place et de deux clochers. Aujourd'hui, la particularité de Ketchaoua réside dans le fait que c'est la seule mosquée de la vieille ville qui possède deux minarets.

La façade présentée, quasiment utopiste et théâtrale, est celle d'Harou Romain, élaborée en 1856 et qui correspond au plan qu'il établit en 1850 en tant qu'architecte diocésain. Cette élévation sur lavis rehaussé à l'aquarelle ne possède aucune similitude avec l'édifice actuel, à l'exception des deux tours latérales.

En revanche, la façade dessinée par Albert Ballu en 1886, selon la même technique, exprime bien la façade qu'il proposa à la fin du XIX[e] siècle et qui fut réalisée. L'échelle du 1/100 utilisée permet d'avoir une idée générale sur l'édifice qui fait ressortir les proportions, alors que les décors et détails sont traités assez sobrement.

1 La mosquée Ali Bitchine se trouve dans la basse Casbah à l'intersection de la rue Bab El Oued et Sidi Driss Hammidouche (anciennement rue de la Casbah).

2 D'après les descriptions d'Albert Devoulx, responsable des Domaines à cette époque : « La nef carrée et entourée de fortes colonnes en marbre était bordée sur trois faces de bas-côtés coupés par de larges tribunes placées à mi-distance du sol des arceaux ; une grande coupole à base octogonale la recouvrait. Des peintures et des inscriptions ornaient cet intérieur fort coquet et élégant. »



Projet d'achèvement de la façade de la cathédrale d'Alger, aquarelle d'Harou Romain, 1856, Paris, MAP.



Projet d'achèvement de la façade de la cathédrale d'Alger, aquarelle de A. Ballu, 1886, Paris, MAP.

La mosquée Sidi Abderrahmane
Alger

Datant de la période turque, cette mosquée située rue Bencheneb, à proximité du jardin Marengo et non loin du lycée Emir Abd el-Kader, anciennement lycée Bugeaud, a été construite en 1696-1697.

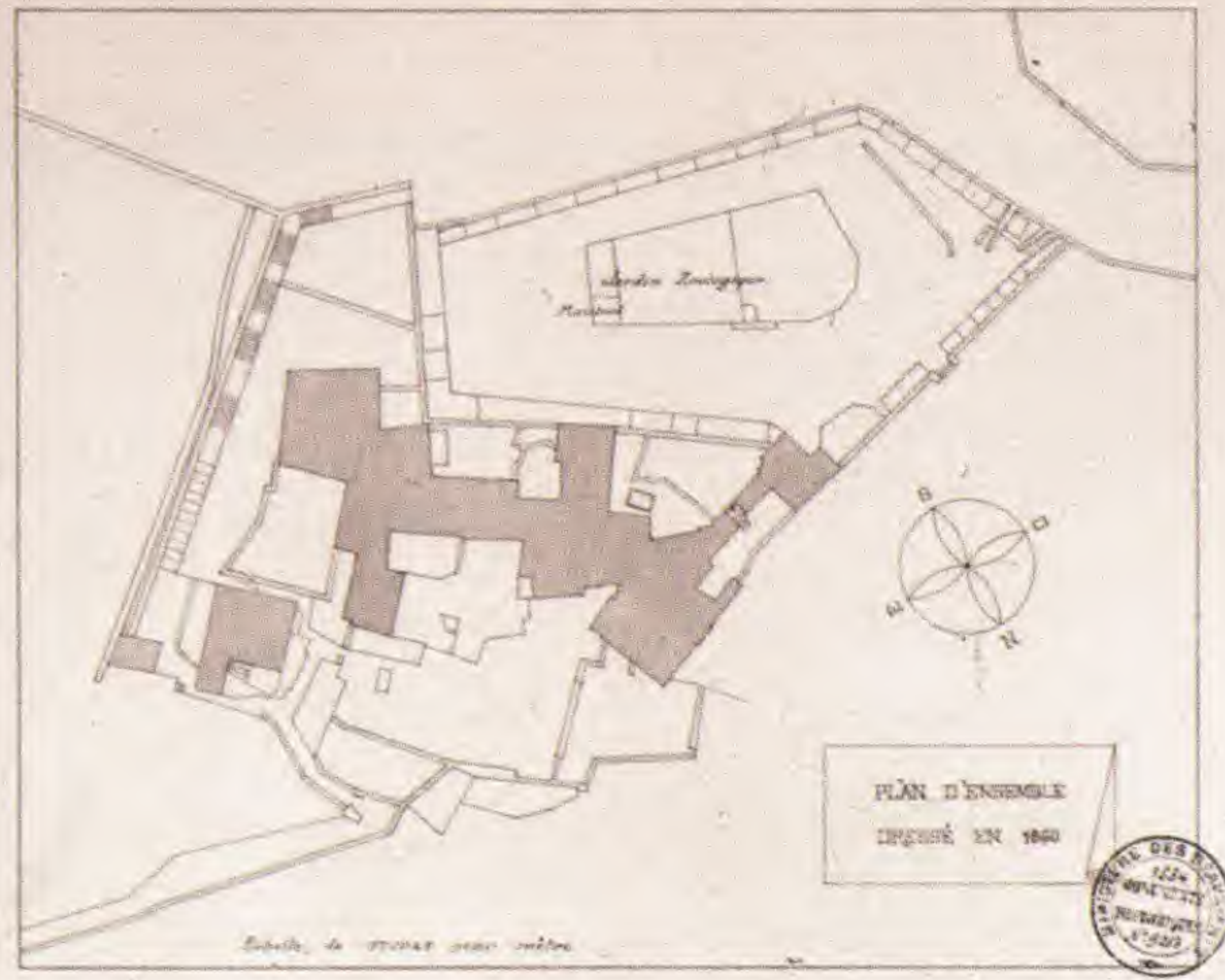
La mosquée Sidi Abderrahmane, conçue dans les mêmes dispositions que Djamâa Safir[1], possède une simple salle presque carrée surmontée d'une coupole centrale avec des trompes d'angle. Mais ici, les galeries disparaissent et les trompes d'angle sont portées directement par des colonnes engagées dans le mur. Le minaret de la mosquée possède des proportions modestes et s'intègre avec aisance dans l'ensemble que constitue le marabout de Sidi Abderrahmane, construit sur un terrain escarpé. Trois faces du minaret étant engagées dans des dépendances de la mosquée, seule la façade sud-est donne une lecture complète de sa composition. Sur cette façade, le minaret est composé de trois niveaux orné de quatre colonnettes supportant des arcs sous-baissés et séparés d'un bandeau de carreaux de céramique. Le minaret est couronné d'un balcon à merlons et d'une tour de plus petites dimensions, couverte d'une petite coupole. Un bandeau faïencé, plus large, sépare le corps principal du minaret de la partie supérieure. La mosquée de Sidi Abderrahmane appartient à un complexe maraboutique savamment conçu dans un jardin autour d'un cimetière.

Les dessins ont été réalisés par Albert Ballu en 1883 et 1884. Les plans sont effectués au 1/100, tandis que les coupes sont présentées au 1/50. Les détails sont reproduits à des échelles variables. Ballu utilise plusieurs techniques pour la réalisation de ses planches. Il exécute les plans à la mine de plomb, qu'il rehausse à l'aquarelle avec des tons pastel, sur papier contrecollé. Les deux plans présentés sont inscrits dans un contexte qui délimite un vaste complexe agrémenté d'un grand jardin. Les élévations et la façade, d'excellente qualité graphique, réalisées à travers la même technique, exhibent des couleurs plus vives et restituent fidèlement les qualités architecturales, formelles et décoratives, de la mosquée et de ses dépendances sur un fond de ciel bleu éclatant, ainsi que la configuration du site très accidenté dans lequel s'inscrit l'ensemble. Les détails, directement dessinés sur papier et aquarellés, restituent fidèlement la réalité et donnent deux niveaux de lecture : la qualité du graphisme et la beauté des éléments de décors, très raffinés. La coupe, sur la coupole et le minaret, accompagnée du plan d'ensemble et tracée à l'encre de Chine sur papier, est rehaussée d'ocre pâle et permet d'apprécier l'intégration de la construction au site.



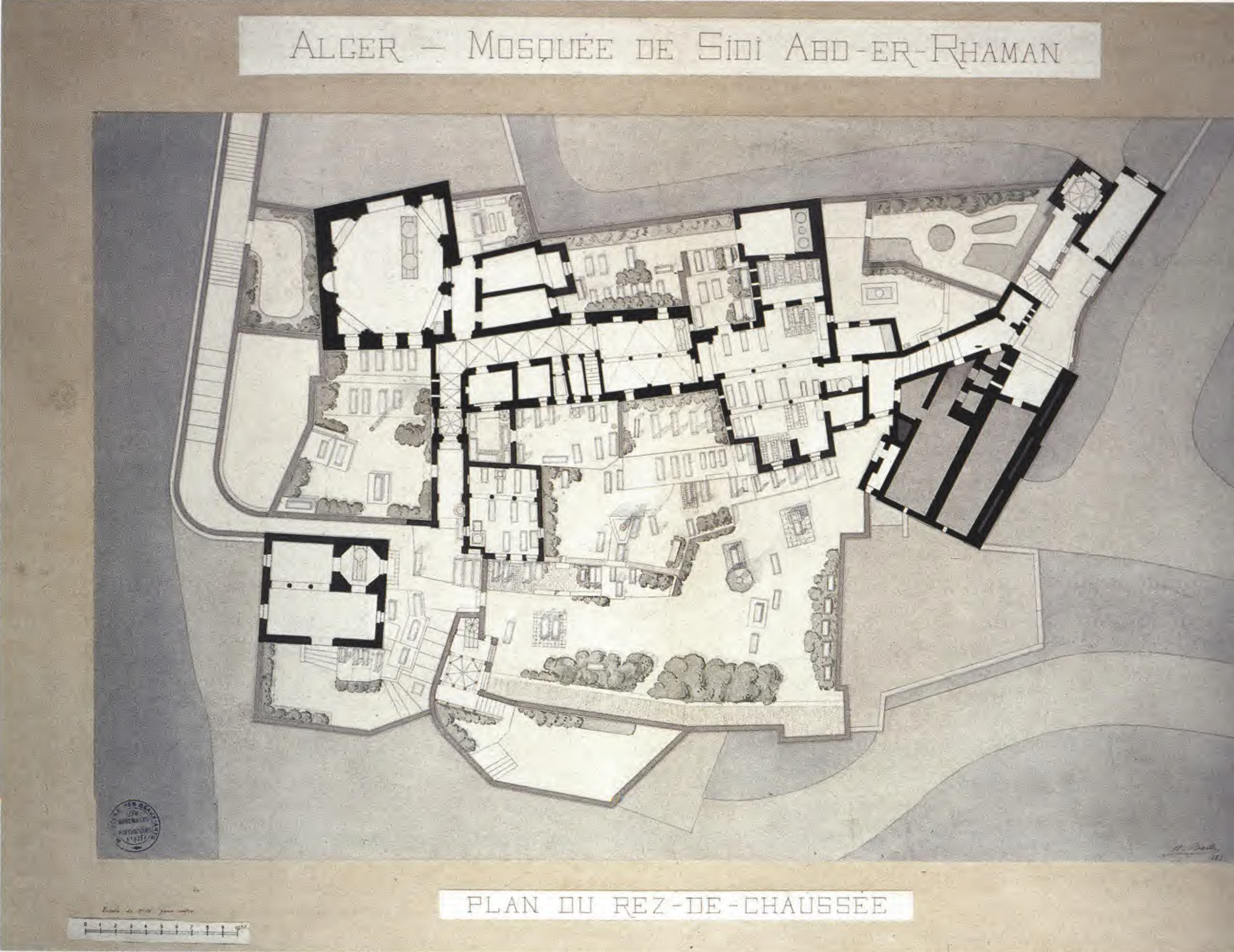
Vue sur le minaret et le marabout, mosquée Sidi Abderrahmane, 1892, photo Médéric Mieusement, Archives photographiques, Paris, MAP.

1 Parmi les mosquées de la période turque à Alger, le plan de la mosquée Sidi Abderrahmane est similaire à celui de Djamâa Safir, à l'intérieur de la Casbah, conçu en un carré central couvert par une coupole à base octogonale, qui repose sur quatre trompes d'angle hémisphériques, et dont les galeries existent sur trois côtés seulement, la coupole centrale reposant directement sur le mur du mihrab. Les galeries, couvertes par des voûtes d'arrêtes, prennent appui avec la coupole sur huit colonnes.

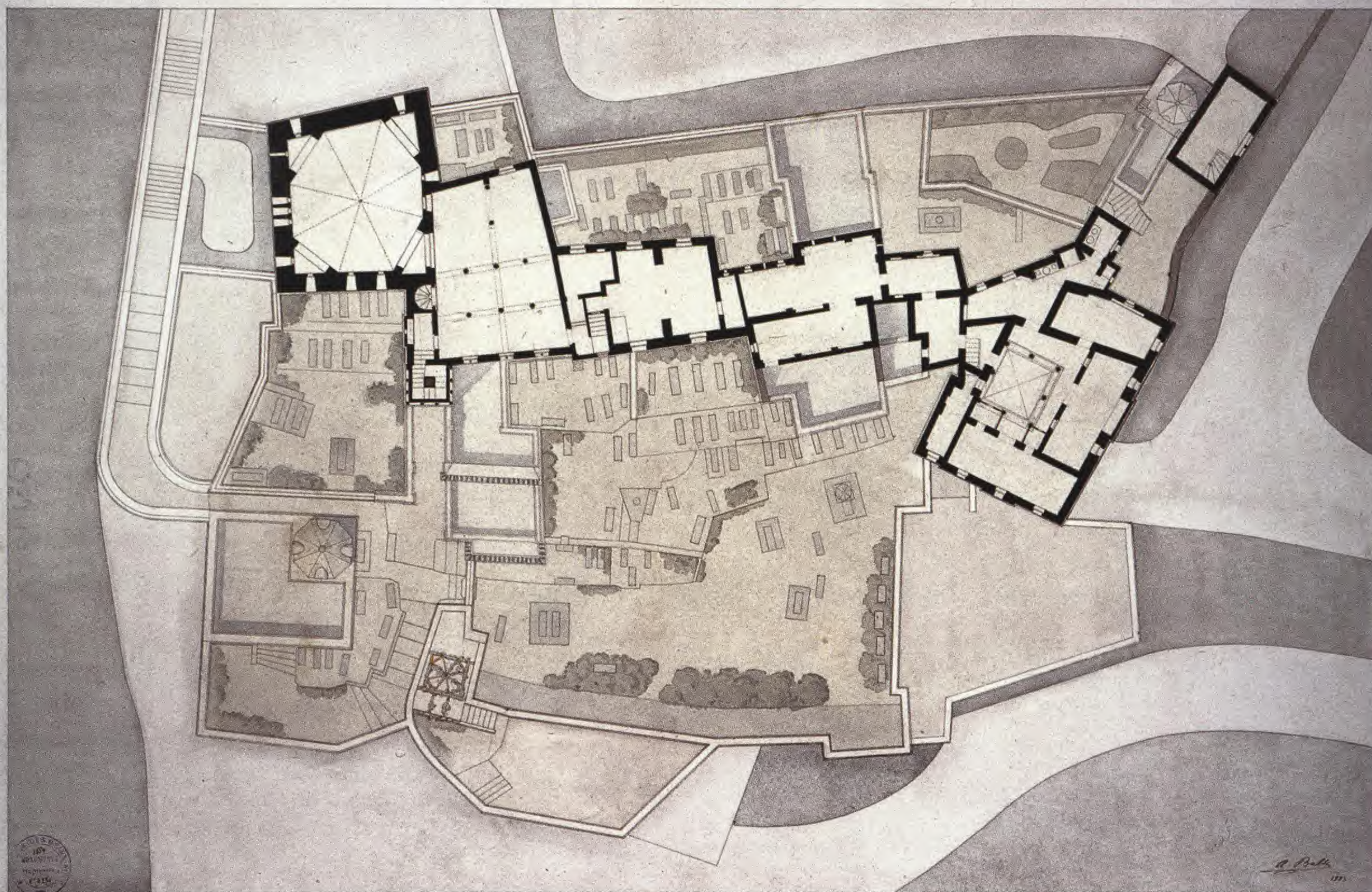




Plan d'ensemble et coupe sur la koubba, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.



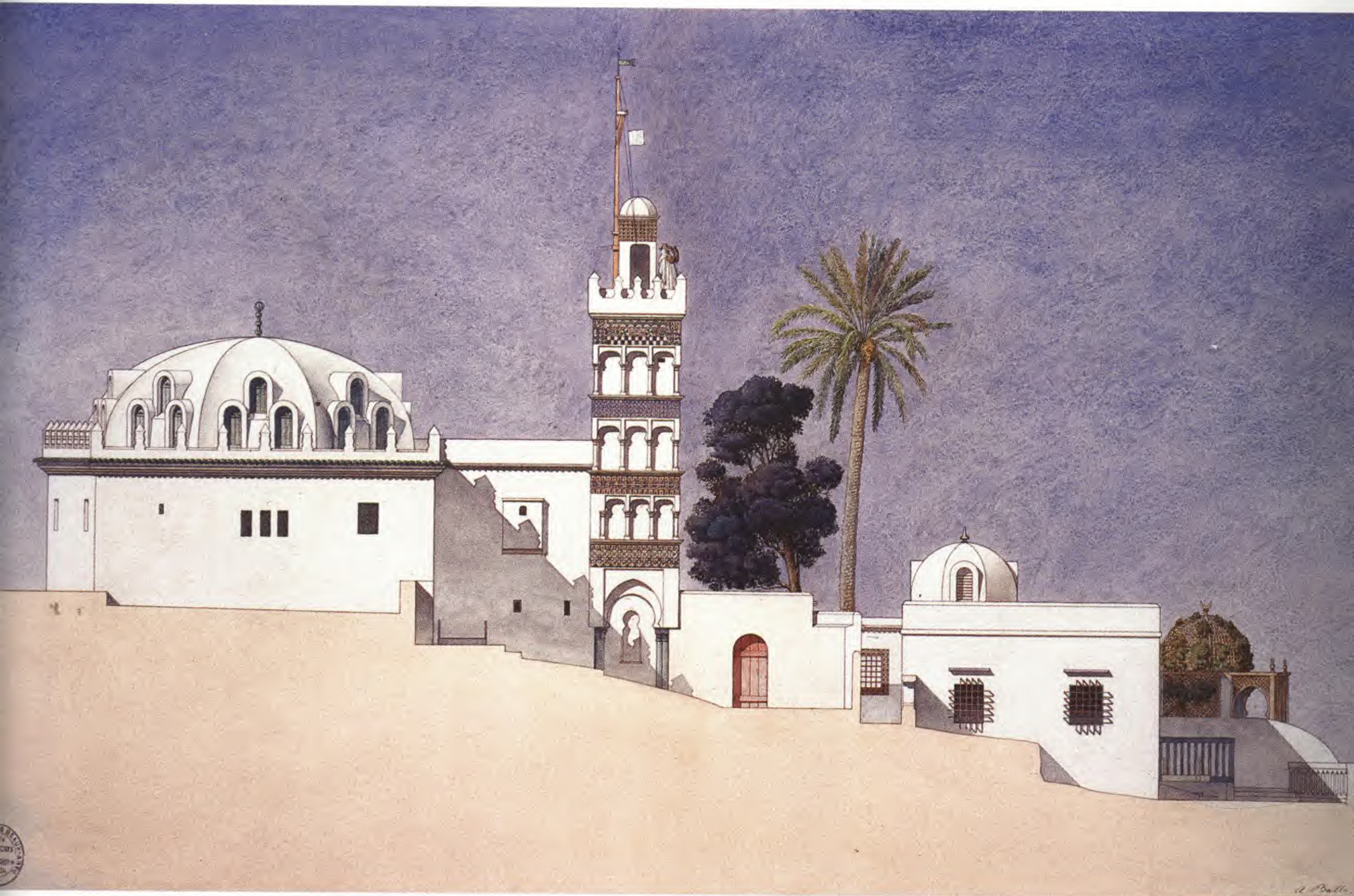
Plan du rez-de-chaussée, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.



Plan de l'étage, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.

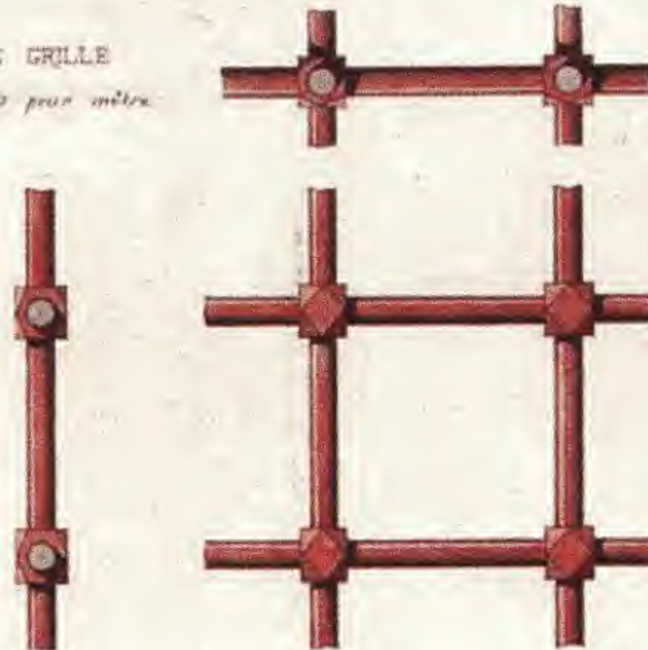


pe-élévation, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.

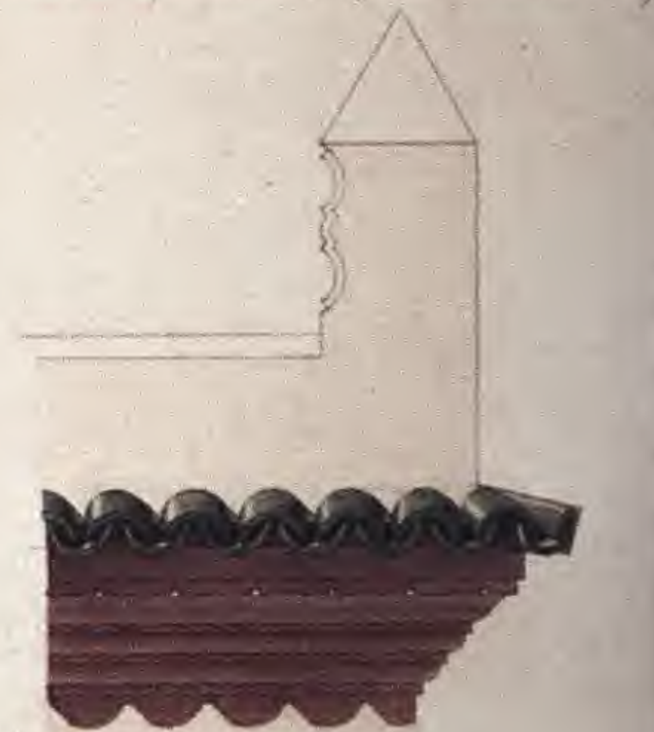


e latérale, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.





























des portes de la mosquée et de la koubba, des chapiteaux, des corniches, etc., mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.







s des stèles et des chapiteaux, mosquée Sidi Abderrahmane, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.

La mosquée de la Pêcherie (Djamâa el Djedid) Alger

Majestueusement placée sur la place des Martyrs, anciennement place du Gouvernement, à proximité de la Grande Mosquée, la mosquée de la Pêcherie est devenue par ses caractéristiques architecturales et son intégration au site un symbole de la ville d'Alger. C'est l'un des rares monuments préservés, avec la Grande Mosquée, qui est en contact avec la mer. De nos jours, l'escalier de la Pêcherie et la rampe qui longe la mosquée bordée de nombreux restaurants de poissons permettent d'accéder au vieux port.

Elevée en 1660[1] par la milice d'Alger, la mosquée de la Pêcherie (nommée ainsi en raison de sa proximité avec la halle aux poissons), de son vrai nom Djamâa El Djedid, a été conçue sur un plan[2] rectangulaire (39, 5 x 24 m). A l'intérieur, le plan se présente plutôt en forme de croix latine, inscrite dans le rectangle, et dont l'aspect est accentué par les voûtes à berceaux, placées au-dessus des branches. Une grande coupole surplombe le croisement des voûtes. Des espaces carrés, couverts de petites coupoles plus basses, à base octogonale et sur pendentifs, complètent le plan rectangulaire. La nef centrale et les bas-côtés sont séparés par de gros piliers. Le minaret, par l'élégance de ses proportions et par la richesse du revêtement céramique qui le décore, apparaît comme un superbe témoignage de la permanence de l'art maghrébin dans les mosquées turques.

Duthoit[3] réalisa une série de relevés, d'analyse et d'interprétation, des motifs décoratifs, à l'encre de Chine en 1880 sur du papier lavis et contrecollé, d'une très grande qualité au niveau de l'expression et du graphisme.

Albert Ballu exécuta en 1884 les coupes, les élévations, une vue perspective, les détails de portes, de balustrades et de plafond du vestibule, à l'encre de Chine sur lavis et revalorisés à l'aquarelle. Le plan, non signé, qui fait ressortir la forme du monument dans son contexte immédiat et exprimant la configuration du site, semble appartenir également à Ballu. Les façades, présentées en dehors de tout contexte, mettent cependant en valeur la simplicité des volumes, les proportions et les qualités esthétiques de l'édifice. L'éclatante blancheur, caractéristique de cette mosquée, est soulignée en contraste par la couleur du ciel. Le dessin du mihrab, exécuté en 1886 et représenté minutieusement dans tous ses détails, exprime avec une grande finesse la complexité et le raffinement de tous les motifs et décors qui le composent. Le relevé des motifs et des tracés employés dans l'ornementation des portes, balustrades et plafond montre les formes géométriques utilisées pour la décoration.

La vue perspective intérieure, d'une extrême qualité, dessinée et aquarellée puis contrecollée, fascine par son aspect très expressif, où la dimension des espaces internes apparaît dans toutes ses qualités.



Vue intérieure sur la galerie du mihrab, en premier plan le minbar, fonds Ehrard, XIX Paris, Bibliothèque de l'Institut.



***Vue de la mosquée de la Pêcherie (Djamâa El Djedid),* huile sur bois d'Adrien Dauzats, 1849, Chantilly, musée Condé.**

1 Djamâa el Djedid, la nouvelle mosquée, a été construite en 1660 pour les Turcs de rite hanéfite, à l'emplacement de la médersa El Anania ; elle avait reçu le nom de *zaouïa Moulaï Bou Anan*. Son minaret carré, haut de 25 m, abrite une horloge de la ville de l'époque française.

2 La mosquée de la Pêcherie possède un plan qui rappelle celui des mosquées de Brousse (*Bursa*, en Turquie, au sud-est de la mer de Marmara). Dans ce plan, l'imitation d'Ulu Cami (Djami') y est beaucoup plus directe que dans les autres mosquées de la période ottomane.

3 Voir rapport de mission de Duthoit du 10 décembre 1874 : « La mosquée de la Pêcherie, à Alger, est le type le plus frappant de cet oubli complet des traditions anciennes. Construit suivant l'opinion des uns par un Génois, suivant l'opinion plus vraisemblable des autres par un artiste grec, cet édifice consacré au rite hanifi est une véritable église, dont le plan, en forme de croix, rappelle, à s'y méprendre, les temples chrétiens des îles grecques et spécialement ceux de l'île de Chypre. »



Vue perspective intérieure, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

ALGER – MOSQUEE DJAMÂ EL DJEDID

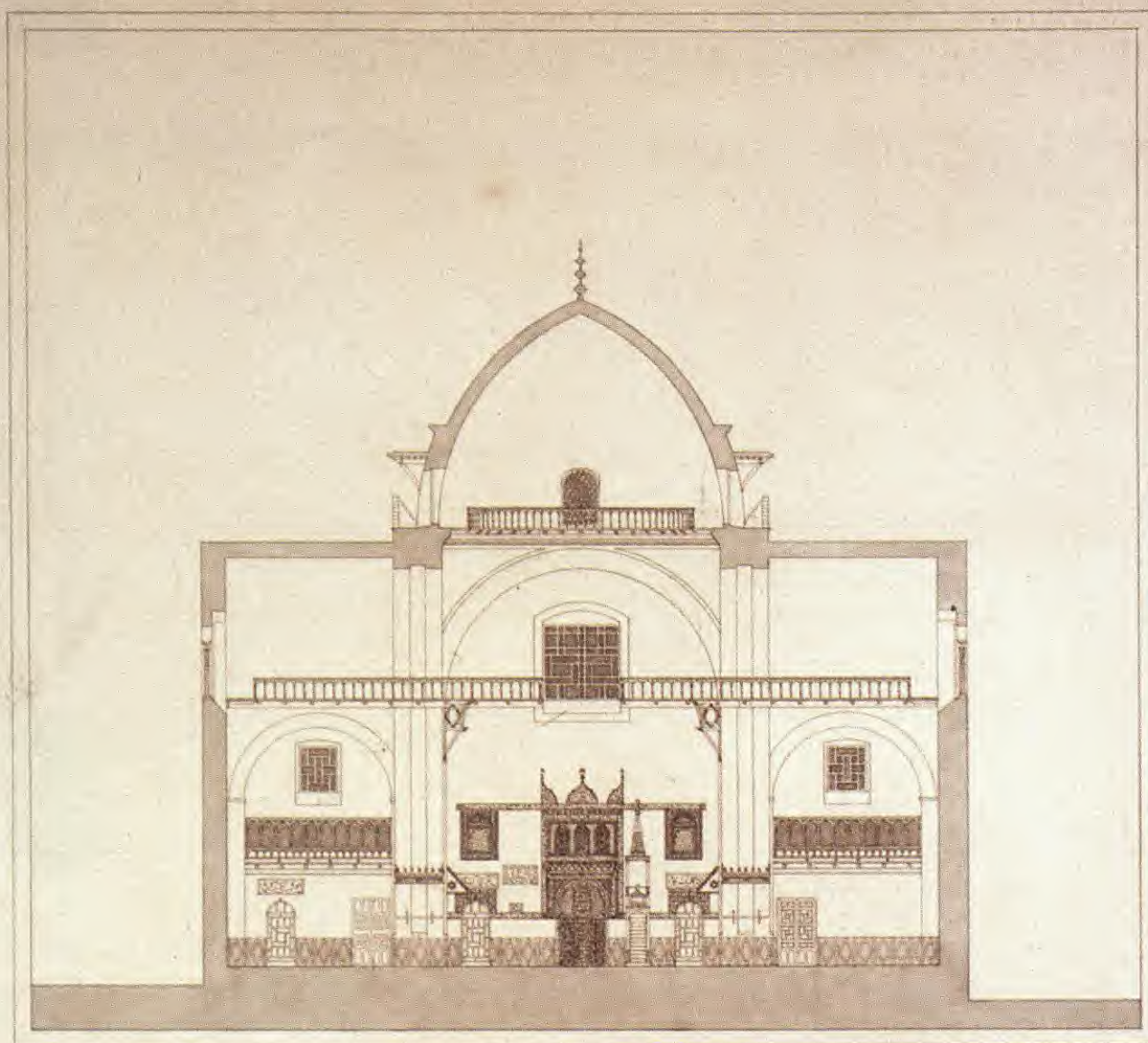
PLAN. ECHELLE DE 0,01 P. METRE



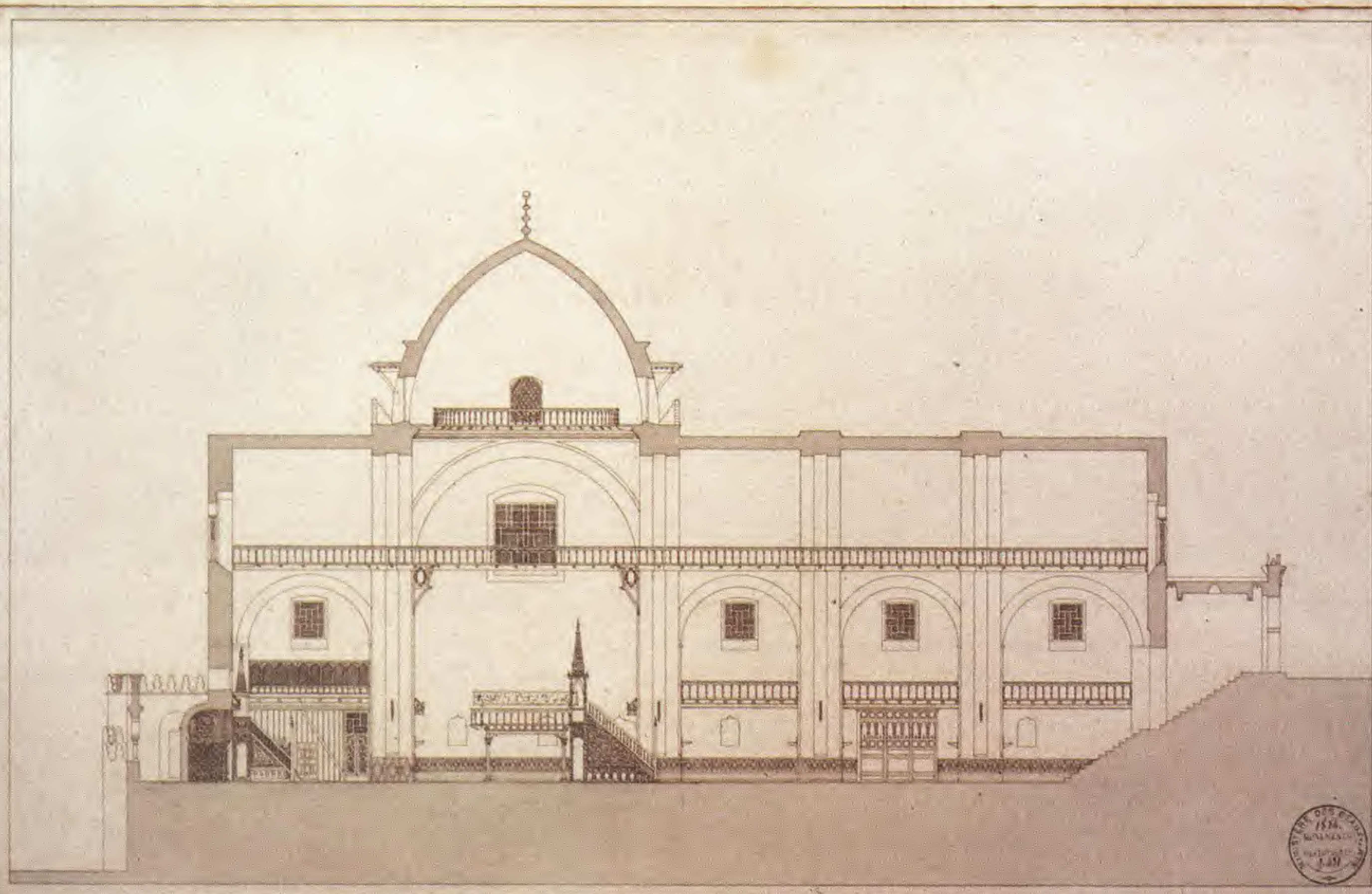


an, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

ALGER – MOSQUEE DJAMA EL DJEDID



COUPE TRANSVERSALE

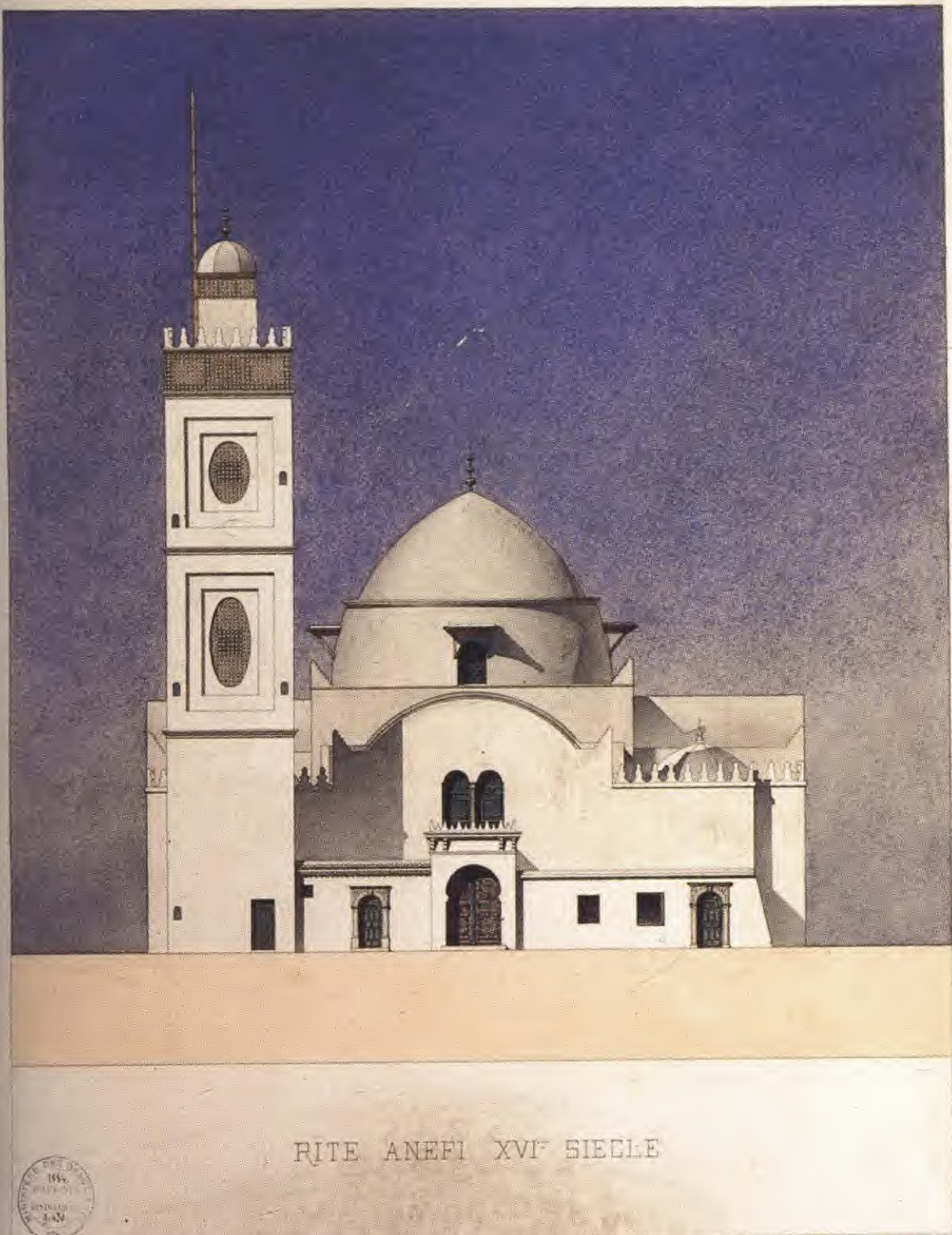


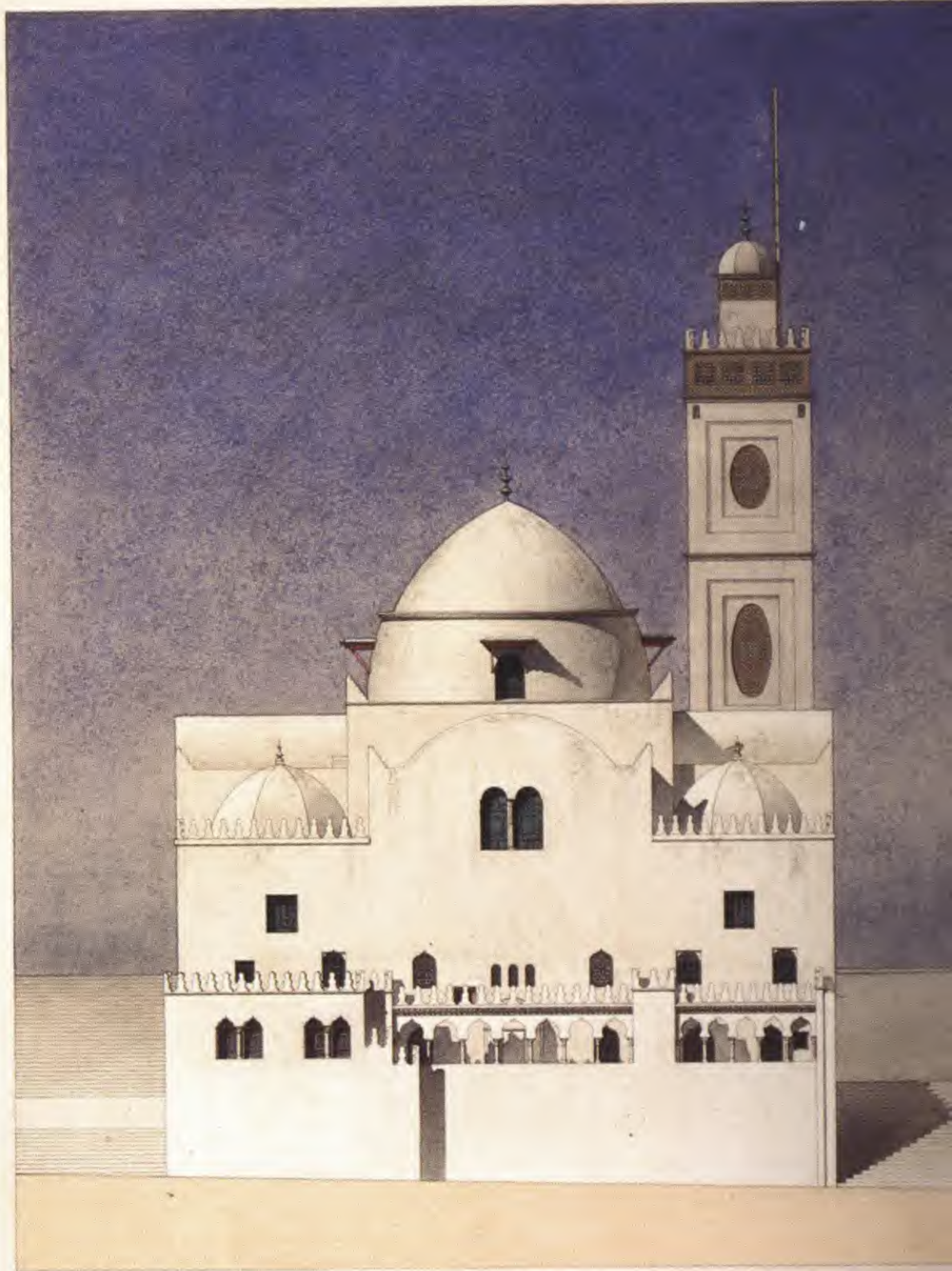
COUPE LONGITUDINALE

Coupes transversale et longitudinale, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.



açade latérale, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.



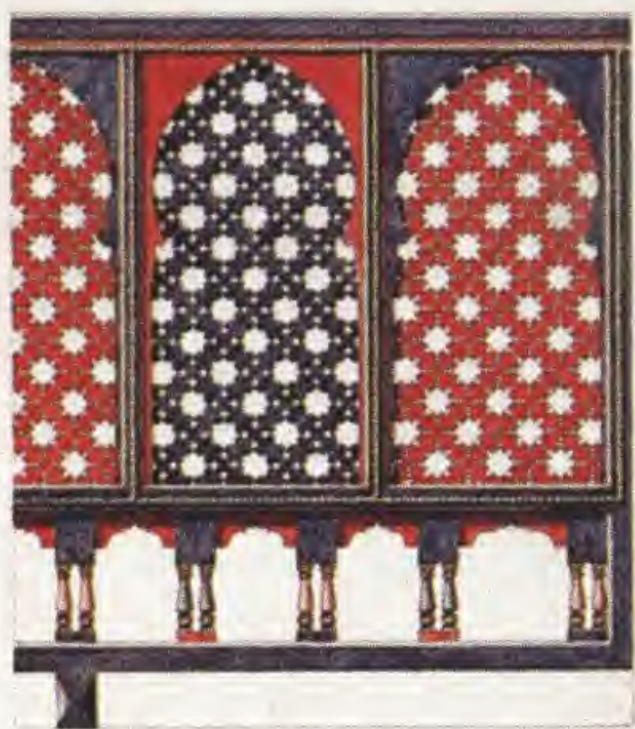


Façade principale et façade postérieure, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884. Paris, MAP.

ALGER — MOSQUEE DJAMA EL DJEDID



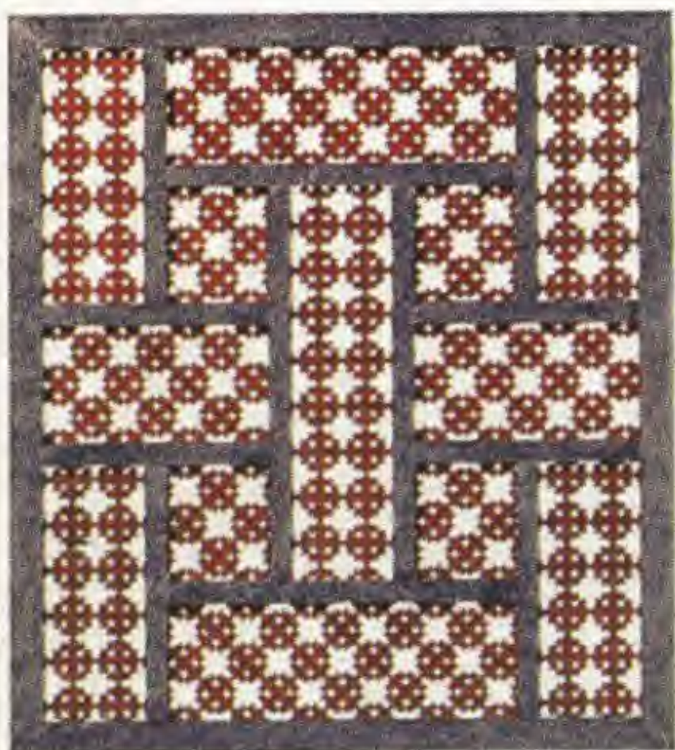
PORTE PRINCIPALE



BALUSTRADE DES TRIBUNES



DETAIL D'UNE PORTE



CLAUSTRA DES BAIES



COUPE



PLAN

PLAFOND DU VESTIBULE

Détail des décors de la porte principale, des claustras et du plafond, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre et aquarelle de A. Ballu, 1884, Paris, MAP.

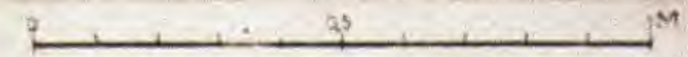






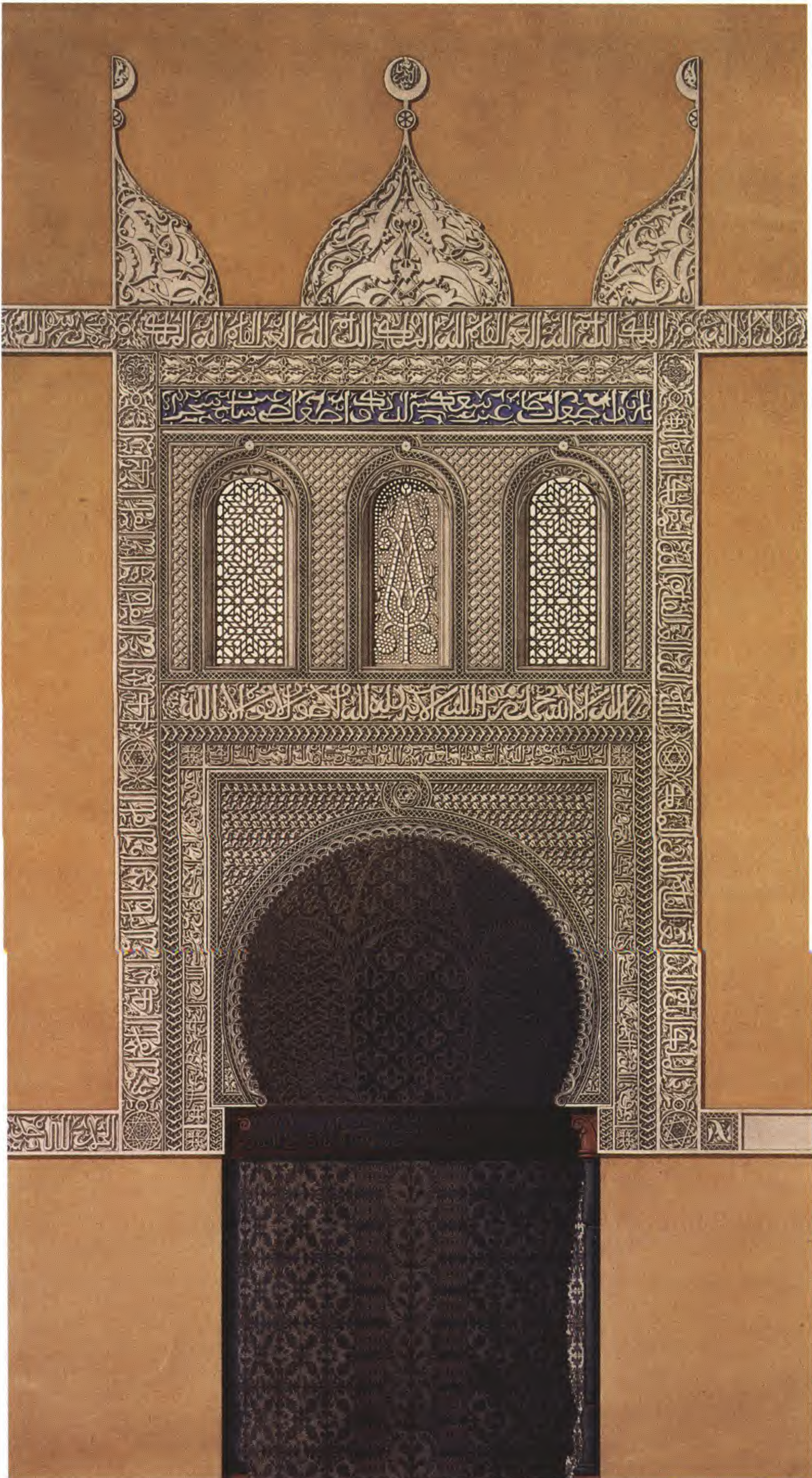




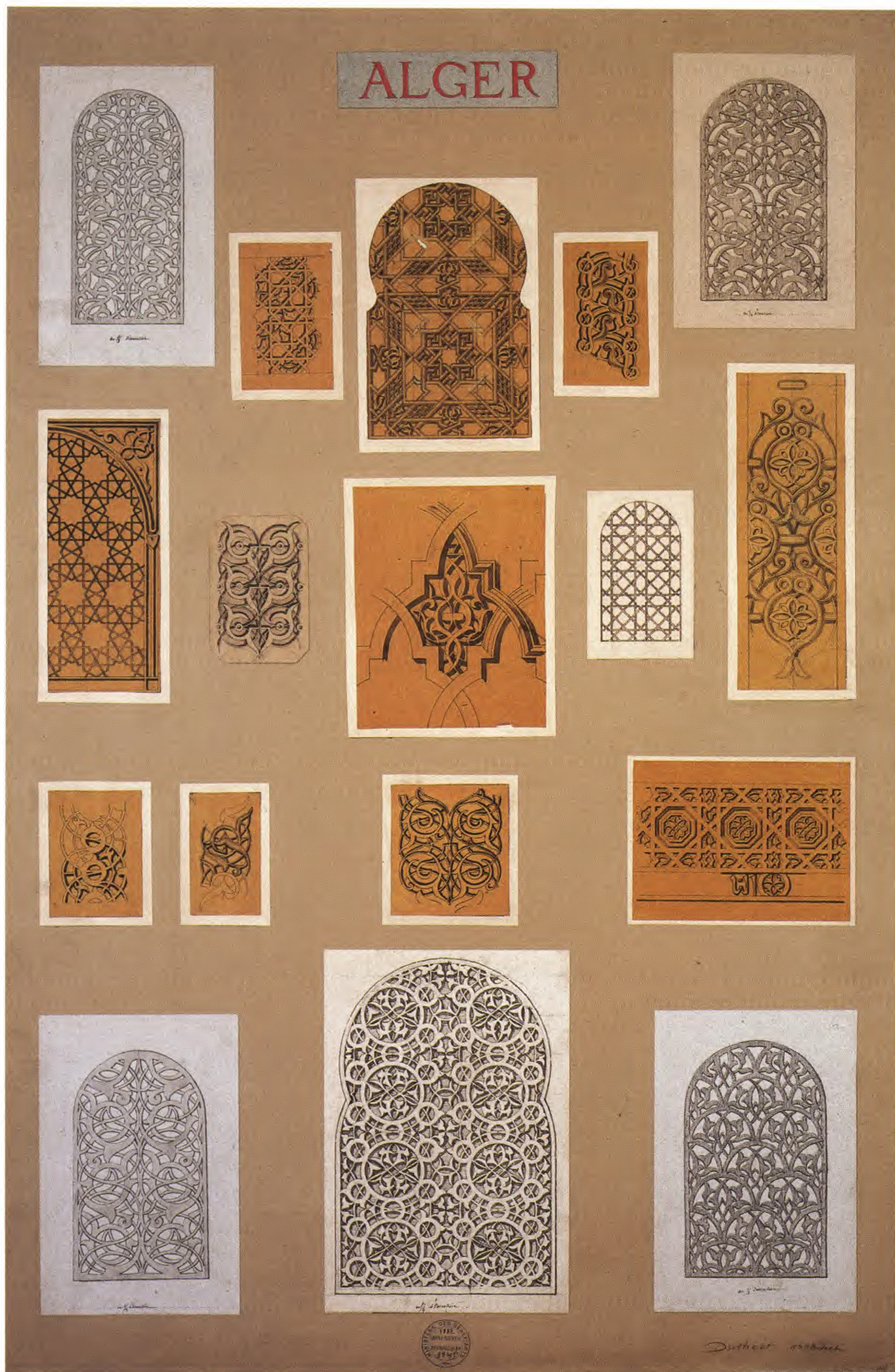




Elévations et coupes de la porte des tribunes, des porte-lumières et d'un fauteuil, détails des décors, mosquée de la Pêcherie, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1886, Paris, MAP.



Détail du mihrab et de ses décors de faïence, d'inscriptions en bandeaux et de stucs, mosquée de la Pêcherie, Alger, aquarelle de A. Ballu, 1886, Paris, MAP.



Détails divers de décors et motifs géométriques de stucs, mosquée de la Pêcherie, Alger, encre de A. Ballu, 1883, Paris, MAP.

Le mausolée royal de Mauritanie ou «le tombeau de la Chrétienne» Tipasa

Situé à 60 km sur la côte à l'ouest d'Alger et à 12 km de Tipasa, le tombeau des Rois maurétaniens[1], appelé «tombeau de la Chrétienne», *Kobr Erroumia*, se dresse à 261 m d'altitude et domine la mer. La date de construction de ce monument se situe entre le IIIe et le Ier siècle avant J.-C. C'est probablement le tombeau de Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et Cléopâtre, et de son époux Juba II.

Adrien Berbrugger, inspecteur général des Monuments historiques et des Musées archéologiques de l'Algérie, et Mac Carthy, qui avaient exploré les lieux en 1855, furent désignés par Napoléon III, en 1865, pour faire des fouilles plus approfondies et découvrir le contenu et la véritable forme architecturale de ce monument. Les fouilles exécutées à l'aide d'une sonde cartésienne dévoilèrent une cavité bâtie. C'est un édifice circulaire de 63 m de diamètre et 30 m de haut, posé sur une plate-forme carrée et coiffé d'un cône de gradins. Sur le tambour du cylindre se développe une colonnade de soixante demi-colonnes engagées, d'ordre ionique. Aux quatre points cardinaux de la façade se dressent quatre fausses portes de 6,20 m de hauteur. Au-dessus, le cône à 33° est formé d'une série de gradins hauts de 0,58 m, qui rétrécissent graduellement le plan circulaire. Le plan intérieur de ce mausolée se développe sur un linéaire de 170 m, ponctué de deux vestibules et d'un caveau terminal. Les pierres de la construction sont solidement liées par un système de queues-d'aronde en plomb. L'entrée, fort étroite, située dans le soubassement, sous la fausse porte de l'Est, donne sur un couloir bas, de 150 m de long, qui aboutit dans une salle voûtée où se trouve une autre porte basse, à droite, qui donnait, après quelques marches, sur une longue galerie de plus de 2 m de large et de 2,52 m de haut. Cette galerie se termine sur deux salles voûtées, établies au centre même du monument. La première paraît avoir été un vestibule, tandis que la seconde, où avaient été probablement déposés les corps de Juba II et de Cléopâtre Séléné, offre des parois avec trois niches.

Les planches présentées par Bourmancé datent de 1878. Dessins de grande qualité dans le style des «grands prix de Rome», ils sont exécutés à l'aquarelle avec une grande finesse dans des tons dégradés d'ocre, marron, pourpre. Les plans au 1/500 de «l'état actuel» et de la restauration présentent les plans de l'hypogée au niveau de la galerie. La restitution propose la mise au jour de la plate-forme, enfouie sous les parties effondrées, et la remise en état de l'accès. Les élévations de la fausse porte de l'Est expriment l'état des lieux et une restitution idéale de cette façade. Sur l'élévation de l'état actuel du monument, les amas de pierres effondrées au pied du mausolée, la végétation envahissante et l'utilisation de la technique des ombres à 45° donnent un aperçu du monument. Quelques colonnes de la façade subsistaient encore en 1878 et laissent deviner l'ordonnancement de la colonnade. La restauration idéale de la façade, au 1/10, exprime un monument presque irréel. Une planche de détails au 1/20 synthétise les différents détails architectoniques du monument.



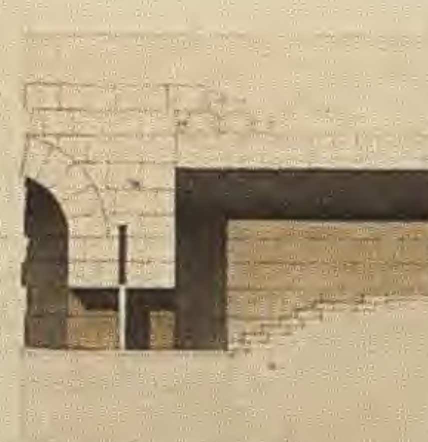
Fragment, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.

1 Le pacha Salah Raïs, qui régna de 1552 à 1556, aurait tenté d'y pénétrer à cause d'une légende rapportant que des pièces d'or et d'argent y étaient enfouies. Mohammed Ben Othmane, pacha d'Alger de 1766 à 1791, fit de même et démolit à coups de canon le côté est du mausolée. Tous deux avaient aussi pratiqué deux couloirs à travers la masse du monument mais sans succès.



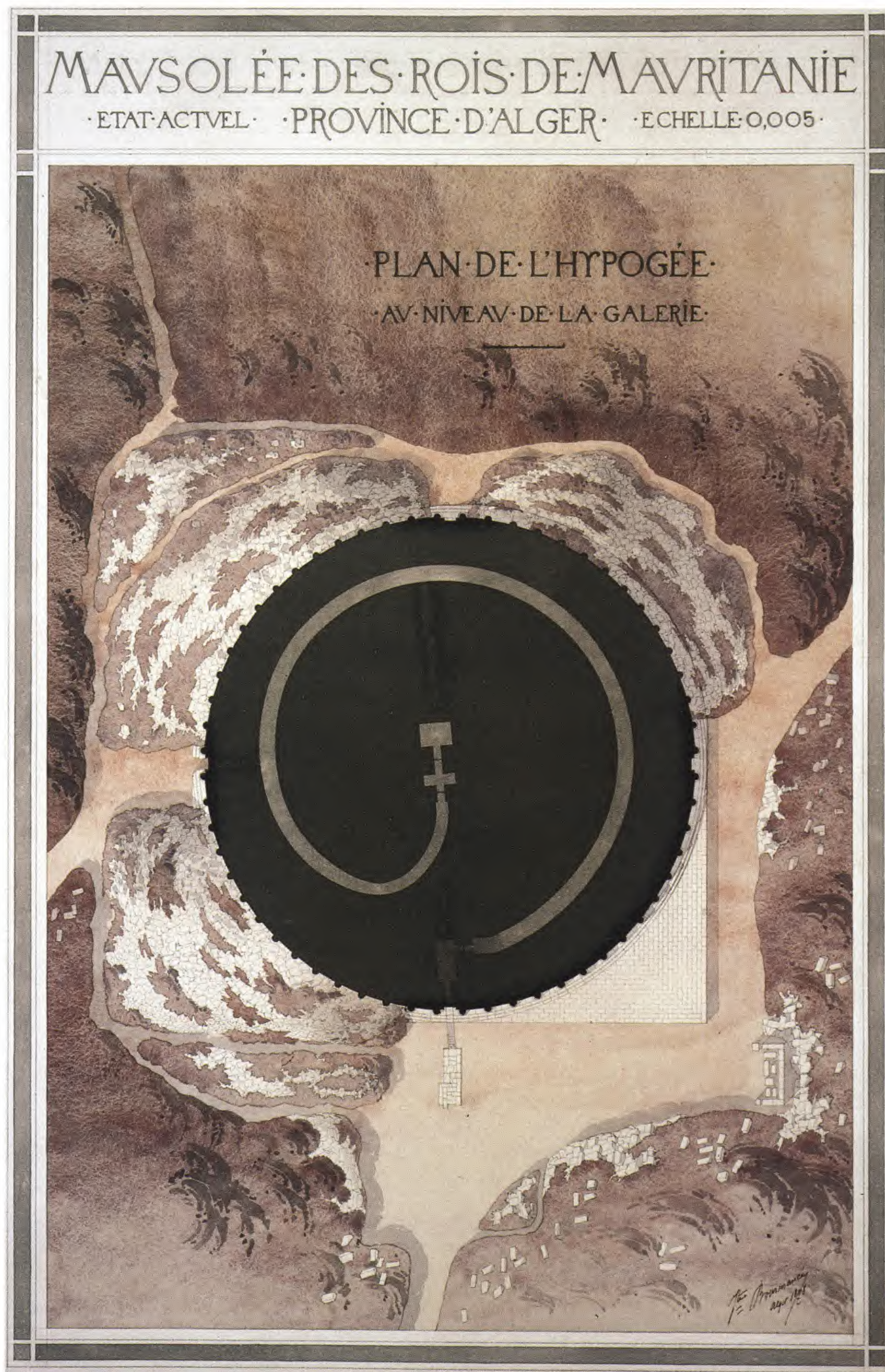








Elévation, plan de situation et coupes, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



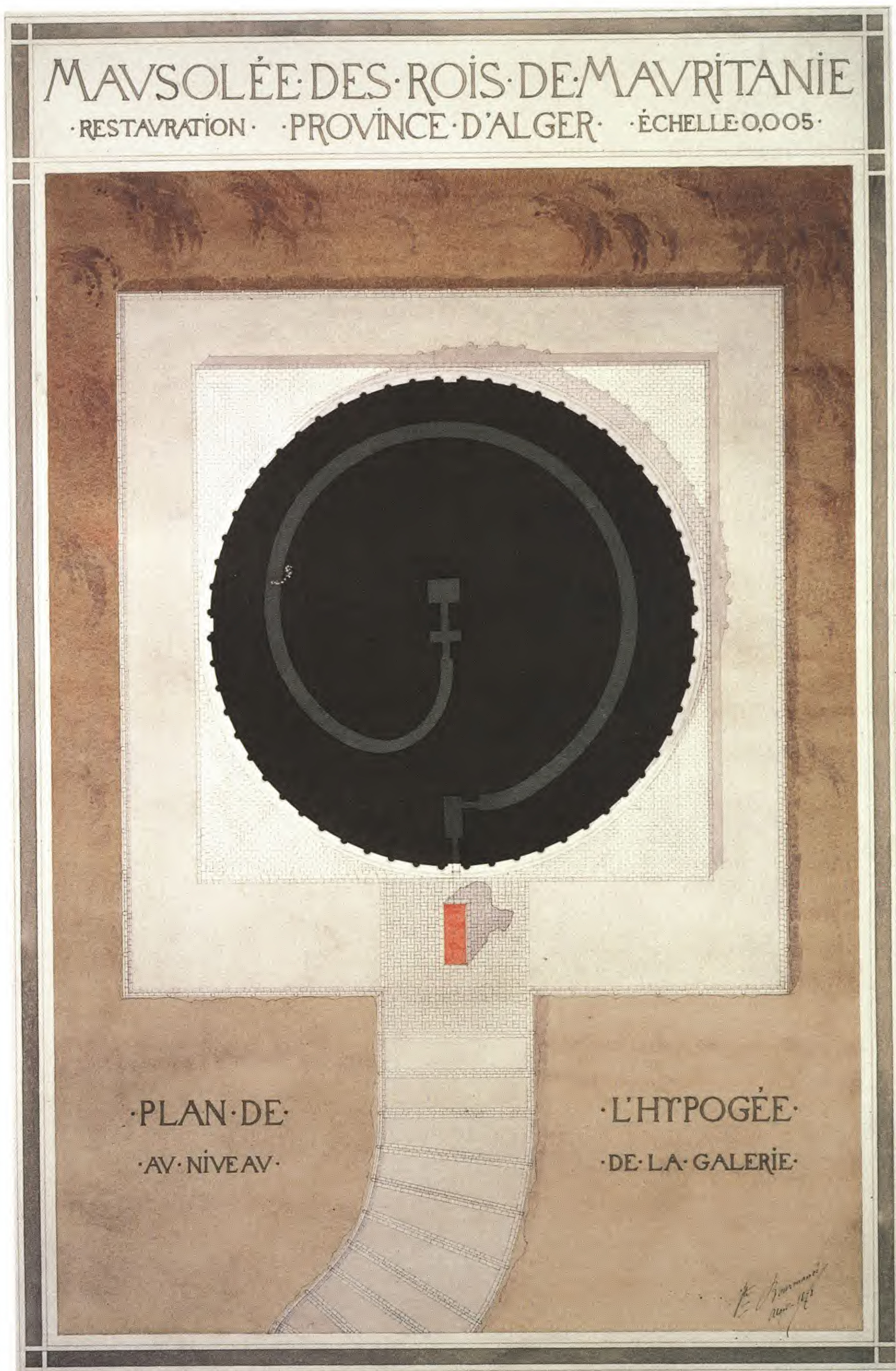
Etat actuel de l'hypogée au niveau de la galerie, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



[L]'état actuel, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



évation de l'état actuel, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



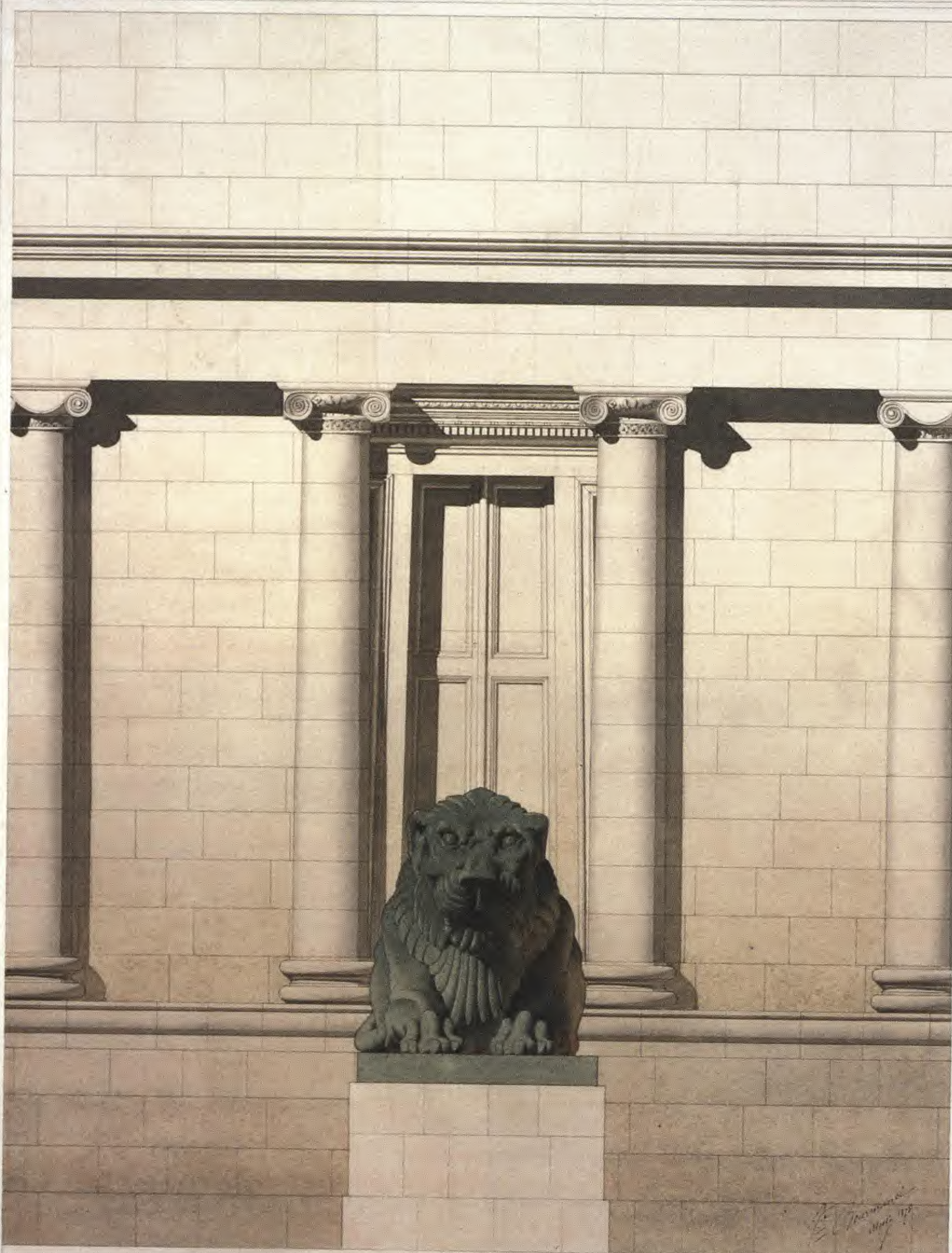
Plan, projet de restauration de l'hypogée, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



on, projet de restitution idéale de l'hypogée, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



Elévation de la porte de l'Est, état actuel, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.



Elévation de la porte de l'Est, détail du projet de restauration, mausolée royal de Mauritanie, Tipasa, aquarelle de Bourmancé, 1878, Paris, MAP.

Ruines romaines de Tipasa *(Cesarea)*

Tipasa, antique *Cesarea*, ville maritime, se trouve sur le littoral algérois, à 70 km à l'ouest d'Alger, à 27 km à l'est de Cherchell, l'antique *Iol*, et à quelques kilomètres du « tombeau de la Chrétienne », *Kobr Erroumia*. Inscrit depuis 1982 sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco, *Cesarea* est le seul témoignage d'une cité romaine en contact avec la mer, encore préservée dans le centre du pays.

Sa création remonte au ve et au vie siècle avant J.-C. par les Phéniciens. Le nom de Tipasa signifierait « lieu de passage » en punique et entre dans la logique des comptoirs commerciaux qui se développaient le long de la Méditerranée. Certains soutiennent l'idée qu'à cette époque, ces comptoirs se développaient sur la côte algérienne tous les 40 à 50 km aux lieux d'escale des navires carthaginois.

Tipasa devint colonie latine au Ier siècle de notre ère, et colonie romaine (*colonia Aelia Tipasensis*) au IIe qui la dota d'une enceinte, encore perceptible, de 2 200 m de développement. Convoitée en 371 par le chef berbère Firmus, Tipasa est prise vers 430 par les Vandales. Les Byzantins reprirent la ville en 534, et plus tard les Arabes, trouvant une ville ruinée, la nommèrent *Tefassed* (abîmée). Seules, quelques ruines de l'ancienne colonie des vétérans, fondée par l'empereur Claude, telles que la basilique de 30 m sur 20 m, les thermes, l'amphithéâtre, le théâtre, la pyramide, la fontaine et le cimetière furent mis au jour à la fin du XIXe siècle.

Les ruines de Tipasa se présentent en deux vastes entités (70 ha environ) : la grande nécropole punique, implantée sur la colline dite « de Sainte-Salsa [1] » à l'est, et le principal parc archéologique, dit parc Trémaux, qui présente l'essentiel des ruines [2] monumentales mises au jour à l'ouest. Ce site archéologique est situé dans le village même, à proximité du musée actuel et du jardin archéologique. Il contient des vestiges qui occupent la colline dite « Koudiat Zarrour », à quelques centaines de mètres de Tipasa-ville, comme le caveau punique, le rempart, la porte d'Icosium, l'area funéraire de la basilique de Pierre-et-Paul et la basilique de Sainte-Salsa. Une végétation luxuriante envahit les deux tiers du parc. Entre les deux sites, sur 1 km environ, se développe le promontoire central de Ras-bel-Aïch, sur lequel s'établissait la ville primitive. De nos jours, la ville contemporaine se superpose au tracé du campement romain, tandis que la nécropole et les ruines de la ville font la fierté du littoral algérois. La ville du XIXe a été construite sur la base d'un plan élaboré en 1854 par Auguste Adolphe Demonchy, entrepreneur parisien, suite à un décret accordé par Napoléon III, le 12 août de la même année. Le document présenté est un véritable plan de récupération des vestiges.

En 1874, Th. Chevalier réalisa du cimetière chrétien plusieurs croquis, élévations et détails sur papier à l'encre de Chine, à des échelles variées. Les relevés et croquis de Ch. Bazin, exécutés en 1886 et 1887 sur les thermes, les tombeaux et la fontaine monumentale, aux échelles 1/100, 1/20 et 1/10 sur papier, à la mine de plomb et rehaussés à l'aquarelle, sont plutôt des représentations de vestiges dans un cadre paysager et romantique. Les détails sont réalisés à plus petite échelle. On distingue des vues sur les ruines, le plan d'ensemble de la ville, une vue en perspective, une coupe et une façade principale.



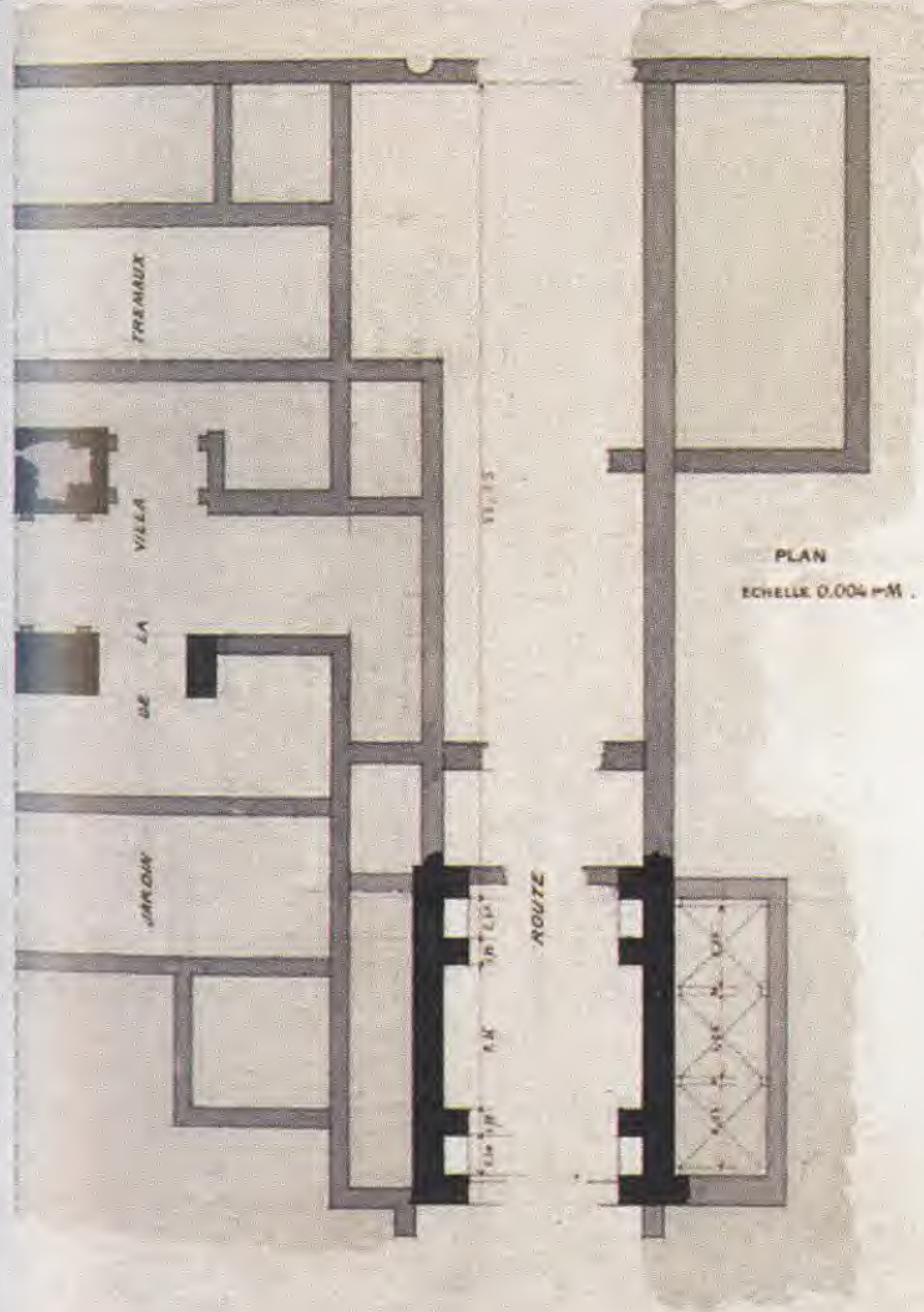
La basilique de Pierre-et-Paul, Tipasa, DR.

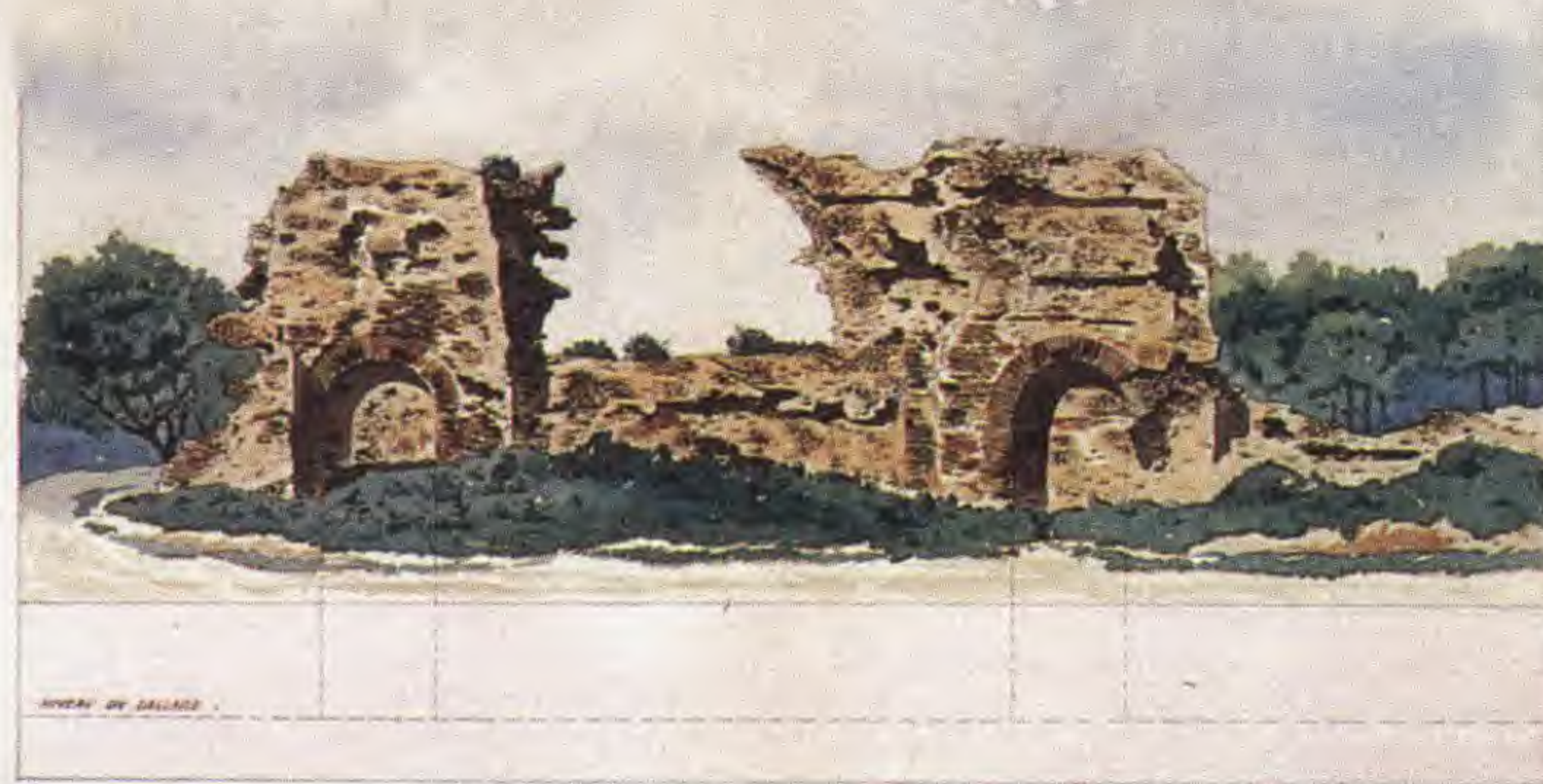
1 Tipasa est l'une des villes de la Maurétanie où la religion chrétienne, apparue ici au IIIe siècle, fut pratiquée avec le plus de ferveur. La patronne du lieu était sainte Salsa, jeune fille qui, suivant une tradition pieuse, aurait été mise à mort, vers le début du IVe siècle puis jetée à la mer, pour avoir détruit une idole, mais qu'une grosse vague ramena sur le rivage à l'endroit où fut édifiée sa sépulture.

2 Stéphane Gsell, qui était associé aux fouilles archéologiques de Timgad, effectua en 1898 de grandes campagnes de fouilles sur l'ensemble de la ville de Tipasa qui mettront au jour une grande partie des vestiges actuels.













Plan d'ensemble des ruines romaines, croquis et plan d'une villa, Tipasa, encre et aquarelle de Ch. Bazin, 1887, Paris, MAP.



COVPE SVIVT AB



VUE PERSPECTIVE



FACE PRINCIPALE
Echelle 0.02









DETAIL D



CORNICHE C'
Echelle 0.20

LA FONTAINE
Echelle 0.01



COLONNE C
Echelle 0.20

Plan, coupe, vues perspectives et détails de base, corniche et chapiteaux d'une fontaine romaine, Tipasa, encre et aquarelle de Ch. Bazin, 1887, Paris, MAP.























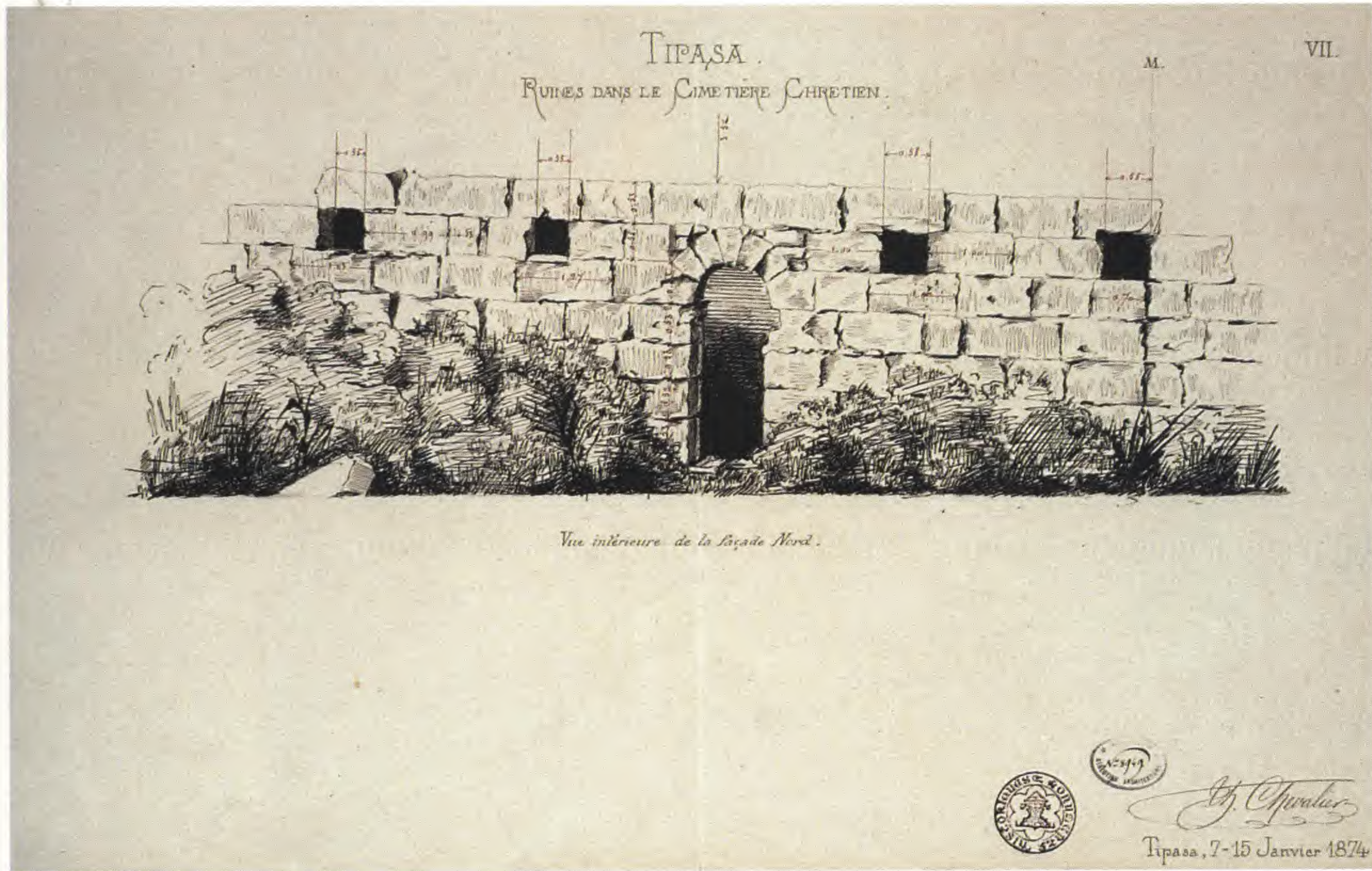




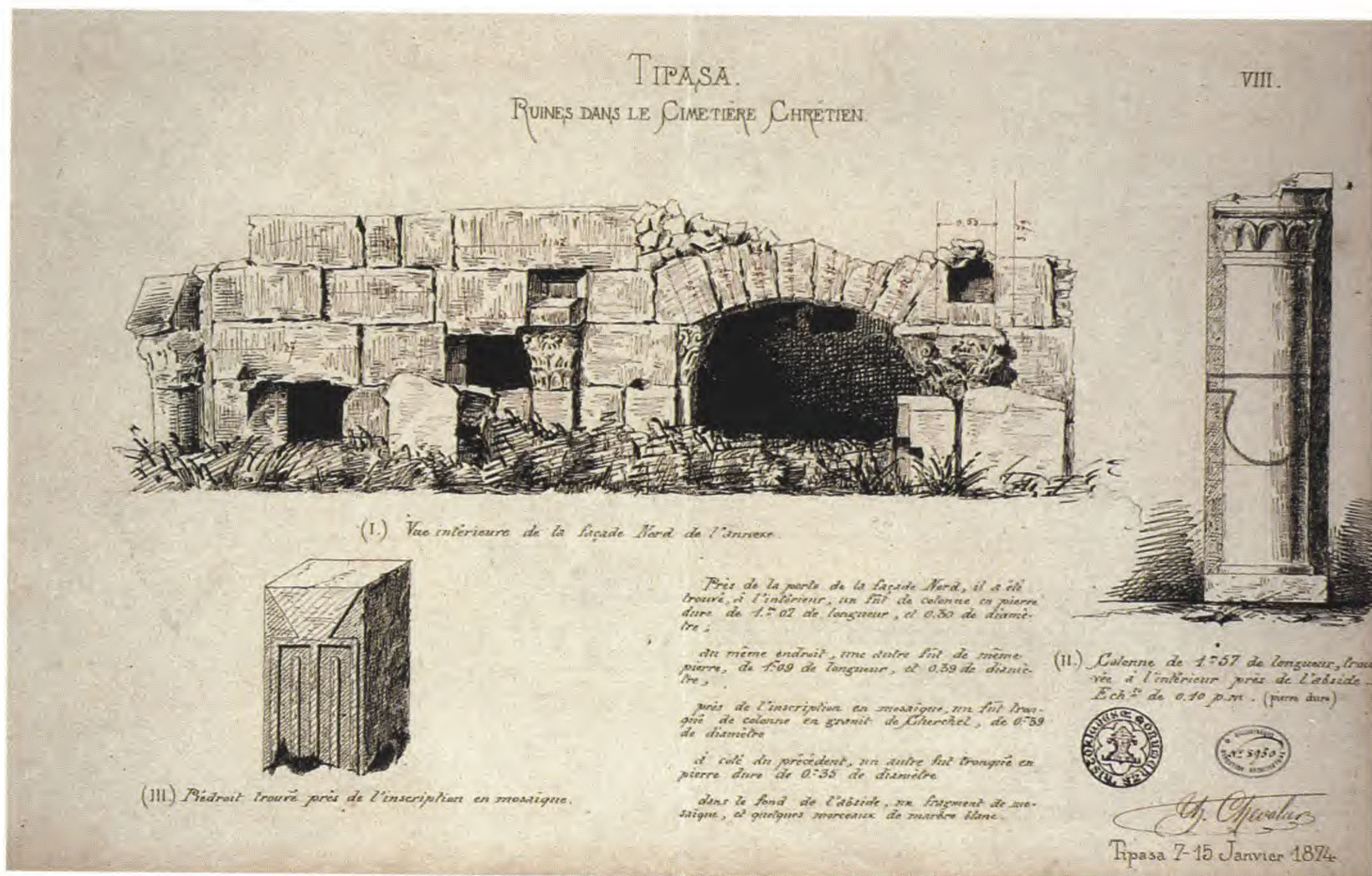
Tombeaux, vue, plan et détails de chapiteaux, Tipasa, aquarelle de Ch. Bazin, 1887, Paris, MAP.



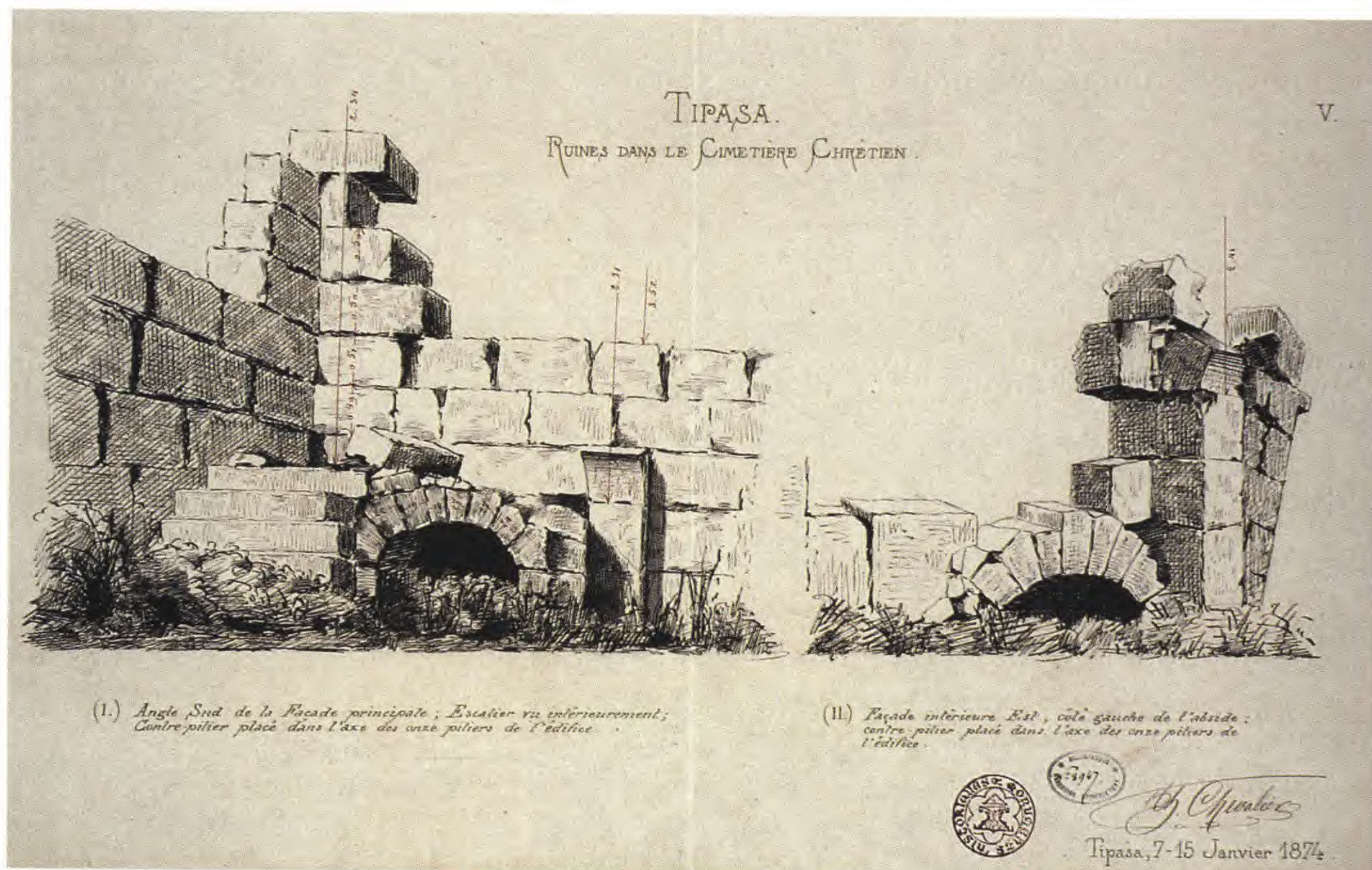
Vue d'ensemble, cimetière chrétien, Tipasa, encre de Th. Chevalier, 1874, Paris, MAP.



Vue intérieure de la façade nord, cimetière chrétien, Tipasa, encre de Th. Chevalier, 1874, Paris, MAP.



Vue intérieure et détails de piédroit et de colonne, cimetière chrétien, Tipasa, encre de Th. Chevalier, 1874, Paris, MAP.



Vue perspective de l'escalier et façade intérieure de l'abside, cimetière chrétien, Tipasa, encre de Th. Chevalier, 1874, Paris, MAP.



Cap de Fer
Collo
Stora
PHILIPPEVILLE
BONE
Djidjelli
Golfe de Bougie
Bougie
Dellis
K A B Y L I E
Dj. Babor
Milah
CONSTANTINE
Jemmapes
Dj. Aouara
Guelma
Souk
SETIF
Bordj bou Arerid
Medjana
Dj. Nechar
Msila
Hodna
Dj. bou Taleb
Bellezma
BATNA
Lambessa
Ain Beida
P R O V I N C E   D E   C O N S T A N T I N E
Dj. Chelia 2320
Khenchela
El Kantara
El Outaia
Bou-Sâda
Biskra
Zaatcha
Pays de Moqran
Oulad Djellal
S.t Khaled
Ras Fahama
O. Djedi
Chott Melghigh
Chott Touigin
Négrin
El Khalla
Chott el Guelaïa
Bou Chebriya
Bir Chouail
El Mengoub
Mraier
S.t Khelil
Tinedla
Hassi Zouez
Ourlana
Tamerna
Dziova
Neguer Jemmam
Tougourt
Temassin
OUED RIGH
El Oued
OUED SOUF
R I E N

Département de Constantine

Ce département, considéré comme le plus vaste et le plus peuplé au XIXe siècle, occupait la partie orientale de l'Algérie. Il était également divisé en quatre arrondissements : Constantine la capitale de l'Est algérien, Bône (actuelle Annaba), Philippeville (actuelle Skikda) et Sétif. Le département de Constantine comprenait l'ancienne Maurétanie Sitifienne et une partie de la Numidie qui s'étendait jusqu'à la Tunisie.

Cette région fortement romanisée jusqu'au IIIe siècle, saccagée par les Vandales puis par les Arabes, a su malgré tout préserver les traces archéologiques antiques et les restes de villes romaines quasi complètes, en grande partie ensevelies depuis plusieurs siècles.

Des sites considérables et des monuments épars furent classés par la commission des Monuments historiques à la fin du XIXe siècle. De vastes villes romaines furent exhumées et révèlent les plans classiques de l'urbanisme antique. Certaines, comme Timgad et Lambèse, conçues sur le plan d'un camp militaire ont été l'amorce de villes importantes. Grâce à ces recherches des sites et des monuments remarquables ont été redécouverts.

A Constantine, le pont romain, l'arc de triomphe, les restes d'un grand aqueduc dont les arches atteignent 20 m de haut, le pont d'Antonin, appelé aussi d'El Kantara (construit d'une seule arche de 10 m d'ouverture et de 14 m de hauteur), et les vestiges qui l'entourent font la renommée de la ville.

Djemila, l'antique *Cuicul* ou *Respublica Cuiculitanorum*, à 92 km de Constantine, offre de majestueux monuments comme l'arc de triomphe élevé par Caracalla au milieu d'innombrables ruines mises au jour après les fouilles effectuées par Albert Ballu à la fin du XIXe siècle.

Les vestiges de *Thubursicum Numidarum* près de Khemissa léguaient encore à la fin du XIXe siècle un amphithéâtre, un arc de triomphe, une basilique, les fragments d'un palais, les restes de plusieurs domus et les enceintes de la ville antique. Quelques spécimens de tombeaux mégalithiques surgissaient près de Guelma, l'antique *Calama*, à quelque 100 km de Constantine, qui renferme un théâtre et des thermes.

A peine à 18 km du temple d'Esculape et du prétoire de Lambèse se trouve la ville de Timgad, promue depuis sa découverte au titre de la « Pompéi algérienne », par Albert Ballu, l'ancienne colonie de *Tamugadis*, fameuse pour sa lecture urbaine encore intacte, pour son arc de triomphe et son théâtre.

Le Médracen, sur la route de Batna, très proche par sa forme du « tombeau de la Chrétienne », est un solitaire et imposant monument qui marque par sa masse et son élégance.

Sur la voie antique menant de Lambèse à Tebessa, les ruines jalonnent le paysage. Tebessa, l'antique *Theveste*, située à 16 km de la frontière tunisienne, regorge de ruines monumentales de la *Civitas Thevestinorum* : ruines de la basilique chrétienne entourée de l'enceinte byzantine, majestueux arc de triomphe ou arc de Caracalla, temple de Minerve, etc.

Plus à l'est sur la côte, à la frontière tunisienne, Annaba, l'antique *Hyppo Régius*, ou encore *Hyppone*, renferme aussi des monuments antiques.

Le seul témoignage d'époque arabe dans ce département reste la mosquée Sidi Okba Ben Nafa, près de Biskra. Les grands palais et les mosquées d'époque turque se concentrent à Constantine.

antine, détail de la carte extraite du guide Joanne, 1874.

Timgad *(Thamugadi)*
Région de Constantine

Inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1982, Timgad est une ville romaine construite sur le plan d'un camp militaire. Située à 120 km au sud de Constantine et à l'est de Batna, Timgad fut fondée en 100 après J.-C. Conçue sur un plan en damier, la ville se développa vers les quartiers ouest et sud-ouest, au milieu du IIe siècle.

A la fin du Ier siècle après J.-C., sur ordre de l'empereur Trajan, Auguste fonde la ville de Timgad. Le légat de la IIIe légion appliqua une véritable doctrine de l'urbanisme issue de l'influence orientale et hellénistique. L'exemple de Timgad prend une signification particulière vu les conditions de sa fondation et la rigueur de son plan. Occupant une superficie de 11 ha et située sur un plateau légèrement incliné du sud au nord, Timgad est entouré d'une enceinte quadrangulaire de 358 m par 322 m, pouvant accueillir plusieurs centaines de vétérans de la IIIe légion avec leurs familles. Conçue comme un camp militaire, et divisée en quatre régions par le *cardo maximus* (nord-sud) et le *decumanus maximus* (est-ouest), son plan rectangulaire, en damier coupant les rues à angle droit, se subdivise en *insula*, unités carrées de 20 m de côté environ comprenant de chaque côté quatre rues. Au sud s'étend, en effet, un vaste espace réservé aux édifices publics. Le rempart était percé de quatre portes dont la monumentale porte de l'Ouest, à l'extrémité du *decumanus*, qui se trouvait dans l'axe de la route menant de Lambèse à Tébessa, en passant par Timgad. L'arc de Trajan fut construit par Septime Sévère. La ville fut saccagée par les Arabes en 646.

Les fouilles archéologiques, entreprises depuis 1880, ont fait apparaître la structure de toute la ville



Vue d'ensemble de Timgad avec le théâtre au premier plan, photo Médéric Mieusement, Archives photographiques, Paris, MAP.



Forum de Timgad, s. d., photo Geiser, fonds Geiser, Paris, MAP.

antique intacte et bien conservée. Il existe très peu d'exemples de villes aussi complètes, dans les pays méditerranéens. Les fouilles, poursuivies à l'extérieur de la ville primitive dont les rues ont été prolongées et élargies dès la fin du IIe siècle après J.-C., dévoilent un développement urbain totalement différent de celui qui avait présidé à la création de Timgad. La structure viaire et le découpage des îlots ne répondent plus au plan classique en damier. Ainsi, un ensemble urbain de 60 ha environ a été dégagé, ce qui a fait de Timgad un site à la réputation mondiale, souvent comparé à Pompéi pour son importance et la qualité de sa conservation et régulièrement cité comme exemple dans les manuels d'urbanisme.

Plusieurs dessins retrouvés concernent les travaux effectués par Duthoit, Ballu ou Sarazin. Ils sont à échelles variées et se situent entre 1881 et 1900.

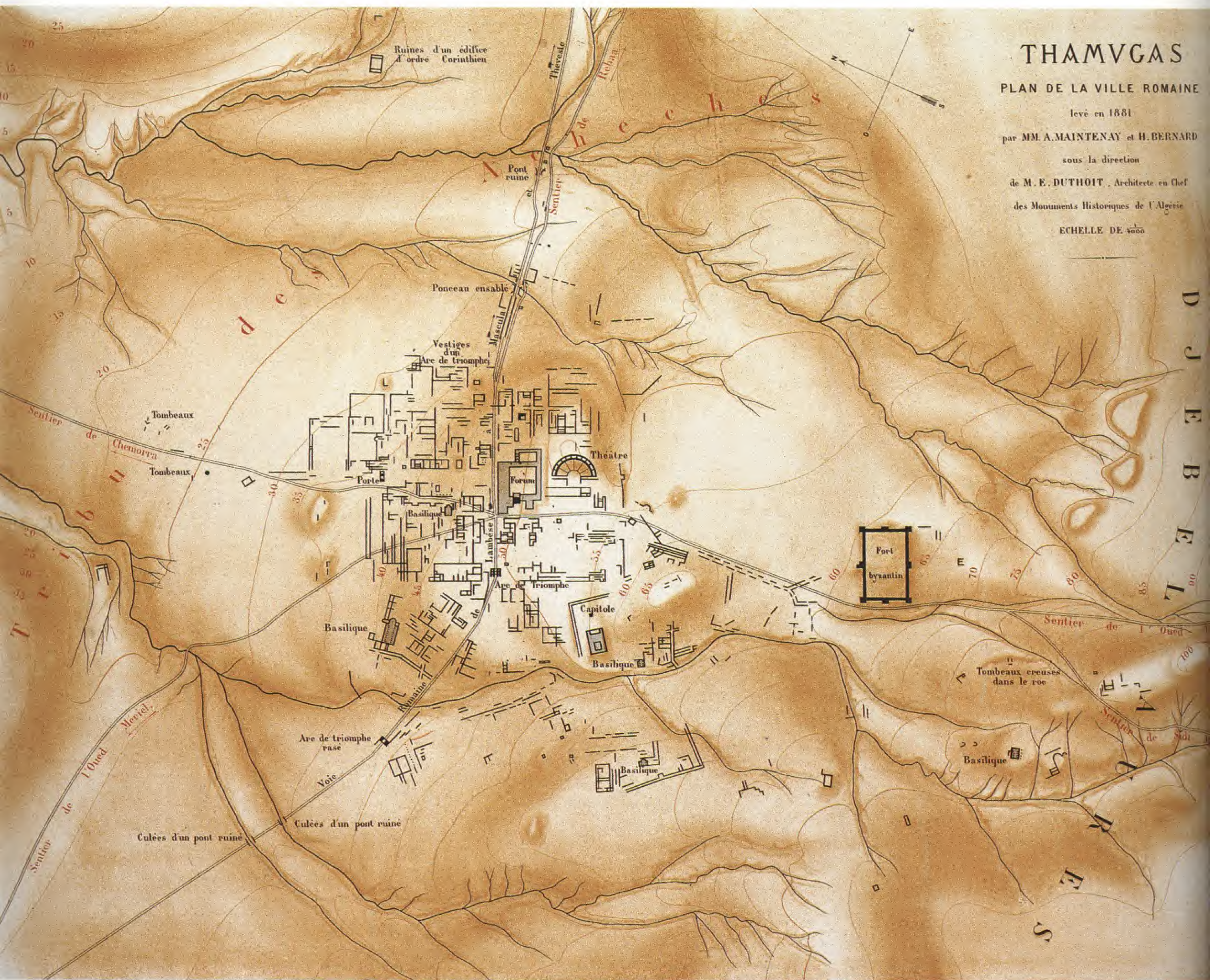
Les dessins exceptionnels de restitution « idéale » de la cité antique que Ballu exécute représentent la façade sur la grande voie et les deux coupes longitudinales regardant le capitole et la basilique. Ces dessins, dont le plus grand mesure 4,88 m par 0,955 m, sont d'une qualité digne des meilleurs dessins de l'Ecole de Rome. Les plans des thermes sud, de l'arc du forum et de l'arc de triomphe, également de Ballu, datent de 1900.

Le relevé des mosaïques exécuté par E. Sarazin, inspecteur des travaux des Monuments historiques, date de 1900, et représente les mosaïques des thermes du Centre, du Sud et du Nord ainsi que celles d'une maison romaine et de son revêtement.

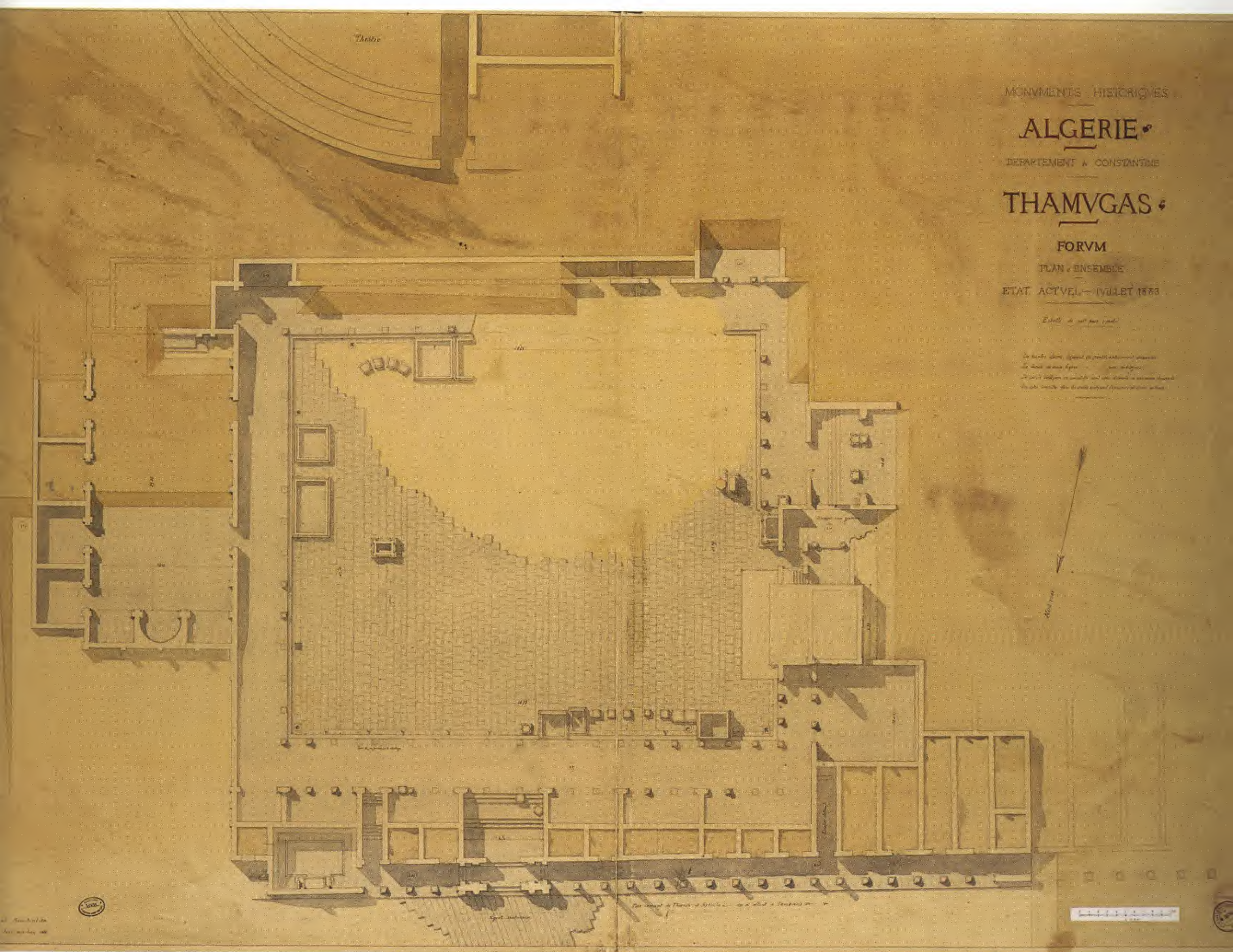
Les dessins, rehaussés à l'aquarelle, sont de très grande qualité et offrent une série de plans très variés contenant des informations sur les vestiges archéologiques, les inscriptions et les mosaïques, les plans généraux, plans de recomposition, plans de paysage, plans d'assemblage et de détails, plans panoramiques, en perspective ou en axonométrie, plans de recherche et d'analyse.



Théâtre romain de Timgad, s. d., photo Geiser, fonds Geiser, Paris, MAP.



général de la ville romaine, Timgad, aquarelle de A. Maintenay et H. Bernard, 1881, Paris, MAP.

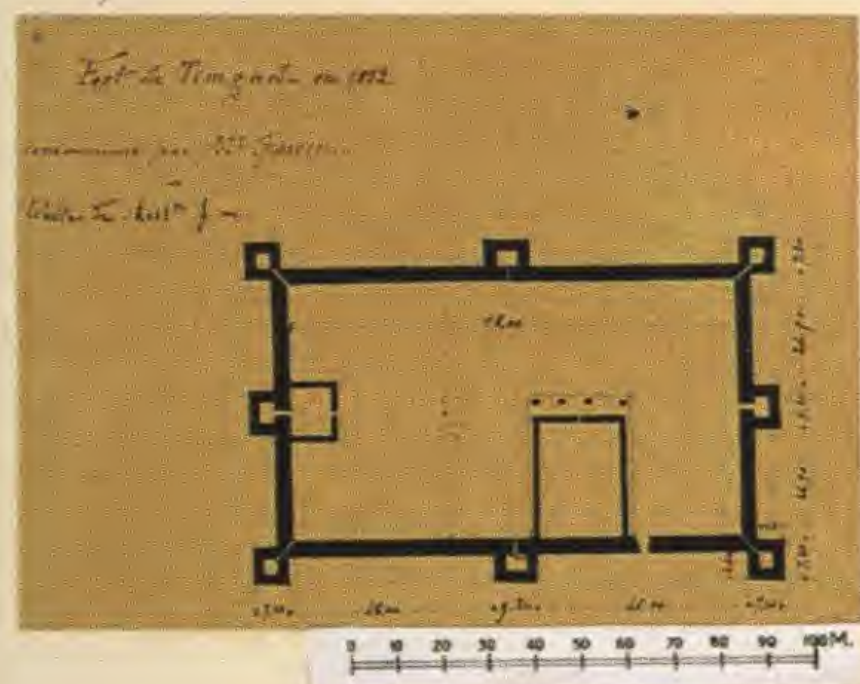


u forum, Timgad, aquarelle de A. Maintenay et H. Bernard, 1883, Paris, MAP.

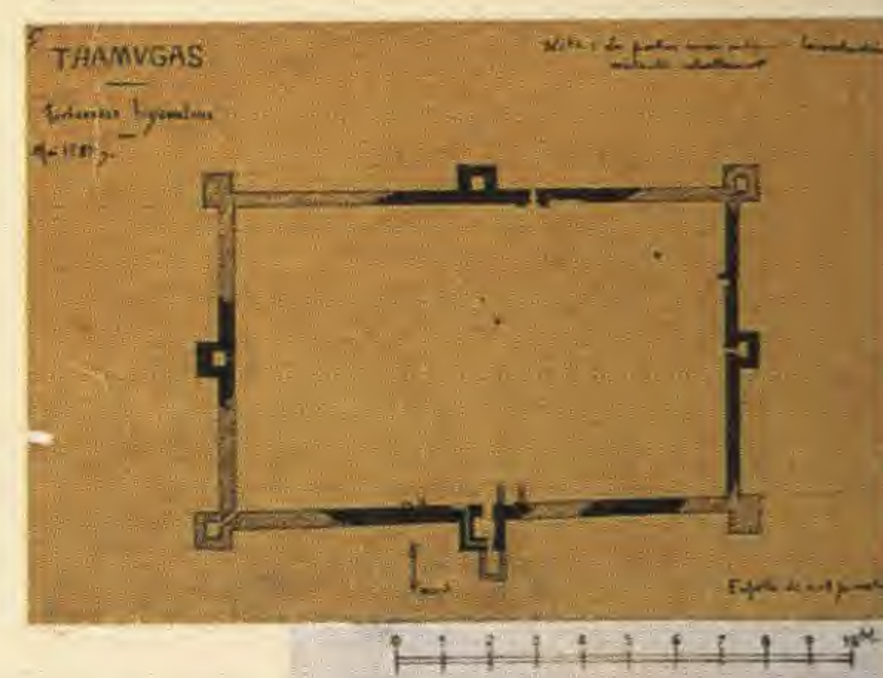




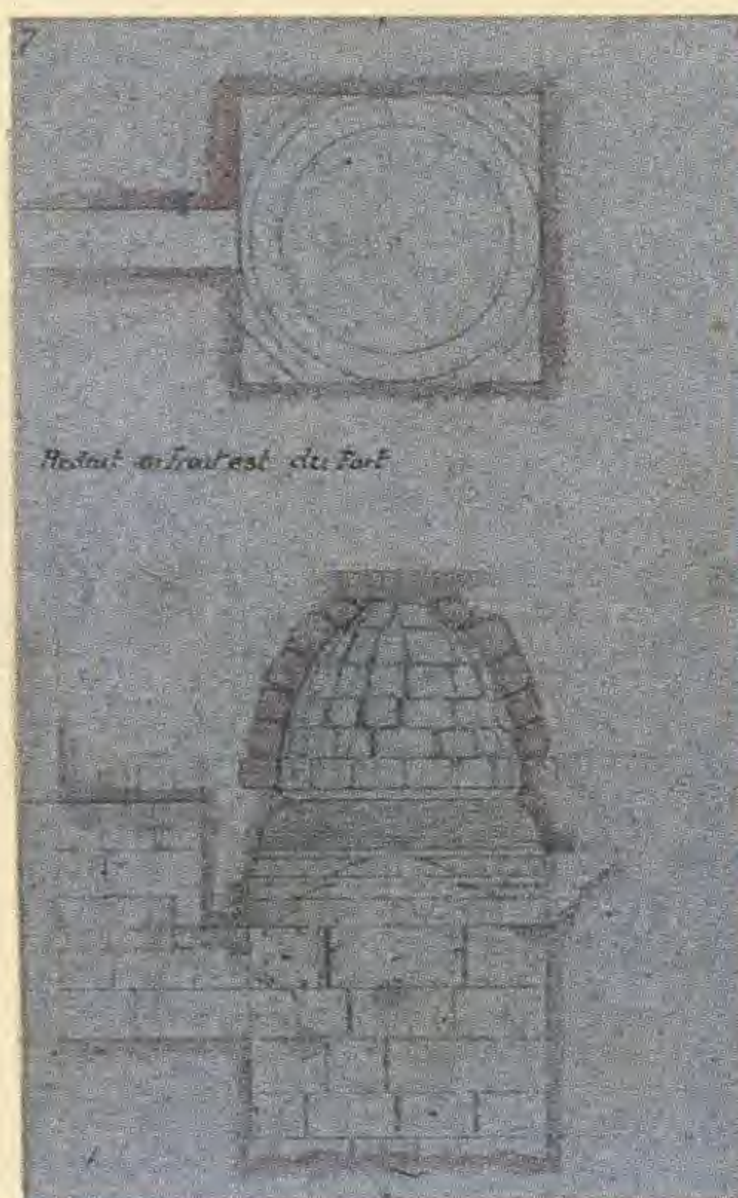




THAMUGAS









es perspectives comparées de l'arc de triomphe de E. Duthoit (1881) et de J. Bruce (1795), et vues perspectives, plans et coupes du fort byzantin, Timgad, ne de plomb et encre de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.







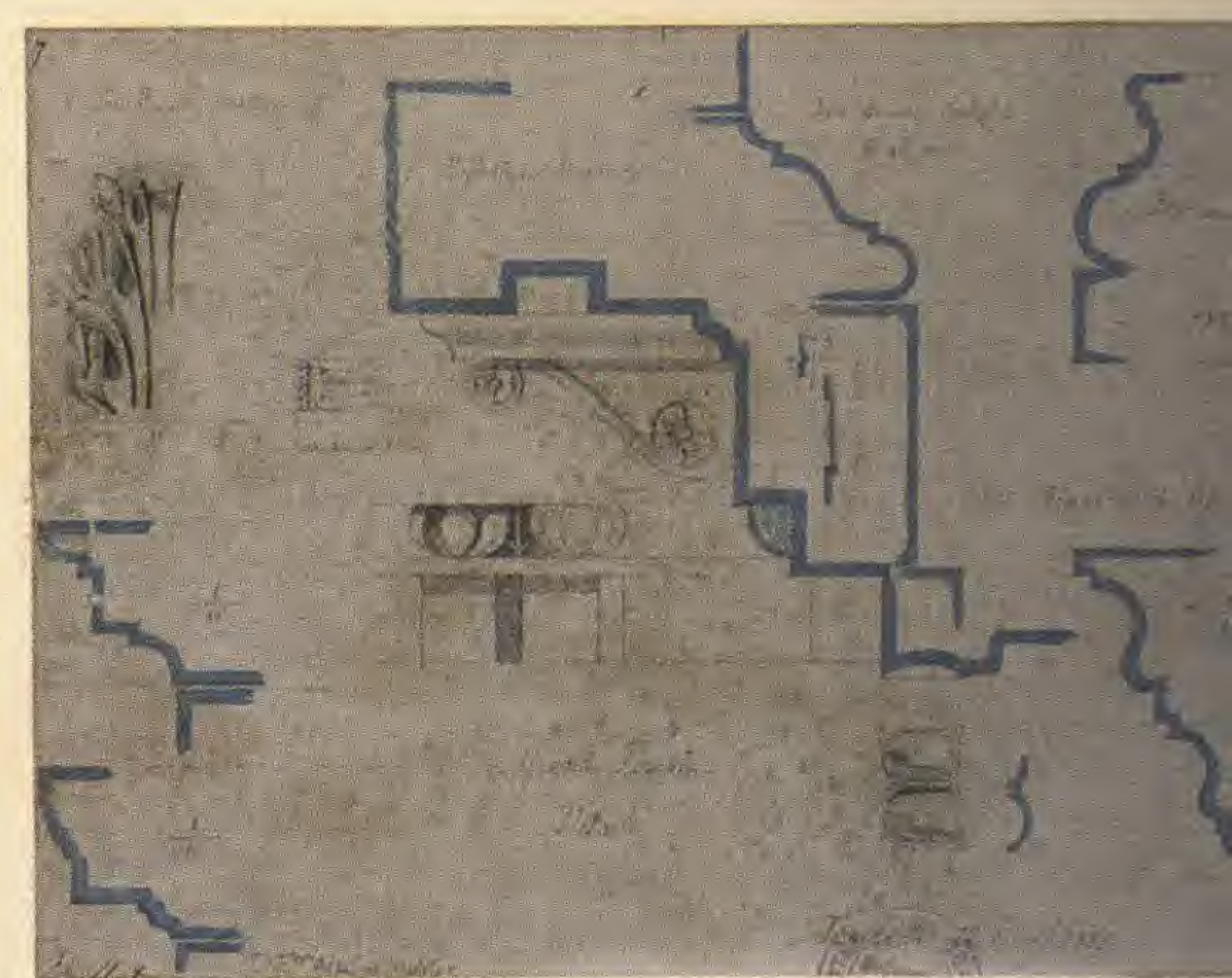
THAMUGAS

CAPITOLE







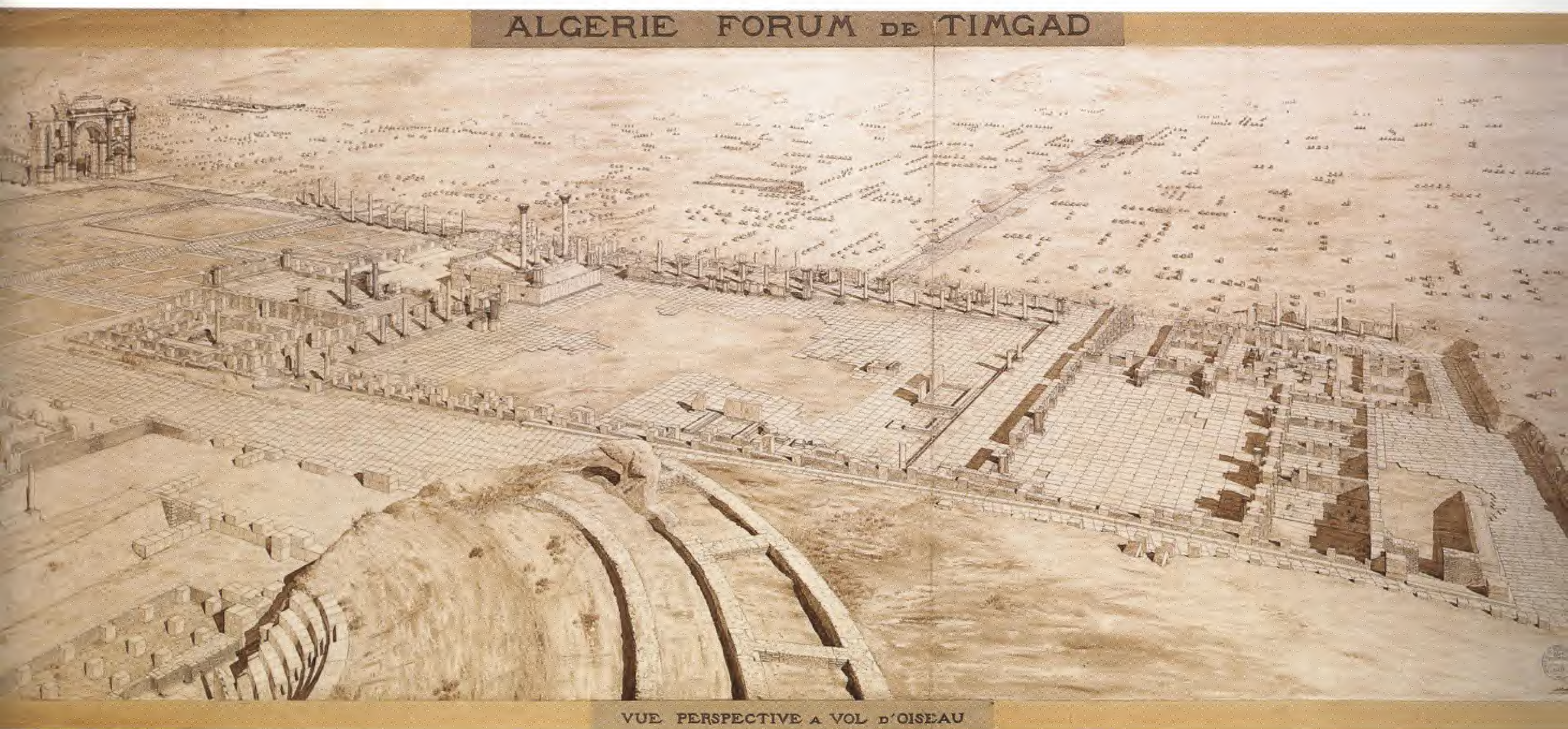


E DUTHOIT

perspectives des ruines, détails de chapiteaux et profils divers du grand temple, et vue perspective du capitole avant l'écroulement des trois colonnes à droite du dessin de James Bruce (1795), Timgad, de plomb et encre de E. Duthoit, s. d., Paris, MAP.



perspective à vol d'oiseau du forum, Timgad, E. Duthoit, s. d. Paris, MAP.

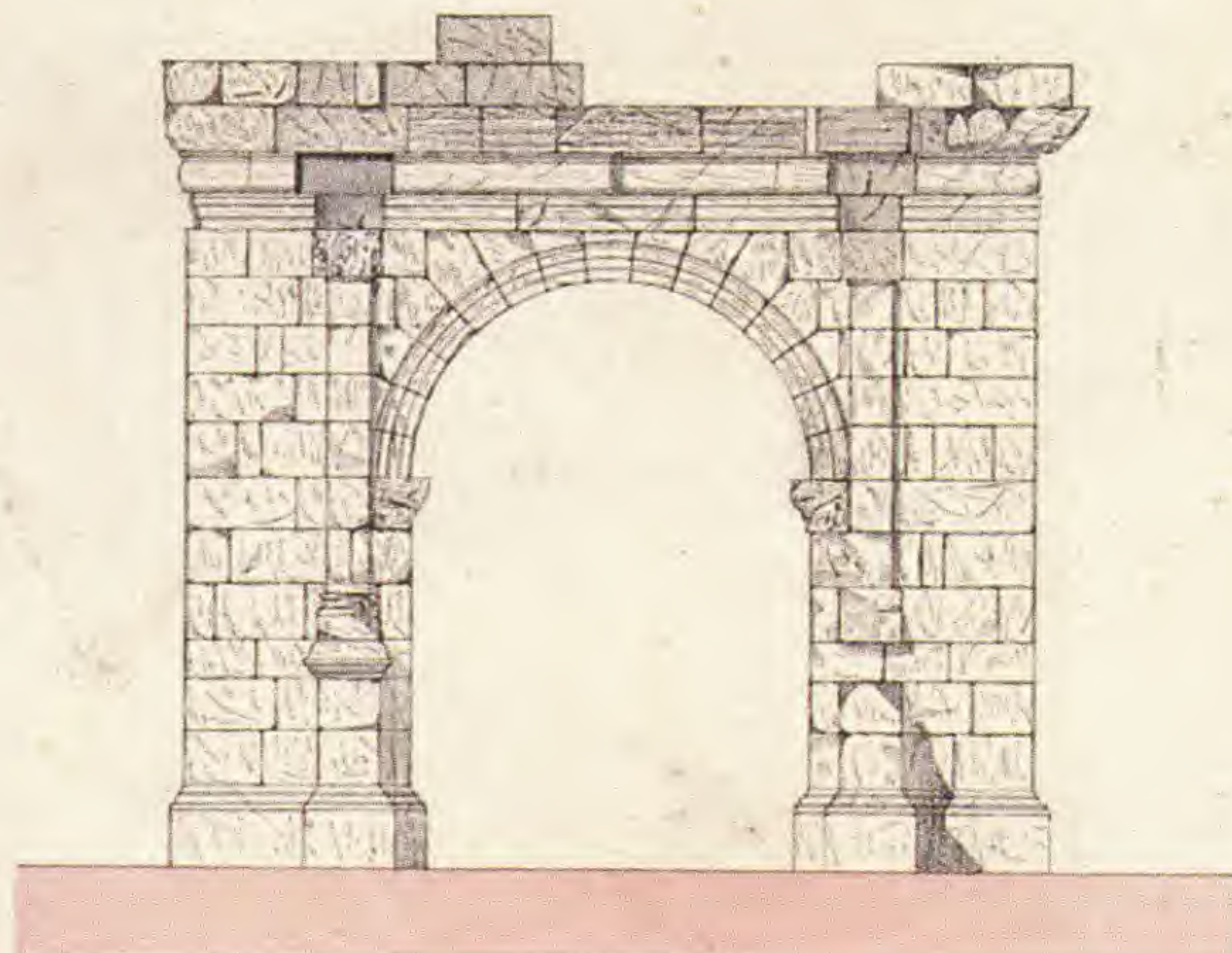


perspective à vol d'oiseau du forum, Timgad, A. Ballu, 1897, Paris, MAP.

ANTIQVE DIANA VETERANORVM

ARC DV FORVM

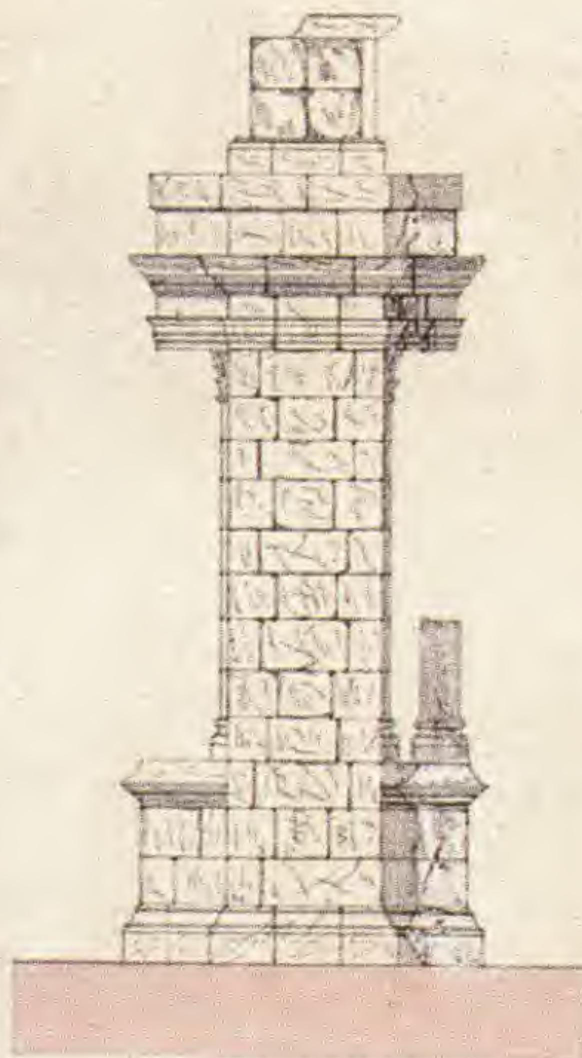
FACE VERS LA VILLE

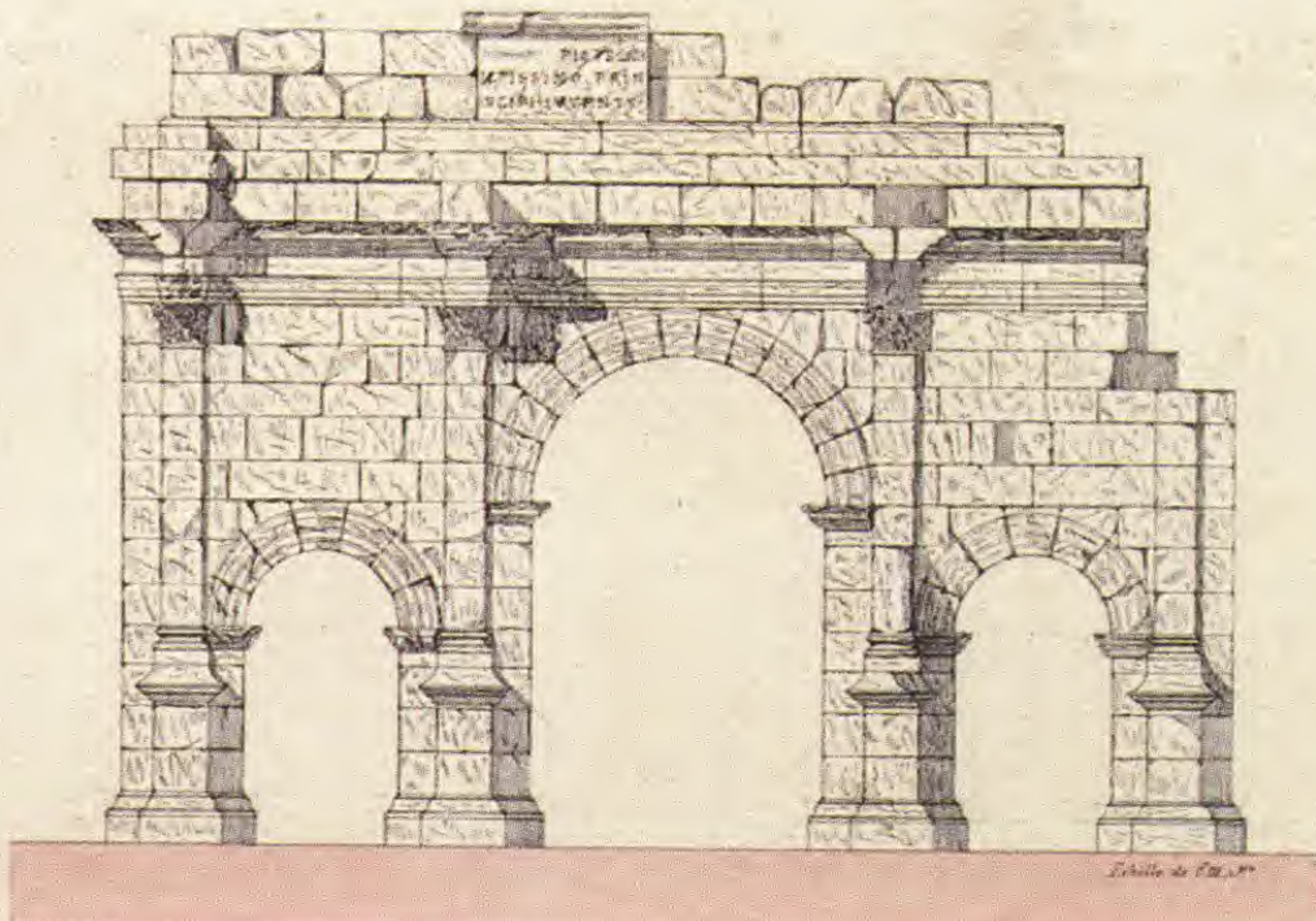


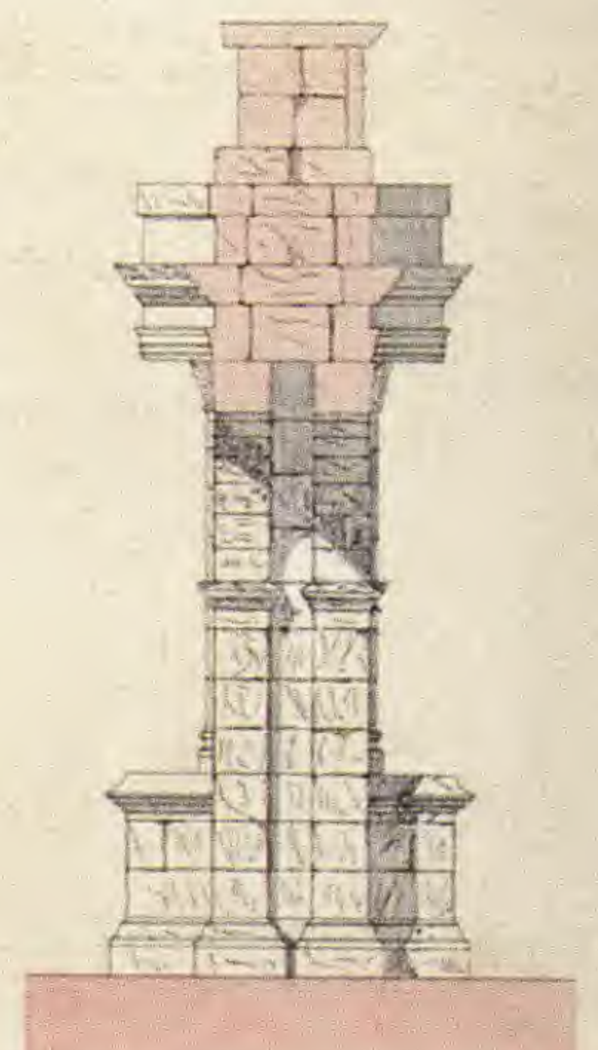
FACE VERS LA CAMPAGNE

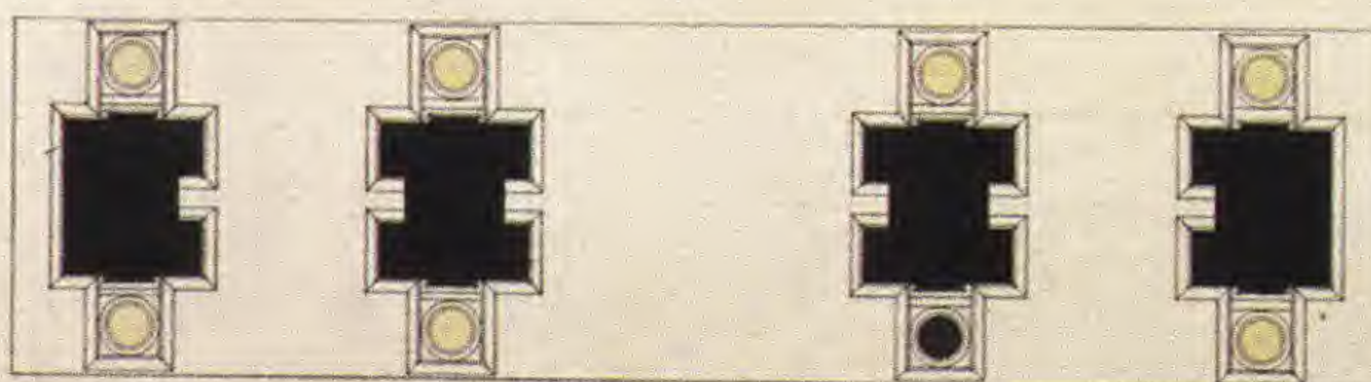


ARC DE TRIOMPHE









E. Sarazin, inspecteur

A. BALLU . architecte-en-chef.

Décembre 1900.

N° 12214

ALGERIE

Elévations, coupe et plan du l'arc de triomphe de Diana Veteranorum, encre et aquarelle de A. Ballu, 1900, Paris, MAP.



Elévation, projet de restauration idéale de l'arc de triomphe, Timgad, aquarelle, s. d., Paris, MAP.

ANTIQVE THAMVGADI

MOSAÏQVE D'VNE MAISON ROMAINE

au 1/10 d'exécution

Relevée et Dessinée par l'Architecte soussigné

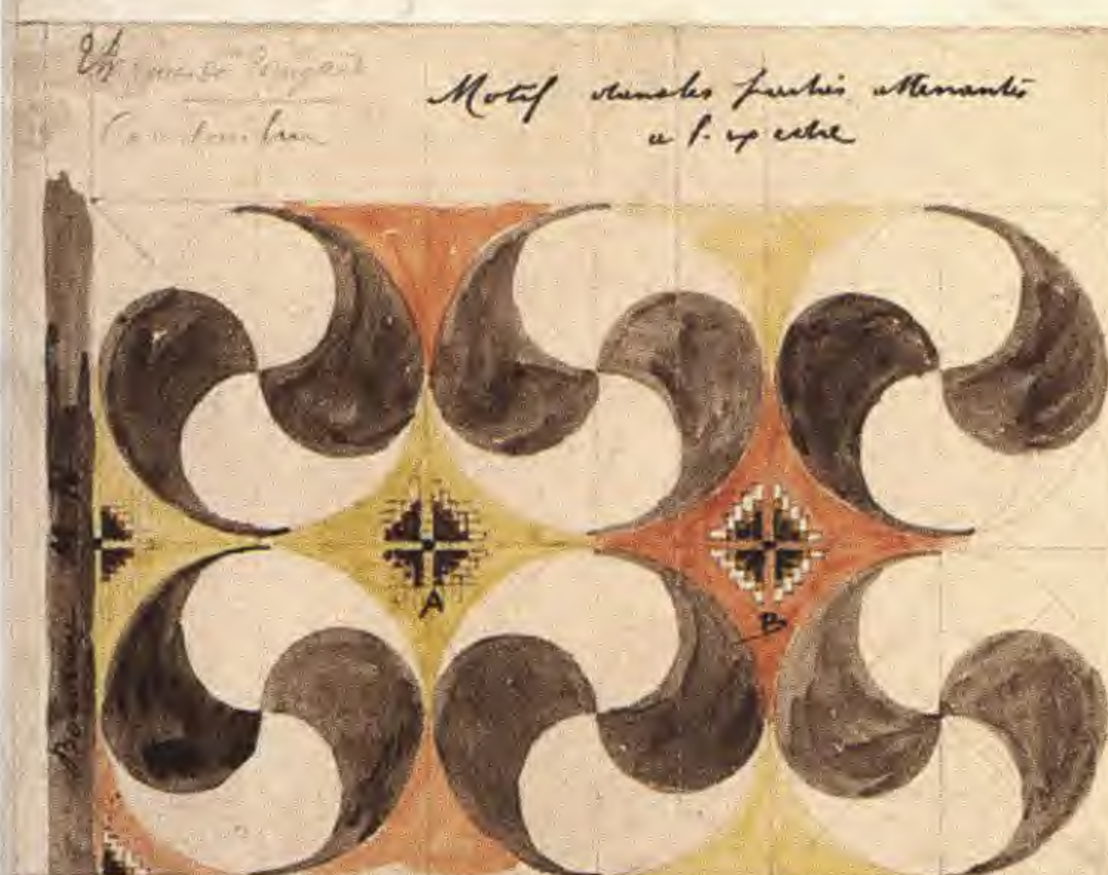
E. Sarazin

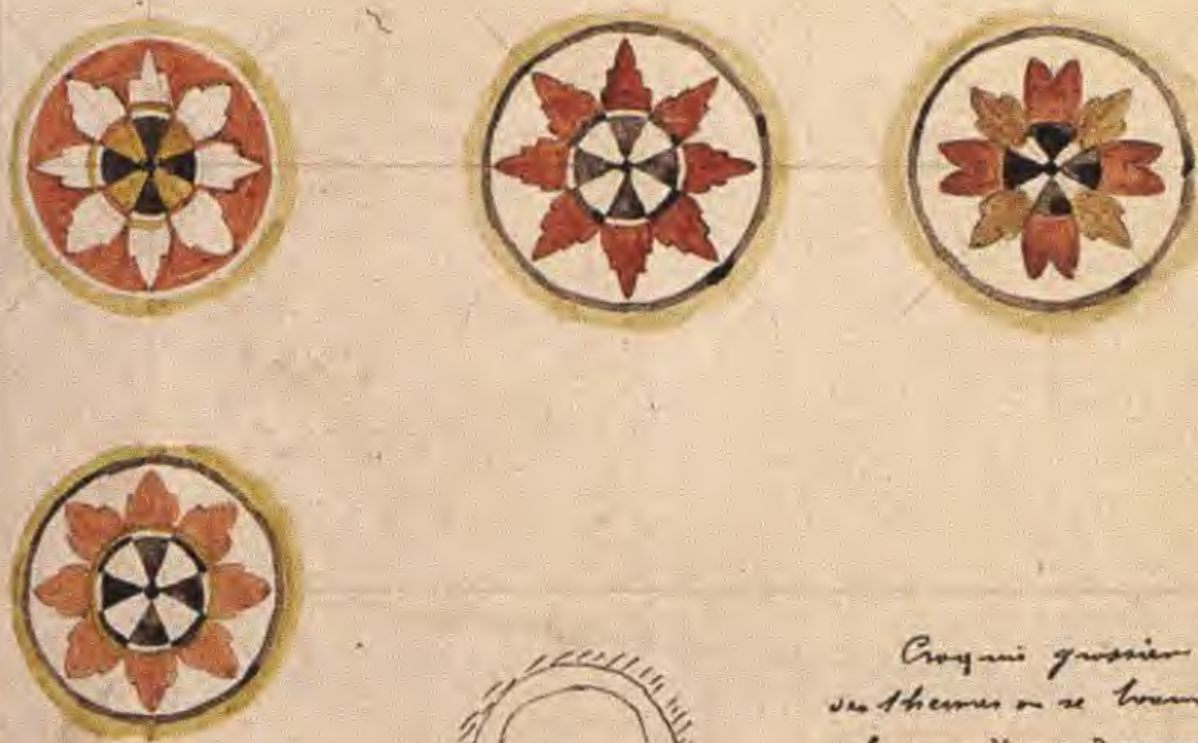


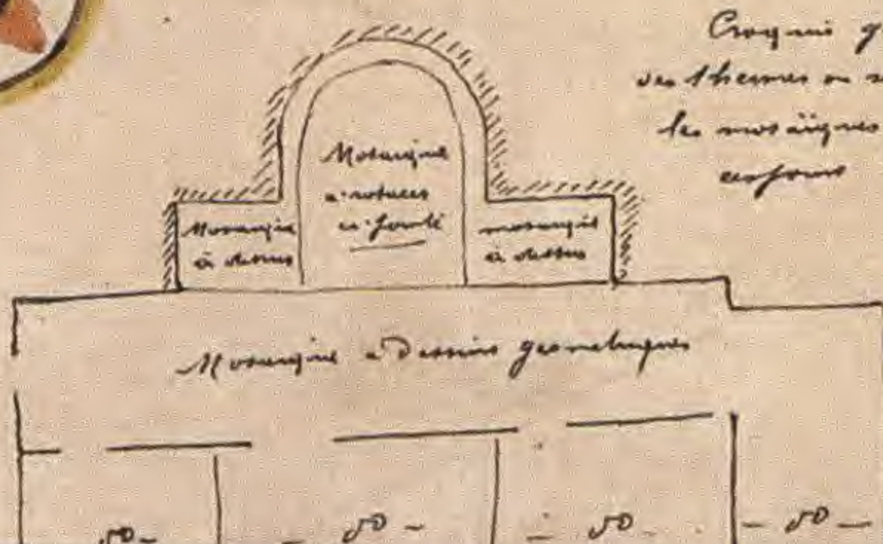
Mosaïque d'une maison romaine, Timgad, aquarelle de E. Sarazin, 1903, Paris, MAP.











Dessins de recherches géométriques des motifs décoratifs de mosaïques, Timgad, encre et aquarelle de E. Sarazin, s. d., Paris, MAP.

MONVMENTS HISTORIQVES

ANTIQVE THAMVGADI (Algérie)

PETITS THERMES DU CENTRE

MOSAÏQUE DÉTAILS















Détails des mosaïques du petit temple du Centre, Timgad, aquarelle de E. Sarazin, 1900, Paris, MAP.

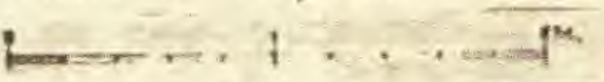
MONVMENTS HISTORIQVES

ANTIQVE THAMVGADI

PETITS THERMES DU CENTRE

MOSAIQVE

Echelle de 0m05 p Mètre



L'Inspecteur des Travaux des Monuments Historiques



Mosaïque des petits thermes du Centre, Timgad, aquarelle de E. Sarazin, 1900, Paris, MAP.



Mosaïque des latrines des thermes du Sud, Timgad, aquarelle de E. Sarazin, 1903, Paris, MAP.



Mosaïque de la grande salle centrale des grands thermes du Nord, Timgad, aquarelle de E. Sarazin, 1903, Paris, MAP.

Djemila *(Cuicul)*
Région de Constantine

Situées à 48 km au nord-est de la ville de Sétif et à 100 km à l'ouest de Constantine, les vastes ruines de Djemila (inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1982), isolées à l'écart des grandes voies de communication, fort réputées et bien conservées, figurent parmi les monuments les plus importants de l'histoire algérienne.

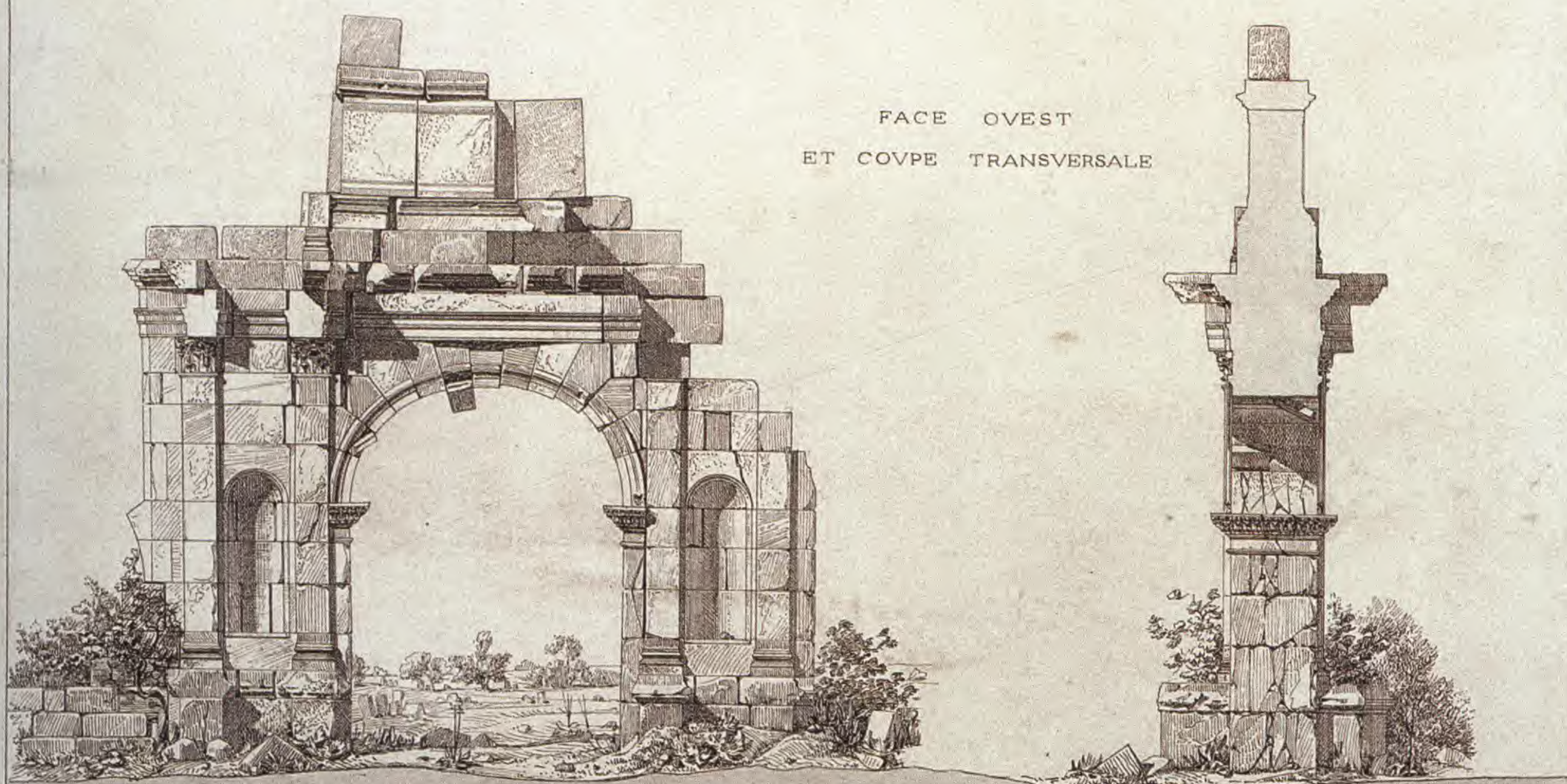
La ville antique s'appelait *Cuicul*, nom berbère qui désigne sans doute l'origine du premier établissement humain en ce lieu. Fondée sous Nerva et Trajan, à la fin du Iᵉʳ siècle, elle fut une colonie romaine sur un éperon rocheux entre les oueds Guergour et Betame. Elle se place sur la route reliant El-Kef, *Sicca Veneria*, à Constantine, l'ancienne *Cirta*. Edifiée sur un étroit plateau, elle était entourée d'une enceinte qui a dû épouser la forme triangulaire du site, peu conventionnel. Son centre se développa au IIᵉ siècle en dehors de son enceinte. Les principaux temples et les édifices publics réunirent les deux quartiers autour du forum, véritable centre, où se croisaient les deux axes du plan urbain : le *cardo*, voie nord-sud, et le *decumanus*, voie est-ouest. Le théâtre et les grands thermes édifiés au-delà des remparts datent de l'époque des Antonins (IIᵉ siècle). Sous le règne de Caracalla, au début du IIIᵉ siècle, la ville se développa au-delà du rempart sud et un nouveau forum fut aménagé au pied de la colline, autour duquel seront élevés un arc de triomphe et un temple. Au IVᵉ siècle, le quartier sud-est fut occupé par les chrétiens qui s'occupèrent des aménagements d'utilité publique et de la construction d'une basilique civile. La communauté chrétienne fit bâtir, sur la colline sud, une église, un palais épiscopal, un baptistère et des habitations destinées aux religieux. Les Français occupèrent le site, lors de l'expédition des « Portes de Fer » en 1839. Ville enfouie, seul le temple septimien, l'arc de triomphe, un mausolée et des vestiges de portes apparaissaient à cette époque. Ce n'est qu'au début du XXᵉ siècle que de véritables fouilles méthodiques furent entreprises par Albert Ballu qui mit au jour la structure de la ville et restaura ses monuments. En 1887, Edmond Duthoit exécuta plusieurs relevés et croquis sur le site, et pratiqua quelques opérations de conservation préventive, comme celle de l'arc de triomphe, qu'il consolida pour éviter son écroulement, et qu'Albert Ballu reprit au début du XXᵉ pour une restauration plus approfondie.

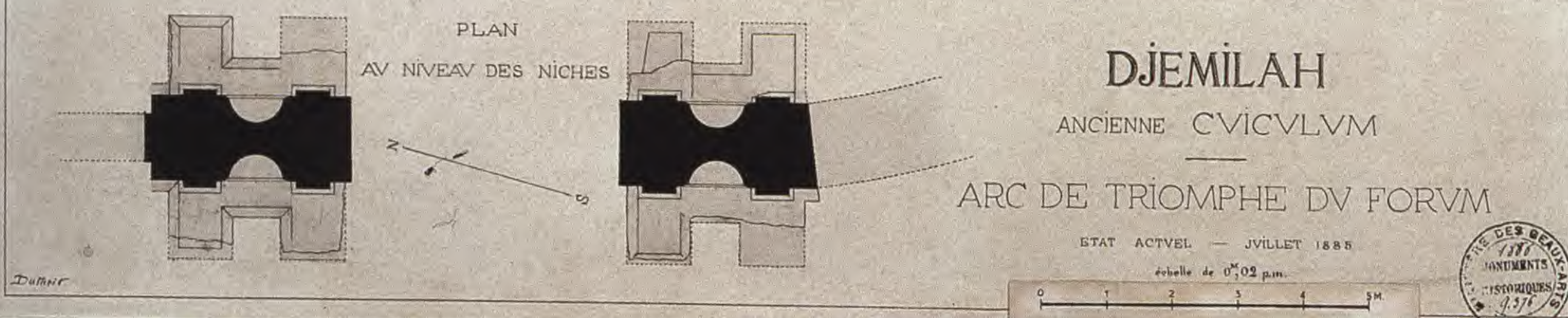
Le relevé complet de l'état actuel de l'arc de triomphe du forum est réalisé par Edmond Duthoit, et date de juillet 1888. Il informe sur l'état de ce monument avec un graphisme très clair pour justement élaborer son projet de consolidation avec précision. Le détachement des pierres marquant plusieurs fissures au-dessus du piédroit est très nettement et justement précisé. Les élévations est et ouest, ainsi que les coupes transversales, dessinées à la manière « romantique », expriment le paysage environnant. Le plan se trouve sur la même planche, le tout étant exprimé au 1/50 de l'échelle réelle.



Consolidation de l'arc de triomphe de Djemila, photo Médéric Mieusement, 1893, Paris, MAP.







Plan, coupes, élévations de l'arc de triomphe, Djemila, encre de E. Duthoit, 1886, Paris, MAP.

Lambèse *(Lambaesis)* Région de Constantine

Située à 570 km au sud-est d'Alger, près de Batna, à 1 180 m d'altitude dans le massif de l'Aurès, *Lambaesis* de son nom antique, l'actuelle Tazoult, fut une ville de la plus haute importance sous la domination romaine[1], non loin de l'antique *Verecunda*, Markouna.

Lambèse comme Timgad représentent les exemples d'urbanisme les plus significatifs de l'époque antique. Lambèse, édifiée sous Marc Aurèle, devint sous Septime Sévère capitale de Numidie avant que celle-ci soit transférée à *Cirta* (Constantine). La légion bâtit trois camps militaires. La ville antique s'étend, sur un plateau au sud-est du dernier camp, au-dessus de la ville actuelle, renforçant ainsi le caractère défensif du site. Dans l'Antiquité s'élevaient d'importantes constructions publiques tels le forum, le capitole, de nombreux temples, des thermes, des arcs de triomphe, un amphithéâtre, un praetorium (palais du commandement), des aqueducs et un cimetière. Au XIXe siècle, le rempart s'élevait encore à plus de 3 m de haut, en certaines parties. Construit en moellons et pierres de taille et formant un rectangle de 500 m de long sur 420 m de large, le rempart était percé de quatre grandes portes, bordées de tours de garde saillantes. Deux grandes voies dallées bien conservées, et reliant les portes entre elles, se coupaient à angle droit. Des constructions, édifiées sous le Second Empire, endommagèrent la partie sud-ouest du camp et de son rempart.

En 1881, Maintenay et Bernard firent les fouilles et le relevé du plan de l'ensemble, sous la direction de Duthoit. Les croquis partiels et vues perspectives des ruines de Lambèse et de Markouna sont réa-



Temple de Minerve, Lambèse, photo Médéric Mieusement, 1893, Paris, MAP.

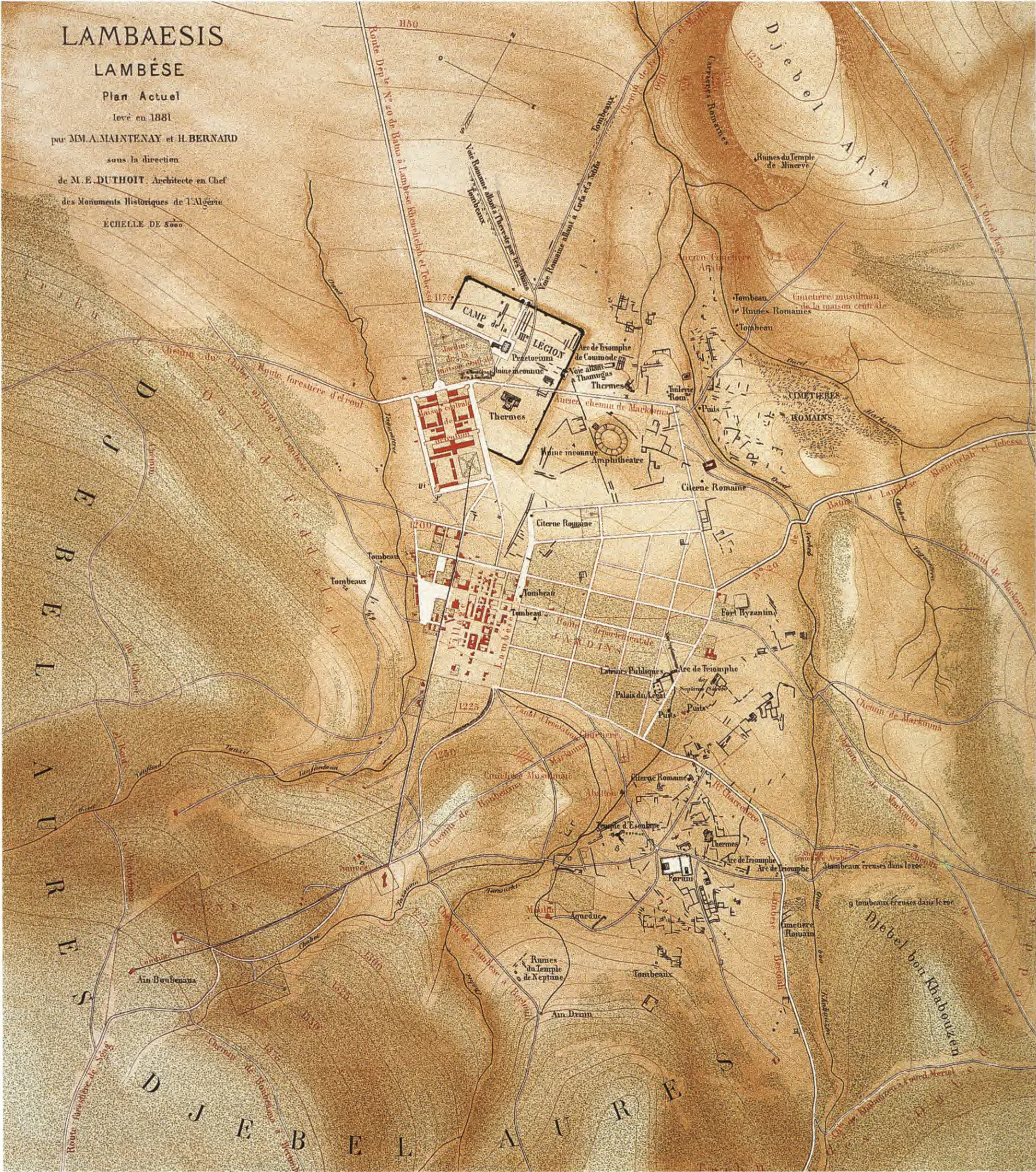

Arc de triomphe, Lambèse, photo Médéric Mieusement, 1893, Paris, MAP.


Praetorium, Lambèse, photo Médéric Mieusement, 1893, Paris, MAP.

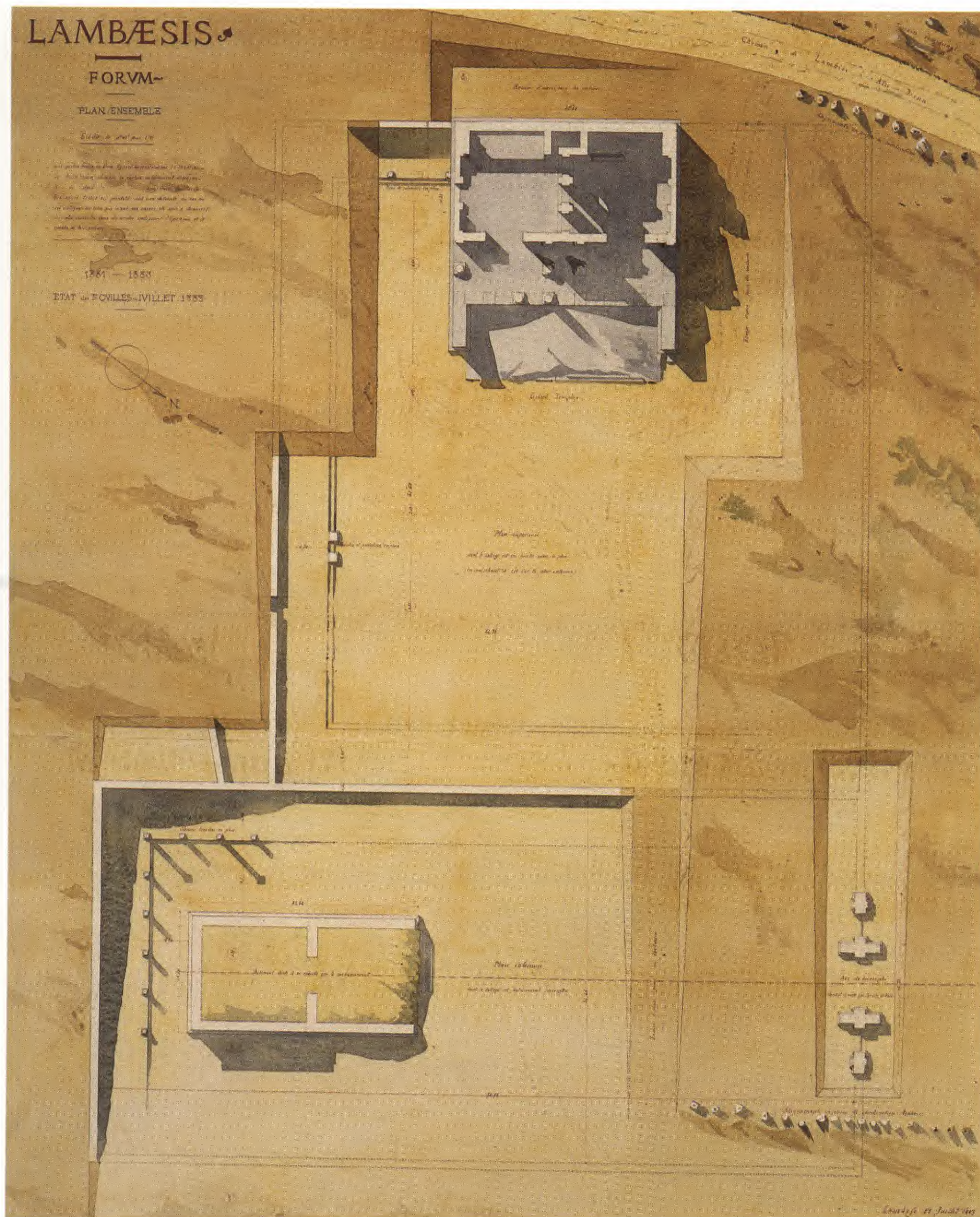
lisés par Duthoit, avec des tons gris-vert, ou très bruns, sur papier contrecollé. Le plan général des fouilles, soigneusement dessiné et coloré, présente un site stratégique enclavé entre trois monts où se distinguent nettement toutes les constructions publiques importantes ainsi que les traces des aqueducs et des voies romaines. Un plan du forum est exprimé dans un dessin rehaussé à l'aquarelle dans les couleurs ocre pour le site, gris-bleu pour le temple avec les ombres à 45° en gris pour donner du relief aux vestiges dont les murs sont représentés en blanc. La vue et la coupe en grand format du forum, de couleurs plus vives donnant une idée assez précise de l'ampleur du site excavé, peuvent être considérées comme l'une des premières représentations grandioses de site antique en Algérie avant celles que Ballu fit sur Timgad. La planche de détails de l'ordre du temple d'Esculape exprime avec rigueur les éléments essentiels du sanctuaire. Plusieurs compositions de différents dessins et croquis des ruines des temples, des arcs, des portes, des tombeaux, de l'aqueduc, du forum, des chapiteaux regroupent les dessins de Duthoit. Une perspective plongeante naturaliste, mais non signée, présente un dessin paysager de l'état des fouilles du forum animé de personnages. Un plan chronologique relevé par Duthoit en 1881 au 1/100, après les fouilles opérées par les capitaines Sanders et Pillen, distingue les transformations successives des bains « des Chasseurs ». Un dessin de Ballu et Sarazin représentant l'aqueduc romain, l'arc de Septime Sévère, l'arc sur la voie du forum, l'hémicycle et un détail des chambranles des grandes baies du grand temple, regroupés sur une seule planche, date de 1900.

1 Jusqu'aux années 50 après J.-C., le seul établissement à caractère militaire dans l'Afrique du Nord était le camp de la IIIe légion d'Auguste à Ammaedara (Haïdra) en Tunisie. Ce dernier organisa l'armée d'Afrique qui a eu son quartier général transféré de Haïdra à Tébessa puis à Lambèse à la fin du Ier siècle, en passant par Thamugadi (Timgad).


Arc de triomphe, Lambèse, photo Médéric Mieusement, 1893, Paris, MAP.



Plan général de la ville romaine, Lambèse, aquarelle de A. Maintenay et H. Bernard, 1881, Paris, MAP.

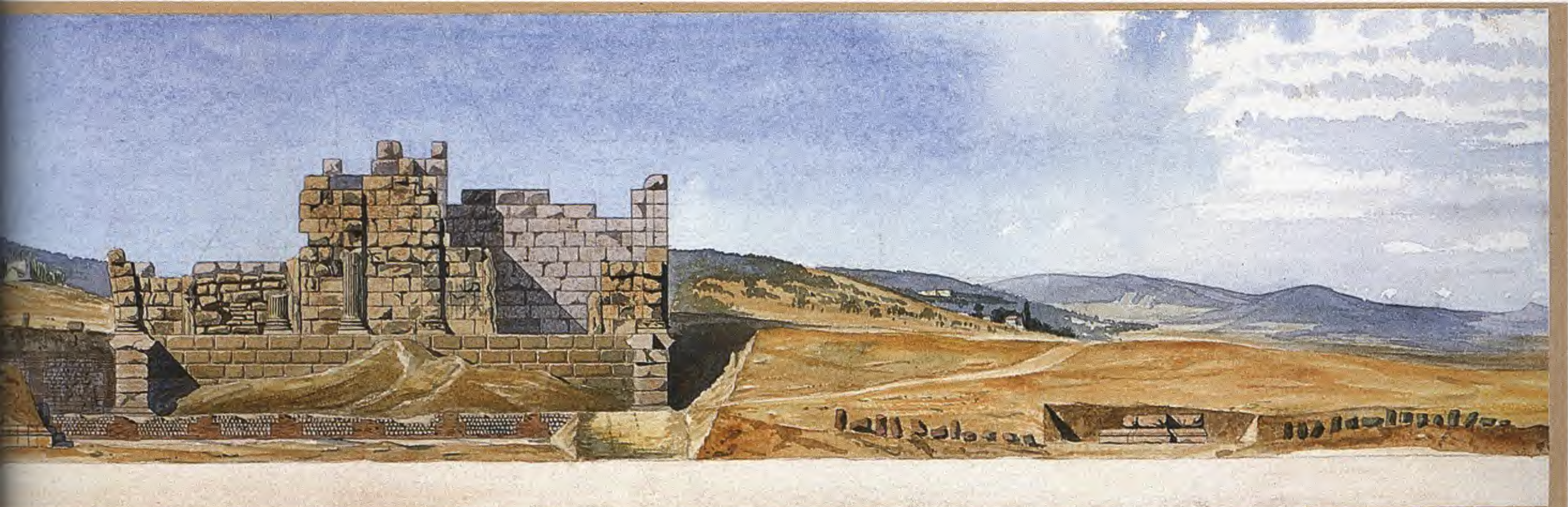


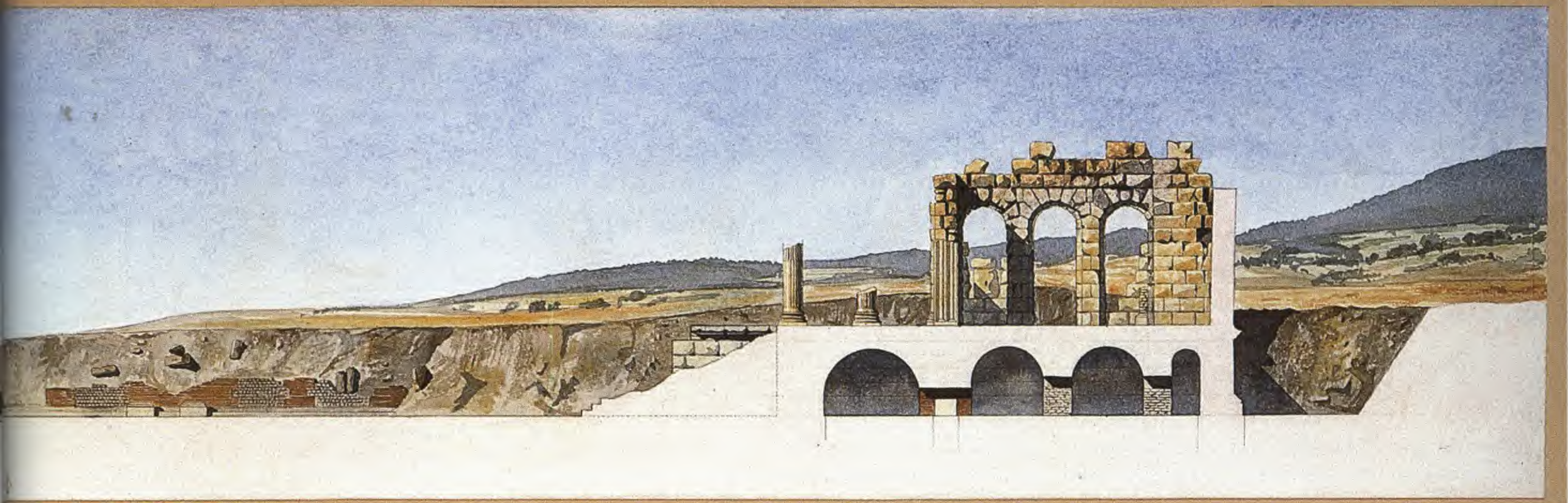
Plan et état des fouilles du forum, Lambèse, aquarelle de E. Duthoit, 1881-1883, Paris, MAP.



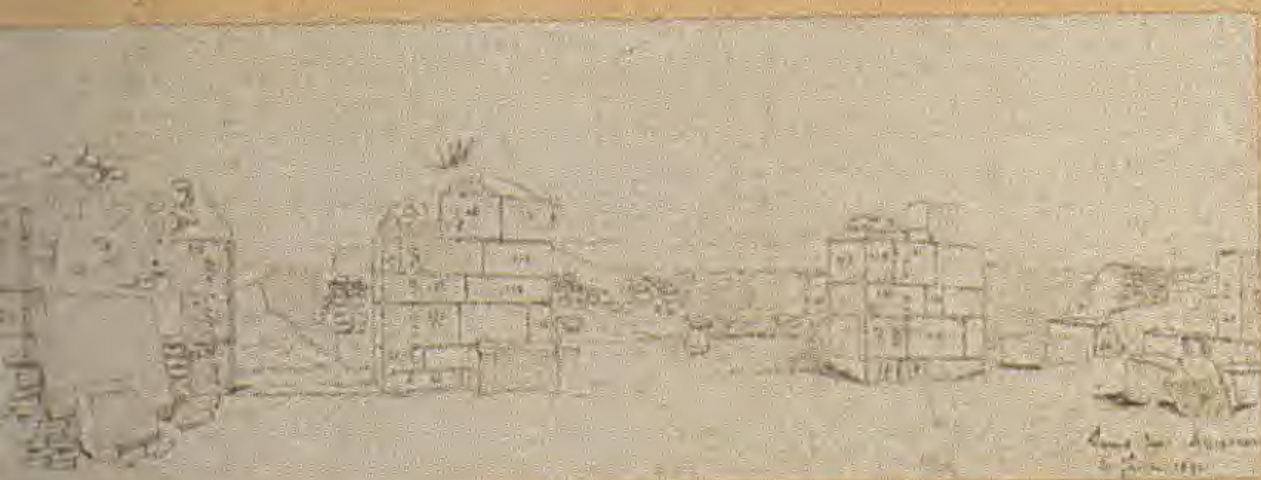
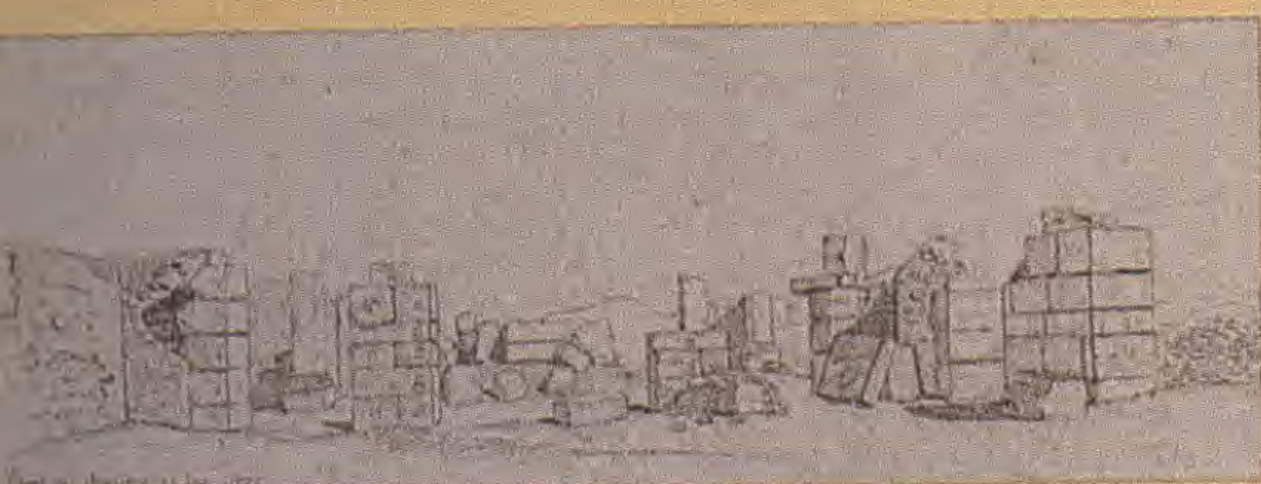


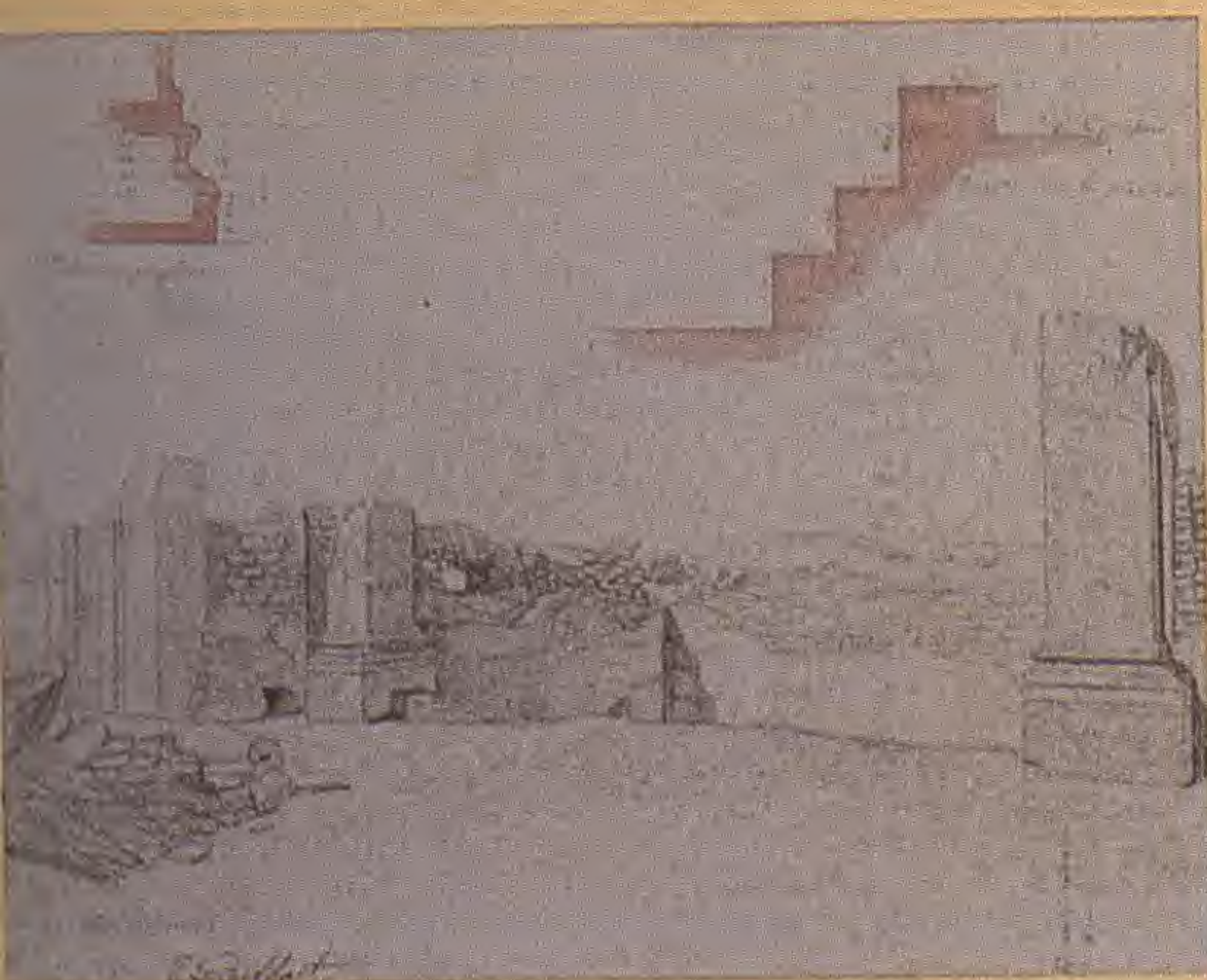
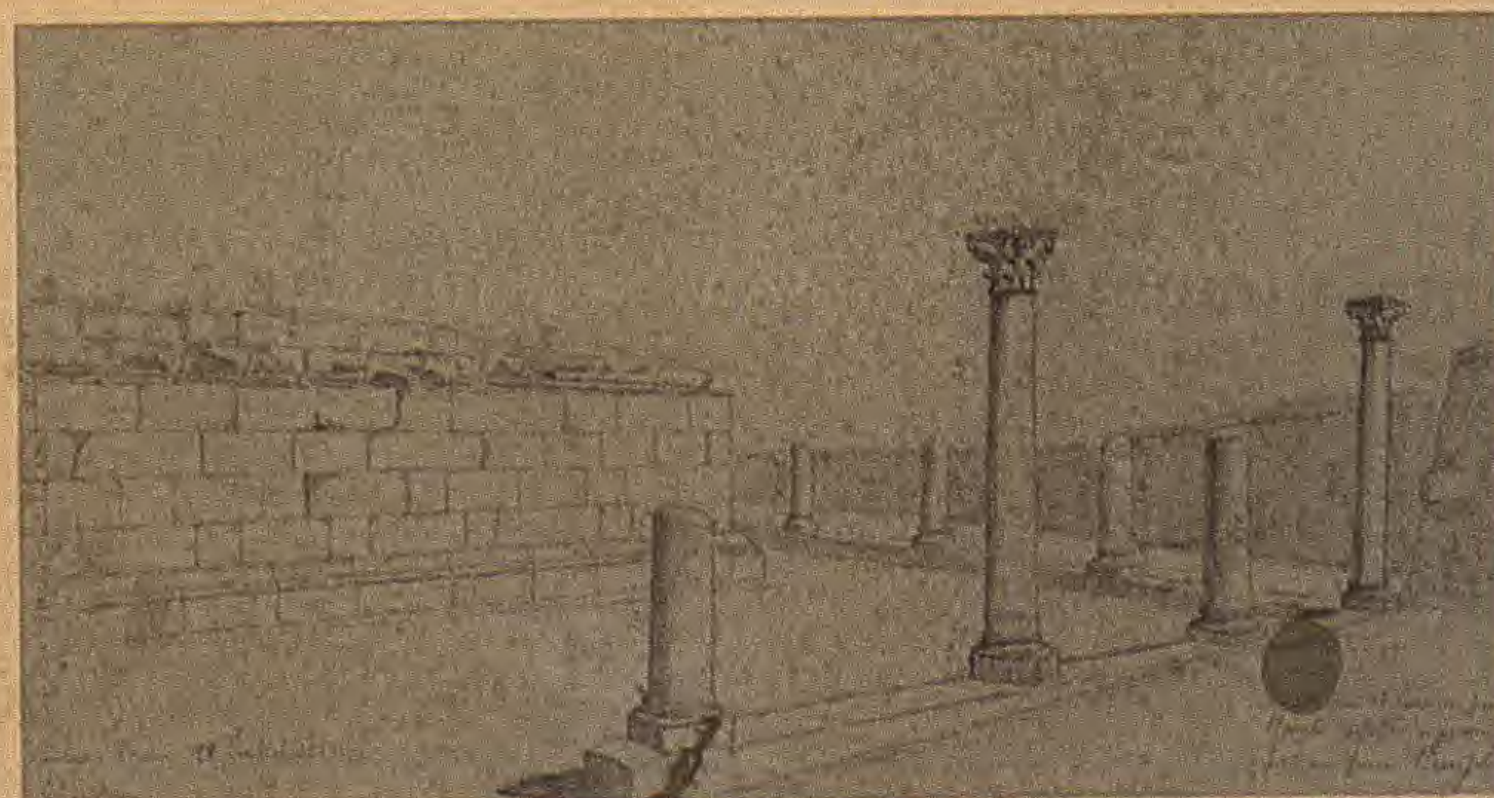
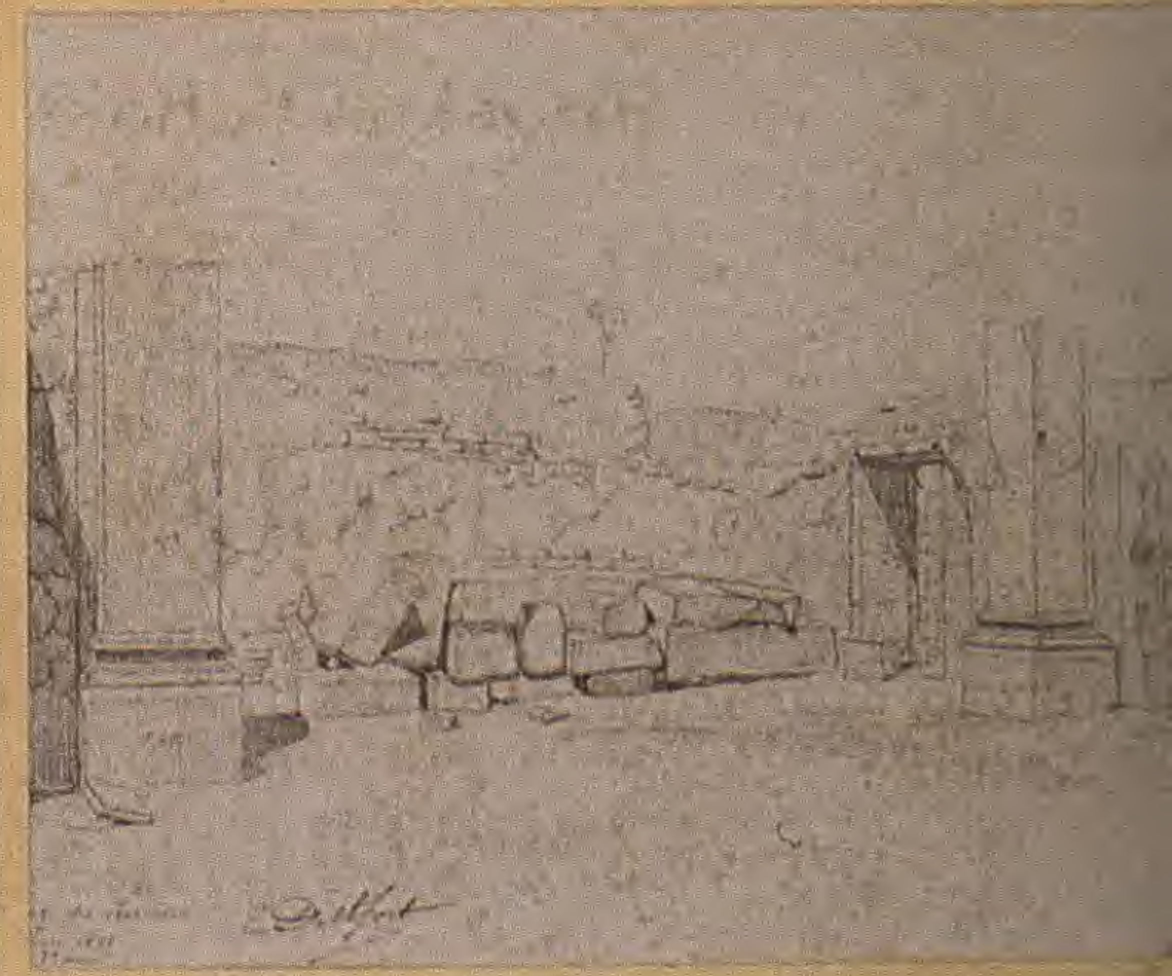
Elévation et profil longitudinal du forum, Lambèse, aquarelle de E. Duthoit, 1883, Paris, MAP.



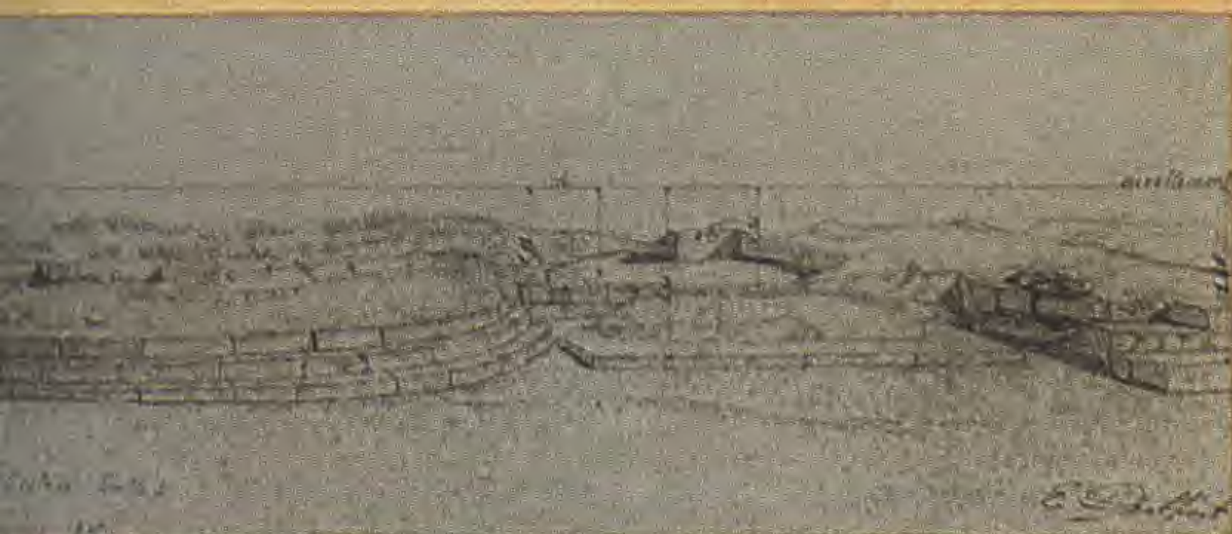


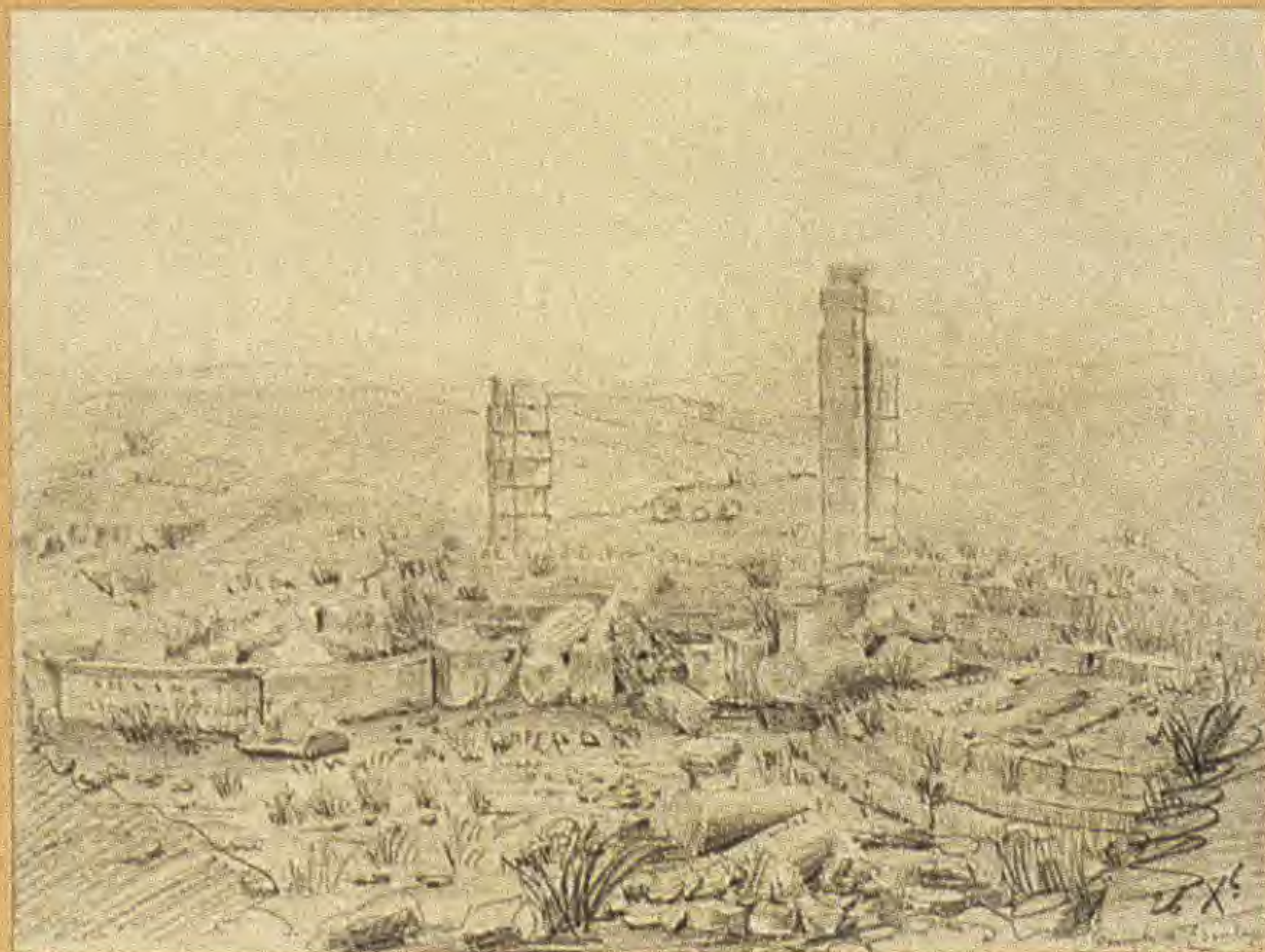
LAMBAESIS

ues perspectives et détails de chapiteaux du forum, Lambèse, mine de plomb et aquarelle de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.





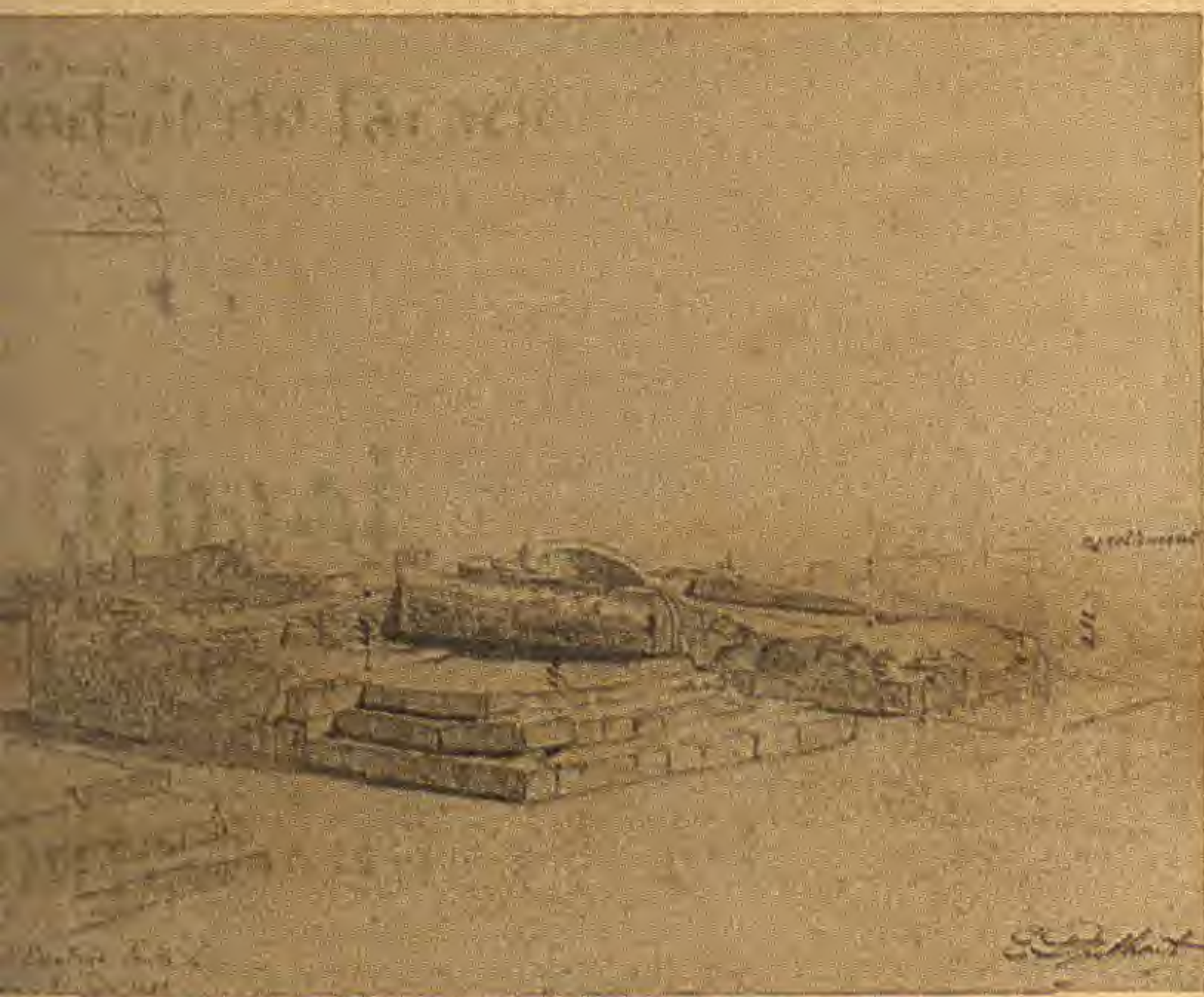


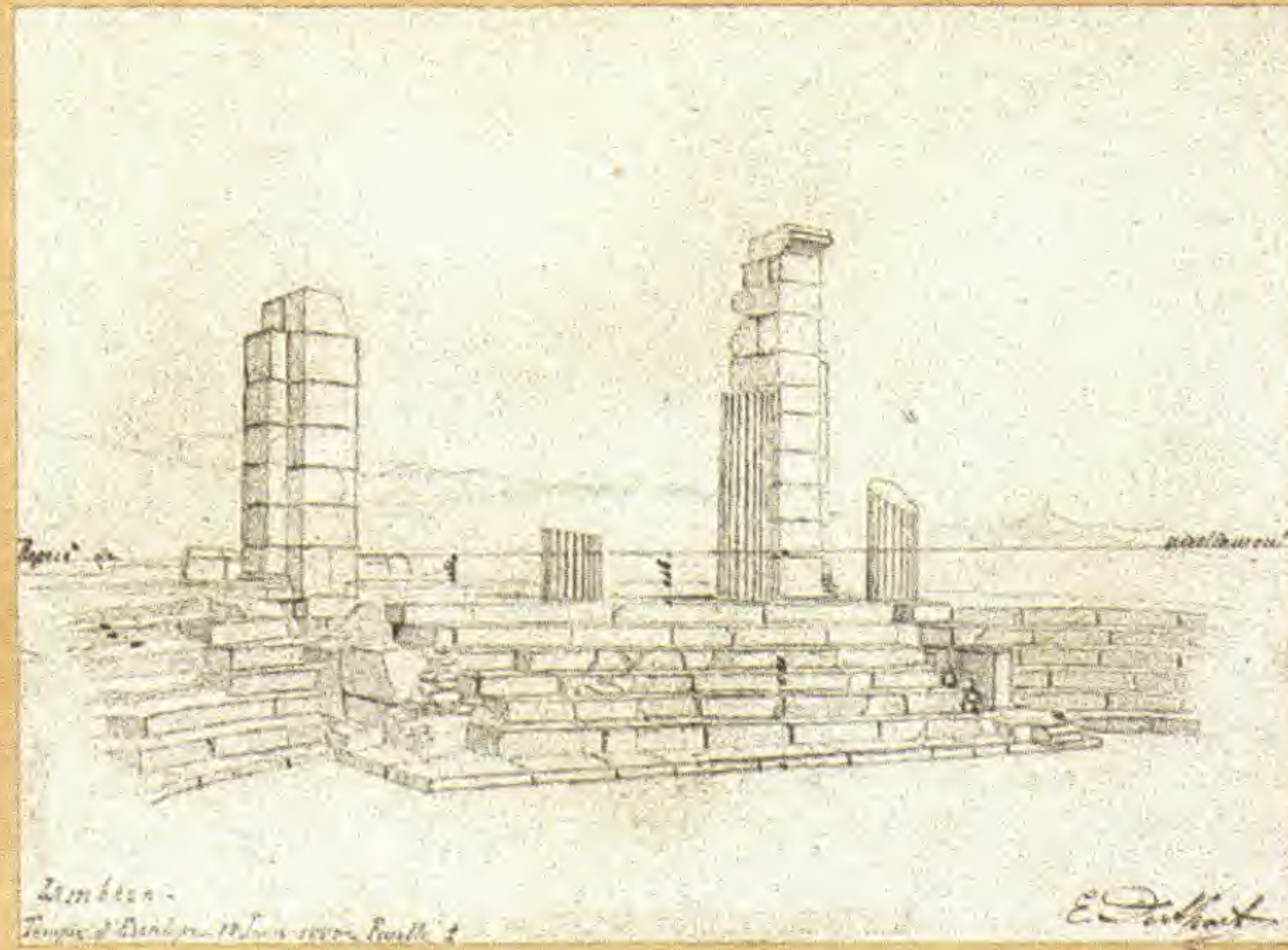




LAMBAESIS

TEMPLE D'ESCULAPE

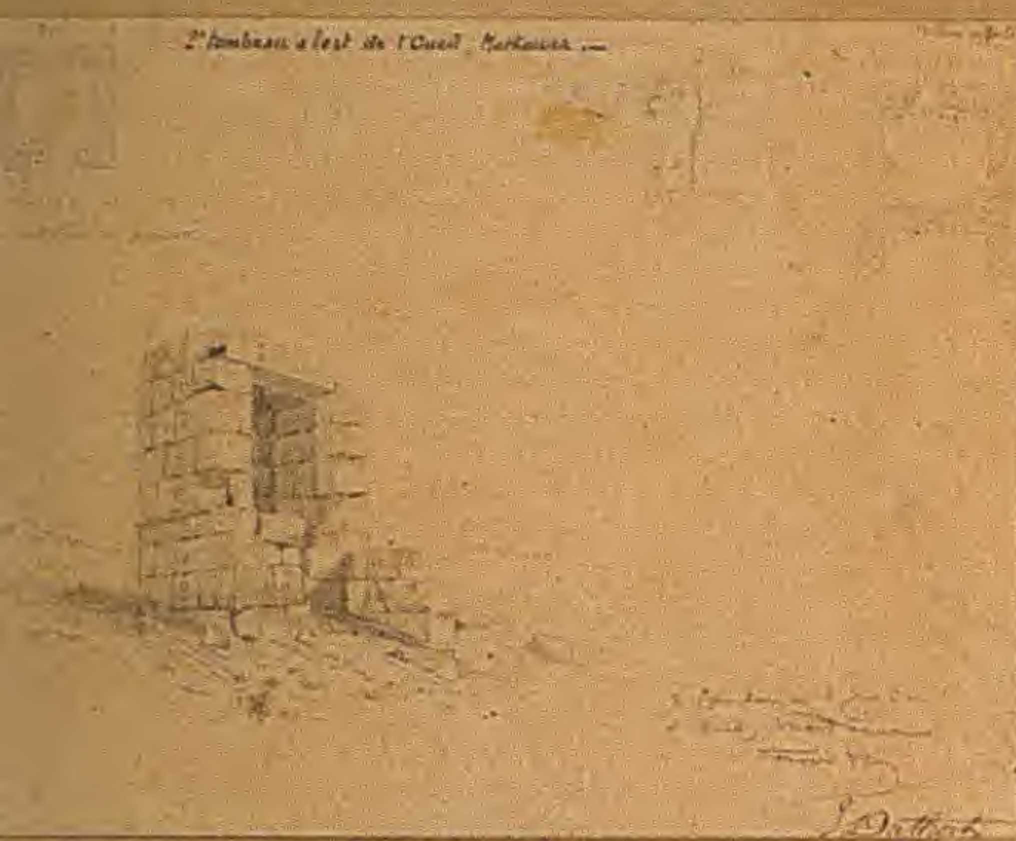


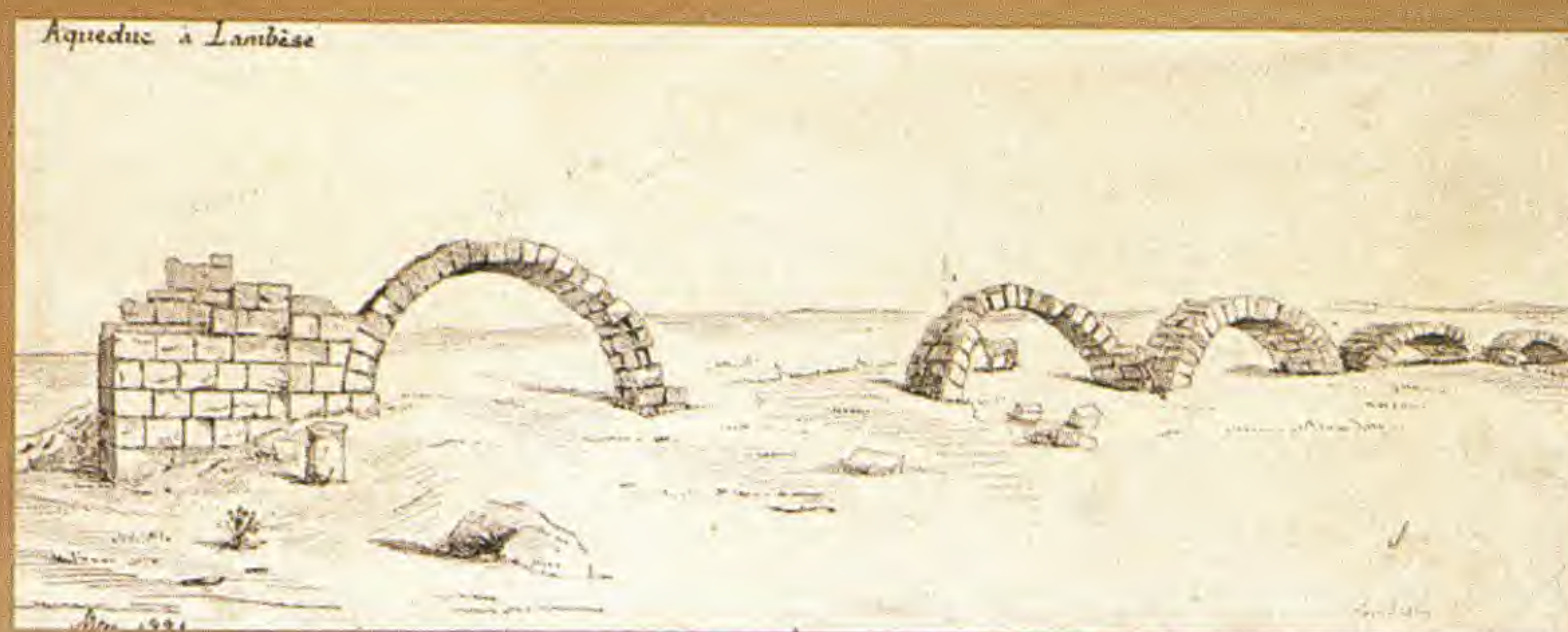




rspectives du temple d'Esculape, Lambèse, mine de plomb de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.

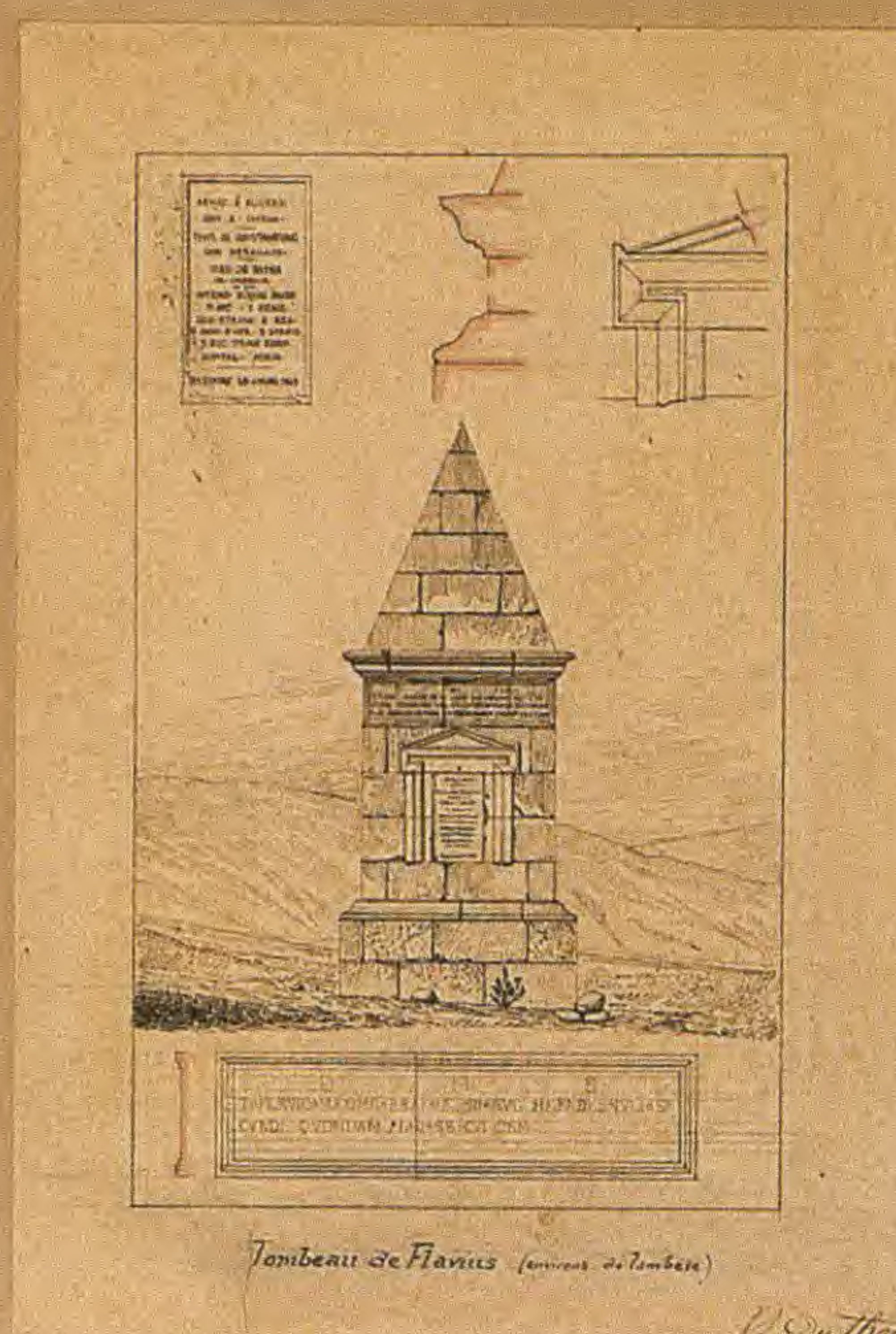
LAMBAESIS



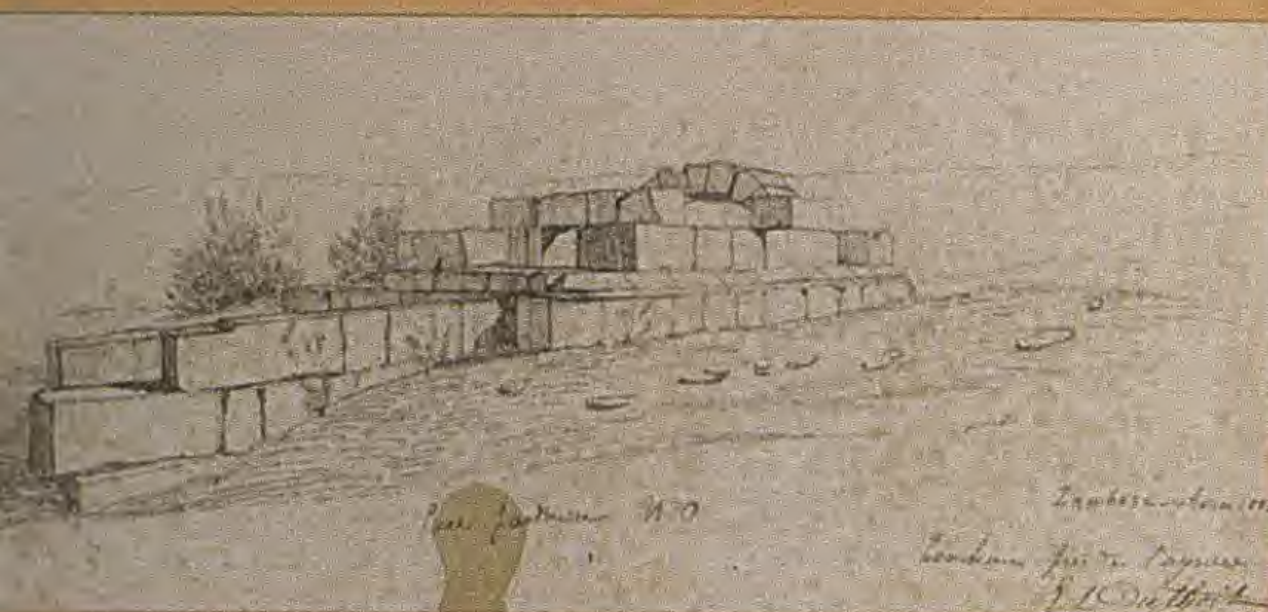






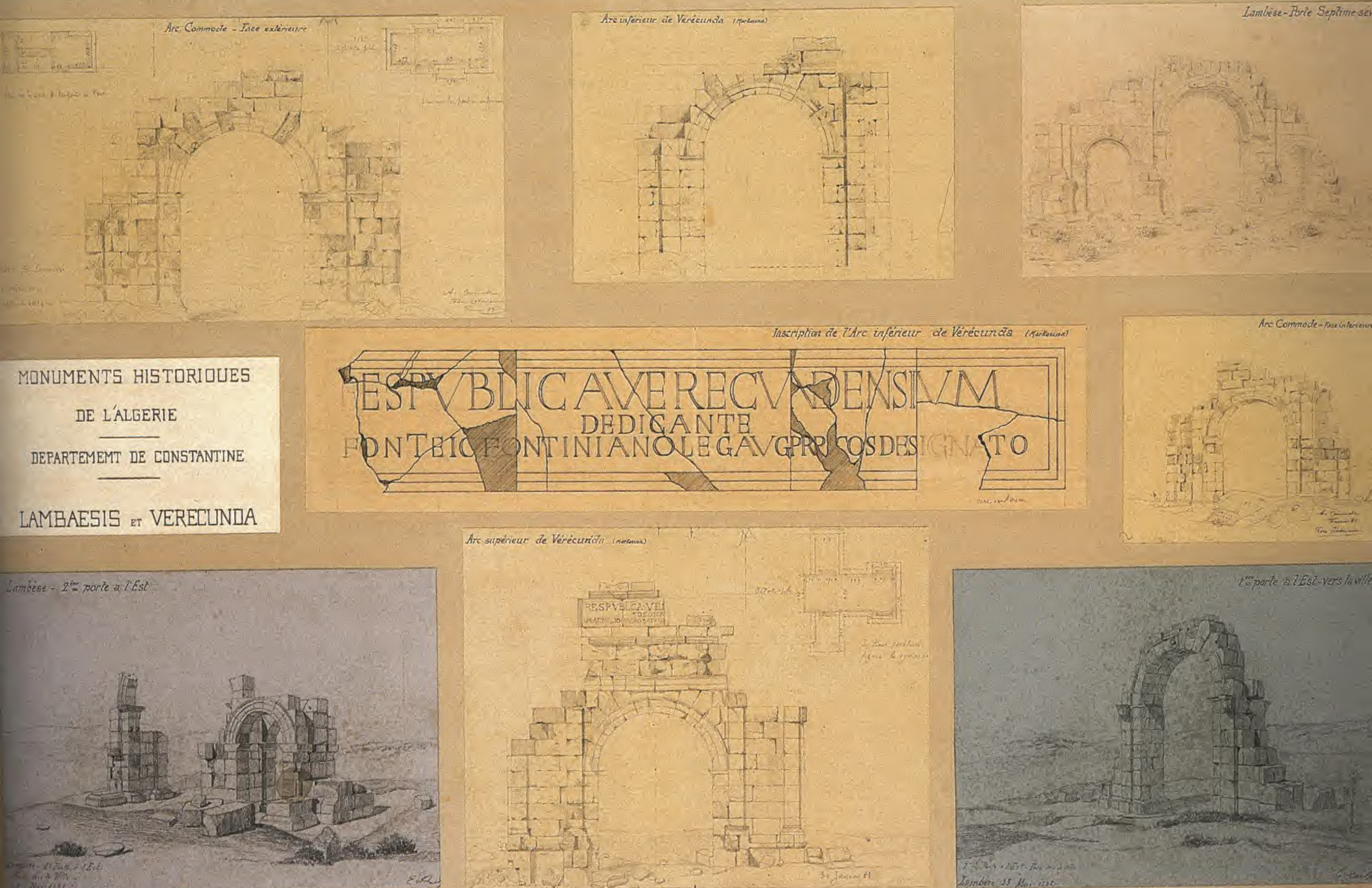








perspectives, aqueduc et élévation du tombeau de Flavius, Lambèse, mine de plomb de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.



ues perspectives des portes et arcs, inscription, Lambèse et Verecunda, mine de plomb de E. Duthoit, 1881, Paris, MAP.

Conclusion

Au-delà des objectifs de conquête visés par l'expédition d'Algérie, les résultats de la mission scientifique témoignent de l'association de deux corps, l'un militaire, l'autre civil, qui ne s'opposèrent pas nécessairement. Leur alliance permit, en fin de compte, d'orienter leurs efforts vers la préservation et la conservation du patrimoine, plutôt que de consentir à la destruction systématique et aveugle de tout ce qui ne correspondait pas à la culture de la métropole. Les investigations entreprises pendant l'occupation de l'Algérie aboutirent à des découvertes capitales et permirent de réunir une documentation considérable. Les opérations de démolition volontaire, de pillage et de transformation abusive qui eurent lieu malgré tout n'ont pas honoré la science ni la recherche. Cependant, grâce aux explorations, aux recherches et à la sensibilité d'officiers, d'architectes et d'archéologues, tels Adolphe Delamare, Amable Ravoisié, Edmond Duthoit, Adrien Berbrugger, Albert Ballu ou Stéphane Gsell et bien d'autres, ce territoire – l'Algérie –, devenu objet d'étude, révéla au monde scientifique une culture et un savoir-faire qui ne se limitaient pas à la période romaine, mais concernaient aussi les civilisations libyco-punique, romaine, arabe et ottomane.

Les travaux de Delamare, Ravoisié, Duthoit, Berbrugger, Ballu et Gsell suscitèrent un ample mouvement de réévaluation des savoirs déjà constitués par les voyageurs et les scientifiques qui les avaient précédés. Par ailleurs, la période des grandes explorations permit d'élargir le champ d'action de la science. En effet, les objectifs posés au départ ne concernaient que l'étude des vestiges de l'Antiquité, principalement d'époque romaine. Mais les explorateurs, séduits par d'autres découvertes, firent connaître aussi les splendeurs de la civilisation musulmane, et notamment ottomane.

La richesse des documents transmis à la postérité repose sur le dessin, d'une part, sur le texte, d'autre part : le dessin comme instrument de représentation, d'interprétation, de communication ; le texte afin de glorifier la conquête, de décrire la contrée occupée, de préparer l'établissement d'une nouvelle société venue de l'Occident.

Les dessins, les croquis, les relevés et les articles de Delamare, militaire de carrière, sont des témoignages spontanés qui rendent compte d'un état des lieux et d'une situation d'urgence, vu les risques encourus par les vestiges. Delamare a voulu attirer l'attention de ses contemporains sur un patrimoine à la fois inconnu et menacé, ce que traduisent bien ses dessins, par leur simplicité et leur sobriété, mais aussi par leur minutie et leur qualité. Son graphisme n'émane pas d'une culture scientifique ou artistique acquise sur les bancs de l'école, mais d'un don inné et d'une passion pour l'archéologie qu'il mit au service de la pérennisation des beautés et des valeurs du passé. Malgré la naïveté et l'hésitation de son trait, parfois, malgré l'absence de critères de sélection des objets représentés, Delamare s'appliqua à rechercher le mode de composition le plus adapté, s'efforça de restituer un maximum de détails et s'attacha à garder une trace de tout ce qui, selon lui, possédait valeur de document. Sa production, considérable, constitue une source de documentation précieuse, qui reste encore à exploiter.

Les architectes Ravoisié et, trente ans plus tard, Duthoit voulurent laisser des documents analytiques. Leur travail, plus scientifique que celui de Delamare, dépassait la notion de simple constat. De leurs dessins se dégage un esprit méthodique et rigoureux, qui opère par synthèse et interprétation, et s'appuie sur des hypothèses et des objectifs clairement définis au départ. La rationalité de leur démarche se manifeste par un souci de composition et de présentation, afin de faciliter la lecture et la compréhension.

De par leur formation et leur expérience, Ravoisié et Duthoit avaient pour but premier la connaissance et la diffusion de l'architecture antique, au niveau théorique et pratique. Cependant, la découverte de l'art arabe ne les laissa pas indifférents et ils se donnèrent la peine de rechercher les origines de l'architecture médiévale et la relation éventuelle entre les deux cultures, romaine et arabe.

Au-delà des considérations techniques, ces deux écoles, qui se rattachaient à deux organes différents, l'un militaire, l'autre scientifique, réalisèrent des travaux complémentaires, tous d'une grande qualité scientifique.

Abstraction faite des rivalités, des problèmes internes et du contexte dans lequel se déroulèrent les opérations, les résultats des travaux réalisés pendant l'exploration scientifique de l'Algérie, ou plus tard par les architectes des Monuments historiques et les archéologues, s'avèrent remarquables et constituent des documents d'une grande valeur heuristique pour l'histoire du patrimoine algérien. Ces documents – textes et dessins –, par leur nature et leur diversité, ont permis de ressusciter les vestiges des civilisations passées et de comprendre leur influence respective et leurs interactions.

Le cas de Berbrugger est un peu à part : cet ancien élève de l'Ecole des chartes participa à l'expédition militaire de Constantine dans le cadre d'une mission archéologique, et fonda la bibliothèque et le musée d'Alger. Quant à Ballu et à Gsell, ils représentent la dernière génération de ces architectes et archéologues qui, agissant au sein de structures appropriées et avec moins de contraintes, ont su exploiter et poursuivre avec la même détermination l'œuvre de leurs prédécesseurs. Ballu a marqué de son empreinte les vastes chantiers de fouilles et de restauration, notamment à Tébessa et à Timgad. Gsell, quant à lui, a contribué très largement, en sa double qualité de professeur et d'archéologue de terrain, à diffuser la connaissance du patrimoine algérien. Son *Atlas archéologique de l'Algérie*, résultat de plus de vingt ans de travail, reste une référence dont peut s'enorgueillir la science.

Tous les dessins concernant le patrimoine architectural ou archéologique de l'Algérie possèdent une valeur scientifique inestimable. Dessins des voyageurs du XVIIe siècle ou des peintres du XIXe ; relevés d'état des lieux, dessins d'interprétation et de restitution idéale, représentations de paysages, laissés par les officiers et les civils au XIXe, dessins des architectes des Monuments historiques, dans le dernier tiers du XIXe siècle – toutes ces œuvres constituent une source précieuse pour la recherche de la vérité et pour la connaissance de l'histoire des monuments, mais aussi celle des villes et des paysages. Ces représentations appartiennent à la tradition du dessin alors en vigueur en Europe, et en France en particulier ; elles portent l'empreinte de l'Ecole des beaux-arts de Paris, de l'Ecole française de Rome, de l'Ecole d'Athènes et des grands prix de Rome, autant d'écoles qui ont fait du dessin l'arme favorite de l'architecte et de l'archéologue à la conquête du savoir : un outil qui interroge lé temps et nourrit le progrès scientifique.

Ce n'est donc pas seulement dans un but de conquête orchestrée par des militaires que ces grandes explorations eurent lieu en Algérie ; elles répondaient aussi à un besoin de connaître et de comprendre les civilisations successives qui avaient façonné ce vaste territoire.

Pour nous, montrer ces dessins, dont le nombre considérable a nécessité une sélection sévère, cela signifie, en outre, évoquer certains aspects relatifs à l'histoire ancienne de l'Algérie et rappeler que l'Afrique possédait bien des villes plus anciennes que Rome elle-même, et que l'art de ce continent dépassait amplement les limites de la civilisation romaine.

L'abondance et la variété des documents présentés témoignent de l'appartenance des trésors architecturaux algériens à la culture et à la civilisation méditerranéennes : ils invitent à la

découverte et à la reconnaissance du foisonnement culturel de l'Algérie. Reconnaissance intéressante à double titre : pour les personnages et les savants qui lui ont permis d'exister et d'arriver jusqu'à nous, et pour l'histoire culturelle et artistique d'un territoire qui a vécu pendant longtemps à la croisée des civilisations.

Dévoiler ces documents historiques, c'est aussi déployer un arsenal scientifique inestimable, qui peut nous conduire à nous interroger sur l'histoire de notre civilisation et à comprendre le comportement et la philosophie de l'homme face à ces découvertes immortalisées par la plume et l'encre de Chine. Ces archives représentent aujourd'hui des documents uniques qui illustrent bien l'existence d'une « école » et d'un savoir-faire. Ils resteront encore longtemps porteurs d'un témoignage unique et alimenteront certainement d'autres axes de réflexion. Enfin, les recherches couronnées par cette production scientifique capitale ont définitivement scellé la destinée de deux pays : la France et l'Algérie, de part et d'autre du *mare nostrum* : la Méditerranée.

Bibliographie générale

ADÈS, Marie-Claire, ZARAGOZI, Pierre, *Photographes en Algérie au XIXe siècle,* cat. exp., Paris, Musée-Galerie de la Seïta, 15 avril - 11 juillet 1999.

ALAZARD, Jean, *Le Palais d'été. Résidence du gouverneur général de l'Algérie,* Alger, Imp. officielle, 1951.

ALBERTINI, Eugène, *L'Afrique romaine,* Alger, Imp. officielle, direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts, service des antiquités, 1955.

ALBERTINI, Eugène, « L'art antique en Algérie », *Gazette des beaux-arts,* juin 1930.

ALBERTINI, Eugène, *L'Empire romain,* Paris, libr. Félix Alcan, 1929.

ARNAUD-PORTELLI, Annie, *L'Exploration archéologique de l'Afrique du Nord, des premiers voyageurs du XVIIIe siècle à l'indépendance (Maroc, Algérie),* thèse de doctorat, Paris IV, 1991.

AZAN, Paul, *L'Expédition d'Alger 1830,* Paris, éd. Plon, 1930.

BALLU, Albert, *Guide illustré de Djemila,* Alger, éd. Bastide-Jourdan, J. Carbonnel, 1926.

BALLU, Albert, *Guide illustré de Timgad (l'antique Thamugadi),* Paris, éd. Leroux, 1897.

BALLU, Albert, *Guide illustré de Timgad,* Paris, éd. Lévy et Neurdein, 1910.

BALLU, Albert, *Le Monastère byzantin de Tébessa,* Paris, éd. Ernest Leroux, 1897.

BALLU, Albert, « Les monuments historiques en Algérie », *Revue africaine,* n° 56, Alger, éd. Adolphe Jourdan, 1912.

BALLU, Albert, *Les Ruines de Djemila, antique Cuicul,* Alger, éd. J. Carbonnel, 1921.

BALLU, Albert, *Les Ruines de Timgad, antique Thamugadi,* Paris, éd. Ernest Leroux, 1897.

BALLU, Albert, *Les Ruines de Timgad, antique Thamugadi, sept années de découvertes (1903-1910),* Paris, éd. Neurdein frères, 1911.

BALLU, Albert, *Monuments antiques de l'Algérie, Tébessa, Lambèse, Timgad,* conférence faite au palais du Trocadéro le 11 décembre 1893, Paris, phototypie Berthaud frères, 1894.

BALLU, Albert, « Quelques mots sur l'art musulman en Algérie », *Revue africaine,* n° 48, Alger, éd. Adolphe Jourdan, 1904.

BALLU, Albert, *Rapport officiel sur les travaux de fouilles et de consolidation des monuments historiques de l'Algérie,* Impr. des J. O., 1907.

BALLU, Albert, BOESWILLWALD, Emile, CAGNAT, René, *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain,* Paris, éd. Ernest Leroux, 1891.

BALLU, Albert, CAGNAT, René, *Musée de Timgad,* Paris, éd. Ernest Leroux, 1902.

BAVOUX, Evariste, *Alger. Voyage politique et descriptif dans le nord de l'Afrique,* Paris, Brockhaus et Avenarius,1841.

BAYLE, Nadia, *Quelques aspects de l'histoire de l'archéologie au XIXe siècle, l'exemple des publications archéologiques militaires éditées entre 1830 et 1914 en France, en Afrique du Nord et en Indochine,* thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, 1986.

BEN MANSOUR, Abd El-Hadi, *Alger XIVe-XVIIe siècle, journal de Jean Baptiste Gramaye, évêque d'Afrique,* Paris, éd. Cerf, 1998.

BERBRUGGER, Adrien, *Notes sur la situation et le service interieur de la bibliothèque et du musée d'Alger,* manuscrit, 1879.

BERBRUGGER, Adrien, « Rapport des travaux exécutés au "tombeau de la Chrétienne" », *Revue africaine,* n° 11, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1867.

BERBRUGGER, Louis-Adrien, *L'Algérie historique, pittoresque et monumentale ou recueil de vues, monuments, cérémonies, costumes, armes, portraits,* Paris, éd. J. Delahaye, 1843-1845, 3 vol.

BERBRUGGER, Louis-Adrien, *Le «tombeau de la Chrétienne», mausolée des rois mauritaniens de la dernière dynastie,* Alger, éd. Bastide, 1876.

BERBRUGGER, Louis-Adrien, « Livret de la bibliothèque et du musée d'Alger », *Revue africaine,* n° 3, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1860.

BERCÉ, Françoise, *Les Premiers Travaux de la commission des Monuments historiques, 1837-1848,* procès-verbaux et relevés d'architecture, Paris, éd. Picard, 1979.

BLANQUI, Jérôme-Adolphe, *Algérie, rapport sur la situation économique de nos possessions dans le nord de l'Afrique,* Paris, éd. W. Coquebert, 1840.

BOESWILLWALD, Emile, «Menuiserie arabe. Plafond», *Gazette des architectes et du bâtiment* (GAB), 1863, p. 49-50.

BORY DE SAINT-VINCENT, Jean-Baptiste, *Note sur la commission exploratrice et scientifique d'Algérie, présentée par le ministre de la Guerre,* Paris, impr. de Cosson, 1838.

BORY DE SAINT-VINCENT, Jean-Baptiste, « Rapport concernant la géographie et la topographie », extrait des *Rapports de la Commission chargée de rédiger des instructions pour l'exploration scientifique de l'Algérie,* comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, juillet 1838.

BOUCHNAKI, Mounir, *Cités antiques d'Algérie,* collection «Art et Culture», Alger, ministère de l'Information et de la Culture, 1978.

BOUCHNAKI, Mounir, *Le Mausolée royal de Mauritanie*, direction des Musées, de l'Archéologie et des Monuments et Sites, Alger, impr. Zabana, 1979.

BOURGOIN, Jules, *Les Arts arabes, architecture, menuiserie, bronzes, plafonds, revêtements, marbres, pavements, vitraux*, Paris, éd. A. Morel & Cie, 1867.

BOURGUET, Marie-Noëlle, LEPETIT, Bernard, NORDMAN, Daniel, SINARELLIS, Maroula (dir.), *L'Invention scientifique de la Méditerranée, Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, 1998.

BRAHIMI, Denise, *Voyageurs français du XVIIIe siècle en Barbarie*, thèse, université Paris-III, Paris, éd. H. Champion, 1976.

BROC, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, Paris, éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1988.

BRULLER, Isabelle, *L'Algérie romantique des officiers de l'armée française, 1830-1837 : 33 dessins de la collection du ministère de la Défense*, Paris, Service historique de l'armée, 1994.

CAGNAT, René, *Lambèse*, guides en Algérie à l'usage des touristes et de archéologues, Paris, éd. Ernest Leroux, 1893.

CAGNAT, René, *Les Fouilles de Timgad*, extrait des comptes rendus de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, Paris, Impr. nationale, 1891.

CAGNAT, René, *Recherches et découvertes archéologiques dans l'Afrique du Nord en 1890-1891*, extrait du Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, Paris, éd. Ernest Leroux, 1891.

CHARLES-PICARD, Gilbert, *La Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, Plon, 1959 ; 2e éd. mise à jour, Paris, Etudes augustiniennes, 1990.

CHERBONNEAU, Auguste, *Album du musée de Constantine*, publié sous les auspices de la Société archéologique, Constantine, éd. Alessi & Arnolet, 1862-1863.

CRESTI, Federico, « Description et iconographie de la ville d'Alger au XVIe siècle », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 34, Rome, 1982.

CRESTI, Federico, « La grande Moschea di Algeri e l'architettura almoravide de Maghreb », *Islam, storia e civiltà*, n° 14, Rome, 1986.

CUOQ, Joseph, *Tunis et Alger, mémoires et observations de Venture de Paradis*, Paris, éd. Sinbad, 1983.

DAN R. P. Fr., Histoire de Barbarie et de ses corsaires, des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripolie, Paris, 1649.

DAUDET, Alphonse, LOTI, Pierre, MAUPASSANT, Guy de, COPPÉE, François, MASQUERAY, Emile, PAC, Lys du, GALLAND, Charles de, 4 vol., sous le titre *L'Algérie artistique et pittoresque, documents d'art et d'histoire, archéologie, mœurs et coutumes, indigènes, excursions, voyages*, Alger, éd. Gervaix-Courtellement & Cie, Alger, 1890-1894.

DELAMARE, Adolphe, « Excursion faite en juin 1843 aux ruines de Khémissa dans la province de Constantine », *Revue archéologique*, 1855-1956.

DELAMARE, Adolphe, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique*, Paris, Firmin-Didot, 3 t. en 2 vol., 1846-1851.

DELAMARE, Adolphe, *Inscriptions de l'Algérie*, recueil de dessins originaux, 7 t., non publié, Paris, bibliothèque de la Sorbonne.

DELAMARE, Adolphe, « Note sur quelques villes romaines de l'Algérie », *Revue archéologique*, 1849.

DELAMARE, Adolphe, « Note sur un bas relief trouvé à Djemila (*Cuicul*) », *Revue archéologique*, 1849.

DELAMARE, Adolphe, « Notice sur Lambaesea, ville de la province de Constantine », *Revue archéologique*, 1848.

DELAMARE, Adolphe, RENIER, Léon, « Recherches sur la ville de Lambèse », *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 3e série, t. I, 1852.

DEVOULX, Albert, « Alger, Etude archéologique et topographie sur cette ville aux époques romaines (*Icosium*), arabe (*Djézaïr Beni Mez'renna*), et turque (*El Djézaïr*) », *Revue africaine*, n° 112, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1875.

DEVOULX, Albert, *Epigraphie indigène du musée archéologique d'Alger, suivie d'un musée mural à Alger*, Alger, impr. A. Jourdan, 1874.

DEVOULX, Albert, *Les Edifices religieux de l'ancien Alger*, Alger, Bastide, 1870.

DIEHL, Charles, « Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord », *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, 1893.

DOKALI, Rachid, *Les Mosquées de la période turque à Alger*, Alger, SNED, 1978.

DONDIN-PAYRE, Monique, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie, une héritière méconnue de la commission d'Egypte*, Abbeville, Impr. F. Paillart ; Paris, diff. de Boccard, coll. « Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nouvelle série », t. 15, 1994.

DONDIN-PAYRE, Monique, *Le Capitaine Delamare : la réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Abbeville, Impr. F. Paillart ; Paris, diff. de Boccard, coll. « Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nouvelle série », t. 15, 1994.

DUBOIS, Charles, *Notice sur Alger*, Strasbourg, typographe Ad. Christophe, 1860.

DUMAS, Alexandre, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, bureaux du *Siècle*, 1855.

DUREAU DE LA MALLE, Adolphe-Jules-César-Auguste, *L'Algérie, histoire des guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales, accompagnée d'examens sur les moyens employés anciennement pour la conquête et la soumission de la portion de l'Afrique septentrionale nommée aujourd'hui l'Algérie*, Paris, Firmin Didot, 1852.

DUREAU DE LA MALLE, Adolphe-Jules-César-Auguste, *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger et sur l'administration et la colonisation de ce pays à l'époque de la domination romaine*, par la Commission académique royale des inscriptions et des belles-lettres, Paris, impr. Royale, t. I, 1835.

DUTHOIT, Edmond, *Rapport sur les monuments historiques en Algérie, architecture musulmane dans la province d'Oran*, manuscrit, Paris, 1875.

DUTHOIT, Edmond, *Rapport sur une mission scientifique en Algérie*, Archives des Missions Scientifiques et Littéraires, 3e série, t. I, 1873.

DUTHOIT, Edmond, *Un Amiénois en Orient, Edmond Duthoit, architecte, 1837-1889. Conférence faite à la séance des Rosati picards du 21 juin 1935*, Fontenay-le-Comte, Imprimerie moderne, 1936.

DUVEYRIER, Henri, *Journal d'un voyage dans la province d'Alger, février, mars, avril 1857*, Paris, éd. Challamel, 1900.

EPALZA, Mikel de, VILAR, Juan Bta, *Planos y mapas hispanicos de argelia, siglos XVI-XVIII, [Plans et cartes hispaniques de l'Algérie, XVIe-XVIIIe siècles]*, Madrid, Catedratico de Historia Moderna, 1988.

ESQUER, Gabriel, *Iconographie historique de l'Algérie, depuis le XIVe siècle jusqu'à 1871*, Paris, Plon, « coll. du Centenaire de l'Algérie », 1929, 3 vol.

FÉVRIER, Paul-Albert, *Approches du Maghreb romain*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989.

FEYDEAU, Ernest-Aimé, *Alger, Etude*, Paris, Michel Levy, 1862.

FILLIAS, Achille, *Géographie de l'Algérie*, Paris, Hachette, 1874.

FILLIAS, Achille, *L'Algérie ancienne et nouvelle*, Paris, impr. de Buisson, 1860.

FROMENTIN, Eugène, *Une année dans le Sahel*, Paris, Plon, 1846.

GAUTIER, M. E. F., *L'Evolution de l'Algérie de 1830 à 1930*, Cahiers du Centenaire de l'Algérie III, publications du Comité national métropolitain du centenaire de l'Algérie, s. d.

GAUTIER, Théophile, *Voyage pittoresque en Algérie, 1845*, introduction et notes de Madeleine Cottin, Genève, Paris, librairie Droz, 1973.

GAVAULT, Pierre, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt*, Paris, éd. Ernest Leroux, 1897.

GAVAULT, Pierre, « Notice sur la bibliothèque-musée d'Alger », *Revue africaine*, n° 37, Alger, éd. Adolphe Jourdan, 1894.

GEFFROY, Auguste, *L'Ecole française de Rome, ses premiers travaux*; Antiquité classique, Moyen Age, Paris, éd. E. Thorin, 1884.

GENTY DE BUSSY, Pierre, *De l'établissement des Français dans la régence d'Alger et des moyens d'en assurer la prospérité*, Paris, éd. Didot, 1835.

GRAMAYE, Jean Baptiste, *Africae illustratae libri decem*, Tournai, 1623.

GROSLAMBERT, Agnès, *L'Archéologie algérienne de 1895 à 1915. Les rapports d'Albert Ballu publiés au Journal officiel de la République française de 1896 à 1916*, Lyon, diffusion de Broccard, collection du Centre d'études romaines et gallo-romaines, 1997.

GSELL, Stéphane, *Atlas archéologique de l'Algérie, édition spéciale des cartes au 200 000 du Service géographique de l'armée, avec un texte explicatif*, Alger, éd. Fontemoing, Paris et A. Jourdan, Alger, 1911.

GSELL, Stéphane, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845, Archéologie, texte explicatif des planches de Ad. H. Al. Delamare*, Paris, éd. Ernest Leroux, 1912.

GSELL, Stéphane, *Guide archéologique des environs d'Alger (Cherchel, Tipasa, « tombeau de la Chrétienne »)*, Alger, éd. Jourdan, 1896.

GSELL, Stéphane, *Instructions pour la conduite des fouilles archéologiques en Algérie*, Alger, A. Jourdan, 1901.

GSELL, Stéphane, *Les Monuments antiques de l'Algérie, ouvrage publié sous les auspices du gouvernement général de l'Algérie*, Paris, éd. A. Fontemoing, 1901, 2 vol.

GSELL, Stéphane, « Notes d'archéologie algérienne », *Bulletin d'archéologie*, Paris, 1890.

GSELL, Stéphane, *Recherches archéologiques en Algérie, avec les planches exécutées par Pierre Gavault*, éd. Ernest Leroux, Paris, 1893.

GSELL, Stéphane, MARÇAIS, Georges, YVER, Georges, *Histoire de l'Algérie*, Paris, éd. Boivin et Cie, 1927.

HAËDO, fray Diego de, abbé de Fromesta, *Topographia e historia general de Argel*, Valladolid, impr. A. Coello, 1612.

HAËDO, fray Diégo de, « Topographie et histoire générale d'Alger », traduit de l'espagnol par le docteur Monnereau et Adrien Berbrugger, *Revue africaine*, n° 14, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1870.

IBN HAWQAL, « Extraits relatifs à la Berbérie », traduction de Slane, *Journal asiatique*, 3e série, XIII.

KLEIN, Henri, *Feuillets d'El Djazaïr*, Alger, impr. Fontana, 1910-1921, 8 vol.

LANFREDUCCI, Francesco, BOSIO, Gian Ottone, « Costa e Discorsi di Barbaria, rapport maritime, militaire et politique sur la côte d'Afrique, depuis le Nil jusqu'à Cherchell, par deux membres de l'ordre de Malte, 1587, manuscrit italien des Archives du Gouvernement général de l'Algérie », traduction par Grandchamp Pierre, *Revue africaine*, n° 66, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1925.

LAUGIER DE TASSY, Jacques-Philippe, *Histoire du royaume d'Alger : un diplomate à Alger en 1724*, Amsderdam, éd. H. de Sauzet, 1725 ; nouv. éd., Paris, éd. Loysel, 1992.

LÉON l'Africain, *Historial description de l'Afrique* par G. B. Ramusio, 1550, *Description de l'Afrique premièrement en langue arabesque, puis en toscane; et à présent mise en français* [par Jean Temporal], Lyon, 1556.

LESCHI, Louis, ALBERTINI, Eugène, *Djemila, Cuicul de Numidie, toute une cité de l'Afrique romaine*, Alger, Impr. De F. Fontana, 1938.

LESPÈS, René, « L'évolution des idées sur l'urbanisme algérois de 1830 à nos jours », *Chantiers nord-africains*, mars 1933.

LESSORE, Emile-Aubert, WYLD, William, *Voyage pittoresque dans la régence d'Alger exécuté en 1833 et lithographié*, Paris, éd. C. Motte, 1835 ; reprod. en fac-similé : Paris, Jardin de Flore, 1979.

M'BOKOLO, Elikia, *Des missionaires aux explorateurs : les Européens en Afrique*, Paris, impr. Corlet, 1990.

MAC CARTHY, Oscar, *Algerie romana, recherches sur l'occupation et la colonisation de l'Algérie par les Romains*, Alger, éd. Bastide, 1857.

MAC CARTHY, Oscar, RENIER, Léon, *Les Antiquités algériennes*, Alger, éd. Bastide, 1859.

MARMOL, Louis, *Description générale de l'Afrique*, édité à Grenade, 1573 ; traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt, Paris, L. Billaine, 1667, 3 vol.

MARYE, Georges, *Exposition d'art musulman à Paris*, Palais de l'Industrie, Champs-Elysées, 1893.

MARYE, Georges, « L'exposition d'art musulman », *Gazette des beaux-arts*, 1883-1884.

MASQUERAY, Emile, « Les ruines de Timgad », *Revue africaine*, n° 20, Alger, éd. Bastide-Jourdan, Jules Carbonnel, 1876.

MAUROY, P., *Question d'Alger en 1844*, Paris, éd. M. Waille, libraire éditeur, 3e éd., 1844.

MIEUSEMENT, Médéric, *Algérie, Monuments antiques et arabes*, photographies, mission de 1893.

MILLIOT, Louis, *Le Gouvernement de l'Algérie*, Cahiers du Centenaire de l'Algérie III, publications du Comité national métropolitain du centenaire de l'Algérie, s. d.

MOMMSEN, Théodore, WILLMANS, Gustave, *Les Inscriptions latines d'Afrique*, extrait des Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. VIII, Berlin, 1881.

NAFA, Chahrazade, « Cathédrale ou mosquée? Le baptême de Djamâa Ketchaoua à Alger », *Chronos*, n° 2, université de Balamand (Liban), 1999.

NODIER, Charles-Emmanuel, *Journal de l'Expédition des Portes de Fer*, Paris, Imprimerie royale, 1844.

OPPERT, Jules, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, Paris, Gide, s. d.

OTTH, Adolphe, *Esquisses africaines dessinées pendant un voyage à Alger, et lithographiées par A. Otth*, Berne, impr. de Haller, 1838-1839.

OULEBSIR, Nabila, *La Construction du patrimoine en Algérie de la conquête au centenaire (1830-1930)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2000.

PALLARY, Paul, *Le Vandalisme archéologique en Algérie*, Paris, Librairie africaine, 1894.

PENHOEN DE BARCHON, baron, *Mémoires d'un officier d'état-major, expédition d'Afrique*, Paris, éd. Charpentier, 1835.

PEYSSONNEL, Jean-André, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du Roi en 1724 et 1725, publiée par Dureau de la Malle*, Paris, Gide, 1832, 2 vol. ; nouv. éd. (reprod. en fac-similé) : *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes de Lucette Valensi, Paris, La Découverte, coll. « [Re] découverte. Littérature et voyages », 2001.

PENHOEN DE BARCHON, baron, *Mémoires d'un officier d'Etat Major, expédition d'Afrique*, Paris, éd. Charpentier, 1835.

PEYSSONNEL, Jean-André, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du Roi en 1724 et 1725, publiée par Dureau de la Malle*, Paris, Gide, 1832, 2 vol. Nouvelle éd. (reprod. en fac-similé) : *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes de Lucette Valensi, Paris, La Découverte, coll. «[Re] découverte. Littérature et voyages», 2001.

PIESSE, Louis, Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie comprenant le Tell et le Sahara, coll. « guide Joanne » 2e édition, Paris, Hachette, 1862.

PIESSE, Louis, «Les monuments historiques de l'Algérie, Deuxième étude, Le routier archéologique de l'Algérie», *Revue de l'art chrétien*, 1879.

POIRET, Abbé, *Voyage en Barbarie, ou lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 et 1786*, Paris, J.-B.-F. Née de La Rochelle, 2 vol., 1789.

PRADIER, John, *1874-1875 Notes artistiques sur Alger*, impr. De Ladevèze et Rouillé, 2e éd., 1876.

PRADIER, John, *Notes artistiques sur Alger, 1874-1875*, Tours, éd. Rouillé Ladeveze, 1876

RAVOISIE Amable, *L'Exploration scientifique de Algérie, pendant les années 1840-1841 et 1842, par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique, Beaux-Arts, Architecture et sculpture*, 3 t., Paris, éd. Firmin Didot Frères, XLVI, 1846.

RAVOISIE Amable, *Recueil de dessins originaux*, non publié.

RAVOISIÉ Amable, L'exploration scientifique de Morée, par ordre du gouvernement . Architecture, sculptures, inscriptions, et vues de Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique, mesurées, dessinées, recueillies et publiées par Abel Blouet,... Amable Ravoisié, Achille Poirot, Félix Trézel et Frédéric de Gournay, ses collaborateurs, Paris, éd. Firmin Didot, 1831-1838, 3 vol.

RAVOISIÉ, Amable, L'exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842, publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique, Paris, éd. Firmin-Didot, 1846-1850, 3 vol

RENIER, Léon, *Inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris, Imprimerie Impériale., 1855

RENIER, Léon, *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès*, Paris, éd. A. Leleux, 1852

ROZET, C. A, *Voyage dans la Régence d'Alger ou description du pays occupé par l'Armée d'Afrique*, Paris, éd. A. Bertrand, 1833, 3 vol.

ROZET, Georges, Les ruines romaines et les hauts - plateaux, publications du centenaire de l'Algérie, Paris, éd. Horizons de France, 1929

ROZET, Georges, Les kabylies, l'Aurès, publications du centenaire de l'Algérie, Paris, éd. Horizons de France, 1929

ROZET, Georges, La côte ouest, Oran et Tlemcen, publications du centenaire de l'Algérie, Paris, éd. Horizons de France, 1929

ROZET, Georges, La route de Constantine et la côte ouest, publications du centenaire de l'Algérie, Paris, éd. Horizons de France, 1929

ROZET, Georges, Alger, Blida et la Vallée du Cheliff, publications du centenaire de l'Algérie, Paris, éd. Horizons de France, 1929

SALINAS, Michèle, *Voyages et voyageurs en Algérie : 1830-1930, aux sources d'un imaginaire collectif français*, thèse de 3e cycle, Histoire contemporaine, Toulouse, éd. Privat, 1989.

SHALER, Willams, *Sketches of Algiers, political, historical and civil and recent political history of that country*, Londres, R-J- Kennet, 1826.

SHAW Thomas, *Voyages de M. Shaw M. D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, éd. J. Neaulme, 1743.

SHAW, Thomas, *Travels or geographical, physical and miscellaneous, observations relating to several parts of Barbary and the Levant, Oxford, Printed at the Theatre*, 1738.

STRABON, *Géographie universelle du monde antique*.

TITE LIVE, *L'Histoire romaine*, 3 vol.

VENTURE de PARADIS, Jean-Michel, *Alger au XVIIIe siècle*, éd. E. Fagnan, Alger, Jourdan, 1898.

WAESBERGE, BOOM, VAN SOMEREN, *Description des pays de l'Afrique, de l'Egypte, de la Barbarie, de la Libye, du Biledulgerid, de la Nigritie, de la Guinée, de l'Ethiopie, de l'Abyssinie*, Amsterdam, éd. J. Van Meurs, 1668, traduction, 1686.

WALCKENAER, Athanase, *Rapport sur les recherches géographiques, historiques, archéologiques, qu'il convient de continuer ou d'entreprendre dans l'Afrique septentrionale*, extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, 1831-1838, t. XII.

WILMANNS, Gustave, *Etude sur le camp et la ville de Lambèse*, traduction de H. Thédenat, Paris, éd. E. Thorin, 1884

Liste des archives

Archives des Monuments historiques, Centre national de documentation du Patrimoine, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Paris

Archives des Missions Scientifiques et Littéraires

Procès-verbaux de la Commission des Monuments historiques, 1872-1923

Dessins et relevés des Monuments historiques, folios (cartons Algérie)

Archives photographiques (Algérie)

Archives de la bibliothèque de la Sorbonne, Cabinet du Livre Ancien, Paris

Recueil de dessins et relevés d'Adolphe Delamare

Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Estampes, Paris

Dessins et relevés d'Amable Ravoisié

Archives du musée d'Orsay, Paris

Dessins et relevés de Timgad, 1889

Service historique de l'armée de terre, Vincennes

Dessins de la collection du ministre de la Défense, 1830-1837

Centre des archives d'outre-mer, Aix-en-Provence

Fonds Gouvernement Général d'Algérie

Fonds ministériels, série F80

F 80/1586 à 1589 : Sciences et Arts, archéologie, histoire, musées, voyages, 1831-1859

F 80/1590 à 1599 : Commissions scientifiques, organisation générale des travaux, 1836-1856

F 80/1668 (1) et (2) : Commission permanente des Travaux Publics, 1856-1860

F 80/1733 : Instructions publiques, publications, voyages, missions, exploration, histoire et archéologie, beaux-arts, 1844-1908

Fonds ministériels, série N

2 N 58 : édifices du culte musulman, départements d'Alger, Constantine, Oran, 1836-1872

2 N 75 : monuments antiques, commémoratifs, statues, 1842-1858

Fonds ministériels, série S

53 S1 : missions scientifiques et artistiques, affaires diverses, recommandations, 1878-1882

54 S1 : inventaire des richesses d'art, commissions départementales, procès-verbaux, 1875-1888

55 S1 à 8 : monuments historiques, 1876

56 S : monuments historiques, affaires diverses, 1875-1928

60 S1 : bibliothèques et musées, 1866-1876

Archives nationales, Paris

Série F 17 : instruction publique

Série F 19 : culte

Série F 21 : beaux-arts

Archives de l'Institut de France, Archives de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, Paris

Mémoires, correspondances, 1831-1838

Archives et réserves du musée du Louvre, Paris

Pièces épigraphiques africaines

Mosaïque de Coudiat Aty de Constantine

Crédits photographiques

Archives Photographiques/Centre des monuments nationaux, Paris : 79, 82b, 83b, 84, 100, 118b, 128, 130, 131, 134, 160, 168, 169, 184, 186, 187.

Bibliothèque nationale de France, Paris : 12, 16, 34b, 36b, 37bd, 38-42.

Bibliothèque de la Sorbonne, Cabinet du Livre ancien, Paris : Pascal Lemaître 10, 30, 47, 48, 49hg, 49hd, 50-54.

Médiathèque de l'architecture et du patrimoine/CMN : Patrick Cadet 13, 19hg, 19bg, 63, 65-68, 73, 74, 78, 122-127, 132, 133, 135-141, 143-150, 170-183, 185, 188-195 ; Philippe Berthé : 31-33, 34hg, 34hd, 35b, 36hg, 36hd, 37h, 37bg, 43-46, 49bd, 55-59, 75-77, 86, 92-99, 101-117, 118h, 119, 129, 151-159, 161-165.

Réunion des Musées nationaux, Paris : C. Jean 19d ; Franck Raux : 20, 61 ; Gérard Blot : 27, 142 ; C. Jean et J. Schormans : 49bg ; Le Mage : 70 ; Hervé Lewandowski : 80, 81, 82h ; R.G. Ojeda : 83h.

Service historique de l'armée de terre, Ministère de la Défense, Vincennes : 15, 21 à 24.

The Bridgeman Art Library, Paris : 17.

Coordination éditoriale
Cécile Niesseron

Conception graphique
Atelier Rosier

Iconographie
Maryse Hubert

Révision
Claire Mulkai

Correction
Marianne Fernel

Couverture/Fabrication
Carine Merse

Les textes ont été composés en Univers.
Les illustrations ont été gravées par PCS à Paris.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en novembre 2003
sur les presses de l'imprimerie Comelli à Villejust.

Dépôt légal : novembre 2003
Imprimé en France

Abréviations

AIBL	Académie des inscriptions et belles-lettres
AN	Archives nationales
BnF	Bibliothèque nationale de France
BS	Bibliothèque de la Sorbonne, cabinet du Livre ancien
CAOM	Centre des archives d'outre-mer
DR	Droits réservés
EHESS	Ecole des hautes études en sciences sociales
MAP	Médiathèque de l'architecture et du patrimoine
SHAT	Service historique de l'armée de terre

ISBN 2-85822-753-5